

Heureux comme Dieu en France

Gérard Israël

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GERARD ISRAËL

HEUREUX COMME DIEU EN FRANCE

...1940-1944

collection
"VECU"



Gérard Israël

Heureux comme Dieu en France...

1940-1944



ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

Coédition Robert Laffont-Opera Mundi

Si vous désirez être tenu au courant des publications de l'éditeur de cet ouvrage, il vous suffit d'adresser votre carte de visite aux Editions Robert Laffont, Service « Bulletin », 6, place Saint-Sulpice, 75279 Paris Cedex 06. Vous recevrez régulièrement, et sans aucun engagement de votre part, leur bulletin illustré, où, chaque mois, se trouvent présentées toutes les nouveautés que vous trouverez chez votre libraire.

© Éditions Robert Laffont, SA, 1975

Num : Herb et Alv – 2022

HEUREUX COMME DIEU EN FRANCE
vieux dicton allemand

Avant-propos

Pour moi qui ai vécu, enfant, en Algérie durant toute la Seconde Guerre mondiale, la vie des Français sous l'occupation allemande fut longtemps un mystère entier.

Pourtant, dès octobre 1947, je prenais ma première inscription à la Sorbonne et je découvrais une France à peine libérée de l'occupation. Mais, les étudiants de France étaient surtout soucieux de l'avenir et parlaient peu du passé. Les acteurs de la guerre, les résistants, les militaires, les politiques étaient entrés dans la vie active et tournaient leurs regards vers le futur. Ce que nous savions de la guerre était le résultat de témoignages publiés dans les livres ou les journaux et quelques films.

Bien qu'ayant été élevé dans une famille attachée au principe du laïcisme, j'ai adhéré, dès cette époque, à l'Union des étudiants juifs de France. Il me semblait en effet normal de me faire reconnaître comme juif, après les années au cours desquelles, en Algérie, on nous avait privés de notre citoyenneté française, renvoyés du lycée et insultés dans les rues.

Mes camarades ne disaient rien de la guerre, il me fallait découvrir, comprendre ce qu'avait été leur vie pendant ces cinq années et surtout imaginer comment ils avaient survécu et dominé psychologiquement l'humiliation qui fut leur lot durant cette période.

Longtemps je me suis demandé comment j'aurais réagi si j'avais été moi-même en contact direct avec l'occupant. Aujourd'hui encore, je m'efforce souvent d'imaginer ce que serait ma vie, s'il me fallait à quarante-cinq ans, fuir sur les routes avec ma femme et mon fils, me cacher, avoir peur ou honte d'être moi-même. Sans argent, ne connaissant pas de métier manuel, où aller ? Comment nourrir les miens ? Comment se constituer une personnalité clandestine ? Comment résister à l'oppression ? Comment tenter de vaincre la barbarie ? Oui, aujourd'hui, que ferais-je si cela arrivait ?

J'ai écrit ce livre pour mieux comprendre moi-même comment l'irruption de la guerre et de la haine dans un destin individuel peut conduire à l'absurde et à la folie, en tout cas à la dépersonnalisation de chacun.

Ce que les historiens ne disent pas peut se trouver dans la

description d'un cas particulier, dans la recherche de l'expérience propre à un individu, dans sa façon de raconter sa vie, de la revivre.

Au demeurant, dès qu'il s'agit de la Seconde Guerre mondiale et surtout de l'occupation allemande en France, l'historien se trouve dans une situation impossible : toutes les archives ne sont pas accessibles, les acteurs sont toujours vivants, ils sont les héros positifs ou négatifs, diserts ou silencieux, de cette aventure. Des secrets gisent dans les consciences. Longtemps encore l'histoire de la période nazie en France restera à faire.

Faut-il dans l'intervalle renoncer à toute tentative d'élucidation ? Peut-être pas, mais à la condition de limiter le champ de l'explication au destin d'individus pris au piège de l'événement, sans souci de généralisation scientifique. Si Aristote avait raison de dire qu'il n'est pas de science que du général, ce livre n'est évidemment pas scientifique. En ce sens, il est « préhistorique ».

J'ai donc choisi, entre mille autres possibilités, l'histoire vécue en France par trois jeunes gens, durant les années noires. Leur origine, leur psychologie, leurs déterminations socioculturelles sont profondément différentes. Paradoxalement, leur unique dimension commune est la France, la vie en France, l'apprentissage de la France et, pour l'un d'entre eux, la France comme une donnée, la France trouvée dans son berceau.

La réunion de ces trois destins, artificiellement opérée par mon intercession, a une signification : bien que leurs aventures ne se rejoignent à aucun moment de ce livre, ils vivent la même expérience et rencontrent le même adversaire. Cet ennemi n'est pas tellement l'Allemand et son allié collaborateur, mais, au sens fort, le monde extérieur, celui de l'incompréhension, du manque de sympathie, ces gens incapables de se mettre à la place d'autrui et qui méprisent autrui parce qu'il ne fume pas des Gauloises, ne s'intéresse pas encore à la performance du Racing Club de France dans la plus récente coupe de France et ne sait pas distinguer entre le livarot et le roblochon.

Kurt Maier et son frère aîné *Willy* sont nés en Allemagne. Ils ont franchi la frontière respectivement en juin et janvier 1939, fuyant le nazisme. Ils avaient l'un quinze ans, l'autre vingt-deux ans au moment où ils firent connaissance avec la France.

Pierre Weill-Raynal (dix-huit ans en 1940) vient d'une famille française, tant du côté de son père que de celui de sa mère. Quoi qu'on en ait dit, la persécution s'est abattue sur lui et les siens avec la même intensité que sur les étrangers. Il y eut simplement des degrés dans le temps. Les Weill-Raynal, victimes françaises, ne trouvèrent pas de protection véritable auprès de l'État français malgré le devoir absolu

qui s'impose à chaque pays de protéger ses ressortissants.

Les enfants *Lemberger* nés en Pologne, communistes de naissance, sont venus, avec leurs parents, chercher refuge en France durant l'année 1936. Les *Lemberger* ont vécu les événements les plus extraordinaires qui ont bouleversé l'histoire moderne de notre pays. Et ils ont aimé la France et l'ont servie aveuglément parce qu'elle était la patrie d'un Front populaire incarnant les idéaux de liberté et de fraternité. Ils ont combattu pour elle.

David et Guitele Lemberger étaient âgés de cinquante ans en 1940.

Ils avaient quatre enfants :

— *Stéfa* qui épousa, en 1939, *Marcel Skurnik*, également juif polonais ;

— *Nathan*, qui avait dix-neuf ans en 1940 ;

— *Serge*, âgé de dix-sept ans en 1940 ;

— *Jean* (notre héros) qui n'avait que quinze ans à la même époque.

On verra, j'en formule l'espoir, que les histoires vécues par Kurt Maïer, Pierre Weill-Raynal et Jean Lemberger, prennent, au fil des pages, une dimension qui les dépasse...

Je tiens à remercier ces hommes, auxquels l'amitié me lie, d'avoir accepté, trente ans après, de raconter leur histoire.

J'exprime ma gratitude à Henry Bulawko, président de l'Amicale des anciens déportés juifs de France, qui a dirigé mes pas dans la recherche de ceux qui vécurent l'événement et aussi à Max Gallo qui voulut bien, un jour, me dire qu'un livre de cette nature restait à faire.

Paris-Lacapelle-Marival
(Janvier 1973-novembre 1974).

Deux frères et la guerre

Kurt

« Cette femme est folle, elle va nous faire prendre. » Elle hurlait en effet d'une voix gutturale en allemand. Elle exprimait une angoisse malade que sa langue maternelle aggravait dans l'expression des aigus. Bien qu'il fût lui-même inquiet, Kurt ne voulait rien entendre. Fort de ses quinze ans, il poursuivait sa marche pesante et obstinée. Le passeur avait été très précis. Les paroles de cet homme résonnaient à ses oreilles comme un refrain de cauchemar : « Vous marchez tout droit pendant cinq cents mètres, lorsque vous apercevrez deux maisons basses, vous remonterez la pente, la route est derrière, je vous attendrai dans ma voiture, vous serez en France. »

C'est presque allègrement que Kurt et cette femme, qu'il n'avait jamais vue, avaient commencé leur marche. Cette nuit-là, au début juin, en 1939, l'herbe était humide mais on ne s'enfonçait pas dans la terre qui semblait au contraire craquer sous les pas des deux fugitifs. Cinq cents mètres en rase campagne, c'est long et c'est court à la fois, on ne sait pas très bien. Kurt aurait préféré, bien sûr que les deux maisons basses fussent visibles immédiatement. Mais il marchait avec confiance, précédant de quelques pas sa pauvre compagne. C'est au bout d'une quinzaine de minutes que la femme commença à murmurer : « Nous sommes perdus, il vaudrait mieux retourner en Suisse. » Au début, il ne prêtait aucune attention à ces marmonnements. Il avait conscience d'être sur le point d'atteindre le but qu'il s'était fixé depuis son plus jeune âge : fuir l'Allemagne, fuir à tout prix le pays qu'Hitler dominait et qu'il conduisait inexorablement à la guerre. Entrer en France, c'était pour lui échapper à la folie : celle des Allemands, celle de ses parents qui ne prenaient pas au sérieux les menaces du Führer, c'était, au moment inévitable de la guerre, être du bon côté, du côté de la justice. Kurt entendait aussi retrouver son frère Willy, de sept ans son aîné, qui, au début de l'année, avait également franchi clandestinement cette même frontière franco-suisse et se

trouvait, à l'heure qu'il était, bien en sécurité à Paris.

La femme criait que les douaniers allaient les arrêter, que le passeur était un escroc et que les deux maisons basses n'existaient pas, que tout cela n'était qu'un piège. Résolument, Kurt la prit par le bras et lui dit doucement, comme s'il parlait à un autre enfant : « Il faut continuer. »

Ils marchaient maintenant depuis longtemps, elle trébuchait à chaque pas, lui se retournait tous les dix mètres pour voir si elle suivait. Finalement, il décida de ne plus chercher les deux maisons basses et de remonter sur l'autre versant de la petite vallée. Il se sentait oppressé. Quel paysage allaient-ils découvrir ? La France, la Suisse ? Ou peut-être, si la femme avait raison, le piège, les douaniers...

Une route était là, toute proche, une voiture attendait sur le bas-côté, comme si elle était impatiente de repartir. Il oublia un peu sa compagne et se mit à courir, puis il revint sur ses pas, lui fit signe de se dépêcher. « Le passeur est là, vite. »

Enfin la France. Pendant que la voiture roulait tranquillement vers Mulhouse, Kurt se laissait pénétrer par cette pensée rassurante, la France, enfin la France. Il craignait encore vaguement qu'une brigade de douaniers en patrouille surgisse devant la vieille automobile qui les emmenait, cette femme et lui, vers la terre des libertés. Chaque mètre parcouru le confirmait cependant dans l'idée qu'il ne risquait plus rien. La seule pensée qui l'assombrissait était que la riante Alsace dont il devinait la beauté dans l'obscurité, serait ravagée par la guerre. Demain, il en était sûr, des hommes se jetteraient, ici même, les uns contre les autres avec une rage que personne ne semblait prévoir. Lui, Kurt, le savait. C'est cette certitude qui l'avait poussé à quitter ses parents, les paysages urbains de son enfance et aussi la Suisse, Bâle, cette ville où pendant deux années, il avait été élève dans un établissement privé, réservé à la bourgeoisie, le château de Mayenfels. Il aurait pu se retourner, apercevoir, à travers la lunette arrière de la voiture, les lumières qui brillaient depuis la Suisse.

La voiture entrait maintenant dans Mulhouse. Il devait être 10 heures du soir. « C'est curieux la France. » Les hommes, les femmes ne semblaient pas se douter de ce qui se préparait. Kurt contemplait avec perplexité la nonchalance incompréhensible de quelques passants attardés. Il avait un peu envie de pencher la tête hors de la voiture et de leur crier doucement : « Regardez-moi, regardez cette femme qui est là à côté de moi, nous sommes des réfugiés allemands, des juifs qui fuient leur pays, qui renoncent à leur pays. Préparez-vous. La guerre est pour demain. »

Peu à peu il se calma. Il se dit que les Français devaient être

suffisamment forts pour ne pas avoir à afficher leur puissance ni une quelconque inquiétude devant la guerre qui arrivait.

Le passeur arrêta sa voiture devant une maison. La femme descendit. Elle était décoiffée et de lourds cernes barraient son regard dilaté par l'émotion. Après avoir salué l'homme et l'enfant, un peu vacillante, elle disparut.

La voiture repartit. Kurt aperçut un soldat français, debout devant un réverbère, une main dans la poche, fumant une cigarette.

Enfin, le chauffeur lui fit signe de descendre. Kurt était arrivé devant l'hôtel de Paris où tante Sophie avait, la veille, réservé par téléphone une chambre pour lui. Sans plus attendre, Kurt se déshabilla et se coucha. Le lendemain, il devait se rendre de bonne heure chez le rabbin de Mulhouse qui lui dirait ce qu'il devait faire.

Avant de s'endormir Kurt refit en pensée le chemin qui l'avait conduit en quelques semaines de Berlin à Mulhouse via Bâle.

Ce dimanche, il s'en souviendra longtemps, était le dernier du mois de mars 1939. Il avait un peu la fièvre ce matin-là, une angine sûrement ou alors, peut-être, éprouvait-il le malaise qui suit les longues insomnies. Les paroles que ce représentant de commerce, ami de son père, avait prononcées la veille avaient résonné dans sa tête comme une mise en garde. L'Allemagne venait d'annexer Memel. Ce port de la Baltique ne disait pas grand-chose à Kurt. Mais le voyageur de commerce avait conclu de ce nouveau coup d'audace de l'Allemagne que les Français et les Anglais étaient des dégénérés. « Avec Adolf nous irons au bout du monde, rien ne nous arrêtera... » Ainsi, pensa Kurt, tous les Allemands marchent avec lui. « Rien ne nous arrêtera. Rien ne nous arrêtera. Rien... et surtout pas les juifs... »

Kurt était étonné par le pouvoir fabuleux qu'Hitler et ses séides accordaient aux juifs : à les en croire, les juifs pourraient, à eux seuls, entraîner les puissances occidentales à faire la guerre à l'Allemagne, ils seraient les seuls ennemis du Reich. Il n'arrivait pas à comprendre cette fixation des nazis sur les juifs, il ne pouvait s'expliquer cette haine ni la place qu'elle tenait dans le programme du Parti national-socialiste.

Les parents de Kurt ne semblaient pas conscients du danger. Son beau-père, qu'il aimait comme son père, Moritz Licht, sa mère refusaient de discuter sérieusement de la situation avec leur fils qu'ils tenaient pour un enfant. Mais ils ignoraient qu'à quinze ans Kurt lisait tous les journaux et qu'il savait ce qu'être juif signifiait en Allemagne, depuis ce jour déjà lointain où, crotté et négligé comme un enfant qui aime rêvasser et traîner dans les rues, il s'était fait interpellé par le receveur du tramway : « Eh, tu n'as pas honte d'être si sale toi, un fils de notre peuple allemand ? Tu as l'air d'un juif comme ça. » Et Kurt

avait dit : « Non, non, monsieur, je ne suis pas juif. »

Il repensa aussi à ce jour où il fut surpris par un membre des jeunesses hitlériennes alors, qu'âgé de onze ans, il inscrivait sur un mur le message le plus subversif qui se pouvait : *Vive Moscou !* Calmement l'autre gamin avait pris son nom et noté son adresse : Kleinbeerenstrasse 9.

« Non loin d'Anhalter Bahnhof », avait précisé Kurt par défi.

Les jours qui suivirent furent un vrai cauchemar ; Kurt s'attendait que ses parents soient arrêtés d'un moment à l'autre. Il savait qu'être arrêté signifiait mourir, il savait qu'on revenait « dans une petite boîte noire ».

La conversation avec le représentant de commerce ne fut pas commentée en famille, Kurt n'eut de ressource que d'y penser inlassablement toute la nuit. « Rien ne nous arrêtera. » Il pouvait être 9 heures et Kurt n'était toujours pas descendu prendre son petit déjeuner. Il entendit vaguement un coup de sonnette à la porte d'entrée et reconnut la voix de sa tante Frida. La mère de Kurt et ses deux sœurs, tante Sophie et tante Frida, s'aimaient beaucoup. Les trois femmes se voyaient régulièrement mais depuis le départ de Sophie pour Bâle, les liens s'étaient resserrés entre les deux sœurs restées à Berlin. Cette visite était pourtant un peu matinale, elle intrigua Kurt... En entrant dans la salle à manger, il eut l'impression qu'une nouvelle catastrophe se préparait ou venait de se produire.

« Sophie a tout organisé, un passeur m'attend à la gare allemande de Bâle, il n'y a que la voie à traverser et je serai en Suisse », expliquait Frida.

Moritz Licht marchait de long en large. Lui, ancien combattant de la guerre de 1914, lui qui pensait être un bon Allemand ne pouvait y croire.

« La débandade, fuir, ils veulent tous fuir, mais tout cela est une folie. Hitler se dégonflera comme un ballon de baudruche dès que les Français feront mine de déclarer la guerre... » La mère de Kurt, elle, n'arrivait pas à comprendre la décision de sa sœur. Pourtant, à ses soupirs suivis de longs silences, on devinait qu'elle ne désapprouvait pas sa cadette sans pour autant avoir elle-même le courage de l'imiter. Ce qui lui paraissait le plus insurmontable, c'était la première épreuve qui attendait la candidate à l'exil. « Comment peut-on passer une frontière en fraude ? »

Frida n'arrêtait pas de parler. Elle donnait tous les détails : Sophie avait déjà payé le passeur. Il attendrait au buffet de la gare allemande de Bâle, puis la conduirait vers une sortie très sûre, en territoire suisse.

Personne ne prêtait attention à la présence de Kurt. Il s'apprêtait à

intervenir lorsqu'il entendit sa mère dire à mi-voix : « Ah, si l'empereur Guillaume avait gagné la guerre, nous n'en serions pas là ! » Son mari la regarda un instant dans les yeux puis dit, tout bonnement, avec gentillesse, sans aucune intonation désagréable dans la voix : « Oui... nos enfants seraient nés avec un casque à pointe sur la tête. »

« Je pars avec tante Frida. » La conversation s'arrêta net. Tous regardèrent Kurt avec effroi. Mais, paradoxalement, personne ne s'opposa à sa décision. Sa détermination était tellement évidente que d'emblée il fut admis qu'il partirait aussi.

Une heure plus tard, il était dans le train de Fribourg à côté de sa tante... Ils ne parlaient pas et ne pouvaient détacher leur regard de cette Allemagne qui semblait les fuir. Ils n'avaient aucun document de voyage et notamment pas le fameux certificat de bonne vie et mœurs qui leur aurait permis d'émigrer librement, ils n'avaient pas d'argent suisse, à peine quelques marks et surtout ils n'avaient pas de bagages... en ce dimanche il fallait qu'ils puissent passer pour de simples excursionnistes dans ce train bondé d'Allemands hilares. Ils avaient résolu de ne pas parler et ils ne parlaient pas.

À Fribourg-en-Brisgau, ils changèrent de train. On approchait de la France. Kurt se dit que le train devait maintenant longer la redoutable ligne Maginot.

Le buffet de la gare de Bâle-Badischer leur parut étonnamment calme. Quelques voyageurs seulement peuplaient la vaste salle. Dès qu'ils entrèrent, un homme encore jeune se leva et s'approcha d'eux. Frida prononça le mot de passe que Sophie lui avait indiqué au téléphone. L'homme dit : « Restez-là une minute, je vais voir si la voie est libre. » Ils burent une bière. Le Suisse revint ; ils le suivirent. Ils s'engagèrent sur un quai désert et obscur où aucun train ne stationnait. Lorsqu'ils arrivèrent au bout du quai, l'homme leur dit : « Vous allez traverser la voie, vous descendrez le remblai de l'autre côté et vous franchirez une petite balustrade, vous serez en Suisse. Mais, attention en traversant la voie, de ne pas mettre le pied sur le rail et de ne pas toucher tout objet pouvant dépasser de terre. Il y a des déclencheurs d'alerte. » Et l'homme s'en retourna. Kurt n'avait pas bien compris ce qu'il fallait éviter de toucher. Mais il distinguait la petite balustrade ; aussi, le premier se précipita-t-il sur la voie, bientôt suivi par sa tante. Trente secondes plus tard, ils étaient en Suisse.

Tout semblait calme. C'est à ce moment seulement que Frida s'avisa qu'elle n'avait pas d'argent suisse pour téléphoner à Sophie. Que faire ?... Après avoir hésité un bon quart d'heure, Frida demanda à un homme qui passait accompagné d'une femme s'il pouvait lui prêter de quoi téléphoner, elle dit qu'ils étaient en difficulté et voulaient joindre un parent. Le passant n'émit aucun commentaire,

donna une pièce, sourit puis continua son chemin en murmurant quelques mots à l'oreille de sa compagne.

Kurt retrouva avec joie ses grands-parents et la tante Sophie. Cette intimité familiale lui rappelait les moments qu'il venait passer dans le petit appartement lorsqu'il était pensionnaire au château de Mayenfels. Les études qu'il y poursuivait loin de l'agitation de l'Allemagne lui avaient été très profitables. Il y avait appris suffisamment de français pour lire les journaux qui proclamaient la vérité. Aussi, dans les jours qui suivirent, était-il content de vivre en Suisse comme un Suisse, mêlant quelques mots de français à la conversation courante.

Les jours passèrent et Kurt était presque heureux. Tout en Suisse semblait obéir à un mystérieux sens de l'ordre et de la rigueur malgré la crise qui secouait l'Europe. La petite famille était réunie dans le calme. Pourtant tante Sophie semblait inquiète.

Kurt finit par comprendre que sa présence mettait tout le monde en danger. Il était en situation irrégulière, entré clandestinement dans la confédération. Il pouvait, s'il était pris, être refoulé en Allemagne, remis à la police nazie et surtout sa tante et ses grands-parents pourraient se voir retirer le permis de séjour qu'ils avaient obtenu depuis plusieurs années. Cela signifiait pour eux le retour en Allemagne, le camp de concentration. Tante Sophie ne pouvait supporter l'idée de devoir renvoyer son neveu, elle s'agitait beaucoup. Elle avait vu le rabbin, le directeur de l'école de Mayenfels, des amis influents : des marchands de tableaux auxquels, depuis des années, elle vendait au compte-gouttes, pour pouvoir subvenir aux besoins de la famille, les quelques toiles de maîtres qu'elle avait pu sortir d'Allemagne au moment de l'avènement d'Hitler. Partout, elle reçut la même réponse : « Envoyez-le en France, il y sera en sécurité. Les réfugiés allemands sont très bien vus. Nous Suisses, ne pouvons désobliger les Allemands. Pour nous les risques sont trop grands. Croyez-moi, il sera mieux en France. »

Sophie avait fini par se rendre à ces arguments. En France, Kurt ne risquerait rien. Ce bastion contre l'hitlérisme était le lieu le plus sûr pour y cacher un enfant juif allemand. Presque chaque jour, elle allait à Mulhouse, multipliant les démarches auprès de la communauté israélite. Un jour, elle rentra épuisée dans le petit appartement de Bâle : « J'ai vu un homme merveilleux, le rabbin Hirschler, il accepte de s'occuper de Kurt. C'est la première personne à n'avoir pas avancé des objections, accumulé les difficultés, il prend en charge les enfants allemands qu'il confie pour un temps à des familles de Mulhouse. La seule chose qui l'inquiète un peu c'est le statut de l'Alsace, considérée comme département frontalier et soumise à une réglementation particulière. Mais tout ira bien. Le passage de la frontière ne pose pas

de problème insurmontable. Kurt partira demain. »

Ainsi s'acheva l'éphémère séjour helvétique de Kurt. Au fond de lui, il avait accueilli avec joie la nouvelle de son prochain départ pour la France. L'isolement qu'il devrait affronter, cependant, l'inquiétait. Seul en France, lui qui se voyait d'allure tellement germanique... Son accent, une certaine rigidité dans la démarche, sans qu'il se le soit jamais avoué vraiment, le gênaient. Mais il se savait sympathique, chaleureux, amical, enthousiaste même. Il aimait les autres et souriait à la vie. Tout irait bien pour lui en France, il en était persuadé et de plus, il y avait Willy qu'il espérait pouvoir retrouver bien qu'on fût sans nouvelles de lui depuis des semaines. À deux, tout serait plus facile.

« Je vais vous confier à M. Cahen, vous serez très bien chez lui. Votre tante m'a parlé de vous avec beaucoup de chaleur. »

Le rabbin Hirschler s'était exprimé en allemand. Il voulait sans doute faire plaisir à son nouveau protégé mais Kurt, courageusement, répondit en français et affirma sa foi en ce pays et sa gratitude.

Le magasin de layette de M. Émile Cahen était situé rue de la Sinne en plein centre de la ville. En découvrant l'homme qui l'accueillait, Kurt eut immédiatement la certitude qu'une sympathie véritable s'établirait entre eux.

Cet homme de petite taille, âgé de cinquante-cinq ans, avait les yeux rieurs et expressifs, un visage très mobile qui exprimait la bonté et la malice. Émile Cahen vivait seul, sa femme était morte quelques années auparavant. Sa maison était tenue par une vieille gouvernante nommée Emma dont Kurt fit la connaissance dès son arrivée dans l'appartement où, désormais, il devrait vivre.

Kurt découvrit très vite que M. Émile Cahen avait des idées de gauche. Il semblait être un idéaliste par nature, enthousiaste, généreux, actif. Secrétaire de la communauté juive de Mulhouse, militant du parti radical-socialiste, et de la Ligue des droits de l'homme, Émile Cahen était frondeur, démocrate, farouchement anti-hitlérien et, par-dessus tout, très courageux. Ses pires adversaires politiques étaient un groupuscule d'activistes autonomistes alsaciens. La personnalité d'Émile Cahen servait de cible aux discours et aux pamphlets de ces sympathisants de l'hitlérisme. Il avait en effet pris farouchement position contre les accords de Munich, il était, depuis lors, régulièrement dénoncé par la droite comme un fauteur de guerre, animé par un instinct de basse vengeance. Naturellement on faisait toujours allusion à une obscure motivation juive. La solidarité des juifs français et allemands était soulignée.

Au fil des jours, Kurt faisait, avec étonnement, la découverte de la simplicité des rapports humains entre Français, à l'antipode de la

rigidité allemande. La vie de proscrit ne commençait pas trop mal. Dans la journée Kurt se promenait en ville où il multipliait à plaisir les rapports avec ses semblables, parlant aux promeneurs, s'attardant chez les commerçants, souriant à tous. Il rendait quelques services au magasin, livrant quelquefois des paquets. Il passait aussi des journées entières dans la bibliothèque d'Émile Cahen, il lisait les romantiques français, mais, surtout, il restait plongé de longues heures dans la collection complète de *L'Illustration*. C'est dans les photos jaunies du magazine qu'il voyait le mieux se définir les contours de l'histoire moderne de la France, la guerre, l'après-guerre, les progrès des sciences et des techniques.

Kurt attendait toujours avec impatience le repas du soir. Grâce aux bons soins d'Emma, Émile Cahen et lui pouvaient passer de longues soirées en tête à tête.

Toutes les discussions tournaient autour de la question : quand et comment Hitler sera-t-il contraint de reculer ? L'annexion de la Tchécoslovaquie a-t-elle été le dernier coup d'audace d'Hitler ou a-t-il devant lui la voie désormais ouverte pour d'autres agressions ? À vrai dire personne ne s'y trompait, la France et l'Angleterre seraient mises dans l'obligation de réagir. Après Prague, Varsovie. La chose était tenue pour certaine par Émile Cahen.

Dès lors que l'attaque allemande contre la Pologne ne faisait pas de doute, il convenait de se demander comment la France pourrait honorer la garantie donnée à la Pologne. Déclarer la guerre à l'Allemagne ne suffirait pas, il fallait concrètement pouvoir arrêter l'offensive allemande dirigée contre la malheureuse Pologne. Faudrait-il envahir l'Allemagne par l'ouest pour provoquer un mouvement de panique chez les nazis, et, par conséquent, stopper net la progression des Allemands en Pologne ? La France pouvait mobiliser trois millions d'hommes, mettre en ligne des milliers de chars, la marine française, surtout si elle était l'alliée de la flotte britannique, pouvait interrompre toutes les communications intercontinentales du Reich allemand.

Émile Cahen disait avec énergie que la Pologne ne pouvait être défendue qu'en Pologne, et qu'il fallait que l'armée française s'y trouve. Il fallait, sans attendre, envoyer un corps expéditionnaire sur le sol de l'alliée de la France.

Émile Cahen répétait inlassablement à Kurt que si les Russes avaient été associés aux négociations de Munich, Hitler aurait reculé, malheureusement, on avait peur, en France, des « Rouges ». Bien sûr, le président du Conseil était un radical-socialiste mais l'opinion n'était pas insensible à un slogan incroyable : *Mieux vaut Hitler que Léon Blum* ; le fond bourgeois et conservateur de l'âme française conduisait à voir dans le leader socialiste l'incarnation édulcorée du

communisme international. Hitler, aux yeux de beaucoup, après tout, luttait contre le communisme, c'est-à-dire contre la dictature du peuple, celle des ouvriers à casquette qu'on voyait avec inquiétude défiler à Paris le 1^{er} mai, jour de la fête du travail. Certes, les Français reconnaissaient la nécessité d'arrêter les ambitions expansionnistes d'Hitler, mais on estimait qu'il fallait le faire à la française, c'est-à-dire sans compromettre les valeurs propres à la France.

Émile Cahen pensait que cette guerre, inévitable, serait le contraire d'une guerre de tranchées. Il imaginait de grands transports de troupes, qu'il illustrait par d'amples mouvements de ses mains sur une carte d'Europe qu'il déployait fébrilement devant Kurt. Il montrait également une inquiétude réelle dès qu'il parlait de la situation intérieure française. Il disait que les fascistes français n'étaient pas les seuls à miner le moral de la France. Il y avait d'authentiques agents allemands disposant de sommes considérables, des espions spécialisés non pas dans la recherche des renseignements militaires, économiques ou stratégiques, mais chargés d'exercer une influence pro-allemande, de faire de la propagande pour les idées du Reich hitlérien. Bref, il y avait en France une *cinquième colonne*. Chaque semaine, *Le droit de vivre*, journal de la Ligue internationale contre l'antisémitisme (LICA), dirigé par Bernard Lecache, tentait de dénoncer les suspects.

Dans un de ses numéros de juin 1939, *Le droit de vivre* demandait à la Sûreté nationale ce qu'il fallait penser de « M^{lle} S.J., cette Roumaine agent de Berlin et, chuchote-t-on également, au service de Rome... Quel est donc le rôle exact joué par M^{lle} S.J. durant ces derniers mois en France ? ». Dans le numéro suivant, toujours en première page : « La Sûreté nationale dont l'activité est remarquable, connaît-elle une dame roumaine, M^{me} S.J. ? Cette noble dame est-elle liée à la Gestapo ? N'est-elle point liée aussi au chef d'un groupe raciste « français » ? » Qui pouvait être cette mystérieuse espionne, combien y avait-il en France d'agents allemands ? Pourquoi ne faisait-on apparemment rien contre la cinquième colonne ?

Le 14 juillet arriva bientôt, c'était un vendredi chaud et orageux. La journée était à la fois grave et gaie. Aux fenêtres des drapeaux français, quelques drapeaux anglais ajoutaient de la couleur au paysage classique des maisons alsaciennes. Dès la première heure, tous les Mulhousiens étaient dans la rue. Émile Cahen et Kurt se rendirent d'abord à la synagogue où une cérémonie patriotique devait avoir lieu. Le rabbin Hirschler prononça un beau discours sur le thème du 150^e anniversaire de la Révolution française. Il souligna la conjonction de l'idéal français et de celui qui, vingt siècles plus tôt, avait animé les prophètes d'Israël. Il parla de la lutte contre l'esclavage et de la mission de libération de son peuple confiée à Moïse par le Tout-Puissant.

La foule des fidèles était recueillie et endimanchée. La ferveur religieuse parut à Kurt ardente mais mesurée. Il n'y avait pas de grands éclats de voix, pas de gestes inutiles, la synagogue française ressemblait à une église.

Émile Cahen avait également tenu à aller au temple protestant. Le sermon du pasteur fut également patriotique, jouant sur les thèmes de la liberté et de la foi. Peut-être l'hommage à la Révolution française était-il moins enthousiaste qu'à la synagogue, Kurt en eut l'impression.

Le défilé militaire était ensuite au programme. Comme la circonstance l'exigeait, Kurt et son bienfaiteur prirent une allure martiale pour se rendre avenue du Capitaine-Dreyfus où les troupes devaient passer. Le simple fait de découvrir que le « traître » Dreyfus avait sa rue dans sa ville natale parut à Kurt être la preuve du libéralisme et de l'intelligence français.

Ils longèrent quelques instants le mur d'une usine sur lequel, en énormes lettres rouges, était écrit : *Vive Blum !* Kurt pensa que ce peuple était sûrement le moins antisémite du monde. Il se dit aussi que, s'il n'avait pas vécu les premières heures de l'hitlérisme en Allemagne, il n'aurait pas été étonné par le nom d'une avenue de Mulhouse ou par des inscriptions sur le mur d'une usine.

Le défilé lui parut imposant. Le long du parcours des milliers d'Alsaciens manifestaient bruyamment leur confiance dans l'armée malgré la chaleur extrême. Les Alsaciens plaisantaient : « Après cela Hitler n'a qu'à se tenir tranquille, les Boches vont comprendre maintenant. » Il applaudissait pour sa part avec émotion, lui qui, en d'autres circonstances, eût été un petit garçon allemand contre lequel cette belle armée aurait pu porter ses coups.

Émile Cahen se pencha vers son protégé : « À Paris, 35 000 hommes vont défiler, des troupes d'Afrique du Nord et de tout l'empire, des soldats anglais. 350 avions de combat vont traverser le ciel des Champs-Élysées, il paraît que ce sera la démonstration de force la plus formidable jamais vue en France. Tout cela devant l'ambassadeur d'Allemagne et son conseiller militaire ! »

Dans son enthousiasme, Émile Cahen n'avait pas remarqué qu'à ce moment-là le drapeau d'un régiment était porté à leur hauteur. Un individu s'approcha de lui en vociférant : « Alors, vous ne pouvez pas vous découvrir au passage du drapeau français ? »

Émile Cahen répondit calmement qu'il n'avait pas de leçon de patriotisme à recevoir et l'autre s'éloigna. Il expliqua à Kurt qu'il connaissait l'homme, c'est un Croix-de-Feu. Kurt savait vaguement qu'il y avait en France quelques groupes d'extrême droite mais il ne pensait pas qu'ils agissaient à visage découvert. Il s'étonna auprès d'Émile Cahen de cette situation qu'il trouvait anormale. « Les Croix-de-Feu sont d'anciens combattants un peu aigris par les conquêtes

sociales des ouvriers durant le Front populaire, ils pensent que la France aurait mieux fait de préparer la guerre plutôt que d'aller en congé payé. »

Kurt crut renchérir en disant : « Ils sont les ennemis de Blum parce qu'il est de gauche et aussi parce qu'il est juif ! » « Les Croix-de-Feu, répondit l'Alsacien, ne sont pas antisémites, du moins officiellement ; leur chef, le colonel de La Rocque, se rend quelquefois à la synagogue de la rue de la Victoire à Paris. Il n'est pas juif mais il aime tellement les manifestations à caractère patriotique qu'il n'en manque jamais une. Non, il existe des mouvements de droite, antisémites par surcroît, le PPF (le Parti populaire français) avec à sa tête un ancien communiste Jacques Doriot, les francistes et j'en oublie, mais les Croix-de-Feu, disons qu'ils sont sur ce plan assez corrects. »

Ils marchaient maintenant calmement. Après un long silence, Kurt s'étonna à haute voix qu'un communiste puisse devenir fasciste, comme c'était le cas pour Doriot.

« Il existe même des socialistes qui sont devenus des nationaux-socialistes, dit Émile Cahen, ainsi Marcel Déat. Cet homme de talent a écrit l'autre jour dans *L'Œuvre* un article ignoble intitulé : « Faut-il mourir pour Dantzig ? » Il conclut que cela serait idiot. Son article a paru le 10 juillet, depuis ce jour toute la France se pose la question. Heureusement, je ne crois pas qu'elle arrive à la même conclusion. D'ailleurs ce n'est pas Dantzig qui intéresse Hitler. Cette question n'a aucune importance pour lui, ce qu'il veut, c'est modifier ses frontières à l'est, avaler la Pologne, envahir la Russie. Mais il faut reconnaître que « mourir pour Dantzig », c'est bien trouvé, tous les lâches, les planqués, les embusqués pourront s'en repaître. On ne peut pas dire qu'Otto Abetz, l'homme d'Hitler à Paris, déverse en pure perte son argent en France. »

L'après-midi fut consacré à une sorte de fête patriotique qui eut lieu sur le parvis de la mairie. Émile Cahen et Kurt s'y rendirent joyeusement. Les élèves des écoles, des scouts avaient organisé un spectacle. Toute la ville était là. La chaleur était toujours aussi intense.

Quelques secondes après que de toutes jeunes filles eurent entrepris une danse classique sur une musique de Tchaïkovski, un immense voile de nuages surgi des Vosges obscurcit le ciel. Un orage d'une violence extrême éclata. En une seconde de gros grêlons crépitèrent sur la chaussée. Ce fut la panique. Les deux amis se réfugièrent sous une porte cochère, deux femmes s'y trouvaient déjà. Elles parlaient alsacien. Kurt comprit : « Dieu se venge, la voilà bien leur révolution, leur république, les ennemis du Seigneur paient. »

Il n'en crut pas ses oreilles. Cent cinquante ans après la prise de la Bastille de vieilles folles rêvaient encore à l'ancien régime !

Insensiblement, le magnifique été touchait à sa fin. Le 15 août, il y eut du vent et les jours suivants la lumière du soleil se fit plus rasante. Émile Cahen était inquiet. Les réfugiés n'avaient pas le droit de séjourner dans les départements alsaciens. Or, Kurt était non seulement réfugié mais encore entré illégalement en France. Pendant l'été, beau et chaud, ni le rabbin Hirschler ni Émile Cahen ne se firent trop de soucis, après tout le clandestin était un enfant. Mais maintenant que la guerre semblait inévitable, ne valait-il pas mieux trouver une solution ? Kurt s'en remettait à la sagesse de ses amis. Il conçut tout de même une certaine appréhension en voyant Émile Cahen effectuer, à une semaine d'intervalle, deux voyages à Paris.

Le 23 août, comme le premier obus de cette guerre, éclata la nouvelle du pacte germano-soviétique signé l'avant-veille à Moscou, peu avant minuit. En quelques jours Hitler avait pris de vitesse les Alliés, envoyé en URSS son ministre des Affaires étrangères et conclu avec Staline un pacte de non-agression qui équivalait à la condamnation à mort de la Pologne.

Kurt devait quitter Mulhouse, la guerre était pour demain. L'atmosphère de la ville se modifia profondément, les habitants semblaient avoir, en quelques heures, retrouvé de vieux réflexes de prudence. Ils semblaient attendre de renouer avec le malheur. On parla moins dans Mulhouse, inconsciemment on devenait prudent. Bien sûr, on n'envisageait pas clairement que les Allemands puissent rentrer triomphalement en Alsace, on s'attendait à des événements graves mais non au pire.

La conversation décisive eut lieu un soir après le dîner, en présence d'Emma. Avant même qu'Émile Cahen ouvrît la bouche, Kurt comprit qu'il ne s'agissait pas ce soir-là d'avoir une discussion de caractère stratégique ou politique. Bien sûr, il aurait été indigne de leur amitié qu'Émile Cahen prît la moindre précaution, ou utilisât un détour quelconque pour expliquer que le jeune homme devait maintenant quitter Mulhouse. Il parla directement, sans hésitation dans la voix. Il insista sur les mesures qu'il avait pu prendre à Paris et sur sa certitude que Kurt irait dans une maison d'enfants où sa situation serait régularisée sans difficulté. Il pourrait achever de grandir, et, devenu un homme, à l'heure de la paix, vivre dans un univers sans lâcheté et sans violence dans lequel un juif pourrait être fier de sa qualité, dans lequel un homme de gauche serait montré en exemple.

Émile Cahen semblait décrire un monde qu'il ne connaîtrait jamais.

La journée suivante passa très vite. Kurt rassembla quelques affaires, jeta un dernier coup d'œil au numéro de *L'Illustration* dont il

avait entamé la lecture. Il le rangea bien soigneusement dans la bibliothèque puis il quitta sa chambre apparemment sans émotion, il relut rapidement une lettre adressée à tante Frida et, après avoir embrassé Emma, il se rendit au magasin où Émile Cahen l'attendait. Il était 7 heures du soir, ce jeudi 24 août 1939. Curieusement, durant les derniers instants qu'ils passèrent ensemble, les deux amis n'avaient plus rien à se dire. La distance qui devait bientôt les séparer avait déjà pris corps en eux. En entrant dans la gare, Émile Cahen remit à Kurt un billet de 50 francs que l'enfant accepta tout naturellement comme si cet argent venait de son père.

Lorsqu'il se retourna une dernière fois vers Émile Cahen, Kurt eut l'impression qu'il ne le reverrait plus jamais.

La nuit fut longue et froide dans ce train qui l'emmenait à Paris. Il ne dormit pas, il s'efforçait d'imaginer l'atmosphère à Berlin maintenant que la guerre était inévitable. Ses parents ont-ils compris, à l'heure qu'il est, que son propre coup de force était justifié ? Il se souvint du jour où, à peine rentré de Bâle, à la fin de l'année scolaire 1938, il avait écouté en présence de toute la famille un discours d'Hitler qui se terminait, d'après son souvenir, par ces mots : « Je te le jure, ô mon peuple allemand, si le judaïsme international entraîne les Français et les Anglais à faire la guerre à l'Allemagne, il ne restera pas sur terre un seul juif pour s'en réjouir. » Et Kurt avait saisi un vase sur la cheminée, l'avait brisé sur le plancher, en hurlant à son tour : « Il nous tuera tous, ce criminel nous tuera tous. »

La guerre est maintenant là. Hitler mettra-t-il sa menace à exécution ? Que vont devenir les juifs allemands et, en premier lieu, sa famille restée dans la gueule du loup ?

La gare de l'Est était envahie de soldats français, de gendarmes et de policiers. Kurt eut beaucoup de peine à sortir de l'immense hall. Il rassembla toute son énergie et tout son savoir français pour franchir la place et entrer dans un grand café. Il s'assit à la terrasse et commanda un crème et des croissants. Il resta là, juste le temps qu'il faut pour se prouver qu'il pouvait parfaitement aborder sans sentiment d'infériorité la plus prestigieuse ville du monde. Subitement, il comprit que pour faire vraiment français, le matin, à la terrasse d'un bistrot, devant un crème, il fallait lire un journal. Il quitta sa table un instant et demanda *L'Époque* et aussi le journal communiste de la veille, *Ce Soir*. La marchande de journaux lui dit en lui tendant l'organe du Parti communiste français : « Il faut te dépêcher, mon gars, si tu veux lire cette sorte de journaux. »

Kurt demanda pourquoi.

« Parce qu'ils sont interdits à partir d'aujourd'hui. »

En dépliant le journal Kurt ne put retenir un cri de colère, l'éditorial applaudissait au pacte germano-soviétique facteur de paix et de stabilité propre à amener le bonheur de la classe ouvrière.

Le métro parisien lui fit une impression étrange. Il pénétrait pour la première fois dans l'enceinte souterraine, mais il eut l'impression que l'atmosphère y était inhabituelle. Ce n'était pas le nombre probablement inaccoutumé des uniformes, ni l'air naturellement soucieux des voyageurs qui le frappait, mais peut-être une sorte d'éveil des regards, une interrogation dans la fugitivité des expressions, une résignation sur le point de prendre fin.

« La rue Jouffroy, s'il vous plaît ?

— La rue quoi ?

— Jouffroy.

— Première à droite.

Mais elle était longue cette rue Jouffroy et Kurt dut marcher longtemps avant de pousser la porte du CAR, le Comité d'aide aux réfugiés... En entrant dans la salle d'attente le jeune homme fut saisi d'angoisse, le simple fait d'entendre parler allemand de façon aussi dense, aussi unanime le plongea dans une tristesse profonde. Il y avait là des hommes, des femmes, des enfants encore dignes et germaniques d'allure mais parlant fort comme s'ils avaient décidé de s'exposer réciproquement et sans retenue leur situation exacte, leur histoire personnelle, leur drame.

Kurt attendit quelques minutes sur une chaise de bois entre deux femmes qui parlaient bruyamment. Elles avaient laissé une place vide pour pouvoir mieux se voir au cours de leur conversation. Mais, en vérité, il en était ainsi parce qu'elles étaient un peu grosses et qu'elles auraient manqué de place si elles s'étaient assises côte à côte. Kurt se sentit un peu perdu dans cette masse de chair féminine. Il s'avisa qu'il ne s'était pas présenté à la réception et qu'il n'y avait aucune chance qu'on s'occupât de lui s'il restait sur place, modestement noyé dans l'océan de la discussion des deux Allemandes. Il se leva, reçut un numéro d'ordre et, heureusement, lorsqu'il voulut reprendre sa place, l'une des deux femmes avait disparu...

« Bien, voici trois cent cinquante francs...

— Mais, on m'a dit que je devais aller dans une maison d'enfants.

— Il va y avoir la guerre, mon petit, tout est désorganisé ; le plus urgent pour toi est de régulariser ta situation. Il faut que tu ailles à la préfecture de police.

— Mais où vais-je dormir ?

— Écoute, il y a un hôtel où j'ai envoyé d'autres réfugiés, tu n'as qu'à y aller de notre part : c'est l'hôtel Liberté rue de Nancy, métro

Château-d'Eau, appelez le suivant... »

Pour la première fois Kurt eut peur. Il s'était retrouvé dans la rue sans très bien savoir comment. L'après-midi était déjà avancé, la guerre était toute proche, il n'avait sur lui aucun papier régulier, il était seul, réfugié absolu et cela pour la première fois depuis son départ de Berlin. Il descendit, sans espoir, dans le métro. Son esprit ne fut que faiblement occupé par la détermination de l'itinéraire, au demeurant, il avait très vite compris le système des correspondances. Il se sentait de plus en plus oppressé et pour vaincre son angoisse, il décida d'acheter un journal, il avait oublié sur le siège placé entre les deux femmes *L'Époque* et *Ce Soir*. Il acheta donc *L'Œuvre*. Geneviève Tabouis, il lut ce nom pour la première fois. Mais ce qui l'attira vers cet article c'était la typographie du mot « juif » qu'il voyait se détacher tout au long de l'éditorial comme un signal clignotant, à lui adressé. Kurt n'en crut pas son français. Geneviève Tabouis croyait pouvoir annoncer qu'Hitler, à la faveur du pacte germano-soviétique, allait amnistier tous les juifs et les autoriser à rentrer en Allemagne mettant ainsi fin à sa politique d'antisémitisme. Le jeune homme se raidit, il eut un mouvement de nausée. Quoi ? La guerre sans que lui Kurt puisse se trouver du côté de la France, la guerre, avec Kurt du côté de l'Allemagne, d'Hitler. À ce moment il comprit qu'il avait cessé d'être allemand de façon irrémédiable, qu'il était déjà français.

Cette conclusion ne lui apporta pourtant pas le réconfort. D'autres seraient peut-être dupes. D'autres juifs feraient passer leur germanité avant tout, ils se réconcilieraient avec le dictateur.

L'hôtel Liberté. Comme il le craignait, Kurt ne put s'endormir. Il était désormais un authentique réfugié. Il fallait qu'il reconstruise autour de lui, pour lui, un véritable réseau d'amitiés et aussi, il n'osait pas trop se l'avouer, d'affections. Il ignorait l'adresse de son frère Willy et ne connaissait personne dans une ville qui se préparait à la guerre dans une sorte de fièvre morne.

Il eut, le lendemain, un peu plus de courage. Il se rendit rue Daumesnil où un comité d'assistance juridique lui conseilla d'aller d'urgence à la préfecture de police ; il fallait avant tout que sa situation soit régularisée. Il repensa aux histoires de cinquième colonne qui avaient nourri son imagination durant les conversations avec M. Cahen. Il lui apparaissait qu'insensiblement il perdait peu à peu la condition, somme toute digne, de réfugié pour celle moins enviable de suspect. Mais dans son obstination d'adolescent, une idée était solidement ancrée : tant qu'il n'y avait pas la guerre, il risquait d'être expulsé ; en revanche, dès l'ouverture des hostilités, il pourrait se faire reconnaître comme juif et trouver sa place bien au chaud au cœur de la France. Il laissa passer deux jours. Finalement, c'est au

cours d'un maigre repas au foyer israélite de la rue Richer qu'il prit conscience qu'il était le seul à être en situation irrégulière. Jusqu'à cette minute-là, il avait réussi à surmonter son désespoir grâce à l'idée que bientôt la France et l'Angleterre allaient entreprendre une croisade pour la justice et la liberté, c'est-à-dire faire la guerre à Hitler. Cette perspective occupait toutes ses pensées. Mais ce jour-là, dans cette cantine pour désespérés, l'idée de son propre désespoir fut la plus forte. Il irait à la préfecture le lendemain matin.

Cette sorte de clochard qui avait déjeuné en face de lui lui avait bien recommandé d'arriver à la préfecture au moins trois heures avant l'ouverture des bureaux, c'est-à-dire à 6 heures du matin. Il faisait encore nuit lorsque Kurt entreprit de se rendre quai de Gesvres. Il y avait déjà une énorme foule dans la cour intérieure, les malheureux étaient groupés devant une porte vitrée, sans ordre apparent, mais Kurt comprit très vite que chacun savait exactement qui était arrivé après qui.

Vers 9 heures, deux policiers en uniforme arrivèrent en riant. Après s'être consultés à voix basse, ils se dirigèrent d'un pas résolu vers la foule.

« Qu'est-ce que vous faites là ! Il faut attendre porte F, de l'autre côté de la cour, allez, dégagez. »

Ce fut une effroyable bousculade, les derniers arrivés dont Kurt, prirent le départ les premiers. D'autres les rattrapaient, les saisissant par la veste. Il y eut des chutes, des cris de rage, des pleurs.

Les deux policiers riaient aux larmes. Quelques minutes plus tard, la mosaïque des réfugiés était rigoureusement reconstituée, chacun à sa place, plus personne ne protestait.

Kurt eut la chance de passer juste avant la fermeture des bureaux pour le déjeuner. Derrière lui ce fut un beau concert de gémissements et de plaintes, auquel il ne prêta que peu d'attention, tant il était inquiet de l'accueil qui allait lui être réservé.

Il dit son nom, son prénom, sa date de naissance. On lui demanda la date de son entrée en France ; il dit la date du jour où il avait quitté Bâle, sa nationalité, il dit « juif allemand ». Le fonctionnaire nota ce dernier point avec un haussement d'épaules.

« Refus de séjour ? »

Kurt ne comprit pas. La phrase du policier était interrogative.

« Refus de séjour ? »

— Non, non, monsieur, au contraire je demande une autorisation de séjour.

— Comment ! Vous n'avez pas de refus de séjour ?

— Non.

— Comment êtes-vous entré en France ?

— Par la Suisse.

— Sans autorisation ? »

Kurt ne répondit pas.

« On va vous interner, vous mettre en prison.

— On ne met pas en prison un enfant.

— Ah non ? Bon, alors on va vous expulser.

— Où allez-vous m'expulser ? Il y aura la guerre bientôt. »

Kurt était plus effrayé par sa propre audace que par les perspectives catastrophiques que le fonctionnaire lui annonçait.

Un policier en tenue s'approcha de lui et le prit par le bras. Quelques instants plus tard Kurt était dans une salle grillagée avec d'autres personnes. Il arriva précisément au moment où un gardien distribuait des sandwiches au fromage. Il concentra toute son attention sur la consommation de ce déjeuner et réussit à vaincre son envie de pleurer.

Vers 2 heures, on vint le chercher et il fut de nouveau conduit chez le même fonctionnaire. Celui-ci avait changé de couleur, son visage était rose et il fumait un petit cigare qui avait transformé, à lui tout seul, l'atmosphère de la pièce.

« Vous ne pouviez pas dire que vous aviez un frère en France ? »

Kurt resta silencieux.

« Vous êtes bien le frère de Willy Maïer, âgé de 21 ans ?

— Oui, mais je n'ai pas son adresse. »

L'homme ne répondit pas, tira une bouffée de son cigare. Il se mit à écrire. Finalement, il tendit à Kurt deux feuilles de papier, sur l'une Kurt lut avec joie l'adresse de son frère, l'autre lui parut plus difficile à déchiffrer...

« Vous devez revenir dans cinq jours. »

Kurt pensa que ce fonctionnaire était un brave type.

Il traversa la cour, le regard plongé dans le mystérieux papier.

Le titre l'inquiéta un instant : « Refus de séjour. M. Kurt Maïer n'est pas autorisé à séjourner sur le territoire français. »

Il s'arrêta et lut d'une traite :

« L'intéressé disposera de cinq jours pour quitter le pays. »

Kurt comprit enfin, ce refus de séjour signifiait qu'il était autorisé à séjourner en France pendant cinq jours et que cette autorisation lui serait régulièrement renouvelée. Il était désormais en règle...

Rue de la Charbonnière ! Willy est rue de la Charbonnière !

« Pardon, monsieur, pour aller rue de la Charbonnière ?...

— C'est tout droit, Châtelet, boulevard de Strasbourg, boulevard Magenta, là vous demanderez. »

Willy était là. Les deux frères se serrèrent longuement la main.

« Les parents ont quitté l'Allemagne ! » Kurt apprit la bonne nouvelle comme une sorte de triomphe personnel ; ils avaient fini par

reconnaître que lui Kurt, l'enfant, avait eu raison. Il avait eu raison de briser le vase, d'affirmer qu'Hitler voulait écraser tous les juifs. Les parents avaient fui le monde dément du Führer.

Ils parlèrent toute la nuit, Willy avait l'air fort et sûr de lui. Mais il ne goûtait guère les analyses politiques de son frère. Il était surtout soucieux de son propre sort et de celui des siens. Willy était un sportif, grâce à son club de football, à Berlin, il avait de nombreuses amitiés parmi les « autres ». Il partageait avec les Allemands le culte général de la violence. Il considérait cette guerre comme un défi. Bien sûr, il était juif, il était même réfugié en France, mais, dans son esprit, la guerre qui se préparait serait une sorte de guerre civile, entre les communistes et les autres.

Willy donna à Kurt, comme à regret, des détails sur la façon dont leur famille avait quitté l'Allemagne.

Leur beau-père, Moritz Licht, avait résolu de partir en respectant les règles. Il s'était décidé, à vrai dire, fort tard, le jour de l'annonce du pacte germano-soviétique. Il lui avait fallu obtenir, sans délai, un certificat de bonne vie et mœurs qui devait lui permettre de franchir sans encombres la frontière suisse. Il s'était présenté à la police : les choses se seraient passées à peu près ainsi :

Il avait été reçu par un fonctionnaire relativement important :

« Juif Licht, vous voudriez un certificat de bonne vie et mœurs ? »

— Oui.

— Avez-vous déjà été condamné ?

— Non jamais.

— Vous êtes sûr, réfléchissez bien.

— Je n'ai jamais été condamné. »

L'homme s'était levé comme s'il allait chercher un dossier. Arrivé à hauteur de Moritz Licht, il se retourna brusquement et lui décocha un coup de poing en pleine figure.

Moritz roula par terre, porta la main à sa bouche et en retira une dent.

« Allez debout ! Allez dans la cour et réfléchissez, revenez me voir dans dix minutes et tâchez de rafraîchir votre mémoire, juif Licht, sinon vous irez dans un camp. »

Un quart d'heure plus tard, Moritz s'était retrouvé devant le fonctionnaire. Sans dire un mot, il tendit au policier une photographie jaunie qu'il avait sortie de son portefeuille : Moritz et ses deux frères en uniforme d'officiers allemands titulaires de la Croix de fer, anciens combattants de 1914.

L'homme avait regardé la photo, levé les yeux comme pour vérifier qu'il s'agissait bien du juif qu'il avait en face de lui.

« Parmi les personnes qui figurent sur cette photo, combien sont

encore vivantes ?

— Mes deux frères sont vivants.

— Heu, je m'en serais douté. »

Le fonctionnaire se rassit.

« Écoutez, juif Licht. Je ne peux vous donner le certificat que vous me demandez. Vous avez été condamné à une amende de dix marks pour excès de vitesse en automobile, il y a neuf mois. Je vous conseille de ne pas oublier ce détail.

« Pour cette fois, je vais encore faire preuve de générosité, mais vous êtes un fieffé menteur. »

Finalement les parents s'étaient décidés à partir sans le fameux papier. Mais ils n'avaient, comme c'était la règle, emporté que deux valises et dix marks chacun. Ils avaient franchi la même frontière au même endroit, grâce au même passeur et s'étaient retrouvés chez la même tante Sophie, en sécurité à Bâle, hier le 30 août 1939.

Les deux frères se séparèrent au petit jour après s'être promis de se retrouver le soir.

« La France n'a pas encore tiré son premier coup de canon. » L'homme qui parlait était sympathique, typiquement français. Il avait l'air sûr de lui, encore qu'il semblât rechercher autour de lui une approbation. Ils étaient nombreux à parler autour de ce réverbère. La phrase la plus couramment entendue était : « C'est la guerre. » Les nouveaux arrivés entendaient répondre à leurs questions : « Hitler a attaqué la Pologne » ; l'homme qui affirmait que la guerre ne suivrait pas nécessairement était regardé par certains avec espoir, d'autres haussaient les épaules. Beaucoup, les femmes surtout, s'interrogeaient : « Après tout, qu'est-ce que ça peut bien signifier de nos jours... la guerre ? » Kurt allait d'un groupe à l'autre. Il remonta ainsi, sans s'en rendre compte, le boulevard Bonne-Nouvelle. Il était étonné par le nombre de Français qui affectaient de ne pas y croire, à cette guerre. Il est vrai qu'un des mots qu'il entendait le plus souvent était « Munich », « Munich », « Oui, il y aura un accord, comme à Munich ».

Pourtant, la foule des grands boulevards semblait frissonner. Même ceux qui traînaient dans la rue en quête d'une information paraissaient pris de fièvre. Lui-même se sentait ému comme s'il était vraiment à l'unisson de ce peuple français, sous l'effet d'une sorte d'angoisse frondeuse : « C'est terrible la guerre, tant pis, on ira et ils verront bien ! »

Kurt rebroussa chemin, il se dirigeait maintenant vers la rue de la Charbonnière pour retrouver son frère comme convenu la veille. Le Paris populaire semblait plus grave et aussi plus artificiel que les quartiers bourgeois. Des marins dans un bistrot chantaient *la*

Marseillaise, des ouvriers s'interpellaient bruyamment, mais cette excitation semblait répondre davantage à la nouveauté de la situation qu'à la gravité de l'heure.

Willy semblait aussi calme qu'à l'accoutumée. Il s'inquiétait surtout de sa propre situation en France parce que théoriquement, il était citoyen d'un pays qui ne tarderait pas à devenir l'ennemi. Bien sûr, leur conversation fut moins gaie que la veille. Il fallait maintenant penser à soi. Le sort des parents était provisoirement réglé : Kurt dit à son aîné que, sur les boulevards, les gens ne paraissaient pas tous croire que la France attaquerait l'Allemagne et que, pour beaucoup, la guerre semblait être une impossibilité majeure. Willy dit simplement que l'Angleterre et la France ne pouvaient plus reculer, qu'elles avaient eu un an pour se préparer à l'échéance et que, maintenant, « il fallait qu'elles y aillent ». La nuit tombait lentement et une étrange rumeur monta de la ville. Aux bruits habituels se mêlait une sorte de fond sonore, comme si Paris se plaignait.

Dans la rue, les passants se pressaient. Kurt marchait vite par contagion. Arrivé boulevard Magenta un attroupement l'inquiéta. Il distingua au loin, barrant la rue, des hommes casqués de noir : un contrôle de police. Les Parisiens se soumettaient de bonne grâce aux questions : « Où allez-vous ? » « D'où venez-vous ? » « Vos papiers ». Lorsque le tour de Kurt arriva, il crut bon de préciser : « Je suis étranger » ; devant l'air étonné du gendarme, il précisa « juif allemand ». On se retourna un peu dans la masse de ceux qui attendaient. Kurt tendit son « refus de séjour », un gradé s'approcha, examina le papier dans tous les sens.

« Vous êtes mineur ? »

— Oui.

— Bon, passez... »

Kurt se dit que les contrôles français étaient très différents de ceux pratiqués en Allemagne. Les gendarmes avaient certes l'air méfiant, renfrogné même, mais ils ne semblaient éprouver aucune joie excessive à faire ce travail. En Allemagne les barrages policiers étaient renforcés par des nazis qui prenaient un plaisir évident à affirmer leur omnipotence.

Le lendemain, samedi 2 septembre 1939, personne dans la rue de Nancy n'avait plus le moindre doute « il va falloir y aller » était le refrain général de toutes les conversations.

Kurt fut frappé par les affiches annonçant l'ordre de mobilisation générale. Il trouva curieux que le panonceau soit surmonté par deux drapeaux tricolores croisés. Cela lui rappela le faisceau des fascistes. *Mobilisation générale*. Tous les Français vont se lever pour briser Hitler. La puissance française va s'étaler au grand jour.

Le soir, les premières mesures d'obscurcissement, que les journaux

appelaient quelquefois le black-out, entrèrent en vigueur. Il ne s'agissait plus d'exercices de défense passive mais de véritables dispositions prises pour éviter que les civils ne soient les premières victimes de la guerre totale qui s'annonçait. Kurt aurait aimé pouvoir disposer d'un masque à gaz. Ce n'est pas qu'il avait peur de mourir asphyxié ou brûlé dès la première attaque allemande, non, il pensait qu'avoir un masque en bandoulière, dans les rues de Paris, en septembre 1939, « ça faisait français ». Ce nouvel accessoire de l'élégance parisienne lui était refusé...

Il ne trouva pas son frère à l'hôtel. Il était monté directement dans la chambre de Willy sans s'arrêter chez la concierge. Étonné plus qu'inquiet, il redescendit lentement l'escalier.

« M. Maier est parti. »

Kurt ne comprit d'abord pas. Cette femme voulait dire que Willy était sorti, et non parti.

« Il a quitté l'hôtel. »

Cette concierge avait un air bizarre. Elle souriait à demi et son intonation semblait pleine de sous-entendus. Kurt perdit un peu patience et multiplia les questions. « Quand ? Pourquoi ? Où ? » puis il se calma ; il pensa que son frère avait changé d'hôtel et que la femme ne voulait pas le lui dire. Peut-être s'étaient-ils disputés ?

Il demanda : « A-t-il laissé une lettre pour moi ? »

— Il n'en a pas eu le temps. » Et la concierge disparut. Kurt se retrouva dans la rue. Il reconnut comme un dangereux ami ce sentiment qu'il avait éprouvé vraiment pour la première fois à sa sortie des bureaux de la rue Jouffroy : la solitude inquiète, l'impression d'être abandonné, de dériver lentement au creux d'une mer inconnue. L'excitation belliqueuse de quelques Parisiens d'un certain âge, rappelant 1914, vantant le mérite des poilus, lui parut artificielle et ne le détourna en aucune façon de son angoisse.

Il s'endormit. Dès l'aube, il courut chez la marchande de journaux qui commençait à le connaître. « C'est pour aujourd'hui », lui dit-elle. L'évidence était là, imprimée, sous ses yeux : l'Angleterre déclare la guerre à l'Allemagne, les hostilités commenceront aujourd'hui à 11 heures. La France entrera en guerre avec l'Allemagne à partir du dimanche 3 septembre à 17 heures.

Il remonta dans sa chambre. Il lut consciencieusement toutes les nouvelles. Soudain, son cœur se mit à battre très fort. Il découvrit, lut et relut une information qui le glaça d'effroi. Il s'écria : « Pas les juifs tout de même, pas les juifs. » Le président Daladier avait pris un décret ordonnant l'internement immédiat de tous les ressortissants allemands. Se pouvait-il que Willy fût du nombre ? Comment concevoir que le radical-socialiste Daladier ait décidé de confondre les Allemands amis des nazis et les autres, socialistes, communistes ou

juifs, précisément *réfugiés* d'Allemagne. Un instant Kurt eut peur pour lui-même, puis il comprit que la mesure ne visait que les personnes âgées de plus de dix-sept ans. Il alla à la fenêtre. Son frère était interné par les Français ! Il essaya de raisonner. Si Daladier avait pris une mesure en faveur des juifs réfugiés on lui aurait sûrement reproché d'adopter les vues d'Hitler et de faire une différence entre les juifs et les autres. Pour la France, il n'y a pas de doute, tous les Allemands étaient des Allemands, c'est-à-dire l'ennemi. De plus, n'aurait-il pas été à craindre que la droite, sous l'instigation de la cinquième colonne, lance l'idée que cette guerre qui commençait était bien celle des juifs puisque le gouvernement protégeait ses alliés naturels, les juifs allemands ?

À 11 heures, Kurt se dit que l'Angleterre et son immense empire étaient désormais debout pour abattre Hitler. Il entreprit une promenade sans but, il voulait être partout à la fois dans cette ville qu'il aimait déjà et dont il croyait entendre battre le cœur. Il s'engagea dans des quartiers qu'il ne connaissait pas. Le boulevard Haussmann, l'avenue de Friedland, l'avenue Foch, la rue de la Pompe. Il ne retrouva pas l'agitation des boulevards. Il eut l'impression que la guerre ennuyait vraiment les gens qu'il croisait. On était grave, on avait l'air contrarié. La grande aventure qui se préparait, l'incertitude du lendemain ne semblaient pas faire naître chez ces Parisiens-là le moindre sentiment d'exaltation.

Avenue Victor-Hugo des commerçants profitaient du dimanche pour disposer aussi artistiquement que possible des rubans adhésifs sur les vitres de leurs devantures.

Kurt pensa que, sans nul doute, Paris recevrait de graves blessures et que dès 17 heures les bombes pleuvraient sur la Ville lumière, mais aussi que Berlin ne serait pas épargné.

Il marcha indéfiniment, attendant qu'il fût 5 heures. Chaque minute qui passait rapprochait le monde du moment où se jouerait le destin de la civilisation.

Il prit un peu la France en pitié. Pourquoi a-t-il fallu qu'Hitler oblige les Français à faire la guerre ? Pourquoi risquer de détruire ce bel ordre français, cette harmonie qui éclate sous ses yeux, cette harmonie des formes, des visages, du savoir-vivre et du savoir-être ? Il avait la certitude de bien connaître ce pays, d'y être vraiment chez lui, le pays de tous, le pays des hommes libres, la France.

Il n'arrivait pas à imaginer les bouleversements qui se préparaient. Les images de la guerre de 1914 qu'il avait découvertes dans *L'Illustration* chez Émile Cahen, étaient de celles qui revenaient le plus souvent à son esprit : des tranchées, des soldats courant entre deux frises de barbelés, des brancardiers. Il se vit lui-même, aux avant-postes, ravitaillant les combattants de première ligne.

Brusquement, il s'aperçut qu'il était 5 heures. Il se trouvait au milieu du pont Exelmans. Il s'arrêta, regarda couler la Seine. Il attendait quelque chose, un coup de sirène, une explosion, la grande rumeur d'un peuple donnant l'assaut à un autre peuple. Rien ne se produisit. Il reprit rapidement le chemin de son hôtel, persuadé que dans la soirée Paris connaîtrait sa première alerte, sa première blessure. Dès lors, il en était conscient, lui-même s'engageait dans la vie. Pour la première fois, il pensa qu'il était un homme.

Le lendemain, les nouvelles du front de Pologne étaient franchement mauvaises, mais Kurt, et peut-être aussi la plupart des Français, étaient trop préoccupés par l'irruption subite de cette vraie guerre dans leur destin, ils n'attachaient, en apparence, que peu d'importance à l'écrasement de la vaillante Pologne.

Il y avait aussi cette lettre. Kurt s'étonna qu'en pleine guerre, le service des postes marchât et qu'un 4 septembre au matin on distribuât le courrier : le CAR lui demandait de se rendre d'urgence, 27 avenue de Ségur, au quartier général des Éclaireurs israélites de France. Il eut peur un moment. Des scouts français et juifs qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Comment est-il possible que des juifs prennent modèle sur les mouvements des jeunesses totalitaires, hitlériennes ou mussoliniennes ? Kurt avait toujours été angoissé par les jeunes en nombre. La foule des enfants fanatisés, sûrs de détenir la vérité, des enfants à la fois lâches et cruels, les enfants, la masse de manœuvre du fascisme, l'espérance dernière des dictateurs. Mais il eut tout de même un mouvement de joie et d'exaltation, il allait enfin quitter cet hôtel, avoir à nouveau l'existence d'un garçon de son âge.

Il ferma sa valise, paya avec son dernier argent sa dernière note d'hôtel et s'engouffra dans le métro direction École-Militaire.

On ne pourra pas dire qu'en France les scouts juifs sont relégués dans un ghetto, l'avenue de Ségur parut à Kurt être l'une des plus bourgeoises de Paris : presque pas de boutiques, uniquement des immeubles en pierres de taille aux façades cossues. En entrant dans le local des éclaireurs, Kurt eut l'impression d'être immédiatement pris en charge. Cette sensation lui fut agréable. À vrai dire, il l'attendait depuis des mois, ce sentiment de pouvoir s'en remettre à quelqu'un.

Le premier « chef » qu'il rencontra s'appelait Simon Lévitte. D'emblée, le jeune Allemand fit partie de la famille. Il n'était pas le seul ce jour-là à arriver avenue de Ségur sans autres titres que ceux d'être jeune et juif. Il y avait dans toutes les pièces des groupes d'enfants parlant à voix haute, librement. On distinguait les « étrangers » des Français à leurs habits. Les uns étaient en civil, les autres portaient l'uniforme des scouts, culottes bleues, chemises kaki et foulard multicolore.

Simon Lévitte était souriant, plein d'humour grave, d'une gentillesse tranquille qui ravit Kurt. Il renseignait tout le monde de bonne grâce et pratiquait avec tous cette tournure de la langue française si difficile à manier : le tutoiement. Kurt passa la journée à écouter de toutes ses oreilles la conversation des éclaireurs ; malgré la gravité de l'heure, on parlait beaucoup de scoutisme ; le matelotage, le morse, le sémaphore, le secourisme nourrissaient l'entretien des plus jeunes. D'autres parlaient du judaïsme, de l'histoire du peuple juif ou du sionisme, et tous avaient en commun cette manie invraisemblable de chanter en chœur, à tout moment. Il y avait un chant pour chaque circonstance. Ces jeunes gens semblaient appartenir à une secte, d'ailleurs ils n'avaient nullement l'air si particulier des juifs habitant les quartiers populaires. Ceux-ci semblaient se sentir tout à fait chez eux.

Après le repas du soir que Kurt prit assis non loin de Simon Lévitte, tous chantèrent la prière d'action de grâces et avant de s'endormir les éclaireurs entonnèrent le *Chema Israël*. Décidément, se dit Kurt, ce monde est bien étrange, mais il trouvait l'ensemble plutôt sympathique.

Le lendemain, il était intégré dans l'univers des éclaireurs. Il se vit attaché à une unité, une patrouille de garçons très gentils. Il n'eut guère le temps de s'interroger sur son adaptation à ce nouveau milieu. Il fallut immédiatement partir pour Auffargis, près de Rambouillet, où la patrouille devait participer à une récolte de pommes de terre. Kurt trouva cela merveilleux : la véritable guerre de ceux qui ne sont pas encore des hommes n'est-elle pas précisément de se substituer aux citoyens qui ont dû quitter leurs fermes pour aller combattre ?

Si Kurt avait déjà la certitude de bien connaître les Français et la France, il découvrit l'Île-de-France avec étonnement. En septembre, l'été n'en finit pas de finir, tout y est lumière et clarté, mesure et charme. Chaque jour Kurt et ses nouveaux amis rentraient leur contingent de patates, persuadés qu'ils étaient de contribuer fortement au ravitaillement des soldats du front et à l'effort de guerre français. Levés dès l'aube, ils partaient aux champs en chantant des airs scouts que Kurt ne réussissait pas à retenir. Il leur fallait transporter, tout le jour, des sacs énormes beaucoup trop lourds pour leur âge. Le repas de midi était comme une récompense et l'après-midi passait dans l'attente de la fin de la journée. Tous étaient gais et parfaitement conscients de leur dignité nouvelle de travailleurs de la terre.

Kurt, pourtant, souffrait de ne pouvoir lire les journaux. Le soir il était beaucoup trop fatigué pour aller jusqu'au bourg chercher les nouvelles de cette guerre sans bataille. Bien sûr, il apprit l'effondrement de la Pologne ; cet événement le toucha plus que ses camarades ou que les paysannes qui les aidaient de leurs conseils à

récolter les pommes de terre. Il eut l'impression d'être le seul conscient de la dimension européenne de ce conflit. Pour les autres, la guerre était une aventure provinciale qui n'existait que dans la vie quotidienne des Français. La guerre était, pour eux, un événement individuel, assez joyeux.

Dans les derniers jours de septembre on eut l'impression que la guerre était finie avant d'avoir commencé. Kurt parcourut un numéro de *Match* montrant les soldats français emmitouflés sur la frontière de l'est. On parlait bien d'intenses activités de patrouilles de part et d'autre, mais comment pouvait-on affecter de croire que c'était là la guerre que la France devait faire à Hitler après que ce dernier eut occupé l'Autriche, la Tchécoslovaquie et massacré la Pologne ? Et les juifs allemands persécutés ? Était-ce une façon de voler à leur secours comme l'aurait commandé la vocation permanente de la France ? Mais Kurt ne s'avouait pas clairement de tels sentiments.

Si la guerre ne commençait pas, la saison des récoltes toucha bien vite à sa fin. Les éclaireurs rentrèrent chez eux et Kurt se trouva, le jour de leur retour, un peu plus seul encore, ne sachant trop que faire. Simon Lévitte était trop occupé pour que quiconque osât le déranger. Il y avait aussi le chef Bouli, un athlète à la voix de stentor, qui donnait à chacun des signes de rude amitié tout en distribuant des ordres sur le mode ironique. Bouli semblait régner sur tout. Mais ses passages avenue de Ségur étaient, paraît-il, brefs et peu nombreux. Son épouse, Chata, était une maîtresse femme. Elle distribuait des directives enveloppées mais empreintes d'un pouvoir de conviction immédiat.

Kurt en était là, un peu abandonné, à observer les allées et venues de ces trois chefs. Désœuvré, il monta aux étages supérieurs, poussa une porte et découvrit une salle de bains. Il entreprit d'effacer la fatigue et la saleté qui l'accablaient depuis son aventure agricole. Il manœuvra les robinets avec ravissement et se plongea dans l'eau doucement tiède. Malheureusement, la baignoire déborda immédiatement et, à la seconde même, Simon Lévitte apparut en peignoir de bain. Kurt battit en retraite, sous les vociférations. Il était penaud mais surtout inquiet d'avoir donné pour la première fois aux éclaireurs une preuve de sa maladresse qu'il savait réelle et qui le handicapait davantage par la crainte qu'elle lui inspirait que par sa concrétisation à l'occasion de tel ou tel geste.

Le premier jour d'octobre, il trouva une lettre du CAR. Encore une, se dit-il. Peut-être ont-ils eu des nouvelles de Willy ? Non. Kurt devait se présenter à l'ORT pour y subir des tests professionnels. On lui expliqua que l'ORT (Organisation Reconstruction Travail) était une

association chargée de la formation technique des jeunes juifs et que, grâce aux tests qu'on lui fera subir, il pourrait choisir un métier utile. Kurt fut frappé par le mot « utile ». Lui qui se voulait déjà un homme de réflexion ne comprenait pas qu'on voulût l'orienter vers une activité productive concrète.

Le résultat des tests qu'une jeune assistante lui avait fait passer confirma ses appréhensions.

« En somme je ne suis doué pour rien.

— C'est difficile à dire, en tout cas, dans les circonstances présentes, il vaut mieux que vous appreniez un métier manuel.

— Mais vous venez de me dire que je n'ai aucun réflexe, aucune faculté d'adaptation, aucun tour de main. »

Agacée, l'assistante conclut : « Vous apprendrez. » Kurt n'avait pas le choix. Ce qui l'ennuyait le plus, c'était de devoir quitter l'avenue de Ségur pour aller s'installer à l'asile de jour et de nuit rue Lamarck. Brutalement, il redevint un réfugié, entouré de vieillards toussotants et grognons, dans un dortoir sans air. Tous les jours, il allait à l'atelier limer des pièces de métal. Peu à peu son enthousiasme naturel faiblit. Il ne pouvait pas croire, comme il l'entendait dire autour de lui, que grâce au travail manuel, un nouveau type de juif verrait le jour, doué pour la technique et non pour les affaires. Lui pensait que pour les juifs, comme pour les autres hommes, l'intelligence consistait à réfléchir, à aimer les choses de l'esprit.

S'il eut la force de continuer sur la voie de sa formation professionnelle, malgré le caractère pitoyable des résultats qu'il obtenait, c'est que chaque samedi il allait retrouver ses amis scouts pour célébrer le *chabbat* avenue de Ségur. Kurt n'avait pas de vocation religieuse véritable mais il trouvait dans les offices de jeunes une sorte de culte collectif, un amour réciproque exprimé par des garçons et des filles qui semblaient se préparer aux mêmes épreuves.

C'est au cours d'un de ces *chabbat*, au siège des EIF, qu'il remarqua un jeune homme qui avait l'air aussi gauche que lui. Bien vite, il reconnut un frère. Il s'appelait Eric Dahl et venait de Cologne. Un jeune juif allemand réfugié en France, fréquentant par surcroît des scouts français ! Kurt trouvait un ami. Il put supporter encore quelques jours la rue Lamarck parce qu'il savait que le samedi il irait rejoindre Eric Dahl. Les deux garçons étaient différents, Eric était blond et élancé, plus germanique d'allure que Kurt dont le corps semblait noué sous une chevelure noire et des yeux passionnés. Après les offices les deux garçons parcouraient les rues du quartier parlant peu, observant Paris... Ainsi passa le mois d'octobre 1939, du moins jusqu'au jour où Chata réunit tous ceux qui fréquentaient l'avenue de

Ségur.

« Nous allons vous faire quitter Paris. Nous avons prévu l'ouverture de quatre colonies d'évacuation pour les EIF ; je vous les indique, vous connaîtrez plus tard votre affectation : Pierrot Kauffmann dirigera la maison de Saint-Céré, dans le Lot. Il y aura également la maison de Villefranche-de-Rouergue dans l'Aveyron dont s'occupera Sarah Bardanne. M^{me} Gordin prendra en charge la colonie de Beaulieu-sur-Dordogne en Corrèze, et, enfin, il y aura une maison à Saint-Affrique également dans l'Aveyron. »

Tous ces noms de villages et de départements français sonnaient agréablement aux oreilles de Kurt et contrastaient avec la rue Lamarck, sans parler de « l'asile de jour et de nuit » !... Il se mit à penser avec fièvre à la destination qu'on lui ferait prendre. Il savait que M^{me} Gordin était l'épouse d'un philosophe berlinois, Jacob Gordin. Il n'aurait pas été déçu d'aller à Beaulieu-sur-Dordogne et d'y côtoyer quotidiennement un intellectuel allemand. Il avait également remarqué, avenue de Ségur, le garçon très sympathique qu'était Pierrot Kauffmann, organisateur discret, d'une efficacité, d'une gentillesse et d'une modestie sans égales. Aller à Saint-Céré sous l'autorité de ce jeune chef, originaire de Strasbourg, ne lui déplairait pas non plus. Finalement ce fut, pour lui, Villefranche-de-Rouergue et Sarah Bardanne.

Ils partirent tous par la gare d'Austerlitz un beau matin d'octobre. Kurt se retourna sur Paris, inquiet ; reverrait-il jamais la belle capitale de la douce France mystérieusement éclairée par ce soleil d'automne ?... Paris aujourd'hui livré à la guerre reprendrait-il jamais son visage pacifique ?

Willy

L'angoisse le saisit. Cette foule de clochards entourés de soldats baïonnette au canon, traversant un Paris sans joie, ressemblait davantage à un convoi de détenus en cours de déportation qu'à une unité de recrues engagées volontaires pour servir la France en guerre. Willy ne comprenait pas qu'il fût si difficile de prendre les armes pour une cause qu'on veut défendre, pour un pays qu'on commence à aimer, même si on est étranger, même si on est allemand. Ce jour d'octobre 1939 marquait pourtant l'aboutissement de sa longue histoire de réfugié puisqu'il quittait la caserne de Reuilly à Paris pour se rendre au dépôt de la Légion étrangère à Sathonay, près de Lyon. Mais, entouré d'un détachement de gendarmes mobiles, gardé comme un malfaiteur, Willy se demandait si tout cela avait un sens. Le

désespoir le minait et puis il y avait surtout les conversations à voix basse des autres engagés volontaires. Tous parlaient allemand et le murmure qui s'élevait des rangs ne rendait aucun écho français. Leurs gardiens se renfrogaient davantage à mesure qu'ils avançaient dans les rues de Paris.

Willy comprit qu'en un mois son destin avait profondément changé. Il avait quitté l'hôtel de la rue de la Charbonnière, le 2 septembre, presque dans l'enthousiasme. Certes, le décret-loi enjoignant à tous les citoyens allemands de se présenter aux autorités lui avait paru un peu draconien. Le fait surtout qu'il s'appliquât aux juifs réfugiés et antinazis l'avait choqué.

Il eut bien soin, en arrivant au commissariat de police, au moment où il présenta ses papiers, de préciser qu'il était juif, mais personne ne sembla attacher d'importance à cette qualité.

En entrant dans ce haut lieu du football français qu'était le stade de Colombes, dans la banlieue parisienne, Willy éprouva le sentiment d'être subitement emprisonné, comme si de lourdes portes venaient d'être refermées derrière lui. Pourtant le grand ciel bleu au-dessus de sa tête effaçait la masse circulaire des gradins. La foule des hommes rassemblés n'était pas compacte. Des groupes d'une dizaine de personnes s'étaient constitués laissant entre eux une sorte de vide interstellaire que Willy n'osait pas franchir.

Instinctivement, il se rapprocha d'une longue file d'attente, on devait distribuer quelque boisson chaude. C'est en écoutant la conversation de ceux qui, comme lui, attendaient par désœuvrement qu'on leur donnât quelque chose à manger qu'il comprit que tout le monde ici n'avait pas un destin semblable. Certes, il y avait beaucoup de juifs en général reconnaissables à la résignation dont ils faisaient preuve, souriant parfois comme pour indiquer aux dieux que tout cela ne les concernait pas vraiment, mais libérant des réflexes de crainte que leur mémoire avait fait revivre... Les plus nombreux semblaient être les autres, les Allemands antinazis, communistes, activistes, en général des jeunes qui tournaient comme des lions en cage allant d'un groupe à l'autre, semblant chercher dans le regard des autres l'étincelle marxiste dans l'espoir de constituer une éphémère cellule du parti communiste allemand. Willy les connaissait bien ces hommes, sans les avoir jamais vus. Mais à Berlin, par ses amitiés sportives, il avait longuement coudoyé les jeunes communistes et même subi leurs tentatives de séduction... Il y avait aussi quelques bourgeois effrayés, visiblement surpris par le déclenchement de la guerre, ayant fait passer la bonne marche de leurs affaires avant leur propre sécurité. Ils n'étaient sûrement pas nazis, mais sans doute super-patriotes allemands. Ceux-là parlaient peu, mais leur allure, leur maintien dénotaient qu'ils voulaient avant tout être considérés par les autres et

par les Français à la fois comme étrangers au conflit, et comme fidèles à leur pays et à leur civilisation germanique.

Certains se disaient Autrichiens ou Russes. Willy se demanda combien de naufragés volontaires il pouvait y avoir dans cette foule, combien d'agents de la cinquième colonne ? Tel semblait être aussi le souci des gendarmes français qui, du haut des gradins, surveillaient, l'arme au poing, cet étrange rassemblement. Willy eut le sentiment qu'il aurait pu, s'il en avait été chargé, débusquer les espions nazis. Un hitlérien, ça se reconnaît ; la chasse au faciès à rebours, se dit-il avec amusement. Dans l'après-midi de ce long jour, on apprit que ceux qui le désiraient pourraient souscrire un engagement dans l'armée française pour la durée de la guerre. Instinctivement Willy se demanda ce qu'il en adviendrait des autres, de ceux qui ne voudraient ou ne pourraient porter les armes, les vieux, les pacifistes, les objecteurs de conscience. Pour ceux-là, pas de doute, l'internement, le camp de concentration.

Ils furent naturellement très nombreux à s'enrôler dans l'armée française et Willy tout le premier. Mais il regrettait de n'avoir pas devancé l'obligation qui lui était faite aujourd'hui. Car, évidemment, il n'avait pas le choix. En revanche, quelques semaines plus tôt il aurait pu, comme l'avait fait un de ses amis, souscrire un engagement, vraiment volontaire cette fois, pour la durée de la guerre, en cas de guerre. Cet engagement conditionnel lui aurait évité le dégradant rassemblement de Colombes et surtout ce faux volontariat. Il aurait reçu avec dignité, à son hôtel, un ordre de mobilisation, une feuille de route comme un Français.

Le lendemain, dans la foule des engagés, courait le bruit qu'ils seraient tous versés à la Légion étrangère. Willy s'était à peine fait à l'idée que, malgré tout, puisqu'il servirait dans l'armée française, son volontariat n'était pas sans dignité qu'il lui fallut aller à une nouvelle déconvenue. La Légion étrangère, se dit-il, c'est bon pour les repris de justice, pour les condamnés de droit commun mal blanchis ; la Légion étrangère, c'est une forme de suicide social.

Ils furent transférés à la caserne de Reuilly ; pendant des jours et des jours ils attendirent que, pour eux aussi, la guerre se déclenche. Chaque heure apportait son contingent de fausses nouvelles, de rumeurs invérifiables. Toutes les phrases commençaient par « Il paraît que... » Un bruit pourtant courait avec insistance et chacun commença à y croire vraiment. « Nous ne serons jamais au contact de l'armée allemande ! » « Mais, alors que fera-t-on ? » « Moi, je me suis engagé pour faire la guerre, pas les corvées. » Les optimistes répondaient que si les Italiens entraient en guerre, on pourrait espérer aller reconquérir l'Éthiopie ! Mais la majorité disait, sous les rires des sous-officiers

chargés de les encadrer, que finalement on irait casser des cailloux à Sidi-Bel-Abbès. Ils n'avaient pas le droit de quitter leur cantonnement et passaient leurs journées à parler, fumer, lire les rares journaux. Willy souffrait terriblement de cette situation. Son caractère sportif et activiste le faisait pester intérieurement contre la France, le manque d'organisation de son armée, l'alcoolisme de ses cadres, la faiblesse des dirigeants politiques et surtout le manque total de psychologie dont elle faisait preuve à l'égard des juifs allemands.

En ce jour d'octobre, son appréhension se trouva justifiée : Sidi-Bel-Abbès. Ils n'avaient même pas de bagages à faire pour distraire leur angoisse des dernières minutes à Paris. Willy n'avait guère qu'une chemise civile, un pantalon, une veste, car ils n'avaient pas encore reçu d'uniformes militaires.

C'est véritablement comme une bande de mendiants qu'ils traversèrent Paris. Certains entretenaient l'espoir qu'arrivés au fort de Sathonay, ils pourraient enfin coiffer le képi blanc et qu'on renoncerait à les envoyer en Algérie, alors que la France avait tellement besoin d'eux sur le front. D'autres croyaient que l'entrée en guerre de l'Italie était imminente et qu'on les dirigerait vers Nice et la Côte d'Azur.

Gare de Lyon, on les regarda avec hostilité, au point qu'un jeune garde mobile dut préciser qu'il s'agissait là de volontaires pour servir dans l'armée française à une vieille dame affolée d'être dans le même train que les *prisonniers*.

Willy se dit qu'il valait mieux cesser de réfléchir, de voir ce qui se passait à l'extérieur ; il décida de se taire et de rompre toute communication avec autrui.

Kurt

Ils étaient tous dans le même train rapide pour Toulouse ; les voyageurs pour Beaulieu-sur-Dordogne, pour Saint-Céré et pour Villefranche-de-Rouergue devaient descendre à Brive-la-Gaillarde, les autres à Cahors ou plus loin. Kurt eut la joie d'apprendre qu'Eric Dahl irait à Villefranche, il découvrit également dans un compartiment quelques enfants réfugiés de Mulhouse dont une de ses connaissances : Jean-Martin Felzer. Ce garçon avait à peine onze ans, mais il paraissait avoir l'âge de Kurt, il était grand et fort, cependant il parlait encore d'une voix qui n'avait pas mué. Aucun des jeunes voyageurs n'avaient l'air anxieux de ceux pour qui le destin est en passe de changer de

tournure. Grâce aux éclaireurs, ce départ, ces bagages définitifs amoncelés dans les couloirs, l'air grave des autres voyageurs ne donnaient pas l'impression d'un exode. Les petits juifs chantaient, riaient, mangeaient et buvaient pendant que le train filait en direction d'Orléans.

À chaque gare d'arrêt du train, on pouvait remarquer la présence de gendarmes mobiles casqués, mousquetons en bandoulière. Kurt pensa qu'ici, au cœur de la France, il n'y avait rien à craindre, les espions allemands ne se glisseraient pas. Kurt, Eric et Jean-Martin bavardèrent de longues heures.

Ils n'étaient que trente à être affectés à la colonie d'évacuation de Villefranche-de-Rouergue. Kurt et ses deux amis s'en rendirent compte lorsque, descendus du train, ils furent groupés par destination.

Kurt fut peut-être un peu déçu, il s'attendait à trouver un petit village perdu dans la campagne, en fait il découvrait une vieille ville orgueilleusement installée au bord de l'Aveyron qui lui-même semblait avoir voulu élargir son cours pour la traverser. La cathédrale Notre-Dame s'ouvrait sur une place du même nom. En revanche, la colonie des EIF où ils arrivèrent au terme de leur voyage était une vieille bâtisse pratiquement en ruine, modestement située à l'écart de la cité. Les adolescents se dispersèrent dans les différentes pièces, faisant claquer les portes, se montrant en riant aux fenêtres sans carreaux et Sarah ne put rien faire pour tempérer ce flot ravageur d'enfants découvrant un château de rêves et d'aventures.

Chacun finalement trouva, dans l'anarchie, une place pour dormir. Le vent qui soufflait dans la grande salle improvisée en dortoir les enveloppa tous pour cette première nuit.

Le lendemain matin, Sarah prit Kurt à part : « Tu ne veux vraiment pas aller à l'école ? »

Kurt pensait qu'il devait se conformer à l'avis émis par l'ORT, son inadaptation n'est-ce pas ? Sarah le rassura en un sens :

« Je vais te trouver un emploi et après quelques semaines, je suis sûre que tu voudras faire comme tout le monde. »

Oui, mais quel travail ? pensa Kurt.

M. Fabre était un petit homme brun de 45 ans bâti en athlète méridional et souriant d'abondance. Dès qu'il vit Kurt son visage éclata en un rire sonore qui effraya quelque peu le jeune réfugié, puis tout se remit en place dans la physionomie de l'homme ; il prit Kurt par l'épaule et l'entraîna vers l'atelier de peinture. Il lui désigna d'un geste large un alignement de pots, de pinceaux, d'échelles à coulisses, puis se retourna et lui indiqua du doigt, de l'autre côté de la rue, une boucherie.

« M^{me} Fabre tient cette boucherie, moi je peins et toi aussi tu vas peindre. »

Il fit la connaissance de la bouchère qui rit aussi et qui, en guise de bienvenue, lui donna un morceau de saucisson. M. Fabre chantonnait tout le jour. Il peignait, mélangeait ses peintures, déployait sa grande échelle en chantant. Mais il aimait aussi beaucoup parler. Kurt devint bien vite l'interlocuteur idéal, amusant en diable à cause de sa maladresse, surprenant par ses questions de toutes sortes, étonnant par son désir permanent d'analyser la situation politique. Kurt apparut au peintre comme celui auquel on peut tout expliquer, le non-biasé par excellence. À lui tout seul, Kurt était un public. On parlait naturellement beaucoup de la guerre, de ce phénomène qu'était la « drôle de guerre ». Jamais pourtant Fabre ne posait de questions sur la situation des juifs en Allemagne. Dans son esprit, Kurt était un réfugié un point c'est tout. Il n'était ni allemand ni juif. Peut-être le considérait-il simplement comme une des premières victimes de cette guerre. Toujours est-il qu'il ne mentionnait jamais spontanément la situation politique particulière de Kurt.

Il semblait que la sympathie de Fabre pour Kurt augmentait à mesure que le jeune homme multipliait les maladresses. Pots renversés, échelles à coulisses mal arrimées, pinceaux perdus, tout était prétexte à se moquer affectueusement de l'apprenti peintre. Le soir, comme s'il voulait le récompenser négativement, Fabre lui prêtait une bicyclette et Kurt parcourait la ville et les environs... en chantant.

M^{me} Fabre lui manifestait une sympathie empreinte de bonhomie. Elle parlait à Kurt de ses parents, lui demandait régulièrement de leurs nouvelles. Lui qui, en Allemagne, et même en Suisse, avait toujours appréhendé les relations avec les gens du peuple, trouvait aisément une place naturelle au sein des Français de tous les jours, au cœur du pays, dans l'Aveyron... Le fait de ne pas poursuivre sa scolarité ne l'affectait même pas outre mesure. Il regardait Jean-Martin partir tous les matins à l'école, comme le lièvre regarde la tortue. Sa soif d'apprendre était telle qu'il se sentait capable de remonter tous les handicaps. Lui, partait dès le début du jour apprendre la France de l'intérieur, grâce à M. et M^{me} Fabre.

Ainsi passa l'automne, finit l'année et commença l'hiver. La colonie des éclaireurs qui semblait si romantique se révéla insuffisamment chauffée pour l'hiver. Un vent glacial s'engouffrait par les multiples ouvertures. Kurt et ses amis ne s'en plaignaient pas. Mais Sarah commençait à concevoir quelque inquiétude sur l'état de santé de ses pensionnaires. C'est avec soulagement qu'elle apprit que Bouli et Chata devaient, dans un proche avenir, passer inspecter la maison de Villefranche-de-Rouergue. Plus l'hiver prenait rigueur, plus elle

espérait leur visite. Finalement, ils apparurent un beau matin à la fin du mois de février 1940. Kurt fut heureux de les voir. Il espérait avoir des nouvelles de la guerre. Mais les deux chefs responsables des colonies d'évacuation des EIF avaient d'autres soucis pour l'heure. Il fallait prendre une décision : fallait-il ou non fermer Villefranche-de-Rouergue ? Finalement, ils arrivèrent à la conclusion que les enfants devaient être répartis entre Saint-Céré et une nouvelle maison qu'on ouvrait à Moissac, dans le Tarn-et-Garonne. Kurt ressentit un double déchirement. Il allait devoir quitter les Fabre, comme il avait quitté Émile Cahen, et se séparer d'au moins la moitié de ses camarades dont Jean-Martin Felzer qui devait aller à Moissac tandis que lui-même irait à Saint-Céré.

Tirer le rideau sur Villefranche-de-Rouergue : la dernière scène fut jouée par le peintre Fabre qui redoublait de plaisanteries, de grandes tapes dans le dos de Kurt et de recommandations polissonnes pour dérider le jeune réfugié. La mère Fabre, empêtrée dans son tablier, pleurait bien un peu mais elle avait le sourire. Jean-Martin se retourna et Kurt monta dans l'autocar pour Saint-Céré.

Willy

Trinkwasser. En entrant dans le fort de Sathonay, Willy fut frappé par les énormes lettres gothiques de cette inscription surmontant la fontaine. En tous petits caractères un peu plus bas, il lut : *eau potable*. Il se dit que l'allemand était bien la langue officielle de la Légion étrangère.

Kurt

La maison dirigée par Pierre Kauffmann était moins délabrée mais aussi plus triste que celle de Villefranche. Située sur les bords de la Bave, elle inspirait confiance. La ville elle-même respirait cette certitude de soi. Dominée par les tours de Saint-Laurent, elle semblait posée là depuis toujours.

Pierre Kauffmann dut prendre au sujet de Kurt la même décision que Sarah Bardanne. Il ne l'envoya pas à l'école, mais de temps à autre Kurt dut aller dans la forêt aider un bûcheron des environs. Il partait seul, dès l'aube, rejoindre son équipe pendant que tous ses camarades se dirigeaient vers le collège. Il s'était habitué à l'amertume de ces

départs matinaux et n'en concevait nul sentiment de frustration. Il regrettait pourtant M. Fabre, car les bûcherons ne parlent pas, même dans le Midi de la France, le métier reste celui des nordiques. Or Kurt avait besoin qu'on lui parlât pour continuer d'apprendre la France.

Un jour, Pivert arriva à Saint-Céré. Elle était l'épouse de Robert Gamzon celui qui, en 1923, avait fondé le mouvement des Éclaireurs israélites de France.

À la différence des autres dirigeants des EIF, Pivert était, se voulait, une intellectuelle. Plus exactement, Kurt eut l'impression qu'elle ne faisait aucune réaction de culpabilité parce qu'elle était professeur. Ayant appris la situation particulière de Kurt, elle décida d'avoir une conversation avec lui. Ils s'installèrent un dimanche dans un coin de la grande salle. Intimidé au départ, malgré le tutoiement réciproque et l'air très amical de Pivert, il pensa que le plus simple était de montrer à son examinatrice quelques notes qu'il avait rédigées sur la manière de résister à l'Allemagne. La soif d'information de Kurt, son désir permanent de savoir comment se déroulait vraiment cette guerre dont dépendait le sort de tant d'hommes et en particulier celui de ses coreligionnaires allemands, l'avaient conduit à analyser ce phénomène qu'était le contrôle de l'information en temps de guerre.

Pivert, le front soucieux derrière ses lunettes, lut cette écriture désordonnée et arrondie. Puis elle releva la tête, soupira et conclut magistralement : « C'est une bonne dissertation. Tout y est, Bazaine, la guerre de 1914, l'offensive contre la Pologne. Mais je ne comprends pas pourquoi tu cherches tellement à justifier la censure. On dirait que tu veux te convaincre toi-même de sa nécessité. »

Kurt tenta d'expliquer que le but d'une guerre était la victoire et que toute mesure nécessaire à cet objectif était salutaire. Il était content d'échanger des arguments avec quelqu'un qui accepte le jeu intellectuel, même si on est juif, même si on est livré au temps de la guerre.

Mais Pivert coupa court : « Sache que la censure est toujours une mauvaise chose. » Elle se leva. Le lendemain Pierrot avait décidé que Kurt irait désormais à l'école, comme tous ses amis. En partant Pivert serra timidement la main de Kurt et se lança dans un discours adressé à Pierrot sur un sujet purement pratique.

Le printemps est là, pensa Kurt, les choses ne vont plus traîner. Hitler a pu encore occuper le Danemark et la Norvège, mais la réaction franco-britannique à Narvik prouve la pugnacité des Alliés. Évidemment, il aurait mieux valu attaquer plus tôt. Quand on déclare la guerre, ce n'est pas pour rester les bras croisés à attendre les réactions de l'ennemi. Mais enfin, maintenant les choses vont changer.

Kurt fit son entrée à l'école française, pour sa première classe, le 10 mai 1940.

Willy

Le fort de Sathonay près de Lyon était un immense centre de regroupement de la Légion. Les recrues arrivaient de partout, la plupart en civil, dépenaillées, clochardisées. Les plus pitoyables étaient ceux qui venaient des camps d'internement, des Allemands qui avaient quelque peu hésité à souscrire un engagement volontaire. Ceux-là eurent pourtant droit à une faveur. On leur donna une permission de vingt-quatre heures. Ils reçurent, pour le temps de leur sortie à Lyon, un uniforme à peu près convenable qu'ils durent rendre dès leur retour. Il y avait beaucoup de candidats réguliers à la Légion et quelques anciens qui, après avoir gaspillé leurs primes de démobilisation, revenaient au sein de leur véritable famille : les régiments étrangers.

Un désordre extrême régnait partout, on dormait sur un tas de paille, chacun allait dans tous les sens, à la recherche d'une information, d'un quart de vin ou de quelque ami perdu dans cette foule.

Au bout de quelques jours, Willy fut transféré au fort de Vancia, toujours dans la région lyonnaise. Là, ils furent plusieurs à tomber sous l'autorité d'un caporal légionnaire de la vieille époque qui exerçait les fonctions de chef de chambrée. Il était également l'instructeur des nouvelles recrues. Willy ne comprenait rien à ce que lui enseignait l'homme qui devait être hongrois, si toutefois on en jugeait à son accent.

Le froid se fit plus vif. Willy ne quittait pratiquement plus son pardessus. C'était un beau manteau qu'il avait acheté l'année précédente. Il dormait dans la paille emmitouflé dans ses plis et déambulait dans la cour, tout le jour, le col frileusement relevé.

Personne ne pouvait écrire aux candidats légionnaires, Willy et ses compagnons de misère n'avaient pas d'adresse militaire où leurs amis auraient pu envoyer des lettres. Privés de toute possibilité de quitter le fort, ils étaient sans nouvelles du monde. Il y avait maintenant plus de deux mois que Willy avait quitté l'hôtel de la rue de la Charbonnière et il continuait d'être inutile, il n'était guère qu'un rationnaire de la Légion étrangère, une sorte de militaire en souffrance.

La fin de l'année 1939 fut célébrée par une beuverie générale. Hommes de troupe, sous-officiers, officiers, sacrifièrent consciencieusement à l'obligation d'accueillir dans la joie l'année

Un matin de janvier tout le monde partit pour Marseille. La troupe qui embarquait dans un wagon spécial du rapide Lyon-Marseille était en tout point semblable à celle qui avait quitté Paris quelques semaines auparavant. Les hommes étaient simplement plus sales, leurs vêtements civils plus fripés. Willy se dit que le commandement devait avoir l'habitude de ce genre de situation lorsqu'il constata que, pour traverser Marseille et rejoindre le fort Saint-Jean, dépôt de la Légion, on leur fit emprunter des rues étroites et discrètes longeant la Canebière. La triste colonne arriva enfin au but de son voyage. Willy savait qu'à partir du fort Saint-Jean, c'était l'administration légionnaire véritable qui allait les prendre en mains. Le tri devait se faire là : visite d'incorporation, enquête du service de renseignements, affectation provisoire.

Le gros sergent qui les accueillit au fort laissa longtemps porter son regard sur les nouveaux arrivés. Il regarda Willy longuement et lui dit :

« Allemand ? »

— Non, juif, répondit Willy. »

Le gradé éclata de rire. Il avait bien deviné que Willy et les quelques recrues autour de lui n'étaient pas comme les autres. Mais il accueillit comme une véritable aubaine qu'ils fussent juifs.

Tout en continuant à rire, il leur dit, en baissant légèrement la voix :

« Vous ne savez pas, eh bien moi je suis celui qui a tué Rathenau. »

Willy se fit incrédule. Il connaissait l'histoire de ce grand industriel juif, devenu ministre des Affaires étrangères de la république de Weimar, assassiné en 1922 par les pangermanistes. Rathenau, libéral, européen, cultivé, était le symbole de la jeune république allemande. Il connaissait tous les grands écrivains européens, il incarnait les vertus de l'Europe à laquelle rêvait l'intelligentsia allemande. Son assassinat avait été le premier signe de la décadence de la république de Weimar.

Willy fit comme s'il ignorait tout de cette affaire. Il fit mine de ne pas comprendre et l'autre n'insista pas.

L'enquête de sécurité était très poussée. Chaque homme restait plus d'une heure chez l'officier de renseignements. Willy, quant à lui, n'entendait pas se laisser interroger comme un criminel.

« Je n'ai rien à cacher, je me suis engagé sous mon vrai nom pour défendre la France, je n'ai aucun passé, aucun casier judiciaire, je n'ai pas fait de politique... je suis juif, c'est tout. »

L'officier n'insista pas outre mesure.

Quinze jours plus tard, toujours en civil, Willy Maïer et le petit groupe de ses compagnons embarquèrent sur le paquebot *Ville d'Alger* en partance pour Oran.

Kurt

L'effondrement des armées françaises, à mesure qu'il s'accroissait, prenait dans l'esprit de Kurt une dimension étonnante. Il avait trop cru à l'invincibilité française pour accepter la victoire éclair de l'Allemagne. À vrai dire, il était en proie à une exaltation négative. Lorsque les Allemands entrèrent en France, il parcourut toutes les pièces de la maison de Saint-Céré comme pour rassurer ses propres troupes. Il criait partout que l'avance allemande n'avait pas de signification et qu'elle ne représentait pas une victoire. Le soir, en se promenant avec quelques amis dans les rues de Saint-Céré, il hurlait à l'intention de la population : « L'armée française tiendra, la victoire est proche. » Les gens le regardaient d'abord avec étonnement, puis avec hostilité. Certains semblaient croire, c'est du moins ce que craignait Pierrot, que les cris poussés par les petits juifs allemands étaient une sorte de dérision et qu'au fond d'eux-mêmes, ces enfants étrangers, se réjouissaient publiquement des victoires de l'Allemagne.

On tenta de calmer Kurt, mais lui ne l'entendait pas de cette oreille.

Il envoya à *La Dépêche de Toulouse* une souscription de vingt francs accompagnée d'une lettre qu'il signa : « Un petit réfugié juif qui aime la France » et le grand journal régional publia sa lettre. Pierrot Kauffmann se serait bien passé de la publicité ainsi faite à la maison qu'il dirigeait. Mais, à vrai dire, tout allait bien avec les autorités locales. Le maire, les bourgeois manifestaient une sympathie sincère aux enfants réfugiés. Cela resta vrai tant que la véritable guerre n'avait pas commencé. Maintenant que la France était devenue un champ de bataille, maintenant que chacun était vraiment pris au piège de cette guerre, on s'intéressait moins, à Saint-Céré, aux premières victimes, fussent-elles des enfants. Pierrot trouvait cela normal, en tout cas humain, et dans ses démarches auprès des autorités, il s'efforçait de ne demander que ce qui était reconnu à tous, le droit commun, jamais un tour de faveur pour les enfants dont il avait la responsabilité.

Un matin pourtant, il eut l'impression que le délicat équilibre qu'il pensait avoir su maintenir était en passe de se rompre. Un employé de la mairie vint le voir de bonne heure. Il était porteur d'un arrêté du préfet du Lot que le maire avait tenu à signifier à Pierre Kauffmann. Le texte de cet arrêté stipulait simplement que toutes les personnes,

allemandes, autrichiennes ou russes, de quelque âge que ce soit, ne seraient plus autorisées à résider à Saint-Céré. Pierrot pensa immédiatement à Kurt. Il se demanda si les braves gens de Saint-Céré n'avaient pas manifesté « en haut lieu » leur mécontentement à la suite des foudres de Kurt dans les rues de la ville. Mais il préféra demander des explications au maire...

Le gros homme qui présidait aux destinées de la petite ville ne fit aucune difficulté pour dire qu'il avait vaguement appris que les enfants du roi Léopold de Belgique devaient bientôt s'établir à Saint-Céré pour fuir l'invasion de leur pays.

« Quel rapport y a-t-il entre les enfants du roi des Belges et mes pensionnaires d'origine allemande, autrichienne ou russe ?

— Le préfet a peut-être reçu des ordres du gouvernement, vous comprenez, la sécurité...

— Les enfants dont j'ai la charge ne mettent nullement en danger la sécurité des petits Belges.

— En tout cas, je peux vous garantir que vos pensionnaires seront bien traités. Ils iront à Lalbenque dans les Causses, c'est un charmant village, ils prendront leur repas à l'hôtel... »

Lorsque Kurt apprit la raison de la mesure qui le frappait lui et quelques-uns de ses camarades, dont Eric Dahl, il entra dans une crise de colère froide :

« C'est cela ! Pour assurer la sécurité des enfants royaux belges, on déporte les enfants juifs ! »

C'est Sarah Bardanne qui fut chargée d'emmener à Lalbenque les gosses visés par la mesure préfectorale.

Ce nouveau départ revêtit dans l'esprit de Kurt un aspect inconnu. Cette fois-ci il ne fuyait pas volontairement pour chercher un asile, on le chassait pour assurer la sécurité des autres. C'est à partir de ce moment qu'il commença à se demander si tous les Français étaient bien coulés dans le même moule, si, par hasard, il n'y avait pas des Français dénués de toutes les qualités qu'il reconnaissait, dans son esprit, à l'ensemble de la nation. Ces bourgeois de Saint-Céré, ce préfet de Cahors, à quelle tradition appartenaient-ils ? Après tout, cette défaite militaire ne risquait-elle pas de modifier la mentalité française ?

Lalbenque était bien un village perdu, mais il ne manquait pas de charme. La pierre dominait le paysage, le climat semblait plus sec, l'ensemble plus aride. Les habitants virent arriver les enfants juifs sans étonnement apparent. Le mouvement de curiosité fut discret, quelques conversations à voix basse, quelques regards furtifs ponctuèrent les allées et venues des nouveaux arrivés. Sarah Bardanne installa ses sept protégés dans une vieille bâtisse abandonnée un peu en dehors de

l'agglomération. À l'heure des repas, ils se rendaient, deux par deux, jusqu'à l'hôtel. Ils mangeaient de bon appétit, puis s'en retournaient dans leur demeure. Par certains côtés, cette vie rappelait celle de Villefranche-de-Rouergue, pas de discipline, un peu de laisser-aller, de belles promenades. Un jour Kurt et Eric Dahl décidèrent de faire quelques problèmes d'arithmétique pour conserver le peu qu'ils avaient eu le temps d'acquérir au collège de Saint-Céré. Mais il leur fallait des crayons. Ils se rendirent à l'épicerie du village où ils trouvèrent ce qu'ils cherchaient. Rentrés dans la grande salle qui leur servait de lieu de rassemblement, ils se penchaient sur leurs cahiers lorsque Eric poussa un cri, une sorte de hurlement rageur :

« Made in Germany »

Les crayons étaient *made in Germany*.

Sans se consulter ils se levèrent d'un même mouvement et retournèrent chez la marchande.

« Nous ne voulons pas de ces crayons, ils ont été fabriqués en Allemagne.

— Mais... enfin, je crois que vous êtes allemands vous-mêmes, non ?

— Non, nous sommes juifs allemands. »

Ils partirent, laissant leurs deux crayons sur le comptoir.

« Évidemment, cette femme n'a rien compris », dit Kurt et ils allèrent faire une promenade dans les environs.

Les nouvelles de la grande bataille de France étaient de plus en plus mauvaises. Les Allemands se trouvaient maintenant au cœur même de la France. Les Anglais avaient rembarqué à Dunkerque. Le gouvernement français se trouvait à Bordeaux et lui Kurt dans un village perdu des Causses. Il arriva à cette conclusion qu'il ne fallait plus examiner les événements dans le détail. Certes, la France semblait être à genoux si l'on se référait aux péripéties des combats en cours, mais Kurt se disait que la guerre contre Hitler était idéologique, oui, que c'était une guerre d'idées. Ses camarades pensaient que Kurt « planait », qu'il avait perdu le sens des choses et qu'il ne se rendait pas compte qu'Hitler était en train de gagner la guerre.

Le 14 juin 1940, un émissaire arriva de Saint-Céré. Il annonça qu'en raison de l'avance allemande, toutes les colonies d'évacuation des EIF étaient dissoutes. Les centres de Saint-Céré, de Saint-Affrique et de Beaulieu-sur-Dordogne seraient fermés. Tous les enfants devaient être conduits à Moissac où Chata et Bouli avaient installé un nouveau centre et prévu la répartition des enfants dans les campagnes environnantes. Le plus urgent était d'éviter que les étrangers, surtout les Allemands, ne tombent entre les mains des nazis.

Ce même 14 juin les Allemands entraient à Paris. Kurt protesta

auprès de ses camarades contre l'esprit de défaitisme qui semblait les avoir saisis. Il rappela que Paris avait été déclaré ville ouverte et que l'occupation de la capitale ne représentait en aucune façon une victoire.

Lorsqu'ils se mirent en mouvement sur les routes de France pour rejoindre Moissac, ils découvrirent avec angoisse le désarroi des Français. Tous, sauf Kurt, pensaient que cet exode, la foule des gens fuyant la guerre et l'occupation signifiaient bien que l'espoir n'était plus permis. Ils n'avaient pu, tant qu'ils étaient à Lalbenque, comprendre l'étendue du désastre. Alors que tous les enfants n'avaient d'yeux que pour les événements extraordinaires qui se déroulaient autour d'eux et dont ils étaient également le jouet, Kurt lui, juché au plus haut d'un amoncellement de bagages, sur le camion poussif qui les avait conduits à Lalbenque, lisait, l'air détaché.

De temps à autre, Kurt s'étonnait, à haute voix, qu'on n'entendît pas le canon rouler au loin. Il pensa qu'au moins les Allemands n'étaient pas accrochés à leurs talons et que, par conséquent, l'agitation dont il était le témoin distant était injustifiée.

Le pont du Tarn qui conduisait à Moissac était envahi de voitures de toutes dimensions, orientées dans toutes les directions, qui faisaient bouchon. Ils attendirent près d'une demi-journée et ne purent arriver à Moissac qu'après le coucher du soleil.

Chata et Bouli les attendaient à l'entrée de la maison. Ils poussèrent un soupir de soulagement en reconnaissant Sarah Bardanne et les enfants de Lalbenque. Bouli fit jouer sa grosse voix sympathique :

« Ah, vous voilà. Il faut faire vite, Sarah. Tes gosses doivent être placés les premiers en lieu sûr. Dès demain matin, ils partiront chez les paysans. Les Allemands risquent de nous tomber dessus d'une minute à l'autre. Viens dans mon bureau, nous allons établir la liste des gosses les plus exposés. »

Pendant que les enfants prenaient un repas chaud, Sarah, Bouli et Chata se mirent au travail. « Un enfant juif allemand placé chez un paysan du Tarn-et-Garonne, c'est un enfant sauvé », commença Chata. Bouli sortit une feuille de papier sur laquelle était inscrite la liste d'agriculteurs de la région qui avaient accepté de prendre des enfants à la condition qu'ils travaillent. À vrai dire, les chefs des EIF en étaient conscients, les paysans du coin ignoraient ce que pouvait signifier la persécution d'enfants juifs par les Allemands. Ils ne comprenaient pas exactement ce qui se passait ni surtout qu'ils pourraient, dans certaines circonstances prévisibles, courir eux-mêmes un risque certain. Pour eux, ce qui semblait compter avant tout, c'était de trouver une main-d'œuvre pour combler les vides laissés par la

mobilisation générale des Français. Cet état d'esprit faisait évidemment l'affaire de Bouli et Chata. Ils avaient ainsi réussi à caser les plus menacés, dont Kurt.

Le lendemain, 17 juin 1940, Kurt s'enfonçait dans une vieille Renault au volant de laquelle se trouvait un paysan méfiant.

« Avez-vous la radio dans votre ferme... monsieur ? »

L'homme se fit répéter la question puis il grommela qu'il avait bien la TSF.

Rassuré sur les possibilités qu'il aurait de rester informé des événements, Kurt se cala sur la banquette inconfortable et attendit la suite des événements. Ils arrivèrent à la ferme, un peu avant l'heure du déjeuner, et, comme il était trop tard pour aller aux champs, ils s'assirent dans la grande salle. C'était une large maison, solidement accrochée au sol de France. Des poutres plus que centaines soutenaient le plafond. Un crépi gris et rose laissait apparaître par endroits de lourdes pierres de taille.

Instinctivement Kurt s'approcha d'un poste monumental de TSF qu'il avait remarqué dès son entrée dans la maison. Le paysan comprit, sortit sa montre de son gousset et dit : « Oui, il doit y avoir du nouveau » et il tourna les boutons. On avait annoncé un discours du maréchal Pétain. Il était près de midi et demi. Finalement, après quelques parasites, la voix chevrotante du nouveau président du Conseil se fit entendre. Ils écoutèrent en silence :

« Je fais le don de ma personne à la France pour atténuer ses malheurs... C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat. Je me suis adressé cette nuit à l'adversaire pour lui demander s'il est prêt à rechercher avec nous, entre soldats, après la lutte et dans l'honneur, les moyens de mettre un terme aux hostilités. »

Kurt se leva comme s'il avait été projeté hors de son siège.

« C'est Hindenburg ! »

Le paysan regarda Kurt, puis se tourna vers sa femme qui venait d'entrer.

« La guerre est finie, Pétain vient de demander l'armistice. » Kurt s'écria, comme s'il voulait conjurer un mauvais sort : « Non, non. Pétain est un traître, il hait la démocratie, le combat continue. » Puis il se calma. L'homme de la campagne coupa la radio. La femme dit : « Il ne faut pas que cela nous empêche de déjeuner. »

Kurt essaya encore de dire que la fin des combats dans la situation actuelle, c'était la défaite et que la défaite, c'était l'occupation, le déshonneur, la France dominée par l'Allemagne pour plusieurs dizaines d'années.

On ne lui répondit pas, mais ses paroles avaient touché le fermier.

Ils se mirent à table et après un long silence, pendant que la femme apportait toutes sortes de victuailles, jambon cru, pâtés, poulets, une énorme miché de pain, l'homme déclara dans un soupir :

« On pourra toujours travailler et manger. » Il désigna la table et conclut : « La vie continue. » Puis il se servit un verre de vin qu'il remplit à ras bord.

Au moment où le fermier se leva pour aller aux champs Kurt refusa de le suivre, il donna pour prétexte qu'il avait voyagé pendant plusieurs jours sans pouvoir se reposer. À vrai dire, il voulait « trafiquer » le poste de radio et essayer d'avoir des détails sur l'initiative catastrophique du maréchal Pétain.

Le paysan dit, en sortant, qu'à la campagne il faut gagner sa vie en travaillant même si on est fatigué. Il précisa qu'il y avait un tas de bois dans la cour et que Kurt pourrait en faire des fagots « quand il serait remis de ses fatigues ».

La radio ne donnait rien d'autre que la rediffusion périodique du discours de Pétain.

Oui, la guerre était perdue. Il eut le sentiment qu'à compter de ce moment précis, les Français s'étaient mis à la recherche du responsable de leur malheur. Il fallait un coupable. Cette nécessité ressortait à l'évidence du texte même par lequel le vainqueur de Verdun annonçait aux enfants des combattants de la Marne qu'ils avaient été vaincus en six semaines, sans bavure ni rémission. La chose était tellement énorme qu'il fallait bien qu'il y eut quelqu'un à qui s'en prendre : les gouvernants plus soucieux de congés payés que de défense nationale, les chefs de l'état-major armés d'un solide esprit de défensive et responsables des illusions entretenues dans la sphère politique sur la pugnacité des armées françaises, les traîtres enfin, non pas les vrais traîtres, ceux qui s'étaient mis au service de l'Allemagne, mais les traîtres par procuration, ceux qui ne voulaient vraiment qu'une chose : le malheur de la nation, ceux-là, c'étaient les communistes et aussi les juifs étrangers qui étaient les seuls à avoir intérêt à cette guerre. Enfin Kurt se dit que, dans le fond, Pétain et les nouveaux maîtres devaient penser que le régime républicain était lui-même le grand responsable.

Mais un sentiment plus étrange encore l'accablait dans cette salle de ferme, seul dans la pénombre, attendant le retour de la famille d'agriculteurs. Lors de son bref séjour à Moissac, il avait eu l'impression que les EIF eux-mêmes acceptaient cette idée qu'il y avait un coupable aux malheurs de la France. Certains semblaient même se regarder eux-mêmes comme des coupables, ils se culpabilisaient volontairement et semblaient penser que les juifs étaient des hommes d'esprit, manquant de sens pratique, plus soucieux de politique que de réalités. Pour ceux-là, le plus urgent était de changer la mentalité des

jeunes juifs, d'en faire des ouvriers, des paysans, proches du concret et de la nature. Bref, de créer un nouveau type de juif parce que le modèle précédent avait fait faillite. Déjà, lors de son passage à l'atelier de l'ORT, Kurt avait eu le sentiment que certains adultes juifs pensaient ainsi.

Le repas du soir fut morne. Kurt crut que le paysan et sa femme se disaient qu'il s'agissait là du deuxième repas que l'étranger prenait à leur table sans avoir travaillé car, évidemment, le tas de bois n'avait pas subi la moindre attaque de la part de Kurt.

De temps en temps l'homme grommelait : « C'était la seule chose à faire », ou bien : « Les Allemands ont du respect pour le maréchal Pétain ». Kurt risqua quelques phrases qui restèrent sans écho : « Il est impossible de s'entendre avec Hitler, il méprise la France et les Français, il est fou et ne s'arrêtera jamais. »

Le lendemain Kurt suivit l'homme aux champs. Il ne pouvait se résoudre à faire ce que le paysan lui disait, le sort de la France était en jeu, l'humanité même était menacée et ce paysan voulait que la journée de travail fût une journée de travail. Finalement, devant la mauvaise volonté évidente du réfugié, l'agriculteur lui commanda de couper l'herbe d'un pré avec une faucille. Tout en faisant semblant d'exécuter l'ouvrage, Kurt poussait de grands cris en forme de slogans : « Les Français ne capituleront jamais ; Pétain est un faux héros. »

Il s'arrêta et eut envie de crier : Vive la résistance !

L'heure du déjeuner n'apporta aucune nouvelle particulière. Il faisait chaud, très chaud. La paysanne avait fermé tous les volets. Le repas se déroula dans l'obscurité.

Le dîner fut également triste et sans conversation. Kurt étouffait littéralement. Il se posait la question de savoir comment reprendre sa place au combat, c'est-à-dire, pour lui à son âge, comment continuer à être informé.

Sous le regard profondément hostile de ses hôtes, il se leva et se mit à manipuler les boutons de la radio, il eut Paris occupé, puis Bordeaux, puis les Espagnols, les Italiens...

Finalement, les paysans accablés par le bruit des parasites et les différents sifflements rendus nécessaires pour la mise au point, décidèrent d'aller voir si tout était en ordre dans l'étable. Il était 10 heures du soir. Lorsqu'ils rentrèrent, vingt minutes plus tard, Kurt était en train d'écrire. Il avait devant lui une grande feuille de papier barrée par de grosses lettres, Kurt répondit à peine au souhait de bonne nuit que lui adressa la femme. Il semblait en état de catalepsie devant ce qu'il avait écrit. Seul, tard dans la nuit, il était encore là, à relire indéfiniment un message qu'il s'était envoyé à lui-même et au monde entier :

« Le général de Gaulle, président du Conseil de la France, continue la guerre jusqu'à la victoire. »

À Radio-Londres le général de Gaulle avait appelé les Français à continuer la lutte. Kurt souriait, se disant que son désespoir n'avait duré que vingt-quatre heures.

Bien entendu, le jour suivant, il ne voulut pas travailler et le paysan décida de le reconduire à Moissac.

Le 20 juin la vieille Renault se rangea devant le portail de la maison de Moissac. Kurt bondit hors du véhicule et se précipita vers ses amis en criant : « De Gaulle continue le combat, de Gaulle continue le combat », pendant que l'agriculteur se dirigeait vers le bureau du directeur.

Lorsque Bouli apparut dans la grande salle, Kurt eut envie de lui sauter au cou en lui criant la bonne nouvelle mais tout semblait avoir changé dans la sympathique physionomie du chef. Son air amusé l'avait quitté. Il semblait désespéré. Kurt se rappela les paroles que Chata et Bouli avaient adressées, la veille de son départ, aux pensionnaires de Moissac. Il se souvint de tout ce qui avait été fait pour que les enfants les plus exposés, surtout les Allemands, puissent être « planqués » à la campagne chez des paysans. Il comprit de façon fugitive qu'en quittant son abri il avait réduit à néant leurs efforts et qu'il s'était lui-même exposé au danger d'être repris par les Allemands.

Bouli le regarda longuement et lui dit sans méchanceté : « Va te cacher, c'est à cause de types comme toi qu'on a perdu la guerre. »

Rue des Immeubles-Industriels

Personne ne se posait la question de savoir comment on avait pu se procurer cette charrette. Pour l'heure, le seul souci était celui d'y accumuler le plus de choses possibles. La journée promettait, comme toutes celles qui venaient de s'écouler, d'être belle et chaude. Les Lemberger n'étaient pas les seuls à achever les préparatifs d'une longue absence. La rue des Immeubles-Industriels semblait vouloir s'élancer tout entière hors de Paris.

Devant chaque maison, on s'apprêtait à partir. Les plus âgés, hommes et femmes, avaient, exprimé sur leur visage, le souvenir ancestral de ce genre d'expédition. Ils étaient à la fois résignés, angoissés et sûrs d'eux-mêmes. Ils semblaient accomplir les gestes pour lesquels ils s'étaient silencieusement préparés depuis des années et que leurs parents avaient faits avant eux au point qu'il semblait s'agir de la répétition d'un rite religieux. Les jeunes au contraire manifestaient une sorte d'enthousiasme fébrile, de bonne volonté et de maladresse qui ne laissaient pas deviner la gravité de l'heure : « Les Allemands sont à Beauvais. » Telle était la nouvelle qui, la veille au soir, avait couru dans cette rue populaire juive du onzième arrondissement de Paris.

David Lemberger et deux de ses fils se préparaient aussi au départ.

Serge s'efforçait d'être utile, mais son père refusait avec énergie les colis que sa mère lui confiait pour être mis sur la charrette. Jean, son frère cadet, essayait pour sa part, de ficeler du mieux qu'il pouvait les valises déjà en place.

« Guitele, nous partons. » La voix de David Lemberger autoritaire et définitive avait résonné dans l'escalier. Serge dévala les marches, bientôt suivi de sa mère.

Jean et Serge embrassèrent leur mère. Puis ils s'éloignèrent un peu pendant que David parlait tout doucement à sa femme avant de la prendre dans ses bras...

Ce départ des hommes de la famille Lemberger était la conséquence d'une longue discussion. Il fallait absolument que David et ses fils ne tombent pas entre les mains des Allemands.

Il y eut un instant de tension extrême chacun fuyant le regard de l'autre. Puis ils se retournèrent tous vers Guitele. David lui fit un signe de la main et partit brusquement.

Bravement Serge et Jean se placèrent entre les brancards, et prirent la direction de la place de la Nation. Ils étaient fiers de leur force. David suivait immédiatement, le pas lourd, un peu brisé par la nécessité de ce nouvel exode. C'était un petit homme, aux yeux verts et au nez court. Il était à la fois trapu et énergique malgré la fatigue qui semblait peser sur ses épaules. Il parlait d'une voix douce, un peu éteinte, conseillant ses enfants sur la façon de conduire le véhicule. Il emportait l'image de son épouse dont l'autorité sans mélange s'exerçait sur les siens ; de petite taille, très maigre, elle avait résisté à toutes les épreuves de la vie de femme de militant communiste.

La concierge les regarda s'éloigner. Elle n'avait pas l'air émue. Elle semblait se dire que tout cela ne la regardait pas. Que la rue des Immeubles-Industriels se vide de la grande majorité de ses habitants, peu importe après tout. Les juifs partent aujourd'hui, hier ils étaient arrivés, c'est leur destin. Elle haussa les épaules et disparut.

Paris semblait figé et pourtant à chaque carrefour les Lemberger découvraient de nouveaux convois aussi pitoyables que le leur. Tout le monde, tous les Parisiens, semblaient être en mouvement et Paris restait de glace. Jean s'étonna de voir tellement de voitures. Que feront-ils lorsqu'ils n'auront plus d'essence ? se demanda-t-il. La foule était dense maintenant et les rares agents de police regardaient, impuissants, ces hommes et ces femmes, marchant au milieu des chaussées comme s'ils étaient sûrs qu'aucune voiture ne viendrait en sens inverse. Tous se dirigeaient vers la porte d'Italie, sous un ciel radieux. Ils aperçurent une vague connaissance de David. Cet homme crut bien leur faire plaisir en manifestant de l'optimisme : « Les Allemands n'entreront jamais à Paris, tout cela est inutile. Vous verrez, la riposte française va se produire. » Mais les Lemberger savaient que Paris avait été déclaré ville ouverte et que les Allemands n'en étaient éloignés que d'une cinquantaine de kilomètres, aujourd'hui 13 juin 1940.

On continua la marche par le cours des Maréchaux. La matinée était avancée et la fatigue se faisait déjà sentir. L'allure fut moins rapide. Porte de Bercy, David décida de faire faire une halte à sa famille. Lui-même et les deux frères étaient également las. La remise en route fut pénible, mais chacun se durcit avec énergie ; la secrète pensée de Jean était de se demander comment ils pourraient ainsi, à pied, faire des centaines de kilomètres et surtout comment ils pourraient prendre les Allemands de vitesse. Le flot des réfugiés était maintenant compact. De temps en temps, une autre famille juive

arrivait à la hauteur des Lemberger. On échangeait alors quelques mots en yiddish, on se demandait de quel coin de Pologne ou d'ailleurs on venait, puis on continuait.

Lorsque David et les siens arrivèrent enfin en vue de la porte d'Italie, ils furent arrêtés par un grand rassemblement de Parisiens qui semblaient discuter entre eux dans la plus grande confusion. David qui n'était pas sûr de son français envoya Jean voir ce qui se passait et il s'assit sur le bord d'un trottoir. Dix minutes plus tard, Jean revint très essoufflé : « Il y a là des gens qui viennent du nord de la France et de Belgique, ils sont épuisés et découragés. Ils disent qu'il est inutile de fuir, qu'ils ont été bombardés et mitraillés sur les routes, que les Allemands arrivent à toute vitesse, que rien ne les arrêtera. Si nous fuyons, ils auront vite fait de nous rattraper. » Il s'assit à son tour sur le trottoir.

David s'éloigna un moment, comme s'il voulait être seul pour pouvoir réfléchir avant de prendre une décision. Il se dit qu'il était bien tard, il pensa qu'il ne connaissait pas le pays au sud de la Loire, que le flot des réfugiés français poserait des problèmes insolubles. Bien sûr, il savait qu'il devait tout craindre des Allemands mais, aussi, il espérait que le pacte germano-soviétique mettrait peut-être un frein aux persécutions antijuives des Allemands. En tant que communiste de toujours, il se sentait théoriquement à l'abri de la violence des Allemands.

Au fond de lui-même, il souffrait que le parti n'ait, en la circonstance, donné aucune consigne, aucune directive. Cet exode de sa famille, il l'avait décidé tout seul comme une solution logique et de bon sens, mais pourquoi ses camarades du parti étaient-ils restés muets sur une question aussi importante ? Finalement, il prit sa décision après avoir renoncé à examiner politiquement la situation. Cette nuit, il ne savait pas où faire dormir les siens. « On rentre. »

Seul Jean avait envie de continuer. Son goût pour l'action le poussait, paradoxalement, à fuir les Allemands. Tout lui semblait meilleur que d'attendre passivement que Paris tombe entre leurs mains. Mais il ne protesta pas. Le cadet des Lemberger, malgré ses quinze ans, avait les épaules larges et la démarche énergique. Il était à la fois souple et vif. Dans son regard, sous ses cheveux drus et souples, brillait une flamme d'intelligence presque fanatique. Il semblait toujours prêt à entreprendre un geste, un mouvement utile.

Le retour fut pénible. Les Lemberger n'étaient plus poussés par l'idée plus ou moins confuse qu'ils pourraient se mettre à l'abri, éviter d'être sous la domination allemande ; il leur fallait reconnaître qu'en retournant rue des Immeubles-Industriels, ils acceptaient délibérément le risque d'un face à face avec les oppresseurs des juifs. David pensait maintenant qu'en fuyant ils auraient obéi à une impulsion de leur être

juif ; en restant, ils agissaient peut-être en communistes responsables.

Ils croisèrent d'autres familles polonaises qui les regardaient avec étonnement, se diriger vers le cœur de Paris. Ils n'échangèrent aucune parole avec ceux qui voulaient à tout prix fuir devant l'avance allemande.

Bientôt ils arrivèrent place de la Nation. Il faisait encore chaud, mais il était déjà 6 heures du soir.

En rentrant rue des Immeubles-Industriels, ils eurent tous l'impression d'être un peu ridicules. « Tout cela pour rien. Cette quantité de fatigue et d'émotion pour rien », mais ils étaient épuisés. Guitele leur ouvrit la porte du petit appartement au n° 14 de la rue où ses enfants avaient trouvé un semblant de vie acceptable après l'exode de Pologne. Elle n'avait nullement l'air étonnée.

La concierge s'enquit des raisons de leur retour. Jean dit que les Allemands n'étaient plus très loin et qu'il valait mieux rester à Paris. La femme leva les bras au ciel et rentra dans sa loge.

Serge était épuisé et il savait que tous les Lemberger l'étaient aussi. Un aller et retour à la porte d'Italie les avait brisés. Serge avait en commun avec son cadet la souplesse et la mobilité du geste. Mais il était plutôt chétif. À dix-sept ans, il était resté plaisantin et narquois comme un gamin.

Pendant que les deux frères remontaient les bagages, David, assis sur la chaise qu'il occupait ordinairement, eut envie de se laisser aller au sommeil qui le gagnait. Mais il lutta, on ne s'endort pas après une journée pareille. Il regarda sa femme mettre de l'ordre dans la maison. Il se prit à penser qu'il était miraculeux de vivre ainsi, à Paris, alors que depuis trois ans ils luttaient, lui et sa famille, pour bâtir une vie normale malgré leur situation de réfugiés juifs polonais, malgré la guerre, malgré le manque d'argent, l'isolement, leur ignorance de la langue française. Mais en ce jour du 14 juin 1940, la famille Lemberger n'était pas au complet pour faire face à une situation dramatique. Nathan, aujourd'hui âgé de 20 ans n'était pas à Paris. Il s'était engagé dans l'armée dès le 1^{er} septembre 1939 mais, en raison de sa qualité d'étranger et de mineur, il avait été affecté à une unité de pionniers étrangers qui subissait un entraînement intensif mais qui ne se trouvait pas à proximité du front.

Stéfa, la seule fille de la famille, qui était l'aînée des Lemberger, n'avait pas essayé, ce jour-là, de quitter Paris. Elle craignait que sa petite fille née le mois précédent ne puisse supporter les fatigues d'un voyage dans de pareilles conditions. Et sa mère n'avait pas voulu la laisser seule à Paris. Mais la raison principale, David l'avait deviné, était que Stéfa ne voulait pas risquer de ne plus recevoir de nouvelles de son mari, Marcel Skurnik, qui avait été blessé sur le front dès le début de l'offensive allemande et se trouvait, pour l'heure, hospitalisé

à Aix-en-Provence. David était fier de Stéfa, de Nathan et de tous les siens.

Il repensa au chemin parcouru depuis le jour de 1936 où il avait été libéré du camp de Bereza-Kartuska. Situé en Pologne B, c'est-à-dire dans la partie orientale et sous-développée du pays, ce camp fut, dès sa création en 1932, considéré comme le modèle même de l'activité répressive des fascistes au pouvoir en Pologne. Les nazis ne manquèrent pas de s'inspirer des méthodes et de l'organisation de Bereza-Kartuska au moment où ils créèrent eux-mêmes le camp de Dachau. Pendant des mois, David avait côtoyé dans ce lieu de tourment des camarades communistes qui étaient de loin les plus maltraités, mais aussi des nationalistes ukrainiens et même des membres du parti ONR représentant l'extrême droite polonaise qui déclaraient ouvertement être des admirateurs d'Hitler. L'administration du camp réservait un traitement répressif de faveur aux communistes juifs, c'est-à-dire à la majorité des détenus.

Pendant les années de sa jeunesse, David s'était demandé s'il avait jamais existé en Pologne un seul communiste qui ne fût pas juif. Lorsque, par hasard, il rencontrait un militant de la base qui était catholique d'origine, David avait envie de danser devant lui une danse de soumission mystique. Il voulait témoigner à ces hommes qu'il apprenait, grâce à eux, que l'édification du socialisme pour tous n'était pas une affaire juive, mais bien celle de tous les Polonais.

Animé d'une foi entière dans le parti, d'un dynamisme de chaque instant et d'une volonté de fer, lui, un petit boulanger, avait fini par exercer des fonctions de responsabilité dans le parti. Sa famille tout entière était mobilisée autour de l'idéal communiste. Le parti, dans l'esprit de tous, était la solution de tous les problèmes familiaux, d'éthique et de comportement individuel. David était heureux que ses enfants, particulièrement Stéfa, fussent en quelque sorte des communistes de naissance.

David était un combattant de première ligne et c'est sur lui que les coups de la répression devaient pleuvoir en premier. À Bereza-Kartuska les tortures s'abattaient sur lui, avec une intensité qui augmentait chaque jour. Mais il se sentait indifférent à sa propre situation. Ce qui l'obsédait vraiment c'était le sort des siens. Il pensait que Stéfa et ses trois frères n'accepteraient pas que leur père soit injustement emprisonné. Où les conduirait leur esprit de révolte ?

Il ne fut pas étonné d'apprendre que Stéfa avait organisé à Skierniewice, leur village natal, une manifestation de soutien aux détenus de Bereza-Kartuska. L'usine où elle travaillait avait fait une grève de solidarité doublée d'une occupation des locaux. Les choses avaient mal tourné. Un commissaire de police avait reconnu Stéfa et avait tenté de l'arrêter. Mais ses camarades l'avait protégée. La police,

finalement, avait réussi à traîner Stéfa par les cheveux jusqu'à un fourgon cellulaire, mais un nouvel assaut des ouvriers avait permis à la jeune fille de prendre la fuite...

Stéfa s'était cachée quelque temps puis avait décidé de fuir la Pologne en compagnie de son frère Nathan. Le parti les avait aidés en fournissant de faux papiers. Ils avaient choisi de partir pour la France non pas tellement parce qu'un des frères de David s'y trouvait déjà, mais parce qu'en France le parti communiste était légal et aussi parce que c'était le pays de la première révolution, celui de la Commune de Paris et de la victoire des partisans d'un officier d'état-major juif nommé Dreyfus.

Tout au long des six mois de son emprisonnement, David fut porté par l'idée que Nathan et Stéfa avaient pu quitter la Pologne.

Il imaginait son fils aîné sur les routes de France et à Paris. Nathan, ce garçon grand et fort, malgré sa démarche un peu gauche et une certaine maladresse dans le comportement, comme si sa haute taille le gênait, réussirait à se refaire en France une vie de dignité.

De même Stéfa saurait aider son frère à trouver une solution. Elle était belle et grande et ses beaux yeux clairs éclairaient son teint mat d'une étrange lueur.

Dans son angoisse, David vivait avec l'espoir que sa femme, Jean et Serge désormais voués à la misère, ne désespéreraient pas du parti ni de la victoire finale. Il savait pouvoir compter sur l'aide de ses camarades, mais il se demandait jusqu'à quel point ils pourraient apporter secours et réconfort aux familles de tous les détenus communistes, alors que leur nombre augmentait de jour en jour, d'heure en heure. Ah, si seulement, se disait-il, la parole pouvait être donnée démocratiquement au peuple polonais... Il ne doutait pas qu'une immense majorité choisirait le parti communiste et qu'alors, alliée à la Russie soviétique, la Pologne n'aurait plus à craindre la menace allemande. Dans son esprit, tout au fond de sa prison, il voyait toute la Pologne catholique devenir authentiquement communiste.

C'est précisément le nombre croissant des détenus communistes qui le sauva. On n'avait que faire d'un petit boulanger juif, même si ses responsabilités au sein du parti semblaient importantes, alors que du gros gibier, intellectuels, parlementaires, chefs d'importantes cellules urbaines ne pouvaient être internés faute de place.

Ainsi, un soir, à la fin de 1936, David rentra à Skierniewice, son village, situé à mi-chemin entre Varsovie et Lodz, dans une région rurale où les juifs étaient fort nombreux. Il apprit avec joie que Nathan et Stéfa avaient donné de leurs nouvelles et qu'ils étaient en sécurité à Paris. Pour lui-même, la situation devenait intenable. Ses camarades du parti finirent par lui intimer l'ordre de quitter la

Pologne. David Lemberger risquait d'être à nouveau arrêté, de plus, il ne pouvait pratiquement plus militer tant la surveillance de la police était étroite. David était désormais inutile, il le comprit et le confessa.

Quelques jours plus tard, il reçut de faux passeports pour lui et pour sa femme accompagnés de leurs enfants Jean et Serge. Sans regret, il partit pour la France mais David s'était promis de revenir un jour en Pologne pour contribuer dans la mesure de ses moyens à l'édification du communisme.

L'enthousiasme véritable qu'il éprouva en foulant pour la première fois le sol de France rejeta au fond de sa mémoire cette promesse qu'il s'était faite. Il était sûr désormais d'aimer la France et de s'y sentir chez lui...

La France, il s'y trouvait maintenant, ayant manqué son nouvel exode, attendant l'arrivée des Allemands. David se sentait en plein désarroi. Il ne comprenait déjà plus le monde qui l'entourait comme s'il était trop vieux, ou peut-être était-il simplement trop fatigué.

Jean poussa la porte. Il portait un énorme colis. David se leva et saisit l'occasion de dénouer la ficelle qui entourait le paquet pour ne plus penser. Il entreprit méticuleusement de défaire les nœuds, puis de ranger soigneusement les affaires qui avaient été emballées le matin même ; il était presque calme, il ne pensait plus à rien.

Le jour déclinait lentement. Jean s'assit près de la grande table qui symbolisait l'établissement familial des Lemberger. Il prit sa tête dans ses mains. Les gestes courts et précis de son père, le silence dans lequel il semblait vouloir se réfugier l'amènèrent à penser que son père avait vieilli. Avoir 50 ans, en 1940, c'est beaucoup, se dit-il. Il se souvint de la tristesse qui avait saisi tous les Lemberger lorsqu'à leur arrivée à Paris, quatre ans plus tôt, ils avaient découvert que leur père ne pourrait plus jamais exercer son métier de boulanger. Certes, la France leur avait donné des papiers d'identité authentiques, à leur nom, leur avait reconnu la dignité de réfugiés politiques, mais leur avait également interdit d'exercer une profession quelconque.

Leur premier logement à Paris se trouvait rue Mathis, dans le dix-neuvième arrondissement. Ils habitaient tous les six dans une seule pièce et une cuisine. Sans possibilité de travailler, c'était la misère totale à brève échéance. Serge, Jean et surtout Nathan le savaient. Leur père se voulait rassurant, montrant parfois des billets de 10 ou 100 francs comme une victoire. Il affirmait que le parti, surtout en France, ne le laisserait jamais tomber. De fait, il recevait une maigre indemnité d'une caisse du secours populaire ou d'une vague organisation juive d'aide aux réfugiés. Cette situation était intenable

surtout pour Nathan qui, à seize ans, se sentait être un homme et se comportait comme tel. Jean admirait beaucoup son frère. Il aimait la haute taille de son aîné, la finesse et la longueur de ses mains, son calme, sa force. Jean sentait que Nathan représentait l'avenir. Les Lemberger, vivant désormais en France, ne pouvaient avoir de meilleur guide que ce jeune homme dynamique, généreux et intelligent. Aux yeux de Jean, Nathan était un intellectuel. Il avait aussi le goût du beau et recherchait en toute chose la perfection toute simple, celle qui satisfait.

Un jour que leur mère se désespérait à voix haute de ne plus avoir le moindre argent, Nathan se leva et franchit la porte de la petite demeure. Il rentra fort tard le soir et affirma qu'il avait commencé son apprentissage de façonnier... Il entendait désormais faire des pantalons. Pendant huit jours, il disparut dès l'aube pour rentrer à la nuit tombée. Puis il annonça qu'il avait trouvé une vieille machine à coudre qu'il irait chercher dès le lendemain. Leur mère, Guitele, leva les bras au ciel. Où mettre une machine dans une simple pièce où il fallait à la fois dormir et vivre, manger et désormais travailler ?

Mais personne n'avait cure de ce genre de souci. Chacun voulait au contraire savoir comment il pourrait apporter son concours à l'entreprise de confection de pantalons dont la naissance remplissait de joie tous les Lemberger. « Je vous apprendrai », avait conclu Nathan avec autorité, alors que de toute évidence, aux yeux des siens, il n'apparaissait en aucune façon comme un être doué pour le travail manuel.

Le lendemain, la machine à coudre voulut bien franchir les quatre étages de la rue Mathis. Nathan l'installa respectueusement à l'endroit le plus éclairé de la pièce, près de l'unique fenêtre. La première commande arriva presque en même temps. Nathan jeta sur la table une grande pièce de tissu, déploya un patron et entreprit d'expliquer à sa famille médusée la coupe d'un pantalon. Il avait beaucoup d'assurance tant qu'il s'agissait d'expliquer la théorie : « Je vais vous montrer comment il faut faire. » Il fallut bien passer à la pratique. Les ciseaux coupaient mal et la précieuse étoffe s'effilochait dangereusement. Il voulut ensuite enfiler l'aiguille. Ses longues mains, larges comme des battoirs, n'arrivaient pas à tenir le fil et l'aiguille pour la difficile opération. Il fallut attendre le secours de Stéfa. Puis la machine à coudre fonctionna. Ils étaient tous penchés sur l'ouvrage comme si leur survie avait dépendu sur l'heure de ce travail de précision. Nathan n'était jamais satisfait, il était toujours déçu par le résultat de ce qu'il faisait, ses mains, disait-il, ne suivaient pas ses yeux.

Les Lemberger finirent par apprendre à couper des pantalons. D'un

commun accord, au bout de quelques jours, ils avaient décidé de laisser le travail de finition aux femmes, leur mère et Stéfa. Au bout de quelques jours, Nathan put aller livrer le travail. Lorsqu'il rentra rue Mathis et qu'il eut rassuré les siens en annonçant que le grossiste avait accepté le travail, ce fut un grand cri de soulagement. Il déposa sur la table le premier argent que le travail des Lemberger lui avait rapporté en France.

Ainsi leur vie s'organisa. On vivait un peu au-dessus de la misère. On mangeait peu et il faisait froid. La nuit tombée, on buvait une tasse de chocolat chaud, on poussait un peu la machine à coudre et on déployait les matelas ; chacun s'endormait, Serge et Jean côte à côte, les parents, Nathan et, au fond de la pièce, près de la cuisine, Stéfa. La première tâche du matin consistait à ranger et aérer la pièce. Pendant que Guitele préparait le café, Nathan disposait la machine à coudre, Jean et Serge rangeaient les couvertures qu'ils empilaient dans un coin, David les regardait faire et rassemblait à son tour les pièces de tissu qu'il sortait de l'unique placard. Stéfa balayait un peu, puis allait chercher de l'eau sur le palier. Nathan ne perdait pas de temps, il entamait son travail tout en buvant de larges gorgées de son café. Jean était le seul à aller à l'école. Il fallait absolument que les Lemberger eussent un interprète, quelqu'un qui puisse assurer la liaison avec le monde extérieur. Serge était souvent malade, Stéfa était une fille et Nathan faisait fonction de chef de famille. Jean fut donc choisi pour ce métier dangereux d'écolier français. Toute la famille était déjà au travail lorsqu'il sortait pour aller rejoindre ses camarades. Lui qui avait été un très bon élève à Skierniewice avait abordé, plein d'espoir, l'école française. Mais son ignorance presque complète de la langue l'avait empêché d'être placé dans la classe des écoliers de son âge, des garçons de douze ans. On avait choisi pour lui la solution de facilité : le mettre avec des enfants de six ans qui commençaient leur scolarité, des gosses qui ne savaient ni lire ni écrire. Il fallait que, tous les matins, Jean Lemberger entre en classe en donnant la main à un petit camarade. On avait tout de même fait installer à son intention un banc et une table pris dans une classe supérieure. Il trônait au fond de la salle, ne comprenant rien. Il assistait, passif, au spectacle de bambins apprenant le b a ba de leur langue maternelle, Jean perdait son temps, de plus il était profondément humilié, lors des récréations, par le voisinage de ces enfants, lui qui se trouvait être presque un homme, déjà habitué à souffrir, à avoir faim, à travailler.

Le soir, une fois rentré rue Mathis, il était secoué par des crises de larmes, il enrageait et jurait qu'il n'irait plus jamais dans cette école pour bébés. Son père, sa mère, sa sœur, ses frères, l'encourageaient à

persévérer pour le bonheur de tous. Jean se rendait bien compte du drame des siens qui n'osaient même pas sortir seuls dans les rues de Paris, effrayés par leur ignorance de la langue, eux-mêmes livrés comme des enfants à la vie tumultueuse de la capitale française. Bien sûr, il avait pu acquérir quelques rudiments de français, mais il ne voulait plus être pris pour un gamin.

Un matin, il saisit un vieux journal qui traînait depuis des semaines sur un meuble. C'était le *Dzienik Ludowe*, rédigé en polonais mais paraissant à Paris. Il l'emporta à l'école et, ayant rejoint le banc du fond de la classe, le déplia et entreprit de le lire avec attention. Il continua sa lecture dans la cour de récréation. Chacun comprendra, pensait-il, que je suis capable de lire et de comprendre une langue aussi intéressante que le français. Son drame n'en demeurerait pas moins aigu, il y avait toujours ces sorties d'écoliers des classes enfantines, se donnant la main deux par deux, avec tout à fait à la fin, lui, Jean Lemberger, âgé de douze ans mais presque aussi grand de taille que l'institutrice.

Finalement, la situation devint intenable et Jean rejoignit sa famille dans le travail quotidien de façonnier en pantalons. Cet abandon se fit à la faveur d'une maladie de Serge. Le plus fragile des enfants Lemberger eut un soir une forte fièvre, puis il toussa toute la nuit suivante. Il fallut l'hospitaliser. C'était une broncho-pneumonie.

Il était impossible de prendre le moindre retard dans les commandes de pantalons. Alors on décida de garder Jean pendant quelque temps à la maison. Personne n'était dupe et Jean savait bien qu'il ne retournerait jamais plus à l'école, en tout cas pas dans ces conditions contraires à sa dignité d'adolescent. Un dimanche, la famille rendit visite à Serge blotti dans son lit d'hôpital. Le petit malade était radieux, un peu pâle, mais heureux de se trouver choyé de la sorte, bien au chaud, bien soigné, bien nourri, ne devant effectuer aucun travail. Lorsqu'il rentra à la maison après deux mois d'absence, il fut l'objet de soins attentifs de la part de toute la famille. Avant toute chose, il fallait que Serge mangeât bien, il avait droit à de la viande, des tomates, des oranges. Jean aussi avait faim mais il faisait comme tout le monde, il regardait avec satisfaction Serge manger. Son frère, loin d'être gêné par cette situation de privilégié au sein d'une famille dont il connaissait les privations et les difficultés, se complaisait à faire enrager Jean. Il lui montrait chaque morceau de viande ou de légume qu'il s'apprêtait à engloutir, en faisant claquer sa langue tout en assurant que toute cette nourriture était pour lui, peur lui seul.

De cette époque, Serge conserva la réputation d'un enfant fragile dont il fallait ménager la santé et auquel il ne fallait pas imposer

d'efforts trop intenses.

Insensiblement, la situation économique des Lemberger s'améliorait. Jean se souvint du jour où son père et sa mère affirmèrent qu'il était désormais possible de chercher un logement plus grand. Le travail à façon des pantalons marchait de mieux en mieux.

La rue des Immeubles-Industriels présentait tous les avantages. C'était une rue de Paris comme les autres avec ses commerçants et ses longues façades de briques rouges. Elle était plutôt large et aurait pu paraître bourgeoise si elle avait été moins animée, moins marquée par la vie de tout un peuple actif et en perpétuel mouvement, n'étaient aussi les bandes d'enfants qui jouaient sur les trottoirs après l'école. Mais la rue des Immeubles-Industriels ne ressemblait en rien au quartier juif de Paris. Elle n'avait pas l'allure de la rue des Rosiers ou celle du quartier du Temple. Là-bas, tout était fait pour que les juifs se sentent chez eux, ici, il y avait, semblait-il à Jean, un peu d'ordre, quelques Français de souche. En cette fin de l'année 1937, la rue des Immeubles-Industriels tout entière bruissait de l'activité des artisans, tailleurs, maroquiniers, cordonniers, ébénistes, mais tous les juifs ensemble ne représentaient que la moitié de la population totale.

Les Lemberger prirent avec enthousiasme leur place dans cet univers tout à fait nouveau pour eux. Ils comprirent qu'ils pourraient commencer à parler à leurs voisins, avoir des relations à peu près normales avec les autres habitants du quartier. Bien qu'ils travaillent plus de douze heures par jour, les enfants allaient pouvoir se distraire et peut-être aller au cinéma.

L'appartement leur donnait aussi une impression d'aisance ; les garçons et Stéfa pouvaient dormir dans des pièces différentes, les parents avaient leur chambre et la machine à coudre pouvait occuper une grande partie de la salle à manger.

Tout semblait devoir devenir normal. David put de nouveau se sentir communiste. Il se savait un peu inutile à l'atelier de façonnage des pantalons et avait accentué son militantisme au sein du parti communiste. La cellule à laquelle il appartenait groupait beaucoup de juifs polonais. David devait se méfier de son internationalisme, il en avait pleine conscience. Lui et ses amis avaient connu autre chose que les intérêts immédiats de la classe ouvrière française. Ils aimaient que l'ordre du jour des réunions de cellule appelât une discussion sur la révolution mondiale, sur le communisme pour tous et non sur les congés payés ou sur une grève sectorielle de l'industrie des soyeux de Lyon. Leur tendance au cosmopolitisme était fortement combattue par les membres non juifs du parti et David était tenu à une certaine prudence. Le résultat de ce refoulement était qu'à la maison David

vidait son cœur. Il faisait d'interminables discours sur le communisme à l'échelle planétaire et l'aide qu'il fallait apporter aux révolutionnaires de tous les pays.

Ainsi, au sein de la famille Lemberger, la délicate adaptation à la France n'avait pas diminué l'intensité des sentiments communistes.

Nathan et Jean avaient même trouvé dans la guerre d'Espagne l'occasion d'agir utilement pour le parti et pour la cause. Dès la fin de ses heures de travail, ou même quelquefois lorsque la *coupe* prenait un peu d'avance sur la *couture*, Nathan quittait la maison et allait *faire* les commerçants. Il collectait chaque jour des sommes souvent importantes pour ceux du « Frente popular ». Il savait exprimer, le plus souvent en yiddish et parfois dans un français coloré mais déjà correct, la nécessaire solidarité du peuple de Paris avec ceux qui luttait contre le fascisme. Il avait l'art de présenter Franco comme le plus grave danger qui menaçait, pour l'heure, dans toute l'Europe, les classes laborieuses. Il répétait son rôle, tout au long des journées de travail, devant Jean qui, de temps à autre, corrigeait une faute de grammaire ou d'accent dans l'exposé de son aîné. Les trois frères étaient heureux de pouvoir, tout en cousant des pantalons, œuvrer pour le parti. Bien vite Nathan fut connu comme le meilleur collecteur de fonds du parti. Mais il avait d'autres ambitions...

L'appartement des Lemberger était devenu par la force des choses le lieu de transit des juifs polonais qui allaient s'engager dans les brigades internationales. Presque chaque jour arrivaient sans crier gare des hommes épuisés qui demandaient l'hospitalité de David. On ne les connaissait pas tous mais ils avaient une recommandation pour l'ancien chef de la cellule de Skierniewice. Ils commençaient par donner des nouvelles du pays : la répression contre les militants s'intensifiait, la clique au pouvoir multipliait les mesures de persécution contre la classe ouvrière. Peu à peu, en mettant bout à bout différents témoignages, David et ses fils apprirent que le gouvernement laissait entendre que l'armée polonaise était assez forte pour résister à toute agression d'où qu'elle vienne. Les militaires polonais s'affirmaient aussi puissants, sinon plus, que les Russes ou les Allemands. Il en résultait une démobilisation des masses polonaises devant le danger extérieur représenté par l'Allemagne nazie. On pouvait donc, dans l'esprit du peuple réactionnaire, persécuter en toute tranquillité les communistes. Comme il était dans la nature des choses que les communistes soient des juifs et comme on supposait que tous les juifs étaient des communistes, on ne risquait pas de beaucoup se tromper en laissant s'exprimer ouvertement de vieux réflexes antisémites.

David et les siens écoutaient ces descriptions avec la rage au cœur. Guitele et Stéfa, elles, s'estimaient heureuses d'avoir pu quitter le pays et de se trouver à l'abri des persécutions polonaises.

Un jour arriva, rue des Immeubles-Industriels, un jeune homme nommé Marcel Skurnik. Dans ses yeux brillait la flamme révolutionnaire. Il se présenta un soir et, après avoir partagé le repas des Lemberger, il se mit à parler non pas de la Pologne mais de l'Espagne qu'il ne connaissait pas. Le combat que mènent là-bas les communistes et les démocrates contre les fascistes est le modèle de celui que devront livrer dans quelques mois, sinon dans quelques semaines, les peuples européens. La guerre qui se prépare est mal engagée, les démocraties occidentales ont peur d'agir, peur de l'Allemagne, peur d'elles-mêmes, peur de leur ombre, la lutte qui se déroule là-bas, sous nos yeux, est un combat d'avant-garde, il faut attaquer le fascisme là où il est.

L'homme avait l'air d'un chat sauvage. Malgré sa maigreur et sa petite taille il semblait tendu vers un but mystérieux.

Ses yeux démesurément ouverts, protégés par des lunettes, et son nez d'épervier semblaient engagés dans la folle poursuite de ses pensées.

Nathan interrompit Marcel Skurnik et avança, cédant davantage à un réflexe qu'à un esprit d'analyse, l'idée que l'URSS, elle, avait compris le danger et qu'elle soutenait magnifiquement la république espagnole.

Un étrange silence s'installa.

On se demandait si le nouvel arrivant s'apprêtait à approfondir l'idée, pourtant banale, émise par Nathan ou si, au contraire, il voulait poliment la mettre en doute.

Il commença à parler lentement comme si sa langue avait des difficultés à se décoller de son palais. La Russie ne fait pas tout ce qu'elle pourrait faire. Certes, elle doit d'abord songer à sa propre défense, elle doit consolider le communisme au sein même de l'Union soviétique, et par conséquent, économiser ses forces, Hitler est un danger permanent pour elle. Mais Staline pourrait peut-être faire plus pour l'Espagne. En dehors de quelques commissaires politiques et d'un certain nombre de conseillers militaires, on ne trouve pas beaucoup de Soviétiques en Espagne.

Le parti en Pologne est plus conséquent surtout pour ce qui est des juifs. Beaucoup sont volontaires, ils voient que se joue en Espagne la première bataille de la guerre entre les fascistes et le communisme. Le départ pour l'Espagne est pour eux la seule forme d'engagement communiste...

Marcel Skurnik donna quelques précisions : chaque cellule doit désigner un certain nombre de volontaires pour l'Espagne, en tenant

compte de la qualité de militant, de l'âge, de la situation de famille. Lui-même avait été volontaire. Au sein de la brigade polonaise existait un bataillon juif. Cette unité combattante entièrement juive portait le nom de Botwin, un militant qui, en 1926, avait abattu un commissaire de police réactionnaire et avait été pendu pour cela.

Les Lemberger ne manifestèrent pas leur étonnement. On alla se coucher pendant que Nathan sortait pour accompagner Marcel chez un camarade voisin qui l'hébergea pour la nuit.

Durant les jours qui suivirent, Marcel passa le plus clair de son temps chez les Lemberger. Il s'installait à côté de Stéfa pendant les heures de travail et parlait le plus souvent à l'intention de tous les Lemberger mais, fréquemment, à voix presque basse, pour Stéfa seulement.

Ils se marièrent un mois plus tard.

David et Guitele étaient heureux de ce mariage ; malgré leur départ de Pologne, Stéfa avait trouvé un garçon bien de chez eux, un vrai « yid », un juif tout simple ayant le sens de la famille, un juif heureux de l'être, un gentilhomme. Jean et Serge aussi étaient contents, ils avaient toujours manifesté une affection réelle pour leur sœur et souffraient de la voir recluse à la maison sans aucune ouverture vers la vie à Paris qui lui paraissait trop sauvage, trop éloignée de ses habitudes. Elle avait semblé revivre depuis que Marcel avait franchi le seuil de leur maison.

Une dizaine de militants polonais étaient passés dans l'intervalle par la rue des Immeubles-Industriels où ils avaient trouvé un combattant en panne.

Nathan écoutait avec enthousiasme les récits des volontaires polonais pour la guerre d'Espagne. Tout le fascinait dans l'aventure qui se jouait de l'autre côté des Pyrénées. Peu à peu il se fit à l'idée que sa place était là-bas, parmi les combattants du front populaire.

Un jour, il annonça sa décision de s'engager : « Vous êtes parfaitement capables de faire marcher l'entreprise sans moi. Je partirai donc. »

Bien sûr tous les Lemberger approuvèrent sa détermination avec enthousiasme.

Il quitta la rue des Immeubles-Industriels, un matin, une musette sur l'épaule. Son visage était comme durci par la volonté de combattre pour la liberté de l'Espagne. Ses larges épaules tiraient sur son manteau trop étroit. Il retrouva ce sentiment ambigu qu'il connaissait bien, ce conflit intérieur entre le devoir et l'affection.

L'absence de Nathan ne dura pas trop longtemps ; parti un lundi, il était de retour le mardi de la semaine suivante. On avait refusé le passage de la frontière à un jeune homme de dix-sept ans et les

Lemberger avaient pu reprendre leur vie normale avec Marcel et Stéfa mariés.

Et les choses allèrent ainsi. On s'était un peu serré pour faire de la place à Marcel et à Stéfa. Chacun savait maintenant que chaque jour rapprochait le moment inévitable de la guerre. Les militants communistes en étaient persuadés, tandis que l'opinion française semblait plutôt confiante en la volonté pacifique du gouvernement.

Les Lemberger avaient la certitude que, parce qu'ils étaient communistes, ils avaient une meilleure vision de la situation. Les ambitions territoriales d'Hitler, sa volonté d'hégémonie en Europe, devaient trouver un obstacle, une barrière, or rien ne venait.

Lorsque l'accord germano-italo-franco-britannique fut signé à Munich, scellant l'approbation par les deux démocraties occidentales de l'occupation des Sudètes par l'Allemagne, les communistes crièrent à la trahison. À vrai dire, fit remarquer David à ses enfants, il ne s'agit pas tellement du fait d'avoir cédé à Hitler et accepté le démantèlement de la Tchécoslovaquie, cela c'est une lâcheté, mais la trahison consiste à avoir ainsi amené Hitler à conclure que ses ennemis sont à l'est et non à l'ouest. En somme, le but de l'accord de Munich, conclut David, c'est avant tout une invitation à Hitler de faire la guerre à la Russie. La France et l'Angleterre pouvaient espérer, dans le meilleur des cas, avoir un répit. Mais la lâcheté n'est jamais récompensée.

La capitulation de Munich provoqua chez les Lemberger un sentiment que, jusqu'alors, ils n'avaient pas connu. Depuis leur arrivée à Paris, malgré les difficultés de toutes natures qu'ils avaient eu à vaincre, jamais les Lemberger n'avaient éprouvé le moindre sentiment de malaise à l'égard de leur pays d'adoption. Ils réussissaient parfaitement à marier leurs sentiments communistes et l'amour d'un pays qui symbolisait dans leur esprit toute la générosité du monde et aussi la liberté tout court. Le traité de Munich n'était en lui-même qu'un acte politique vicié, fondé sur une plus grande méfiance à l'égard de l'URSS qu'à l'égard de l'Allemagne, il engageait le gouvernement. En revanche, l'approbation enthousiaste que les Français réservèrent à Daladier était plus grave et dénotait un véritable égoïsme national que David jugea mesquin. Léon Blum lui-même, dans *Le Populaire*, avait adressé aux hommes d'État français et britannique « l'hommage de gratitude qui leur revient »...

Les Lemberger n'avaient pas pu savourer véritablement l'expérience française du Front populaire. Ils avaient été trop accaparés par les problèmes de l'intégration et si David put suivre avec sympathie les conquêtes sociales de la classe ouvrière durant le court moment où la gauche fut au pouvoir, ni lui ni sa famille ne purent participer vraiment à l'immense élan populaire qui soutint à l'époque le gouvernement. Une chose était pourtant restée gravée dans

l'esprit des Lemberger, le chef du gouvernement le plus progressiste que la France ait connu était un juif français : Léon Blum. Or, aujourd'hui, Léon Blum lui-même éprouvait le « lâche soulagement » que toute la France semblait partager.

Dans toute la France on célébrait les *horreurs de la guerre*, et le film *J'accuse*, une production fantomatique qui rappelait les massacres de 1914-1918, était projeté dans toutes les salles.

L'année qui suivit fut morne, la capitulation de la république espagnole, en janvier 1939, sonna le glas de la lutte des socialistes pour contenir le fascisme.

Les Lemberger revirent passer chez eux quelques membres du bataillon Botwin qui rentraient en Pologne, mais bon nombre de volontaires polonais, déçus, avaient disparu dans toute l'Europe encore libre. Ils étaient allés renforcer en Belgique ou en Suisse les bandes de communistes aigris qui gardaient au fond d'eux-mêmes l'espoir de la révolution universelle.

Nathan, Serge et Jean sentaient bien que leur père perdait un peu sa confiance légendaire dans la victoire finale du communisme. Le matin, lorsqu'il quittait l'appartement de la rue des Immeubles-Industriels, il était moins gai ; le court trajet qui devait le conduire au lieu où se réunissait la cellule au sein de laquelle il militait se faisait plus rapide. David ne s'attardait plus dans la rue populaire juive. Il semblait redouter le contact de ses amis. Il avait renoncé aux conversations avec les commerçants au cours desquelles il expérimentait son français. Le soir, à la table familiale, il renonçait à commenter les nouvelles de la journée et ne cédait qu'à contrecœur aux invites de sa famille qui le pressait de questions. En interrogeant son père, Nathan ne cherchait pas une information sur la politique du parti ou une orientation idéologique, il voulait simplement rendre service à son père, lui donner l'occasion de montrer qu'il était encore le chef de famille et qu'il dirigeait politiquement tous les siens.

Le pacte germano-soviétique signé en août 1939 acheva de déboussooler les Lemberger.

La première réaction de Nathan fut de dire que les Occidentaux avaient la monnaie de leur pièce. Munich avait pour but de laisser aux Allemands le champ libre à l'Est, le traité de Moscou devait amener Hitler à se retourner contre les démocraties occidentales. C'est de bonne guerre politique. Mais, après avoir réfléchi en commun, les Lemberger conclurent que Staline avait besoin d'un peu de répit pour organiser son armée et qu'il avait trompé Hitler... « C'est un pas en arrière pour deux pas en avant », dit David.

Les Lemberger ne furent pas étonnés d'apprendre que le gouvernement Daladier avait décidé d'interdire les journaux communistes. De plus, les membres les plus importants du PC étaient devenus l'objet d'une surveillance très serrée. Les Lemberger arrivèrent à cette conclusion que les communistes allaient être persécutés en France. Cette chose, ils n'auraient jamais pu l'imaginer. Ils finirent par craindre pour eux-mêmes. Si les communistes français devaient être l'objet de mesures de surveillance, qu'en sera-t-il des étrangers communistes, juifs par surcroît ?

Trois frères de Guitele durent rentrer en Pologne. Ils avaient été expulsés en vertu d'un décret-loi pris par Édouard Daladier. Lorsqu'ils vinrent pour faire leurs adieux aux Lemberger, David eut très envie de leur dire de ne pas obtempérer à l'ordre d'expulsion. En se cachant quelques semaines, ils pourraient attendre le déclenchement des hostilités. Mais les trois hommes préférèrent obéir. Ils ne pouvaient envisager de se cacher avec toute leur famille. Confusément, Guitele savait qu'elle ne reverrait plus jamais ses frères.

Un vendredi Hitler attaqua la Pologne, le dimanche la France et l'Angleterre déclaraient la guerre à l'Allemagne.

Instantanément, la rue des Immeubles-Industriels prit un autre visage. Quelques juifs d'origine allemande durent partir pour être internés. L'étonnement fut grand de savoir qu'il y avait encore un gouvernement au monde pour considérer les juifs réfugiés d'Allemagne comme de vrais Allemands devant à ce titre subir le sort des ressortissants d'un pays ennemi que la guerre avait surpris en France. Mais ils étaient peu nombreux dans ce quartier et l'émotion ne fut pas de longue durée.

En revanche, Jean repensa au moment où, accompagné de Serge, il dut pour la première fois quitter sa famille. Dès septembre 1939 la mairie du onzième arrondissement avait décidé que les enfants seraient répliés sur des centres ruraux. On craignait que les premières heures de cette guerre fussent particulièrement chaudes. Une véritable angoisse collective saisit la rue juive. Les mères éplorées accompagnaient leurs enfants jusqu'aux autocars comme si elles se séparaient d'eux à tout jamais.

C'est dans le Cher, non loin de Bourges, que les enfants du onzième furent mis à l'abri. Jean et Serge furent heureux de cette liberté nouvelle qui était désormais la leur. Les premiers jours, ils firent de longues promenades dans la nature. Mais bien vite ils songèrent à leurs parents. Ils renoncèrent aux randonnées et se mirent à travailler chez un paysan qui leur donna quelques sous. Jean et Serge éprouvèrent un immense sentiment de fierté lorsqu'ils envoyèrent un

premier mandat aux parents restés seuls à la maison avec Stéfa.

Marcel Skurnik avait quitté la rue des Immeubles-Industriels dès le premier jour de la guerre, animé du même esprit qui l'avait conduit à vouloir rejoindre les brigades internationales, il était parti s'engager dans les régiments étrangers de marche, mais cette fois il ne fut pas détourné de son projet. L'enfant que Stéfa attendait lui parut être une raison supplémentaire pour s'engager et aller combattre les Allemands.

Quelques jours plus tard, David et Nathan se rendirent au bureau de recrutement de la caserne de Reuilly. On refusa de prendre David qui avait 49 ans. On accepta l'engagement par anticipation de Nathan. Il fut déclaré incorporable avec la classe 40 et affecté sur le champ à une unité de pionniers étrangers. Il partit pour Brive avec l'impression curieuse qu'il ne prenait pas la direction du front...

Six semaines après leur départ, Jean et Serge furent ramenés à Paris, les risques de bombardement ayant semblé avoir disparu, et l'entreprise de fabrication de pantalons put reprendre un rythme normal malgré l'absence de Nathan. L'armée avait passé d'importantes commandes. Ainsi les Lemberger travaillaient désormais sur du drap kaki. Guitele passait presque tout son temps à préparer des colis pour Nathan.

David, pour sa part, était trop préoccupé par le démantèlement de la Pologne pour penser à autre chose. Il se réjouissait artificiellement de savoir que les Russes étaient désormais à Brest-Litovsk. « C'est toujours ça de gagné, disait-il, les Allemands se trouvent éloignés d'autant des centres nerveux de l'URSS. » Mais les Allemands à Varsovie ! David ne donnait pas cher du sort du million de juifs qui habitait la capitale polonaise. Ses sentiments étaient étranges : il espérait bien que les Allemands alliés des Russes n'oseraient pas persécuter les communistes, fussent-ils juifs, mais il savait que rien n'arrêterait Hitler et que tous les Polonais catholiques, juifs et communistes, étaient condamnés à terme.

Le parti communiste français semblait devoir se décomposer lentement ; le 26 septembre, Daladier décida sa dissolution et personne ne crut que le *groupe ouvrier et paysan français* créé par les *anciens communistes* pourrait jouer un rôle quelconque dans la vie politique du pays. Le 5 octobre 1939, Maurice Thorez, l'homme le plus admiré au sein du parti communiste, désertait. Il avait quitté son unité... Les Lemberger n'eurent guère le loisir de commenter cet événement qui leur parut très normal cependant.

Le coup de grâce fut porté le 16 janvier 1940 ; la Chambre décida,

ce jour-là, par 521 voix contre 2, la déchéance des élus communistes. Cette mesure frappait soixante députés communistes et un sénateur. Les Lemberger estimèrent que cette dernière disposition était la suite logique des précédentes et qu'il fallait maintenant compter avec un parti communiste clandestin. Mais dans l'ambiance qui régnait à l'époque en France, les communistes représentaient-ils encore quelque chose ?

Stéfa eut ses premières douleurs au matin du 10 mai 1940, alors que les sirènes lançaient sur Paris leurs cris lugubres annonciateurs de catastrophes. David et Guitele la conduisirent à l'hôpital Rothschild. En fin de journée, elle mit au monde une petite fille. Les Lemberger apprirent cette heureuse nouvelle alors que les premières précisions étaient données par la radio sur la gigantesque offensive allemande.

Les jours qui suivirent passèrent très vite. La Hollande, la Belgique, le Luxembourg capitulaient ou étaient submergés, la France était envahie.

Enfin ce jour arriva où les Lemberger décidèrent de quitter Paris pour fuir les Allemands...

Jean se leva. Il regarda son père qui continuait à ranger les affaires emballées à la hâte le matin. Serge était à la cuisine avec sa mère.

Cette folle équipée à travers Paris les avait brisés. Un exode manqué, une fuite avortée, se dit Jean. Puis, brusquement, il dit à voix haute : « Les Allemands, c'est pour demain. »

« Tiens, les voilà, regarde là-bas », dit Jean. Les deux frères arrivèrent place de la Nation à peu près au même moment que deux motocyclistes. Les Allemands prirent position à l'angle du faubourg Saint-Antoine. Jean et Serge n'hésitèrent pas. Ils s'approchèrent des deux hommes bientôt suivis par toute une bande d'enfants qui semblaient avoir attendu leur arrivée. Ils s'arrêtèrent tous à quelques mètres des Allemands.

Ils étaient grands et beaux. Ils avaient le teint hâlé et leurs uniformes étaient couverts d'une fine couche de poussière blanche. Ils souriaient. Finalement, pour mettre fin à cette situation qui les faisait apparaître comme des bêtes curieuses, ils firent signe aux enfants d'approcher. Ils leur distribuèrent des bonbons. Jean et Serge n'en prirent pas et décidèrent de s'éloigner. Serge, après un temps, remarqua à haute voix que, pour des hommes qui manquent de tout, de beurre, de pain, ces Allemands n'avaient pas l'air mal nourris. « Ils doivent avoir des ersatz », répondit Jean sans y croire. Tout ce qui se disait en France, et notamment au sein du parti, semblait contredit par l'apparence de ces Allemands. Jean pensa que leur entrée à Paris, sans

coup férir, prouvait amplement que les Allemands n'étaient pas ces fantoches privés de tout ravitaillement tels qu'ils étaient présentés par la presse française.

« On les a vus, ils ne sont pas si terribles que ça. » Serge attendit de voir l'effet produit par ses paroles. David ne réagit pas puis il haussa les épaules et s'écria : « Terribles ou pas, c'est eux qu'il faudra combattre, ce sont nos ennemis. »

Peu à peu, en cette journée du 14 juin, Paris se couvrit de soldats habillés de vert. Dans les jours qui suivirent, une étrange euphorie saisit les Lemberger. Il ne se passait rien. Le massacre général ne se produisait pas. Les Allemands ne s'étaient pas jetés sur les juifs et les démocrates. David raconta même, un soir, qu'il avait vu des commerçants juifs se servir de leur langue yiddish pour faire des affaires avec les Allemands.

Tout semblait devoir redevenir normal. Le retour de Nathan et de Marcel Skurnik rue des Immeubles-Industriels acheva de détendre l'atmosphère. Mais les histoires que Marcel raconta sur la campagne de France provoquèrent tout de même quelque inquiétude. L'effondrement des armées françaises était surtout celui du commandement. Des officiers avaient déserté laissant leurs hommes sans directives, abandonnés à l'ennemi. Il y avait des centaines de milliers de prisonniers. Il était naturel que les Allemands soient à Paris. Marcel raconta ensuite modestement dans quelles circonstances il avait été blessé sur le front et plus longuement sa convalescence à Aix-en-Provence. David dit que seuls les Russes pourraient contenir et vaincre les Allemands. Finalement, la victoire sur l'Europe occidentale ne signifiait pas grand-chose.

Un soir de la fin juin, Jean, accompagné de son frère, alla place de la Nation écouter un concert donné par l'armée allemande.

Les badauds, les vieilles femmes du quartier, les retraités, toujours à l'affût d'une distraction gratuite, étaient légion pour écouter du Wagner. Les Parisiens semblaient vibrer à l'unisson des cuivres allemands.

Le maréchal Pétain était devenu le chef de l'État français. La république semblait être partie en vacances. D'instinct, les Lemberger se méfiaient de cet homme qui avait été le premier ambassadeur de France auprès de l'Espagne de Franco. Les bruits les plus étranges couraient sur son entourage qu'on disait truffé de cagouleurs et de fascistes. Mais comment Pétain et son gouvernement pouvaient-ils s'intéresser aux juifs réfugiés de France alors que le pays tout entier était à reconstruire du moins moralement ? Une impression de

quiétude sinon de sécurité s'installa dans l'esprit de David Lemberger.

La première mesure antijuive prise par le gouvernement de Vichy, en juillet 1940, le surprit plus qu'elle ne l'inquiéta. Les juifs nés de parents étrangers étaient exclus de la fonction publique. « Si ce n'est que cela l'occupation allemande ! » fut son seul commentaire. Mais la rapidité avec laquelle cette mesure avait été prise semblait indiquer, aux yeux des Lemberger, qu'une série de dispositions viendrait limiter la liberté des juifs. Il fallait s'y attendre. Mais cela ne pourrait aller très loin. En tout cas ça ne serait rien de comparable avec ce qui s'était déjà passé en Pologne. Nathan, lui, pensa et dit que le véritable combat ne se déclencherait pas à cause des lois de Vichy mais en raison de l'intervention des Allemands. Dans son esprit, les Allemands agiraient avec brutalité dès qu'ils auraient pu s'organiser.

En septembre, on ordonna le recensement des juifs. David décida que les siens se soumettraient à cette obligation. Comment ne pas se déclarer juif, alors qu'on est né en Pologne, qu'on parle à peine le français et qu'on est façonnier en pantalons rue des Immeubles-Industriels ?... Il pensa que les autres, les vrais juifs français, hésiteraient à se soumettre à ce *diktat* des Allemands. Grande fut la surprise des Lemberger de voir le commissariat de la rue de Chanzy envahi par une foule volubile plus soucieuse de ne pas perdre son tour qu'inquiète de l'avenir. Il y avait là des Polonais bien sûr, mais aussi des Sépharades et beaucoup de bourgeois parlant un français des plus châtiés. David accompagné de Jean, l'interprète officiel de la famille, venait déclarer à un fonctionnaire qu'ils étaient juifs. « Après tout ce n'est pas un crime ! » dit David en prenant sa place derrière un homme d'une soixantaine d'années portant la Légion d'honneur. Lorsque le tour de cet homme arriva, le fonctionnaire lui demanda son nom :

« Dubois Pierre.

— Vous êtes juif ?

— Oui, monsieur le Commissaire.

— Mais, avec un nom comme cela... vous tenez absolument à vous déclarer comme juif ?

— C'est la loi, monsieur le Commissaire.

— Comme vous voudrez, dit l'homme en haussant les épaules. »

Voilà, les Lemberger étaient aussi en règle. Leur nom, leur adresse, la liste des membres de la famille et leur âge étaient désormais connus de la police. On n'avait pas demandé à David de décliner ses opinions politiques de sorte qu'il ne se sentait pas démasqué comme communiste et ce même sentiment de sécurité présent et anormal le

tenait toujours. Il voyait encore les camarades de sa cellule. Rien n'était changé par rapport à l'avant-guerre. On parlait beaucoup, on n'agissait pas en conséquence. Mais depuis l'arrivée des Allemands à Paris, on disait avec insistance que les membres du parti devraient se préparer à agir le moment venu sans autre précision. Nathan se taisait.

Jean et Serge décidèrent de renouer avec leurs amis du YASC (Yiddish Arbeiter Sport Club) où beaucoup d'enfants juifs de gauche, fils de travailleurs immigrés, se réunissaient pour faire du sport. Le ravitaillement était encore presque convenable, il n'y avait aucune raison de ne pas se dépenser physiquement. Ainsi, ils partaient avec quelques camarades le samedi soir camper dans la région parisienne. La réflexion politique n'était pas absente. On parlait de préparer des tracts contre les Allemands. Mais, pour le moment, au début d'octobre 1940, on ne pensait pas encore à agir.

C'est au sein du YASC que Jean remarqua pour la première fois un garçon timide, fils d'une famille de tricoteurs. Ce garçon n'était intéressé que par la poésie et la lecture. Jean se lia d'amitié avec lui, il s'appelait Marcel Rayman.

Au retour d'une sortie, les trois frères Lemberger apprirent que le gouvernement de Vichy avait promulgué un véritable statut des juifs.

Outre la révision des naturalisations obtenues après 1927, décrétée le mois dernier, les antisémites de Vichy avaient décidé qu'il était désormais possible de procéder à l'internement administratif des ressortissants étrangers de race juive. Cela signifiait en clair que les juifs non français pouvaient être jetés en prison sans aucune forme de procès. De plus, les juifs français ou étrangers étaient exclus des professions libérales et n'étaient plus autorisés à exercer une activité commerciale. C'était l'asphyxie économique. « Ils veulent nous faire crever de faim », dit Nathan.

David ne voulut pas que sa famille se mette à discuter de cette question.

« Bon, il y a des lois antijuives, on s'arrangera.

— Oui, maintenant il va falloir songer à agir », répondit Nathan avec une pointe d'insolence dans la voix.

En rentrant rue des Immeubles-Industriels, vers midi, Jean éprouvait un sentiment presque nouveau pour lui, celui d'être utile. Il serrait dans sa poche un objet que ses camarades et lui-même venaient de confectionner. Toute sa vie lui semblait tenir à ce morceau de bois pas plus grand qu'une boîte d'allumettes. Son esprit, tout son corps, se réduisaient à ce matériel qu'il détenait enfin. Il marchait allègrement et aurait bien siffloté un vieil air de chez lui si la désinvolture avait été de mise à un moment pareil, alors qu'il se sentait dépositaire de la

plus redoutable des armes de propagande.

En approchant de chez lui, son regard tomba sur les sacs de sable qui étaient censés protéger l'entrée de l'immeuble contre les bombardements. Il se dit qu'il était peut-être dangereux de rentrer à la maison avec un objet aussi compromettant dans sa poche. Il n'aurait voulu, à aucun prix, mettre en danger ses parents. Aussi décida-t-il de cacher la chose entre deux sacs de sable. Il s'approcha discrètement, regarda derrière lui et il procéda à la délicate opération. Il grimpa l'escalier quatre à quatre...

Pendant qu'il mangeait, il ne cessait de penser qu'il devrait, dès le début de l'après-midi, apporter l'objet à Marcel Rayman et aux autres camarades. Il se félicitait, tout en avalant la soupe aux carottes que sa mère avait préparée, d'avoir pris la sage précaution de planquer l'objet.

Il quitta en trombe l'appartement et dévala l'escalier.

David, en le voyant partir ainsi, se dit que son fils devait commencer à militer sérieusement et qu'il ne tarderait pas à devenir un communiste véritable. Il eut envie de rire et de dire gentiment à Guitele que finalement tout allait plutôt bien, malgré l'occupation et le statut des juifs, pour la famille Lemberger originaire de Skierniewice.

Jean était remonté. Il était pâle et essoufflé.

« On m'a pris l'objet !

— Quel objet ?

— Le tampon.

— Quel tampon ?

— Celui que nous avons fabriqué.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? »

Jean se calma. Il raconta comment ses camarades et lui avaient confectionné à l'aide de vieilles chambres à air et de pneus de bicyclette un tampon d'imprimerie pour fabriquer des tracts. Ils avaient découpé les lettres dans le caoutchouc et les avaient collées sur une petite planche de bois.

David s'assit.

« Et qu'est-ce qui est écrit sur ton tampon ?

— Chassons l'occupant. »

Puis Jean raconta qu'il avait caché le tampon entre deux sacs de sable devant l'entrée de l'immeuble.

« La concierge », dit Guitele.

David et Jean descendirent. En voyant son fils pleurer, David fut pris d'une infinie tristesse qui recouvrait presque entièrement la peur qu'il éprouvait à l'idée d'une dénonciation aux Allemands.

La concierge dit qu'elle n'avait rien vu et Jean pleura de plus belle.

Finalement, David se jeta aux pieds de la femme en la suppliant de

rendre le tampon. Elle continua de dire qu'elle n'était au courant de rien, puis elle ajouta malicieuse :

« Mais dites-moi, qu'est-ce que c'est que ce tampon que vous avez perdu ? »

David proposa de lui donner de l'argent si elle ne disait rien à la police.

Sans répondre, la concierge rentra dans sa loge puis elle revint tenant dans sa main un petit paquet enveloppé de papier journal.

« Voilà », dit-elle. Elle refusa le billet de cinquante francs que David lui tendait en murmurant des paroles de remerciements.

Jean raconta à son père qui s'était rassis devant la machine à coudre, comme si de rien n'était, qu'ils avaient imprimé un bon nombre de tracts grâce à ce tampon et que, de plus, ils avaient fabriqué d'énormes affiches. Ils lançaient les tracts dans les marchés, parce qu'il y avait beaucoup de monde et qu'ils pouvaient passer inaperçus. Ils collaient les affiches un peu avant minuit, quelques instants avant le moment du couvre-feu. Outre Marcel Rayman et Serge, leur équipe comprenait un garçon non juif du quartier, il s'appelait Ferro et partageait entièrement les vues des frères Lemberger. Il savait même, ajouta Jean avec une pointe de fierté, quelques mots de yiddish. Serge était le plus âgé. Il était responsable de la petite équipe.

Un soir Serge ne rentra pas. L'heure du couvre-feu avait pourtant sonné ; toute la nuit les Lemberger attendirent leur fils. Nathan et Jean savaient que leur frère était allé coller des affiches...

Le lendemain vers 10 heures, Serge le chétif arriva enfin.

« Où as-tu passé la nuit ?

— À la Kommandantur. »

Il raconta son aventure. Ses camarades et lui-même avaient organisé une opération nocturne de collage d'affiches. Les choses s'étaient bien passées, mais Serge avait dû attendre, au point convenu, le retour de tous ses camarades de manière à s'assurer qu'ils étaient tous bien rentrés. Après le passage du dernier d'entre eux, il se dirigea vers la rue des Immeubles-Industriels. Il était minuit. Il fut surpris par une patrouille allemande. Durant l'hiver 1940-1941, seule la police française assurait la sécurité de Paris mais après le couvre-feu, cette responsabilité incombait aux Allemands. Très ému, Serge suivit les soldats. C'était des hommes jeunes, sympathiques, revêtus de beaux uniformes et portant des casques et des armes qui donnaient une impression de puissance et de propreté sans parler de leurs bottes à la fois souples et martiales. D'autres passants attardés furent cueillis par les Allemands. Vers 1 heure du matin toutes les personnes arrêtées furent conduites à la Kommandantur. Serge s'étonna que nul ne songeât à relever leur identité ou à les interroger. Au bout d'une demi-

heure, un soldat d'un certain âge, l'air débonnaire, apporta une montagne de bottes. Il y en avait au moins cinquante paires de toutes les tailles. On distribua des brosses et du cirage. Et durant toute la nuit les Parisiens ayant violé les instructions de l'occupant concernant le couvre-feu durent cirer les bottes allemandes. À mesure qu'il se confirmait que ce serait là la seule sanction, Serge reprenait confiance. Il parlait peu pour ne pas dévoiler, par son accent, son origine étrangère, mais il souriait à tout le monde. À 9 heures du matin, ils étaient libérés, à 10 heures il était rentré chez lui.

Le seul qui ne se réjouit pas de l'événement fut Nathan. Il dit que les choses changeraient nécessairement et que, pour le moment, les Allemands n'avaient pas décidé d'imposer leur loi. En effet, les mots d'amitié, le caractère correct des occupants, les premières tentatives de coopération politique étaient la règle dans les rapports franco-allemands, mais on sentait bien dans les rues de Paris que les choses ne pourraient durer ainsi. Les Français éprouvaient un besoin de pureté qui était inexprimé pour le moment. On avait mauvaise conscience. Ils réagiraient un jour à l'exemple du courage des Britanniques. L'Angleterre prouvait chaque nuit, au cours d'une interminable bataille aérienne, qu'on pouvait lutter victorieusement contre la puissance allemande. Et les Allemands eux-mêmes étaient trop calmes, trop appliqués à bien faire leur métier d'occupants pour que, le moment venu, ils ne sachent pas montrer les dents et, ajouta Nathan, « s'en servir ».

Mais, chez les Lemberger, on rit beaucoup de l'aventure qui était arrivée à Serge.

Au début de 1941, quelques restrictions furent imposées aux Parisiens. Le ravitaillement se faisait moins bien et le rationnement provoquait mauvaise humeur et inquiétude. Le statut des juifs avait théoriquement rejeté de la communauté française les israélites français, mais les étrangers qui semblaient les plus visés restaient étonnamment hors du champ d'application des mesures antisémitiques. Ils ne pouvaient être chassés des administrations ni perdre leur situation dans la presse ou le cinéma, ni être dénaturalisés. Pour ce qui était des professions commerciales, certes, la gêne était plus réelle. Mais les petits commerçants étaient paradoxalement moins touchés que les gros, ce qui n'était pas pour déplaire aux marxistes qu'étaient les Lemberger.

On disait bien que dans la zone sud, les choses allaient plus mal psychologiquement et notamment que l'absence des Allemands aurait dû amener les Français de Vichy à n'appliquer aucun statut des juifs, mais les Lemberger pensaient que, sans aucun doute, le fait d'être en contact avec les nazis créait une situation bien plus difficile que ce petit antisémitisme de la zone sud, qui, comparé à celui qui se

développait en Pologne, leur paraissait bien bénin.

Un jour, Jean entendit deux hommes dire que le pasteur Bœgner avait officiellement protesté contre le statut des juifs. Cet homme respecté était, d'après ce qu'on disait, le président de la Fédération protestante de France, mais il agissait à titre personnel. Jean pensa que ce pays était bien curieux. Les protestations contre l'injustice étaient une tradition, mais personne ne semblait vouloir s'opposer physiquement, violemment, à l'injustice. Ce genre d'action, ce sursaut semblait, aux yeux des Lemberger, étranger à la mentalité française.

C'est à la même époque que fut créé le Commissariat général aux Questions juives.

Ce devait être en avril 1941, l'amiral Darlan, le vice-président du Conseil, avait fondé sous son autorité cet organisme dont le but avoué était de faciliter l'application de la législation antisémitique. On avait choisi, pour diriger ce Commissariat général aux Questions juives, un ancien ministre de Pétain, un nommé Xavier Vallat. Les photos de ce personnage, publiées par les journaux, le faisaient ressembler, aux yeux des Lemberger, au type même du bon Français. Xavier Vallat était un ancien combattant ; il portait un monocle noir car il avait perdu un œil au cours de la grande guerre. C'était pourtant un antisémite par profession.

Ainsi la volonté du gouvernement de Vichy de pousser les Français à l'antisémitisme trouvait sa personnification en ce nouveau commissaire général. Mais, visiblement, tous les efforts pour donner naissance à un antisémitisme à *la française* ne semblaient pas couronnés de succès. Les Français, de toute évidence, ne voulaient pas croire au mythe de la race inférieure. Bien sûr, se dit Jean, les juifs ne sont pas des Aryens, mais les Français non plus. Cette simple évidence n'échappait pas à l'esprit logique des Français. L'antisémitisme restait l'affaire des Allemands non celle des Français. Les mesures véritablement brutales avaient été prises par l'occupant, ainsi, l'expulsion des juifs d'Alsace-Lorraine dès le 16 juillet 1940, le recensement des juifs, l'interdiction faite aux juifs de rentrer en zone occupée, l'ordre de marquer tous les magasins juifs de façon distinctive, la nomination de gérants pour les entreprises juives laissées à l'abandon ; toutes ces dispositions furent prises par les Allemands, avec la complicité de Vichy, dès l'été 1940 mais, apparemment, les Français avaient tenté de limiter leur action au domaine des mesures de caractère politique et administratif contre les étrangers et vexatoires ou économiques contre les Français. Ce nouveau commissaire général allait-il changer les choses ? Son premier voyage officiel fut pour l'ambassadeur d'Allemagne à Paris, Otto Abetz, puis l'ancien combattant de la guerre de 1914-1918 fut

reçu par le lieutenant SS Dannecker, l'adjoint de Knochen, lui-même chef du service de sécurité de la Gestapo, le redoutable SD, puis Vallat alla prendre les instructions du général von Stülpnagel, haut commandant de l'armée allemande en France. Tous ces détails, la presse les avaient donnés de sorte que les Lemberger commençaient à craindre que l'antisémitisme français ne prenne peu à peu une dimension allemande et, par conséquent, désormais, réellement dangereuse. Et pourtant les Français des quartiers populaires de Paris restaient de glace. David dit à ses enfants que, devant une telle incitation à la haine, il y a longtemps que les Polonais auraient organisé des pogroms. David admirait d'autant plus les Français. Nathan faisait souvent remarquer que les commerçants en général, et surtout les petits boutiquiers, se réjouissaient quelquefois ouvertement des mesures antijuives, mais il était obligé de reconnaître que tout sentiment de haine raciale était absent des rues de Paris. Et Nathan concluait toujours ses discours sur ce point par une sinistre prophétie : « Bientôt les Allemands balayeront tout cela, alors il faudra agir. »

« Moi je vous dis qu'il ne faut pas y aller, il ne faut pas répondre, il faut faire le mort. » David était rouge de colère et sa voix tremblait. Mais il jouait perdant, il savait qu'il ne serait pas écouté par ses fils, car le parti communiste avait donné l'ordre de répondre à la convocation de la police française.

« Qu'est-ce qu'on risque ? dit Serge, ils peuvent tout au plus nous faire travailler. Le travail ne nous fait pas peur, on travaille depuis toujours. En revanche, si nous ne répondons pas à la convocation, nous risquons de graves sanctions.

— Rien ne peut être pire que ce qui nous attend. » La parole de David était tombée comme un couperet. Ils se turent tous, Nathan, Serge, Jean, Marcel et Stéfa. Guitele n'avait pas dit un mot depuis que la concierge lui avait remis trois enveloppes « qu'un agent lui avait apportées ». Ils avaient tous lu et relu la lettre de la préfecture de police, d'abord sans la comprendre puis avec inquiétude :

« Paris, le 10 mai 1941,

Monsieur Lemberger Serge est invité à se présenter, en personne, accompagné d'un membre de sa famille ou d'un ami, le 14 mai 1941, à 7 heures du matin, au commissariat de la rue Chanzky. Prière de se munir de pièces d'identité. La personne qui ne se présenterait pas aux jour et heure fixés s'exposerait aux sanctions les plus sévères. Le commissaire de police. »

Nathan et Marcel Skurnik avaient reçu la même convocation. Tous regardaient David. À vrai dire, ils ne comprenaient pas son scepticisme. Pourquoi manifester une telle volonté de résistance à un ordre de la police française ? Quand on veut emprisonner les gens, on

ne leur demande pas de venir avec un ami. Serge insista : « Tout au plus, voudront-ils nous faire travailler.

— N'y allez pas ! » hurla David.

Lentement on prit conscience que le vieux militant du parti communiste polonais avait peut-être une sensibilité à fleur de peau et des réflexes de révolte que la vie en France ne justifiait pas. On lui fit remarquer que ni lui-même ni Jean n'avaient été convoqués. On néglige les gens de plus de cinquante ans, on ne prend pas les jeunes de moins de dix-huit ans.

Puis les Lemberger allèrent aux nouvelles. Ils parcoururent la rue des Immeubles-Industriels, frappèrent à la porte de leurs amis. Bien vite, il s'avéra que seuls les Polonais, les Tchèques et les apatrides étaient ainsi appelés à se présenter dans les commissariats. David fut surpris de constater que ses amis n'étaient pas inquiets outre mesure, personne ne pensait que quelque chose de grave se préparait. La plupart des juifs estimaient qu'il s'agissait d'un contrôle d'identité supplémentaire, d'une vérification policière de routine. Les vieux communistes eux-mêmes se moquaient affectueusement de David. « N'oublie pas que nous sommes en France, nous sommes convoqués à la police française, non à la Gestapo ! »

L'inquiétude de David tomba un peu. Mais il sombra dans un silence de mauvais augure chez lui. Guitele continuait de se taire.

Jean et David se mirent à courir. Le vieil homme soufflait mais il allait aussi vite que son fils. Ils arrivèrent hors d'haleine rue des Immeubles-Industriels. Ils gravirent l'escalier quatre à quatre. Ils poussèrent la porte :

« Vite, maman, prépare du linge et de la nourriture. Ils ont été arrêtés. » Stéfa, tenant sa fille dans les bras, s'approcha. « Comment arrêtés ? » David avait du mal à reprendre son souffle. Il ne pouvait prononcer une parole.

Tout en aidant sa mère à réunir quelques affaires, Jean donna, d'une voix hachée, des détails sur la façon dont les choses s'étaient passées.

« Nous sommes arrivés à 7 heures précises rue Chanzy. Il y avait un monde fou, à peu près tous des hommes. L'atmosphère était mauvaise. Nous avons tout de suite compris que quelque chose de désagréable se préparait. Déjà, le fait que de nombreux autobus vides stationnaient devant le gymnase Japy et aux alentours nous avait inquiétés. Dès l'ouverture des portes, comme toujours, les gens se sont bousculés pour entrer ; chacun était accompagné d'un parent ou d'un ami. Au bout de quelques minutes on vit sortir quelques personnes qui semblaient très émues et qui s'éloignaient en courant. Nous étions un peu rassurés. On entra dans ce gymnase, mais on en sortait aussi.

Bien vite, nous avons remarqué que ne ressortaient que des femmes ou des juifs âgés... probablement ceux qui accompagnaient les personnes convoquées. On les pressait de questions, mais au début personne ne répondait. « Que se passe-t-il ? » Finalement, une vieille femme qui ne pouvait courir nous a dit : « On les garde. » Lorsque le tour des nôtres est arrivé, les choses se sont passées très vite.

« — Lemberger *Serge* ? vous êtes en état d'arrestation. La personne qui vous accompagne peut aller chercher des vêtements chauds et du ravitaillement. Au suivant.

« — Lemberger Nathan ?

« — Skurnik Marcel ?

« À notre tour, nous avons quitté le gymnase. Dehors les gens savaient maintenant parfaitement qu'on allait les arrêter, personne n'a songé à fuir. Il est vrai que quelques policiers surveillaient discrètement les alentours et auraient certainement empêché toute tentative de fuite de la part d'un homme jeune. »

Guitele profita du silence qui suivit le récit de Jean pour dire en yiddish :

« Qu'est-ce que c'est que ces autobus ? »

David qui était maintenant assis répondit : « Ce sont les autobus parisiens, verts, avec une plate-forme. » Il pensa que ce détail rassurerait sa femme. Elle ne dit rien.

Quand David et Jean arrivèrent à nouveau au gymnase Japy, l'agitation était extrême. Plusieurs autobus étaient déjà partis, mais la foule restait là à attendre des nouvelles. Il était 9 h 30 et les ménagères du quartier commencèrent à faire leur apparition. Elles se mêlaient aux groupes de juifs, mais ne s'attardaient pas trop dès qu'elles comprenaient, plus ou moins, ce qui se passait.

David entraîna Jean dans le gymnase. Il avait bien compris qu'il ne fallait pas le faire puisque de nombreuses femmes qui portaient de pauvres baluchons attendaient à l'extérieur. Visiblement David obéissait à un mouvement de révolte. Il voulait défier les policiers français.

« Que voulez-vous ?

— Nous avons des affaires à remettre, dit-il avec un fort accent yiddish.

— Attendez dehors comme les autres.

— Ah bon, mais pourquoi avez-vous arrêté mes fils ?

— Dehors, dehors, dehors, ne créez pas d'incident. »

Le policier était insistant, mais il ne forçait pas la voix. Jean poussa son père hors du gymnase, précisément au moment où un groupe de prisonniers était dirigé vers un autobus. Nathan et Serge émergeaient du groupe par leur haute taille. Marcel était derrière eux. Des femmes se précipitèrent. Elles embrassaient longuement les leurs

et formaient une sorte de barrière que David et Jean ne purent franchir pour s'approcher des autres Lemberger. C'est par-dessus la tête des mères et des épouses que Jean réussit à remettre à ses frères les petits colis préparés par Guitele. David était un peu à l'écart. Il regardait avec insistance ses enfants mêlés au groupe d'autres enfants d'Israël une fois de plus arrêtés, rassemblés, parqués, dirigés vers quelques lieux mystérieux de persécution et peut-être de mort. Il sentait gonfler en lui un sentiment de haine, celui qu'il avait si souvent éprouvé au camp de Bereza-Kartuska, non pas tellement au sujet de son propre sort, lui était un militant conscient, il était dans l'ordre des choses qu'il souffrît, mais à la vue de quelques jeunes gens idéalistes, sans passé politique, innocents de tout engagement véritable, des hommes en tout point semblables à ceux qu'on embarquait aujourd'hui, des visages sympathiques, interrogateurs, reflétant à la fois la bonté et la crispation inquiète.

Pendant des heures, ils roulèrent en Île-de-France. Le printemps éclatait de toute part, l'ombre du matin s'était dissoute et une lumière tendre perçait le voile horizontal. Dans l'autobus aux larges vitres, l'animation fébrile et inquiète du départ était tombée. On déchiffrait le nom des villages traversés. On constatait avec satisfaction que la direction prise était celle de l'ouest. Peut-être la zone sud, non occupée, pensaient certains. On questionna le policier de l'escorte, il ne dit rien. On lui demanda s'il rentrerait dormir chez lui le soir même. Il fit un signe affirmatif. On comprit qu'on ne s'éloignerait pas trop de Paris. Personne n'eut plus de doute lorsqu'un autobus vide passa dans l'autre sens.

Nathan dit : « On entre dans le Loiret. » Il avait déchiffré une borne au passage. « Peut-être Orléans », dit Serge. L'autobus dans lequel il se trouvait ralentit sa course. On s'aperçut qu'il avait maintenant devant lui un autre véhicule des transports parisiens. Aux carrefours, des gendarmes ouvraient la voie. On comprit que le lieu de destination n'était plus très loin, il devait être 2 heures de l'après-midi.

« Beaune-la-Rolande, tout le monde descend », dit un plaisantin qui, durant tout le voyage, avait entretenu une bonne humeur artificielle parmi les juifs en état d'arrestation.

En fait, Nathan et Serge découvrirent bien vite qu'ils entraient dans un camp de prisonniers, des barbelés, un mirador, des gendarmes français. Chaque autobus déversait son chargement dans le terre-plein central. Les hommes se rassemblaient spontanément par petits groupes autour de leurs bagages. Les gendarmes semblaient indifférents à ce que leurs prisonniers pouvaient faire. Les chauffeurs d'autobus, après s'être un peu dégourdi les jambes, repartaient. Ils semblaient plus souriants qu'à l'aller, heureux probablement d'en avoir fini avec cette aventure.

Après trois ou quatre heures d'attente, tous les prisonniers furent dirigés vers les cantonnements.

En quelques jours, la vie s'organisa presque harmonieusement. Ceux qui voulaient gagner quelques sous furent bientôt autorisés à aller travailler chez les paysans des environs. On admit même, pour éviter les aller et retour inutiles, qu'ils dorment chez leurs employeurs. On avait le droit d'écrire et de recevoir du courrier et même un colis par semaine. Le dimanche, il arriva aussi que des parents soient autorisés à entrer dans le camp pour voir leurs enfants.

Mais ce qui étonna le plus Serge, fut la rapidité avec laquelle ces hommes emprisonnés organisèrent une véritable vie culturelle. Chaque soir, vers 6 heures, il pouvait aller suivre un cours de physique nucléaire. Leur professeur était un savant polonais qui expliquait fébrilement la désintégration de l'atome et ses multiples applications à l'industrie et à des fins militaires. Tard dans la nuit Serge lisait un manuel de physique élémentaire qu'il avait pu se procurer à la bibliothèque. Nathan et Marcel Skurnik assistaient à toutes les activités du camp. Ils étaient de toutes les conférences. Leur but était aussi de découvrir dans la foule des prisonniers ceux qui seraient susceptibles de s'organiser en cellule de résistance ; mais les raisons de mécontentement étaient insuffisantes, les juifs de Beaune-la-Rolande n'avaient, à vrai dire, aucune revendication majeure à formuler pour le moment sinon celle de la liberté. Le ravitaillement était certes insuffisant, mais tous les Français n'étaient-ils pas logés à la même enseigne ? L'organisation médicale dont les nombreux médecins juifs du camp s'occupaient en toute liberté, était acceptable. Seuls les médicaments manquaient.

Un jour, un dignitaire nazi visita le camp. Il y eut un peu plus d'ordre, un peu moins de laisser-aller ; les gendarmes semblaient un peu plus renfrognés mais ce fut tout. Depuis, il y eut des visites régulières des Allemands mais aucune aggravation véritable du régime des prisonniers.

Les lettres que David et Guitele recevaient de Nathan et de Serge, celles de Marcel à Stéfa témoignaient d'un réel optimisme. La belle saison aidant, on pouvait croire que les jeunes juifs étaient gardés à la campagne, dans leur propre intérêt. Pourtant David était inquiet. Il n'avait pas aimé le ton de l'article d'un journal qu'il avait déchiffré le lendemain du départ de ses enfants.

Paris-Midi écrivait le 15 mai 1941 : « Cinq mille juifs étrangers ont passé leur première nuit dans un camp de concentration. Cinq mille parasites de moins dans le grand Paris qui en avait contracté une

maladie mortelle. La première ponction est faite, d'autres suivront. »

David craignait que les lettres qu'il recevait fussent inspirées par le désir de ne pas inquiéter de vieux parents. Guitele et lui décidèrent d'aller voir eux-mêmes comment les choses se passaient vraiment.

Un dimanche, à la mi-juin 1941, un mois environ après le départ de leurs enfants, les Lemberger prirent le train pour Beaune-la-Rolande. Guitele était chargée d'un énorme colis de victuailles et de vêtements. Ils durent marcher une bonne demi-heure avant d'atteindre le camp. D'autres familles étaient descendues du même train, de sorte que toute une petite troupe se dirigeait vers le lieu d'internement.

« Tiens, il y a du monde », dit Jean. De nombreuses personnes étaient groupées devant l'entrée.

« Ils doivent attendre leur tour », dit Stéfa. Bientôt les Lemberger et tous ceux qui avaient pris le même train se mêlèrent à la foule de ceux qui étaient probablement là depuis l'aube.

« Pas de visites ! » La nouvelle était reprise en français, en yiddish et dans presque toutes les langues d'Europe centrale.

Les gendarmes de garde ne savaient comment expliquer cette mesure. Ils répétaient de temps en temps qu'il n'y avait aucun espoir de voir les prisonniers, qu'ils ignoraient si la mesure était définitive ou provisoire, qu'il leur était impossible de transmettre les colis. Ils concluaient en disant qu'il y avait eu trop d'abus.

Peu à peu les visiteurs s'éloignaient de l'entrée. Ils se répartirent le long des barbelés de la façade principale dans l'espoir d'apercevoir un des leurs. Mais il semblait bien que les prisonniers n'avaient pas le droit de s'approcher des limites du camp. Les Lemberger firent le tour du camp. Ils marchaient les uns derrière les autres, le visage tourné vers l'intérieur de l'enceinte.

Brusquement David dit : « On rentre. » Alors Guitele, après l'avoir regardé une fraction de seconde, brandit le colis qu'elle portait et, après avoir pris un peu d'élan, le lança par-delà les barbelés. « Cela servira au moins à l'un des nôtres. »

Une autre femme, accompagnée d'une petite fille, un moment interloquée par le geste de cette mère juive, prit le paquet que sa fille portait et, à son tour, le jeta au milieu du camp. Les deux colis ne tombèrent pas très loin l'un de l'autre. Ils étaient comme deux taches au milieu de ce pré vert tendre. Les Lemberger s'éloignèrent. Lourdemment, ils reprirent le chemin de la gare. Guitele se retourna et regarda encore les deux pauvres paquets comme si elle adressait une sorte d'adieu à ses fils.

Le samedi suivant, Jean devait aller camper avec ses amis du YASC

sur les bords de la Marne. Quelques instants avant qu'il n'eût bouclé son sac à dos une nouvelle formidable éclata rue des Immeubles-Industriels. Les Allemands ont attaqué la Russie. David était rentré à la maison, rouge d'une joie contenue. « Enfin, cette fois, ça y est. Les Allemands sont finis. » On sentait bien que se réconciliaient enfin en lui ses deux idéaux. Les juifs et les communistes étaient désormais, au su et au vu de tous, réunis dans le même combat. Il exultait. Jean se mit à sauter sur place comme s'il était possédé. Guitele et Stéfa les regardaient faire, un pauvre sourire aux lèvres.

Jean prit son sac et se précipita dans l'escalier. Il avait hâte de retrouver ses camarades et de commenter la bonne nouvelle : en ce 22 juin 1941, le tournant définitif de la guerre était pris. Tant que le groupe de jeunes YASC se trouvait dans le train, ils restèrent relativement calmes, encore que, de temps à autre, l'un d'eux éclatât de rire ou que certains se dévisagent en souriant comme s'ils ne s'étaient jamais vus.

Arrivés à leur lieu de destination, un petit pré sur la rive même de la Marne, ils entreprirent une danse folle, sur de vieux airs révolutionnaires du folklore yiddish.

Leur escapade champêtre fut merveilleuse et Paris leur sembla, à leur retour, le dimanche soir, plus gai, plus humain qu'à l'accoutumée. Ils avaient rédigé des dizaines de nouveaux slogans pour les tracts qu'ils imprimaient durant la semaine et ils pensaient tous au plaisir qu'ils auraient à les distribuer sur les marchés.

Mais Radio-Paris, dès ce dimanche soir, commençait à parler de victoire éclair des armées allemandes. Personne n'y crut. Les jours suivants, pourtant, les journaux annonçaient que la guerre de Russie était pratiquement finie... David continua à espérer. Il disait, après de longs instants de silence : « Attendons l'hiver, attendons l'hiver. »

« Ils ont osé les exécuter ! » David était pris d'une rage froide. Samuel Tsyzelman et Henri Gautherot étaient deux militants. Ils avaient été blessés et faits prisonniers au cours d'une manifestation organisée près de la République, le 13 août. Des centaines de Parisiens avaient, ce jour-là, parcouru les rues du quartier aux cris de « Vive la France ! » « À bas l'occupant ! » Le lendemain, une affiche rouge du commandant allemand du Grand Paris avait annoncé que les deux hommes étaient condamnés à mort et qu'ils seraient exécutés, et aujourd'hui, 19 août, ils ont été passés par les armes dans le bois du Plessis-Robinson.

« Il va y avoir de nouvelles mesures contre nous, je préfère aller dormir ailleurs ce soir », dit David. Une fois encore son vieux réflexe de militant le conduisait à rechercher provisoirement la clandestinité. Il confia la responsabilité des femmes de la famille à Jean et partit

confiant sachant qu'il ne pouvait rien arriver aux femmes et aux enfants.

Dès l'aube du 20 août, le quartier était bouclé, Jean s'en aperçut en voulant se rendre au Quartier latin où il avait rendez-vous avec un camarade. Un barrage composé de soldats allemands, de policiers français, entourés de quelques fascistes français à bérets et à insignes. Tout le onzième arrondissement et une bonne partie du douzième étaient ainsi coupés du reste du monde. On pouvait entrer dans le secteur, on ne pouvait pas en sortir...

Jean

Jean éprouvait un sentiment de sécurité qui s'exprimait par la volonté de défier les Allemands. Il longea le barrage pendant de longues minutes. Les policiers français interpellaient tous les passants, ceux qui portaient la mention *juif* sur leur carte d'identité étaient arrêtés et groupés sous la surveillance des soldats allemands. Certains protestaient, notamment des Français qui faisaient valoir leur qualité d'anciens combattants de 1914-1918, comme si cette guerre-là n'avait pas été faite à la même armée allemande qui, aujourd'hui, les arrêtait.

Au milieu de la matinée, les rues des onzième et douzième arrondissements se vidèrent. Les juifs restaient chez eux, prévenus que les arrestations se faisaient sans discernement. Jean revint rue des Immeubles-Industriels, il flâna un peu sur le trottoir, s'arrêtant devant les devantures, rêvant devant une vieille réclame de chocolat. Il se sentait protégé par son âge... mais la rue était maintenant déserte. Il se rapprocha de chez lui, traîna un instant devant la porte cochère, s'assit sur un sac de sable... Au bout de la rue, un groupe d'hommes avançait. Le noir de l'uniforme des policiers parisiens se mêlait au vert sombre de la tenue des Allemands. Il distingua quelques bérets basques... les fascistes. Jean rentra. Mais il ne voulut pas monter chez lui. Il souhaitait savoir comment les choses se passaient.

C'est sans angoisse qu'il vit un agent de police frapper chez la concierge. Les Allemands gardaient la porte. Entre eux il y avait les civils français du groupe fasciste. Jean se mit à califourchon sur la rampe d'escalier et regarda.

Le policier tenait à la main une feuille de papier. Jean ne fut pas ému outre mesure d'entendre le nom de son père. La concierge donna avec empressement les renseignements demandés. Sans trop se presser, les hommes passèrent devant Jean qui s'était un peu écarté. Ils ne le regardèrent pas vraiment. Quelques minutes après, Jean

entendit des cris de femme, puis des pas précipités dans l'escalier. Il vit passer deux voisins solidement tenus par les Allemands. La concierge apparut.

« Il en manque un, dit le chef de détachement, David Lemberger, vous ne savez pas où il est ? » La femme fit un signe négatif de la tête. Elle réfléchit une fraction de seconde.

« Ah ! vous cherchez David Lemberger, voilà son fils, il sait peut-être où se trouve son père. »

Jean se fit tout petit.

« Quel âge as-tu ? dit le policier.

— Dix-sept ans.

— Et tu ne sais pas où est ton père ?

— Non. »

Le policier qui avait l'air de commander prit son subordonné par la manche et dit :

« Bon, c'est un gosse, laissez-le. »

Un des fascistes français, tout bardé de baudriers et d'insignes, s'approcha. Il portait des lunettes et avait le visage marqué de boutons. Il saisit Jean par les épaules et s'adressa aux Allemands par-dessus l'épaule des policiers français :

« On l'emmène, on le relâchera quand le père se sera livré (puis il se retourna vers la concierge), dites-le à la famille. »

De toutes les maisons de la rue des Immeubles-Industriels sortait une foule d'hommes juifs scrupuleusement encadrés par des soldats allemands. Jean se trouva placé au cœur du groupe comme si on avait encore un peu honte d'arrêter un adolescent, à grand renfort de mousquetons et de mitraillettes. Il eut envie de pleurer à l'idée que sa mère allait sombrer dans le désespoir et que son père se sentirait moralement responsable de son arrestation. Confusément, il pensait que les choses allaient s'arranger pour lui... puis il se dit qu'il pourrait peut-être retrouver ses frères à Beaune-la-Rolande. Il fit un effort pour se rappeler les détails, pas trop désagréables, de leur vie là-bas.

Au commissariat, au moment de décliner son identité, Jean essaya d'expliquer qu'il n'avait que dix-sept ans et qu'il avait été arrêté par erreur.

« Tu es juif, non ? Alors tais-toi. »

Un peu plus tard, il tenta de préciser qu'il avait deux frères à Beaune-la-Rolande et qu'il voudrait bien, si cela était possible, être affecté au camp où ils se trouvaient.

Mais tout le monde était débordé, les fonctionnaires du commissariat, les gardiens de la paix, les unités de l'armée allemande qui se contentaient de monter la garde autour des prisonniers. Il en arrivait de partout. On pouvait facilement faire la différence entre les juifs français et les autres. Les uns protestaient sans arrêt, ils

s'adressaient aux policiers, aux autres détenus, à eux-mêmes, au ciel, disant que le maréchal Pétain ne manquerait pas de les faire libérer sur-le-champ s'il était mis au courant de leur situation, parlant des conventions d'armistice, de la convention de Genève, de l'honneur de la France, les autres ne disaient rien ou si peu. Quelques vagues conversations s'amorçaient à voix basse, quelquefois en yiddish, chacun cherchait à savoir l'origine de chacun et déjà on se classait, on se réunissait par affinités.

Tout alla très vite. Le rassemblement, les autobus verts, les attentes interminables, un lieu de rassemblement que Jean ne connaissait pas sur la rive gauche et puis un voyage, vite interrompu, jusqu'à Drancy.

La nuit tombait. Jean comprit tout de suite que ce lieu de détention ne ressemblerait pas à Beaune-la-Rolande. Drancy était tristement urbain.

De grandes bâtisses de béton découpaient leur masse sombre dans la nuit estivale. Une faible lumière éclairait l'entrée de chaque maison de cet ensemble de bâtiments qui formaient un grand U. Tout autour, des gravats, des amoncellements de planches et de pierres. Des gendarmes assuraient la surveillance des premiers groupes arrivés. Les hommes à képi étaient répartis devant chaque immeuble et dirigeaient les prisonniers vers l'intérieur. Ceux qui étaient dans le même autobus que Jean durent attendre un long moment dans la cour. Quelques conversations s'engageaient. « Ce sont des HLM inachevées, personne n'a jamais vécu là. » « J'espère qu'on aura bientôt quelque chose à manger. » « Comment prévenir les familles ? Ma femme doit être folle d'inquiétude. » Jean ne disait rien.

Ils gravirent un escalier inégal jusqu'au quatrième et dernier étage puis pénétrèrent dans une vaste salle. Le sol était en ciment sans carrelage. Il y avait des bosses et des creux, de gros fils de fer sortaient des piliers en béton. Il était impossible de marcher sans se tordre le pied. Ils s'assirent tant bien que mal le dos appuyé au mur et attendirent. Beaucoup espéraient recevoir une soupe ou quelque chose à manger. D'autres s'inquiétaient à l'idée de passer une nuit à même le sol, sans couverture ni matelas. Brusquement la lumière s'éteignit. Un gendarme parcourut les couloirs en criant : « Silence, couvre-feu, dormez. »

Jean se tassa dans un coin. Il avait faim et aussi un peu froid, mais, pour l'heure, il était angoissé à l'idée qu'il n'y avait plus de garçons à la maison et que son père allait devoir s'occuper seul de Guitele, de Stéfa et de sa fille. Il se reprochait amèrement d'avoir flâné dans les rues, d'avoir défié les policiers en restant devant la loge de la concierge. S'il s'était caché, rien de tout cela ne serait arrivé. Il trouva une sorte de sommeil.

Dès l'aube, les gendarmes les réveillèrent tous. Ils devaient se rassembler sur le terre-plein central. Le jour, la masse de béton paraissait moins monstrueuse. Il soufflait un petit vent humide. Les hommes commençaient à se montrer. La métamorphose de leur apparence était évidente. Il avait suffi d'une nuit pour que ces hommes ressemblent à des clochards, les vêtements fripés, leur chemise sale, la barbe, les cernes sous les yeux, leurs cheveux dépeignés, ils avaient l'air de repris de justice. Beaucoup se pressaient autour de quelques robinets pour boire leurs premières gorgées d'eau depuis vingt-quatre heures. D'autres cherchaient des latrines. Un homme jeune, tout près de Jean, regarda ses compagnons avec une lueur de mépris dans le regard. Il sortit de sa poche une cigarette tordue qu'il alluma à grand-peine. Il grommela : « Les pauvres mecs. »

Un gendarme tenta d'attirer l'attention des quelques trois ou quatre mille prisonniers. Il finit par obtenir un peu de silence. Puis il lut rapidement le règlement du camp. Jean n'écouta pas, il retint simplement quelques principes, tout en se disant qu'il aurait été préférable de prévoir le ravitaillement, et de maigres couvertures pour passer la nuit, plutôt qu'un règlement théorique : il était interdit de parler aux gendarmes, interdit de quitter les chambres en dehors des heures de promenades, interdit de fumer, de regarder par les fenêtres. Les prisonniers ne recevraient ni correspondances ni colis. Le texte était signé de l'amiral Bard, préfet de police.

Au troisième jour de leur détention, ils eurent droit à un peu de café et à midi une soupe fut distribuée. Mais il y avait peu de gamelles et presque pas de cuillers. Les attentes étaient interminables et l'énervement général. Si une nuit sans sommeil avait transformé ces hommes en des condamnés de droit commun, près de trois jours de jeûne les faisaient ressembler à des bêtes. Ils se traînaient deux fois par jour de leur chambrée jusqu'à la cour centrale pour l'appel ; entre-temps, la plupart restait assis dans les chambres, hébétés, à attendre un événement qui puisse les sortir de leur torpeur. Les conversations étaient de plus en plus rares. On se plaignait de moins en moins. Jean jouissait d'une certaine sympathie parmi les détenus, il était le plus jeune. Ses voisins prenaient de temps à autre des nouvelles de son moral. Mais dans le néant où ils étaient plongés, ils n'avaient rien à partager, rien à se donner, on avait éteint en eux, en quelques heures, toute dimension humaine, de générosité, de chaleur ou d'espoir.

Au cours de la journée où ils reçurent leur première nourriture, on annonça l'arrivée de Dannecker. L'interdiction de regarder par la fenêtre fut rappelée. Mais Jean aperçut le petit lieutenant allemand gesticulant, un pistolet au poing.

Peu à peu des bruits contradictoires commencèrent à courir parmi les détenus : « On va nous envoyer en Allemagne pour travailler. » « Pétain est intervenu pour qu'on nous libère sur-le-champ. » « Nous allons être échangés contre des prisonniers de guerre français. » Mais l'une de ces rumeurs retint particulièrement l'attention de Jean. On disait que des gendarmes acceptaient de transmettre des messages aux familles. Certains voulaient bien le faire gratuitement, d'autres se faisaient payer « pour la journée perdue » mais l'essentiel était qu'un espoir de rassurer les siens existât. Encore fallait-il pouvoir trouver un bon gendarme.

La chose sera peut-être un peu plus facile, se dit Jean, maintenant que les prisonniers commencent à participer à l'administration du camp. En effet, on avait créé un bureau des effectifs chargé de recenser les détenus et de réunir tous les renseignements les concernant. Jean n'hésita pas. Après avoir répondu aux questions qui lui étaient posées sur son identité, il demanda au gendarme, un gaillard qui avait l'accent d'une province de France, s'il voulait bien porter un petit message à sa famille. « Vous comprenez, je n'ai que 17 ans et ma mère doit s'inquiéter, elle ne sait pas où je me trouve. »

L'autre accepta. Le lundi suivant, Jean croisa « son » gendarme. « J'ai remis ta lettre, la semaine prochaine j'irai à nouveau chez toi et je te rapporterai un petit paquet. »

Sur le moment Jean se sentit heureux mais, maintenant qu'il savait que son message était bien parvenu, il regrettait d'avoir dit la vérité, d'avoir décrit avec précision les pauvres conditions de sa vie de persécuté. Il se reprochait tristement d'avoir donné libre cours à son désespoir. Puis il se dit que, politiquement, il n'avait pas le droit d'embellir les choses. Il fallait que son père sache pour qu'il puisse dire aux membres du parti et aux autres démocrates ce que des Français faisaient aux juifs. Il ne fallait surtout pas que certains puissent croire, rue des Immeubles-Industriels, que Drancy ressemblait en quelque manière à Beaune-la-Rolande ou à Pithiviers. Non, finalement, Jean ne regrettait pas d'avoir écrit que « Drancy c'est la porte de l'enfer ».

Chaque jour, en effet, de nouvelles mesures venaient resserrer un peu plus la discipline, limiter le peu de liberté individuelle que chacun essayait de préserver en lui-même, mais le plus grave était la dénutrition. Il y avait de plus en plus de malades atteints de dysenterie qui passaient leur temps entre les latrines et leur chambre. La pression de l'administration s'exerçait de façon négative, on laissait ces hommes à l'abandon. Les choses s'aggravèrent encore lorsque les bons gendarmes subirent les assauts de plus en plus insistants de prisonniers désespérés, prêts à tout pour avoir des nouvelles des leurs. Les menaces de la direction découragèrent les meilleures volontés et,

bien vite, on n'eut plus de lettres ou de colis à attendre. Un morne nuage d'angoisse s'abattit sur le camp, à deux pas du cœur de Paris, au beau milieu d'une petite ville de l'agglomération parisienne qui continuait à vivre tranquillement sans se préoccuper du lieu de torture qui existait en son sein. Souvent Jean rêvait devant une fenêtre en apercevant au bout d'une rue aux pavés luisants, des jeunes gens à bicyclette se rendant paisiblement à leur travail. Ils vivent comme si nous n'existions pas, se dit-il.

Serge

Guitele se demanda qui pouvait bien frapper à la porte de façon aussi joyeuse. Depuis que ses enfants et son gendre lui avaient été enlevés, la maison ne résonnait plus de leurs allées et venues permanentes, de l'écho de leurs rires ou de leurs conversations bruyantes et animées. Cette façon de tambouriner à la porte d'entrée était bien dans leur manière. Elle se leva pour aller ouvrir. David la regarda. Elle le regarda. Ils savaient maintenant que leur vie n'avait plus de sens. Leurs fils emprisonnés. Jean souffrant mille morts à Drancy, l'existence de proscrit qu'ils devaient eux-mêmes mener dans ce Paris qui avait été le lieu de leurs espérances, tout les conduisait à ne plus attacher d'importance à ce qui pouvait arriver. Le bébé de Stéfa, à l'aube de la vie, ne les distrairait un temps que pour mieux les faire retomber dans le désespoir. Du moins, se disaient-ils, Stéfa a une fille, elle ne subira pas la haine et la violence réservées aux hommes juifs. David était indifférent à tout. Si ces coups frappés à la porte étaient pour lui, eh bien, il suivrait les messieurs venus l'arrêter, il avait l'habitude... Seulement, il savait que cette fois, il n'aurait pas l'énergie de lutter, comme du temps où il était boulanger en Pologne. Il se laisserait mourir dans leur camp de réprouvés. Après tout, quelle place restait-il dans le monde d'aujourd'hui pour le communisme d'un juif ?

Stéfa, qui avait sagement suivi sa propre vie, concentrait ses forces sur le bonheur végétatif de sa fille. Elle savait bien qu'en épousant Marcel, elle s'était engagée volontairement sur un chemin de souffrance.

« Zellek, mon fils ! »

Elle l'avait appelé par son nom yiddish, par ce prénom de juif polonais qui lui allait si bien mais qu'il avait fallu convertir en Serge après leur arrivée à Paris... Serge était là devant la porte, terriblement maigre, mais hâlé et durci. De tout son visage, seuls ses yeux n'avaient

pas changé, ils exprimaient l'amour et la joie.

Guitele le serra dans ses bras en pleurant. David les tira à l'intérieur et ferma la porte. Stéfa ne savait comment interrompre les effusions pour demander si Serge avait des nouvelles de Marcel.

« Enfin, ils t'ont relâché. » Ce fut David qui put parler le premier de façon intelligible.

« Non, nous nous sommes sauvés. » Serge s'assit et Guitele lâcha son fils et s'éloigna jusqu'au bout de la pièce.

« Tous les trois ? demanda Stéfa.

— Tous les trois. Nous avons franchi les barbelés à l'aube, sans problème. À la gare de Beaune-la-Rolande, personne ne nous a rien demandé. Nous sommes arrivés à Paris sans encombre. Nathan et Marcel ne sont pas venus à la maison de peur d'être repris. Ils sont chez des camarades du parti. La vie était supportable là-bas, mais nous ne pouvions admettre de rester enfermés alors que la Russie est maintenant en guerre. Il faut combattre aussi... Avez-vous des nouvelles de Jean ? »

On lui dit dans quelles conditions vivait son frère à Drancy. Serge pleurait pendant que David parlait puis il dit que Nathan, Marcel et lui avaient bien fait de s'évader. « Il faut combattre. »

Serge mangea. Guitele lui présentait tout ce qu'elle pouvait trouver dans la maison. Il donna d'autres détails sur leur vie de tous les jours à Beaune-la-Rolande, mais le sourire de David s'effaça progressivement. L'idée que ses enfants aient pu s'évader lui avait d'abord été très agréable, puis il pensa que Serge serait repris s'il restait quelques heures de plus rue des Immeubles-Industriels. Il fallait trouver une solution.

Depuis que Jean avait décrit dans ses lettres les conditions de vie à Drancy, Guitele n'avait pas cessé de penser que Beaune-la-Rolande était, en comparaison, une sorte de paradis.

« Il vaudrait peut-être mieux que tu retournes là-bas. »

Guitele avait osé exprimer une pensée qu'elle retenait depuis des heures et dont elle avait honte. David fut surpris par l'audace de sa femme, mais d'emblée il dit qu'elle avait raison. Les choses empireront pour les juifs encore en liberté. En revanche, les premiers pris auront les meilleures places dans les meilleurs camps. Quant à ceux qui, comme Nathan ou Marcel, choisissent la lutte armée, ils seront sacrifiés, mais pour les Lemberger, ce sacrifice-là suffit. Serge doit être mis à l'abri. Serge ne fit pas trop de difficultés, il admit qu'il ne pouvait rester rue des Immeubles-Industriels. Il reconnut également que la vraie lutte armée n'avait pas encore commencé et que pour le moment, il y avait trop d'hommes pour une quantité ridicule de moyens d'action.

Le lendemain, après une nuit sans rêve, Serge accompagné de sa mère, reprit le chemin de Beaune-la-Rolande. Durant le trajet en train, Guitele le regardait d'un pauvre sourire. Elle savait qu'elle agissait bien. Serge semblait indifférent, tenant sur ses genoux le colis que sa mère lui avait préparé durant la nuit. Ils franchirent relativement vite le chemin qui les séparait du camp. Arrivé devant le poste de garde, Serge se retourna, déposa son paquet sur le sol et prit sa mère dans ses bras. Elle tenta de le bercer doucement, mais Serge se dégagea, lui sourit une dernière fois, lui fit un signe de la main et se présenta aux gendarmes. Guitele n'entendit pas la conversation, mais elle vit Serge prendre le chemin d'une petite bâtisse. Elle ferma les yeux pour conserver quelques secondes de plus l'image de son fils.

Jean

Fin septembre... il faisait déjà froid. Un matin brumeux, les détenus de Drancy furent surpris de constater que le chauffage central commençait à fonctionner de façon presque normale. Maintenant que Jean ne pouvait plus avoir de nouvelles de ses parents, il cherchait à savoir comment se déroulait la campagne de Russie. D'après les rumeurs qui circulaient, les choses étaient plutôt bonnes pour les Allemands qui avaient assiégé Leningrad, pris Kiev, fonçaient vers le Caucase et s'approchaient des portes de Moscou. Les lambeaux de journaux qu'on pouvait trouver dans les tas d'ordures avaient une valeur considérable. Il s'agissait simplement de les déchiffrer, de faire la part de la propagande pro-allemande et d'essayer de comprendre ce qui se passait vraiment.

Un jour, une surprenante fièvre saisit les internés de Drancy. Dès avant l'appel du matin, au moment où la mauvaise humeur est à son comble parce qu'il faut renoncer à la nuit et au rêve, des conversations, des chuchotements rompent le concert habituel des gémissements. On préparait quelque chose.

L'éducation socialiste de Jean ne l'avait jamais conduit à se poser de questions d'ordre religieux ou métaphysique. Il était comme tous les siens un incroyant et les quelques souvenirs qu'il gardait encore des fêtes juives à Skierniewice n'avaient jamais provoqué en lui la moindre nostalgie, au contraire. Les juifs religieux lui avaient toujours paru mystérieux, inabordables, étonnamment étrangers à la vie politique. L'idée que les juifs de Drancy préparaient pour le soir même la célébration du jour de Kippour lui parut, en ce matin blême, assez mal venue. À Kippour, les juifs jeûnent pour le rachat de leurs péchés, c'est ce dont il se souvenait. Il pensa que les Français feraient bien de

respecter une journée de jeûne en expiation de leurs propres fautes à l'égard des juifs. Il était décidé à ne pas se mêler à cette manifestation de l'esprit religieux d'un autre temps que celui de la haine.

À peine étaient-ils rassemblés dans la cour qu'il commença à pleuvoir. Pendant deux heures ils durent attendre que l'appel soit fait dans les règles. Ils grelottaient tous, mais personne ne protestait.

La journée passa en un éclair. Les chambrées furent débarrassées de beaucoup d'objets inutiles qui les encombraient et quelques dizaines de minutes avant la tombée de la nuit, comme s'ils obéissaient à une instruction secrète, tous s'organisèrent pour la prière. On avait trouvé des couvre-chefs, des initiés disposaient d'un châle et d'un livre de prières et subitement éclata le son d'une première voix chantant en hébreu un hymne au Créateur. Jean fut immédiatement porté par une vague qui semblait venir du fond d'une mémoire qui n'était pas la sienne. À mesure que l'officiant prononçait des mots étrangers qui se constituaient en une prière, il plongeait, avec les autres fidèles, dans le cœur même d'un appel qu'ils lançaient vers le lointain. Jean tremblait. Avait-il froid, faim ou sommeil, sentait-il une peur anormale le saisir ? Il arrivait au fond de lui-même. Et lorsque la prière du soir prit fin, il fit comme tous les autres, il alla se coucher sans dire un mot, sûr que le jour suivant lui apporterait, comme à tout Israël, le pardon et le salut.

C'est le lendemain, qu'après avoir pris pleinement sa place dans l'office, il vit, pour la première fois, Dieu. Il lui parla doucement, il implora son aide, il le supplia de le faire sortir de ce lieu de tourment.

Jean pleurait, comme tous ceux qui l'entouraient, les sanglots se mêlaient aux incantations de l'officiant et lorsque advint la minute du jugement, chacun ressentit en lui-même que le Seigneur l'avait écouté et compris.

Au début du mois de novembre, les gendarmes passèrent dans les chambrées accompagnés d'un médecin. Ils procédaient à un recensement des malades. Le bruit courait avec insistance que c'était en vue d'une prochaine libération de ceux dont la condition sanitaire était très mauvaise.

Le 9 novembre, au cours de l'appel, on cita le nom de ceux qui pourraient rentrer chez eux le jour même. Jean était du nombre. Il se blottit immédiatement au milieu de ceux qu'on avait désignés. Il craignait d'avoir été appelé par erreur, il ne monta pas dans la chambrée pour prendre ses pauvres affaires. Il attendit...

Ce n'était pas un rêve puisque les autobus verts étaient bien là. Un moment il éprouva la crainte que cette libération ne fût qu'une horrible mise en scène et que l'intention de l'administration ne fût de

se débarrasser des malades et des enfants à la veille d'une inspection par exemple.

En montant dans l'autobus, il laissa son regard s'attarder sur ce lieu de souffrance, puis plus rien ne le rattacha à Drancy. Brusquement il se retrouvait comme un être vivant et en pénétrant, quelques heures plus tard, dans le petit appartement de la rue des Immeubles-Industriels, il pensa qu'il faudrait sans délai entrer dans cette guerre.

Avant de s'approcher de l'entrée de l'hôtel de la rue Pasquier, Jean vérifia que les deux camarades assurant sa couverture étaient à leur poste. Puis il accomplit, pour la première fois, le geste auquel il s'était préparé depuis sa libération, mais aussi durant chaque minute de sa vie à Drancy...

Ils étaient déjà loin lorsque l'explosion retentit. Ils s'enfuirent chacun dans une direction différente. Jean savait maintenant que, pour lui, la vie commençait.

Durant les trois mois qui suivirent sa miraculeuse libération, il avait participé à la phase préparatoire de l'action armée des jeunesses communistes. Le parti était entré dans la résistance active, le lendemain du jour où Jean avait été arrêté. Le 21 août 1941, à 8 heures du matin, en effet, un militant communiste nommé Fredo avait tué, au métro Barbès, un officier de la Kriegsmarine. Ce n'était pas le premier attentat dirigé contre des nazis en France, mais c'était de loin celui qui eut le plus grand retentissement. Fredo, bientôt désigné sous le nom de colonel Fabien, était devenu un modèle d'héroïsme pour les jeunes communistes.

Le parti avait bien fait les choses. Les étrangers, pour la plupart juifs, avaient été regroupés dans des unités spéciales, un peu à l'image des brigades internationales durant la guerre d'Espagne ; les groupes opérationnels étaient composés de trois militants ne se connaissant pas. Il y avait un responsable politique, un responsable du matériel et un responsable opérationnel. Jean était sous les ordres d'un Roumain, le commandant Olivier. À la différence des groupes de choc composés de Français, les étrangers avaient l'habitude de l'action directe. Ils avaient tous acquis dans leurs pays respectifs l'expérience de la clandestinité et témoignaient d'une grande bonne volonté opérationnelle. Ce désir de passer aux actes était renforcé chez tous par les réactions des Allemands. Depuis l'exécution de Samuel Tsyzelman et de Gautherot à la suite de la manifestation du 13 août 1941, les nazis n'avaient cessé de prendre des otages au nombre desquels figuraient de nombreux juifs. Ces otages étaient fusillés et leurs noms portés à la connaissance du peuple parisien par des

affiches rouges largement étalées sur les murs de la capitale.

Trois ou même quatre fois par semaine, des groupes de clandestins passaient à l'action contre les cafés, les cinémas fréquentés par des Allemands, ou les garages de l'armée d'occupation. Les armes manquaient terriblement et surtout personne ne savait avant d'entreprendre une opération si le revolver qu'on lui avait confié allait fonctionner. C'était une pauvre loterie qui s'apparentait à la roulette russe. Il en était de même pour les bombes artisanales qui étaient fabriquées par de jeunes étudiants en chimie ou par des préparateurs en pharmacie. Les artificiers se réunissaient dans les appartements vides de camarades arrêtés ou chez des militants juifs déportés.

Jean n'habitait plus rue des Immeubles-Industriels chez ses parents. Les risques étaient trop grands. Cette adresse figurait en toutes lettres sur les registres du commissariat de la rue Chanzy... David et Guitele étaient désormais seuls. Nathan avait rejoint les FTP et on était sans nouvelles de lui. Serge était à Beaune-la-Rolande ; Marcel s'occupait spécialement de propagande et d'organisation au sein du parti. Quant à Stéfa, elle avait préféré quitter David et Guitele, elle habitait, avec sa fille, au 65 de la rue de Montreuil.

Souvent, pourtant, Jean allait voir ses parents. David était alors fier de lui raconter comment il se rendait lui-même utile en militant sur le plan de l'entraide aux familles touchées par la répression, en assurant des liaisons difficiles, en transmettant du courrier, des journaux, du matériel de propagande. Jean préférait, au cours de ses visites rue des Immeubles-Industriels, ne rien dire de ses activités, non pas tellement pour ne pas inquiéter sa mère, mais par crainte de gêner son père dont l'action restait forcément limitée. Jean avait également dû rompre avec ses amis. C'était la consigne impérative du commandant Olivier, mais il savait que beaucoup de ses camarades, et notamment Marcel Rayman, étaient engagés dans ce que l'on commençait à appeler la Résistance.

L'action exemplaire du colonel Fabien les obsédait tous. Abattre un officier allemand était en soi un acte important, mais, avant tout, il fallait se procurer des armes. Jean était décidé à agir...

Charles était d'accord pour l'accompagner. Ce camarade de quelques années son aîné, acceptait toujours avec discipline les missions les plus dangereuses, il était calme, réservé, silencieux, presque timide, mais tenace et profondément convaincu de la justesse de la cause.

Ils se retrouvèrent au métro Muette un matin de mars 1942. Ils avaient préféré agir dans la journée car depuis le début de l'année, il était interdit aux juifs de zone nord de sortir après 8 heures du soir. Ils ne voulaient pas risquer de se faire prendre pour un motif aussi futile.

La situation des juifs s'était par ailleurs beaucoup aggravée : les rafles continuaient, prendre le métro était un risque, il leur était interdit de changer de domicile, de fréquenter les cinémas, les cafés, les musées, les piscines, de rouler à bicyclette, d'avoir le téléphone. Le simple fait, pour Jean et Charles, de se trouver dans le seizième arrondissement représentait un danger. Et Jean cachait une hachette sous son imperméable...

L'homme qui se présenta en premier était un officier de marine, un homme grand avec un orgueilleux poignard pendant à son ceinturon. Il avait aussi ce pistolet d'ordonnance tant convoité. Jean et Charles le suivirent. En quelques secondes, ils étaient arrivés à sa hauteur. Jean murmura dans l'oreille de son camarade :

« Tu es prêt ?

— Non, pas maintenant. »

Jean resserra son imperméable contre lui et ils rebroussèrent chemin.

Ils soufflèrent quelques minutes dans le jardin du Ranelagh, puis ils revinrent à l'entrée du métro. Ils emboîtèrent le pas à un gros sous-officier... Jean, pour se donner du courage, déboutonna son imperméable et saisit avec force de sa main droite le manche de la hachette.

« Tu es prêt ?

— Oui.

— Attendons, il y a trop de monde, ça ne marchera pas. »

C'est Jean qui, cette fois, avait reculé.

Après une troisième tentative, ils renoncèrent, découragés, ils rentrèrent chez eux...

À partir du 29 mai, la rue de Paris changea de physionomie : les juifs de plus de six ans étaient désormais astreints au port de l'étoile jaune. Jean, comme d'ailleurs tous ses camarades, se trouvèrent renforcés dans leur volonté de résistance en voyant dans les rues, ces femmes, ces enfants, ces vieillards et même ces hommes jeunes. Tout était prétexte à arrestation. Si un juif semblait vouloir dissimuler son étoile derrière un journal ou un livre, il était immédiatement arrêté et envoyé à Drancy. Jean avait de la pitié pour les siens.

Serge

Serge se demandait pourquoi on le faisait quitter le camp alors que, mis à part les vingt-quatre heures de « vacances » passées chez lui, il avait eu une conduite exemplaire durant son séjour à Beaune-la-Rolande. Ils étaient une bonne centaine à se trouver rassemblés sur le

terre-plein central, entourés de gendarmes en tenue de campagne. Les rumeurs les plus étranges couraient depuis la veille. Certains disaient que ceux qui avaient été désignés seraient envoyés en Allemagne, mais on ne croyait pas beaucoup à ce genre de ragots.

Le camp de Compiègne ressemblait extérieurement à celui de Beaune-la-Rolande, les mêmes miradors, les mêmes barbelés, les mêmes gendarmes. Mais les détenus étaient différents. Ils étaient plusieurs centaines à observer l'arrivée des nouveaux venus avec ce mélange de curiosité et de tristesse qu'exprime toujours le visage de tout prisonnier, de ceux pour qui le moindre événement peut receler le meilleur comme le pire. Serge observa que leurs vêtements étaient plus bourgeois que ceux de ses camarades de Beaune-la-Rolande, il se demanda si seulement ces hommes-là étaient juifs. Bientôt, mêlés à eux, il remarqua qu'ils parlaient tous un français sans accent mais ils étaient bien juifs. Serge apprit qu'ils appartenaient tous à la catégorie des notables et qu'ils avaient été arrêtés en décembre 1941, individuellement à leur domicile. Il y avait beaucoup d'avocats parmi eux, des médecins aussi, de hauts fonctionnaires, des militaires même...

Serge passait ses nuits à se demander la raison de son transfert à Compiègne. Il n'avait rien de commun avec ces bourgeois. Il se sentait terriblement seul et pour la première fois il regretta d'avoir obéi à sa mère et d'être retourné volontairement à Beaune-la-Rolande. Il pensait, des heures durant, au sort qui pouvait désormais être celui de Nathan et de Marcel. Il avait la détestable impression d'être maintenant beaucoup plus en danger que ceux qui dans l'ombre combattaient l'occupant allemand. Que pouvait-il espérer de ces gendarmes français, de cet emprisonnement sans rime ni raison ? Il songea à s'enfuir. Mais à qui se confier, où trouver un camarade, un militant dans cet agglomérat de Français effrayés ? Personne ne parlait yiddish et, confusément, Serge n'avait pas confiance.

Tout se décida le premier jour de juin. Une liste de mille prisonniers fut publiée. Ils devaient tous se préparer à partir. Serge comprit que ce départ était une chose sérieuse. Les gendarmes étaient nerveux, des unités de la Wehrmacht stationnaient à l'entrée du camp.

Le 4 juin 1942 à l'aube, ils furent dirigés sur la gare de Compiègne. Un long train de marchandises les attendait.

Le bruit courut qu'on allait en Pologne. En un éclair, Serge rassembla les quelques souvenirs de son village natal qui erraient encore dans son esprit. Puis, il repensa à sa mère, à cette dernière vision qu'il conservait d'elle, petite, voûtée, chaude et aimante, devant le portail du camp de Beaune-la-Rolande.

La Pologne pour lui, c'était certainement le retour au néant.

« Quelque chose se prépare. » Depuis le début du mois de juillet ce bruit courait parmi les hommes des groupes armés. Les responsables ne disaient rien de précis. Comme tous ses camarades, Jean était inquiet par ces rumeurs. Il savait bien qu'il ne pouvait s'agir que d'une nouvelle opération contre les juifs.

« Les Allemands préparent une rafle monstre contre les juifs de Paris. » Le commandant Olivier avait fourni une information très précise, mais, pour l'heure, aucune instruction visant à alerter la population n'avait été donnée.

Le 14 juillet au matin, un ordre fut répété de bouche à oreille. Le commandant Olivier parla d'une voix étranglée : « Il faut prévenir les juifs de Paris, la police française doit procéder à une gigantesque opération d'arrestation de tous les juifs étrangers. Frappez à toutes les portes connues, renoncez à toutes les précautions habituelles, soyez précis, il faut que chacun ait quitté son domicile le 15 juillet dans la nuit, le lendemain il sera trop tard... Mais il y a plus... » Jean était glacé par l'émotion contenue. Que pouvait-il y avoir de plus ? se demanda-t-il avec angoisse.

« Les femmes et les enfants seront arrêtés avec les hommes. »

Devant l'incrédulité exprimée par le visage de ses subordonnés, Olivier ajouta :

« C'est même sur ce point qu'il faut insister. Il n'y a aucun doute : le 16 juillet à l'aube la police française tentera d'arrêter tous les juifs étrangers, y compris les femmes et les enfants... Ne perdez pas de temps, prévenez tous ceux que vous pouvez toucher. »

Les communistes juifs avaient édité un tract en français et en yiddish pour mettre en garde la population et annoncer la rafle du 16 juillet.

Dans les heures qui suivirent, Jean parcourut la rue des Immeubles-Industriels. Il montait dans chaque maison et frappait à toutes les portes que son instinct lui permettait d'identifier comme ouvrant sur des appartements de juifs. Quelquefois, il se trouvait nez à nez avec des chrétiens, il bredouillait un mot d'excuse et s'enfuyait. Le plus souvent, il avait des difficultés à être mis en présence du chef de famille qui était sorti ou qui travaillait, ou qui était absent. Dans tous les cas, qu'il soit reçu par une vieille grand-mère, un enfant interrompant ses devoirs, une mère de famille débordée par les tâches quotidiennes, il répétait son pauvre message.

« Il faut quitter votre domicile ce soir même. Jeudi matin la police viendra vous arrêter, les femmes et les enfants ne seront pas épargnés. Il faut partir d'urgence. » Et il se dirigeait vers un autre appartement.

Quelquefois, il se trouvait en présence d'un raisonneur :

« Voyons, d'abord comment êtes-vous au courant d'une chose pareille ? Ensuite, comment pouvez-vous dire que les femmes et les enfants seront également arrêtés, cela ne s'est jamais produit. Et surtout, croyez-vous que la police française se livrera à une telle infamie ?... Jamais. »

Jean avait beau dire qu'il croyait savoir que ces renseignements avaient été donnés par des patriotes appartenant à la police, personne ne le croyait vraiment, même si quelquefois il avait l'impression que son accent de sincérité avait troublé les malheureux qu'il tentait d'alerter. Mais ce fut tout de même une impression de découragement extrême qui le gagnait. Il sentait que ses interlocuteurs d'un moment le classaient dans la catégorie du militant professionnel, de l'agitateur politique, du propagandiste. L'incrédulité générale qu'il avait rencontrée le bouleversa profondément et c'est presque sans force qu'il monta chez ses parents.

Là on n'hésita pas. David comprit que l'affaire était grave, surtout pour lui qui avait un fils et un gendre évadés de Beaune-la-Rolande. En aucun cas, il ne fallait rester rue des Immeubles-Industriels. Les dispositions furent vite prises. David et Jean iraient dormir chez une sœur de Guitele, avenue Jean-Jaurès. Cet appartement était inconnu de la police, la tante de Jean s'y était réfugiée avec sa fille après l'arrestation de son mari ; elle n'avait pas dit qu'elle était juive, bien sûr, la concierge le savait, mais cette adresse ne figurait pas sur la liste de recensement des juifs.

Guitele décida d'aller passer la nuit chez Stéfa au 65 rue de Montreuil. Cet appartement-là était connu des services de la préfecture. Mais comment faire autrement que de s'y réfugier ? Les Lemberger ne connaissaient pas d'autres personnes susceptibles de les recevoir. David dit qu'après tout, il était possible que la rumeur concernant l'arrestation des femmes et des enfants soit fausse. Que pourraient bien faire les Français de femmes et d'enfants juifs ? Peut-être songeait-on à ne pas séparer les familles, mais quand les femmes sont seules ?... De toute façon, ils n'avaient pas le choix, le plus grand risque consistait à rester rue des Immeubles-Industriels. Bien sûr, David voulut d'abord envoyer sa femme avenue Jean-Jaurès, mais ils comprirent que la planque la plus sûre devait être réservée à ceux qui risquaient le plus, c'est-à-dire aux hommes : Jean, ancien de Drancy, et David, militant communiste connu.

En partant le mercredi 15 juillet dans l'après-midi, David et Jean furent étonnés de constater le peu d'animation des rues juives. Visiblement, personne ne croyait vraiment que quelque chose de dramatique fût en préparation.

La belle-sœur de David les accueillit sans étonnement. Elle aussi avait entendu parler des événements qui se préparaient. Elle confirma que nul ne connaissait sa présence dans cet appartement, sauf la concierge. David parcourut, songeur, les deux pièces principales. Il remarqua qu'une fenêtre donnait sur une petite cour, il suffisait pour échapper aux policiers de marcher le long d'un petit mur et de sauter dans un terrain vague dont il discernait mal les contours. La hauteur du mur ne devait pas dépasser trois mètres.

Ils mangèrent un peu, parlant à mots couverts pour ne pas inquiéter outre mesure la petite fille de leur hôtesse. C'était une enfant de 12 ans, avec des taches de rousseur, des cheveux courts et des yeux rêveurs. Jean joua un peu avec elle.

« Ici, il n'y a aucun risque », dit David en se levant pour permettre à sa belle-sœur de se coucher dans la pièce où ils avaient pris leur maigre repas. Ils embrassèrent la petite fille et se retirèrent dans leur chambre.

David expliqua à Jean son plan de fuite, en cas de nécessité. Puis il décida qu'il ne faudrait pas dormir, qu'il conviendrait de rester étendu tout habillé jusqu'au matin. Jean se plia aux instructions de son père, encore qu'il trouvât ce luxe de précautions un peu exagéré.

Ils restèrent là, pendant des heures, toute la nuit, allongés l'un à côté de l'autre, les yeux grands ouverts. Jean n'eut pas à lutter contre le sommeil, il était pourtant étrangement calme et ses pensées suivaient le cours harmonieux qui conduit au rêve, mais, au fond de lui-même, quelque chose veillait. C'était la conscience du danger mais aussi peut-être la pitié pour cette femme et cette enfant qui dormaient à quelques mètres de lui. Dans un autre temps que celui-là, il aurait pu tenter de les sauver, se battre, se faire tuer, se sacrifier pour elles, mais ce n'était pas la guerre. Jean n'avait pas à combattre comme un soldat, il devait simplement, survivre. Il pensa à Drancy, aux interminables nuits, il crut entendre à nouveau les râles des affamés et les gémissements des malades qui avaient ponctué son cauchemar permanent.

Le brusque silence du couvre-feu ne le troubla pas. Il était habitué à cette fausse sécurité du silence... Son père, de temps à autre, lui demandait s'il ne dormait pas. Après un temps, Jean répondait qu'il veillait et que le père pouvait s'assoupir sans crainte.

À 5 heures du matin ce fut pourtant David qui secoua Jean.

« La police. »

Jean se précipita à la fenêtre. Il y avait un petit car de la préfecture de police.

« Ce n'est peut-être pas pour nous, dit Jean.

— Non, partons, suis-moi. » David avait la voix autoritaire que Jean n'avait pas entendue depuis son enfance.

« Et la tante ? »

Ils la réveillèrent. Mais elle refusa de « sauter par la fenêtre ». Elle affirma qu'elle ne risquait rien, sa petite fille la protégerait. Jean eut l'impression que leurs paroles résonnaient dans tout le quartier.

L'escalier craquait sous des pas précipités. On frappa à la porte.

David puis Jean enjambèrent la petite fenêtre. Ils prirent pied sur le mur étroit qui se perdait dans l'obscurité. Ils marchèrent une ou deux minutes accroupis, hésitants. Après avoir parcouru une trentaine de mètres, David s'arrêta.

« Ce ne doit pas être haut ici », chuchota-t-il à son fils. Jean approuva. David s'assit sur le mur.

« Tiens-moi par les mains, la hauteur sera moins, grande. » Jean s'allongea à même le mur. Il saisit avec force les poignets de son père. David se laissa glisser.

« Ça va, tu peux me lâcher. »

Le temps de la chute parut infini à Jean. Enfin un bruit mat le rassura. Mais aussitôt il entendit la voix de son père :

« Jean, ne saute pas.

— Papa qu'est-ce qui se passe ?... Papa ! »

Il appela ainsi son père une dizaine de fois, de plus en plus fort.

Il se redressa. Il eut l'impression de devenir visible à des kilomètres à la ronde et pourtant il ne pouvait pas voir ce qui se passait au pied de ce mur. Il se précipita en avant, parcourut une dizaine de mètres et décida de sauter à son tour. Dès qu'il fut à terre, il courut vers son père. Il trébucha deux ou trois fois.

David gisait évanoui, sur un tas de briques. Doucement Jean prit la tête de son père dans ses bras. De longues minutes, il lui parla en yiddish affectueusement.

« Je vais me lever », dit faiblement David. Il tenta de se mettre sur ses jambes, mais il retomba lourdement, il s'évanouit à nouveau. Jean le réconforta. Le jour se levait. David reprit conscience, mais il ne pouvait plus bouger.

« Attends, je vais chercher du secours. » Il s'éloigna sans écouter la mise en garde de son père.

Le terrain vague était limité par une balustrade qui donnait avenue Jean-Jaurès. Par les interstices, Jean réussit à voir à l'extérieur. Le car de police était toujours là. Il observa pendant un long moment. Puis il vit sa tante et la petite fille sortir de l'immeuble entourées de deux agents en uniforme. Elles montèrent calmement dans la voiture de police, un peu comme si elles prenaient l'autobus. La tante portait un gros paquet qu'elle eut du mal à tirer derrière elle. Un policier l'aida. La petite fille portait un grand oreiller.

Jean retourna en courant vers le lieu où se trouvait son père.

« Ils ont arrêté la tante et la gosse. Ils emmènent les femmes et les

enfants ! »

David pensa à Guitele qui était réfugiée dans l'appartement de Stéfa, connu de la police. La douleur le faisait grelotter. Ils attendirent ainsi une heure et demie.

« Je vais te porter jusqu'à la maison. » Jean pensa que le plus simple était de prendre son père sur son dos, à califourchon.

David devait souffrir atrocement, mais il ne disait rien. Jean fut obligé de s'arrêter au bout de quelques mètres pour reprendre haleine. Ils arrivèrent enfin à la balustrade. Jean ouvrit une petite porte qui commandait l'accès au chantier. Ils parcoururent le chemin qui les séparait de l'entrée de la maison, sans regarder autour d'eux comme s'il était courant qu'un fils portât son père sur le dos, en plein Paris, un jour que la police française avait choisi pour arrêter les juifs étrangers, leurs femmes et leurs enfants. Il déposa son père devant la loge de la concierge, puis il frappa à la porte vitrée.

La femme apparut.

« Ils ont arrêté votre tante et sa fille.

— Oui, je sais. Pouvez-vous me donner les clés, mon père est blessé. »

La concierge regarda le vieil homme.

« Vous croyez que c'est très prudent de retourner là-haut ?

— Nous n'avons pas le choix, il faut que je soigne mon père. »

Elle donna les clés.

Jean souffla un peu. L'escalier des deux étages lui parut interminable ; son père pour l'aider essayait de tirer sur la rampe, mais il manquait chaque fois de déséquilibrer Jean.

Il ouvrit la porte.

L'appartement avait son aspect normal. Mais les lits étaient défaits et une chemise traînait sur le parquet. Jean déposa son père sur le lit. Il lui enleva ses chaussures et le couvrit.

« Dans une heure, j'irai chercher un médecin. » Il s'approcha de la fenêtre. Des cars de police stationnaient devant plusieurs immeubles de l'avenue Jean-Jaurès. De pauvres attroupements d'hommes, de femmes et d'enfants attendaient d'être embarqués. Le long du trottoir, un autre groupe était dirigé vers l'extrémité de l'avenue. Les malheureux passèrent tout près de Jean. On les dirigeait vers le portail d'un bâtiment qui lui parut être une école. Il y avait peu d'hommes dans la force de l'âge. Les enfants semblaient être les plus nombreux. Ils s'efforçaient de ne pas trébucher, tirés par leurs parents. Des femmes échevelées défilaient entre les agents de police, l'air affolé. Le long du trottoir opposé, des Parisiens, apparemment indifférents, regardaient.

David soupira... À 11 heures, Jean se décida à aller chercher un médecin.

L'homme était jeune et sympathique.

« Mon père s'est cassé la jambe, est-ce que vous pourriez venir ?

— Il vaudrait peut-être mieux que vous le fassiez transporter à l'hôpital.

— Non, c'est impossible. »

Il y eut un silence et le médecin comprit. Il fit attendre Jean le temps de recevoir encore un ou deux malades.

Le docteur ne fit aucun commentaire sur ce qui était en train de se passer dans Paris. Arrivé auprès de David, vers 1 heure de l'après-midi, il diagnostiqua une fracture de la jambe et un tour de reins. Il donna les soins qu'il put, immobilisa la jambe de David et promit de revenir le soir.

Avant de partir, il demanda aux deux hommes de lui jurer qu'ils ne parleraient à personne de cette visite et refusa d'être payé.

Jean décida d'aller voir comment les choses s'étaient passées rue de Montreuil chez Stéfa. Il quitta David avec inquiétude.

Avant de descendre dans le métro, il entra dans une boulangerie. Pour éviter d'avoir à parler, ce qui aurait révélé son accent, il prit une miche de pain et mit une pièce sur la caisse. Une vieille dame qui lui tournait le dos achevait de ranger sa monnaie dans son sac, elle concluait sa conversation avec la boulangère :

« On est débarrassé de cette vermine. »

Paris était sans dessus dessous. Des autobus attendaient devant les lieux de transit provisoires tels que les écoles ou les entrepôts. Jean pensait que tous les juifs arrêtés seraient emmenés à Drancy...

En arrivant devant le 65 rue de Montreuil, il croisa un ami de Marcel Skurnik.

« C'est terrible, il y a des milliers d'arrestations ; ta sœur a pu échapper aux policiers, je l'ai vue courir, ils ne l'ont même pas poursuivie.

— Et ma mère ?

— Je ne sais pas. »

Jean poussa la porte de l'appartement. Guitele était là, au milieu de la pièce, debout, immobile.

« Ils ont pris ta sœur.

— Non maman, non, elle s'est échappée. »

Guitele ne voulut pas croire à cette nouvelle. Elle continua de pleurer en appelant Stéfa et Serge. Jean réussit à la faire asseoir.

Nathan arriva en courant rue des Immeubles-Industriels. Dès qu'il avait appris que la rafle monstre était en cours, il avait saisi un gros pistolet d'ordonnance et sans demander l'autorisation de son chef de groupe il s'était précipité chez ses parents. Il était animé d'une sourde détermination : « Si quelqu'un touche à ma famille, je tire. » Et il

serrait son arme, prêt à faire feu. On lui dit que pratiquement tous les juifs de la rue des Immeubles-Industriels avaient été arrêtés. Mais la concierge lui laissa entendre, après mille précautions, que ses parents étaient partis depuis la veille au soir et que les policiers ne les avaient pas trouvés.

Il arriva rue de Montreuil, quelques instants après Jean. Lui non plus, au début, ne crut pas à l'évasion de Stéfa. Tout en tentant de réconforter sa mère, il l'avait prise dans ses bras, il regardait Jean droit dans les yeux pour essayer de savoir si ce qu'il disait de la fuite de Stéfa était vrai ou s'il cherchait simplement à rassurer la mère. Il était aussi inquiet pour l'état de santé de son père.

Au bout d'une heure, Guitele commença à parler. Elle dit faiblement que la fille de Stéfa était chez une voisine dans le même immeuble et qu'il fallait aller la chercher. Puis elle demanda des nouvelles de David. Enfin, elle raconta comment elle, une vieille femme juive, avait pu tromper la vigilance des policiers français.

Lorsqu'ils eurent enfoncé la porte que personne ne voulait ouvrir, les policiers trouvèrent Stéfa devant eux avec un maigre baluchon à ses pieds. Sans un mot Stéfa fit mine de les suivre, ils l'entraînèrent pendant que Guitele était derrière la porte que les policiers refermèrent derrière eux en partant. L'évocation de cette scène replongea Guitele dans les larmes et les sanglots incoercibles. Nathan alla chercher la fille de Stéfa. Ils décidèrent d'aller rejoindre David avenue Jean-Jaurès. Devant la porte, ils revirent le garçon qui les avait renseignés sur l'évasion de Stéfa.

« Ils ont emmené en autobus les célibataires et les couples sans enfants, on ne sait où. Les familles, les femmes et les enfants sont tous rassemblés au Vélodrome d'hiver dans le quartier de Grenelle. Il paraît que c'est terrible, qu'ils n'ont presque pas d'eau, rien à boire, rien à manger.

— Mais tu es sûr pour Stéfa ?

— Oui, absolument, elle a filé par là. »

Le Paris qu'ils traversèrent n'était plus Paris. Il y avait encore des autobus qui passaient à toute allure avec leur cargaison de juifs. Jean et Nathan tenaient chacun un bras de leur mère, et Nathan portant maladroitement dans son autre bras la fille de Stéfa. Que pouvaient-ils être d'autres que des enfants juifs de Pologne soutenant une mère éplorée par le malheur qui vient de s'abattre sur sa famille ? Comment les agents de la circulation, les collaborateurs ne voyaient-ils pas que ces personnes étaient des juifs fuyant les rigueurs de la loi du plus fort qui voulait aujourd'hui qu'ils fussent tous arrêtés ? Comment pouvaient-ils seulement prendre le métro sans être immédiatement mis en état d'arrestation ?

Ils gravirent péniblement les deux étages de l'appartement de

l'avenue Jean-Jaurès. Arrivés devant la porte, ils entendirent des bruits de voix à l'intérieur.

Jean regarda son frère. Ils avaient eu tous les deux la même pensée. Stéfa ? Ils frappèrent en appelant doucement David. Elle leur ouvrit. Elle se précipita pour prendre sa fille dans ses bras. Guitele poussa un grand cri.

Jean ferma la porte.

Ils se regardèrent tous les uns les autres comme pour s'assurer qu'ils étaient bien là, à l'abri, presque sains et saufs.

Le soir n'arrivait pas à tomber, cette nuit de juillet qui se préparait serait chaude et douce, un imperceptible voile d'ombre sur une ville merveilleuse.

David souffrait beaucoup, mais il eut la force de décider que personne ne devait retourner dans leur ancienne maison.

C'est ainsi que les Lemberger quittèrent définitivement la rue des Immeubles-Industriels.

Le grand jeu

Depuis plusieurs jours il avait le sentiment que Bouli et Chata étaient inquiets. Kurt Maïer n'arrivait pas à s'expliquer les raisons qui pouvaient pousser les directeurs du centre de Moissac, d'ordinaire pleins d'optimisme, à multiplier les réunions des différents moniteurs de la maison, à entretenir de longs conciliabules, à donner des conseils de prudence et de discrétion aux enfants qui allaient se promener sur les bords du Tarn, en fin d'après-midi, au cours de ce merveilleux mois de juillet 1942...

Jamais, pensait Kurt, depuis son arrivée à Moissac, en juin 1940, jamais on n'avait hésité à affirmer ouvertement l'appartenance juive de la maison et des enfants qui y avaient trouvé refuge. On était, pour tous les habitants de la région, des éclaireurs israélites de France, on pratiquait ouvertement, quelquefois publiquement, la religion de Moïse. Bouli et Chata entretenaient des relations officielles et directes avec la mairie, la préfecture, le scoutisme français, et surtout avec la section jeunesse de l'Union générale des Israélites de France (UGIF) créée dans les premiers jours de l'année 1942 par le gouvernement de Vichy et son haut-commissaire aux Questions juives Xavier Vallat.

Kurt, maintenant âgé de 18 ans, avait suffisamment d'amitiés parmi les instructeurs pour recueillir quelques confidences. Lui qui avait, depuis sa première adolescence, acquis le sens politique, finit par comprendre, à la faveur de recoupements et quelques lectures dans les journaux, que les événements qui venaient de se dérouler à Paris risquaient de modifier le climat de relative quiétude qui régnait dans cette maison où l'on apprenait l'hébreu, enseignait l'histoire juive ou même celle du sionisme.

La grande rafle des juifs de Paris avait permis aux Allemands d'emprisonner plus de 12 000 hommes, femmes et enfants. Cette opération réalisée presque sans à-coups par la police française avait touché les juifs étrangers, or le centre de Moissac, s'il était dirigé par des Français, abritait presque exclusivement des enfants étrangers ou récemment dénaturalisés par le gouvernement de Vichy. Ces deux cents enfants avaient été, jusqu'alors, préservés grâce au savoir-faire

des directeurs du centre, mais aussi, cela était évident, grâce à une certaine bonne volonté de l'administration à l'égard d'une collectivité d'enfants pratiquant apparemment les vertus de la révolution nationale prônée par le maréchal Pétain dont le portrait présidait dans la grande salle du centre de Moissac : retour à la nature, culte de la jeunesse, formation professionnelle manuelle, éducation religieuse, *travail, famille, patrie*.

Le simple fait que les enfants et jeunes gens de Moissac puissent vivre au cœur du Tarn-et-Garonne était déjà un fait suffisamment exceptionnel pour donner confiance aux plus craintifs des garçons et des filles privés de leurs parents.

Comme par enchantement, un enfant entrant à Moissac était libéré de la peur, cela était vrai, même pour les jeunes gens venant de familles de réfugiés allemands que le gouvernement de Vichy avait pourtant décidé de livrer aux nazis. Mais Kurt luttait contre ce sentiment qu'il connaissait bien. Pour lui, la méfiance prédominait. Le danger était partout.

Cette ombre d'inquiétude, subrepticement perçue dans le regard de Chata, le troublait d'autant plus.

Finalement, un raisonnement tout simple fit le tour de la maison, développé par les plus âgés dont Kurt, et rapporté sans être vraiment compris par les plus jeunes : certes, Moissac est située en zone non occupée, les Allemands sont loin au nord, à hauteur de Vierzon, loin à l'ouest, aux environs de Bordeaux, et les Italiens loin à l'est, du côté de Nice. D'autre part, le gouvernement de Vichy encourage le développement de mouvements de jeunesse juive de type scout, alloue des subventions, crée l'UGIF pour organiser la vie juive.

Mais la rafle de Paris a été menée par la police, la même qui s'occupe de la sécurité dans toute la France. Elle l'a fait avec l'aide ou la bénédiction des *associations patriotiques*, Légion française des combattants, Service d'ordre légionnaire, etc. Or, ces organisations sont très actives en zone sud.

De plus, la rafle était dirigée contre les juifs étrangers et les enfants n'ont pas été épargnés. La communauté de Moissac est donc doublement menacée.

En un sens pourtant les directeurs du centre avaient des raisons de tempérer leur inquiétude. Dès le début du mois d'août, les enfants de la maison seront partis camper à Montboucher, près de Bourgueuil, dans la Creuse. Certes, ils voyageront comme scouts juifs, éclaireurs israélites, mais enfin, il ne se trouveront pas à Moissac où la police pourrait facilement les cueillir.

Kurt avait toujours manifesté une certaine réticence à l'égard du scoutisme. Il jugeait tous ces exercices, ce grand jeu permanent,

comme un peu dérisoires pour un garçon de 18 ans. Aussi Kurt n'était-il pas l'enfant chéri de la maison. Sa maladresse, son caractère un peu abrupt, son esprit de contradiction et surtout le fait qu'il n'acceptait pas de se prêter à la mise en œuvre pratique des grandes théories sur le retour à la terre ou les bienfaits du travail manuel, ne lui valaient guère la sympathie de la direction. Il se voulait un intellectuel et qui plus est, un juif intellectuel. Il arrivait pourtant à maintenir tant bien que mal des relations à peu près normales avec les directeurs et leur équipe de moniteurs. D'autre part, Kurt avait d'excellentes relations avec le personnel de service, entièrement composé de réfugiés républicains espagnols établis dans la région depuis le début de 1939. Il avait notamment d'interminables conversations avec le chef cuisinier qui s'appelait Costa. L'homme était un ancien capitaine de la *Guardia civil*, il racontait sans se lasser tous les épisodes de la guerre d'Espagne et son espoir qu'après l'écrasement de l'Allemagne, les Alliés fassent payer à Franco sa victoire contre la démocratie en Europe. Avec Costa, Kurt se sentait en confiance. L'Espagnol n'allait pas essayer de l'embrigader dans des équipes d'études religieuses ou d'apprentissage de travaux manuels ou de scoutisme. Avec Costa, Kurt pouvait, un peu honteusement, en se cachant, refaire politiquement le monde.

Outre Bouli et Chata, la direction de Moissac comprenait Simon Lévitte que Kurt connaissait depuis l'avenue de Ségur et qui ne lui avait peut-être pas encore pardonné d'avoir fait déborder sa baignoire, Georges Lévitte, le frère de Simon, un intellectuel authentique, disciple de Jean Giono, qui se défendait de l'être tout en passant de longues heures à étudier le judaïsme, Prajs dit Lévrier, un vrai activiste plein de dynamisme, le chef favori de Chata et Bouli, enfin Léon Rosen, un ancien aspirant de l'armée française, étudiant en histoire, qui assumait la direction de la bibliothèque. Il y avait aussi Marcelle Kahn qui avant la guerre était médecin à Calais dans le nord de la France.

Sur la maison de Moissac planait l'autorité morale et intellectuelle du poète Edmond Fleg qui, au cours de longues causeries autour des feux de camp ou l'hiver dans la grande salle exposait ses théories sur le thème : *Pourquoi je suis juif*. Lui qui était normalien, auteur dramatique et homme de lettres, connu du Tout-Paris, expliquait son retour au judaïsme par son adhésion à une morale fondée, à l'exclusion de toute autre dimension, sur la prévalence de l'homme. L'autorité d'Edmond Fleg était accrue par le fait qu'il avait perdu ses deux fils au cours des combats de la bataille de France.

Non loin de Moissac, les éclaireurs israélites de France, sous la direction de leur commissaire général et fondateur, Robert Gamzon, avaient ouvert trois fermes-écoles qui, à la différence de la maison

dirigée par Chata et Bouli, dont la vocation était la formation professionnelle, avaient pour but de transformer en agriculteurs les jeunes juifs réfugiés dans le midi de la France. Il y avait donc les centres de Viarose, de Charry, dont Isaac Pougatch était le directeur, et surtout celui de Lautrec dirigé par Robert Gamzon lui-même, assisté d'un jeune polytechnicien du nom de Gilbert Bloch.

Kurt n'aurait pas aimé vivre dans l'un de ces centres, cela aurait signifié pour lui le renoncement définitif à tout travail de caractère vraiment intellectuel, encore que, lui disait-on, les garçons de Lautrec dussent consacrer obligatoirement trois heures par jour à l'étude du judaïsme et à la recherche intellectuelle. Mais Kurt ne pensait pas que le plus important fût pour l'heure d'étudier le judaïsme...

Il y avait, pas très loin de Moissac, deux camps de concentration ouverts par le gouvernement et qui justifiaient amplement, dans l'esprit de Kurt, que l'action politique prît le pas sur la recherche théorique en matière biblique.

À Gurs, dans les Basses-Pyrénées, les autorités de Vichy avaient maintenu ouvert un camp qui avait servi à accueillir les réfugiés espagnols durant la guerre d'Espagne. Le gouvernement Daladier y avait interné des citoyens allemands surpris par la guerre, parmi lesquels figuraient de nombreux juifs. Puis, après l'armistice, les Allemands aryens avaient été libérés. Les communistes allemands avaient été livrés par Vichy aux autorités d'occupation de sorte que le camp de Gurs comptait bien vite une immense majorité de juifs. À vrai dire, ce camp était laissé à l'abandon, la seule activité à peu près sérieuse que l'administration française y exerçait était la garde montée par des gendarmes français. Pour le reste, tout allait à vau-l'eau ; ravitaillement, équipement sanitaire, soins médicaux étaient pratiquement inexistants. Mais la situation du camp de Gurs s'aggrava beaucoup à la suite d'un événement tout à fait inattendu qui bouleversa les enfants de Moissac.

Les Allemands avaient dirigé vers la ligne de démarcation entre la zone occupée et la zone sud un train bondé de juifs allemands originaires du pays de Bade et du Palatinat, de vrais juifs allemands dont les autorités locales avaient voulu se débarrasser. Les Français de Vichy avaient commencé par refuser de laisser le train entrer en zone non occupée. Puis ils avaient fini par céder et les bannis avaient été internés à Gurs et dans un autre camp situé à Rivesaltes.

Il y avait d'autres centres d'internement dans la zone vichyste, notamment au camp des Milles près de Marseille, à Vénissieux, près de Lyon et à Septfonds dans le Tarn-et-Garonne. Ces camps apparaissaient désormais comme de vrais réservoirs pour la déportation en Allemagne, pour peu que la police exécute en zone sud

la même besogne qu'elle avait accomplie en zone occupée.

Kurt se souvenait du jour de mai 1942 où il avait dû préparer sa pauvre valise afin de pouvoir aller se constituer prisonnier au camp de Septfonds. Il avait 17 ans révolus et le commissaire de police, un nommé Capdordy, était venu remettre à Chata un papier officiel intimant l'ordre à Kurt Maïer de se rendre au camp de Septfonds, conformément à la législation concernant les juifs de nationalité allemande... Sur le moment, Chata n'avait rien dit. Elle avait simplement autorisé Kurt à se rendre dans son dortoir pour rassembler ses quelques affaires personnelles.

Kurt passa l'après-midi à essayer d'imaginer son sort dans un camp de concentration, il se réjouissait de ce que, le lendemain, il pourrait encore prendre un grand bol de chocolat avec trois morceaux de sucre ainsi que plusieurs tranches de pain. Réveillé vers 7 heures, il s'apprêtait à aller prendre congé de Chata et Bouli, en pensant qu'il devrait manquer un cours de musique au collège de Moissac, ce qui, dans le fond, ne le privait pas beaucoup car il avait horreur de tout ce qui touchait à l'enseignement de la musique.

Un peu ému, il aborda Chata. Elle le regarda, comme si elle ne comprenait pas ce qu'il pouvait lui vouloir.

« Ah ! non ! tu ne pars pas. J'ai été voir le commandant de gendarmerie, M. Janvier. L'ordre a été annulé. Tu peux retourner au collège en toute sécurité. »

Il respira fort puis sourit.

« Il y a un garçon dans ma classe qui s'appelle Tanvier.

— Oui, c'est précisément ce qui t'a sauvé, le commandant connaissait ton existence par son fils. »

Kurt n'alla tout de même pas au cours de musique et dut, en raison de cette absence, faire le lendemain une heure de retenue.

Les chefs de Moissac s'efforçaient de faire sortir un maximum d'enfants de Gurs et de Rivesaltes. Ils arrivaient quelquefois à faire franchir les barbelés à des enfants que leurs parents acceptaient de laisser partir. Il fallait également entretenir dans les camps un minimum d'hygiène et de soins. Ce travail clandestin, visant à faire sortir les enfants et à aider, sur le plan sanitaire, les malheureux qui y restaient, était accompli par des assistantes sociales d'une organisation juive, l'OSE (Œuvre de Secours aux Enfants), et par des chefs scouts.

Le rêve de Kurt aurait été pourtant de partir avec ceux qui allaient à Gurs accomplir leur travail de sauvetage. Il admirait beaucoup un prêtre catholique d'origine juive, l'abbé Glasberg, à l'activité inlassable et qui avait fait sortir de nombreux enfants de Gurs. Il y avait aussi Ninon Weill, une cheftaine particulièrement audacieuse, et, enfin, la sœur de Chata connue sous le nom de Beugy. Grâce à leur

intelligence et à leur savoir-faire, plusieurs dizaines d'enfants de Gurs et de Rivesaltes avaient pu trouver refuge à Moissac.

Ainsi Kurt pouvait-il voir arriver à Moissac des enfants et des jeunes gens ayant une histoire en tout point semblable à la sienne, sauf qu'ils n'avaient pu fuir l'Allemagne à temps. Les descriptions des conditions de vie à Gurs ou Rivesaltes enflammaient Kurt. Il aurait voulu se précipiter sans délai aux portes de ces deux lieux de supplice et libérer ses frères. Mais on lui faisait toujours valoir que, plus que quiconque, il était en danger comme juif et comme Allemand.

Kurt avait pris en amitié un garçon beaucoup plus jeune que lui, ne sachant pas un mot de français, toujours méfiant, le regard perdu, les gestes courts et rapides qui donnaient l'impression qu'il se préparait continuellement à fuir. Kurt lui parlait en allemand, doucement, mais l'enfant restait la plupart du temps emmuré dans un silence profond qu'il ne rompait que pour demander des nouvelles de ses parents restés à Gurs. Kurt ne parlait jamais à son jeune ami lors des repas pris dans la grande salle de Moissac, le petit Allemand était trop tendu, trop fixé sur la nourriture pour pouvoir être distrait en quelque façon. Avant d'achever son plat, en général fait de vesces, ces sortes de lentilles servant habituellement à l'alimentation des chevaux, il sortait une boîte métallique du fond de sa poche et y glissait une, deux, quelquefois trois vesces. Puis il refermait la boîte qu'il rangeait consciencieusement. Le soir, il s'endormait après avoir glissé la petite boîte sous son oreiller. Kurt, un jour, osa le questionner sur cette boîte et le gosse lui dit, comme si la chose était toute naturelle : « C'est pour ne pas risquer de mourir de faim, grâce à cette boîte, dès que je sentirai que je vais mourir, je mangerai une ou deux vesces. »

Il y avait aussi une fille de treize ans qui avait vu mourir ses parents à Gurs et que Ninon Weill avait réussi à faire sortir en la cachant dans les plis de sa cape, un soir où la garde des gendarmes s'était relâchée. Elle s'appelait Laure Schindler. Elle avait un visage de porcelaine d'une grande beauté, ses mains longues et effilées, ses yeux étonnamment grands la faisaient ressembler à une poupée ancienne. Elle ne parlait pas beaucoup, elle écoutait quelquefois, mais en général elle semblait flotter au gré des allées et venues si nombreuses dans la grande salle de Moissac. Edmond Fleg avait décidé de l'adopter.

Le sort des juifs allemands détenus à Gurs faisait l'objet d'interminables conversations que Kurt avait avec M. et M^{me} Alfred Cohn. M. Cohn enseignait l'anglais et les mathématiques aux pensionnaires de la maison de Moissac, avec tact et intelligence. Les Cohn avaient été surpris par la guerre à Barcelone où lui enseignait

dans les services culturels allemands. Passée en France, la famille avait trouvé refuge au quartier général des éclaireurs avenue de Ségur, à Paris, puis avait suivi Bouli et Chata jusqu'à Moissac. Ils avaient deux filles, Lisette et Marianne, qui participaient à la vie de la maison.

Marianne était une jeune fille de 18 ans. Elle était grande et portait ses cheveux rassemblés en hauteur ce qui la grandissait encore. Elle avait des lunettes rondes à monture d'acier. Elle souriait en permanence, découvrant des dents éclatantes et faisait saillir ses pommettes qu'elle avait toutes roses. Marianne avait gagné la sympathie de tous à Moissac parce qu'elle avait, dès le début, exprimé son désir de servir, de se rendre utile, de se dévouer pour les autres enfants. Chata avait vainement essayé de la convaincre d'accorder une priorité à sa propre formation, à ses études. Marianne avait refusé, assurant qu'elle aurait toujours le temps d'apprendre. Finalement, elle avait réussi à se faire employer à mi-temps aux cuisines de la maison de Moissac ; l'après-midi elle travaillait avec Simon Lévitte au centre de documentation qui était en réalité le cerveau de la maison, l'endroit vers lequel convergeaient tous les renseignements sur les enfants, leurs vraies identités, leurs origines, les lieux où ils étaient cachés, un répertoire des planques possibles.

Le camp de Bourgneuf était situé sur la route de Limoges à Aubusson. Kurt trouva que le site choisi par Lévrier était merveilleux. De hauts châtaigniers déployaient leur rideau sur des prés joliment vallonnés constellés de fleurs multicolores. Tout le pays était en émoi par l'installation d'un camp de près de deux cents jeunes gens et jeunes filles au lieu-dit Montboucher. Les allées et venues, les chants, les danses, les grands jeux diurnes et nocturnes mettaient dans la région une activité inhabituelle. Le ravitaillement de ces bouches nouvelles ne posait pas de problème particulier, mais les paysans du coin avaient sûrement remarqué que les campeurs n'achetaient jamais de charcuterie et cela sous des prétextes divers.

Kurt, qui faisait partie des corvées de ravitaillement, jouissait d'une certaine popularité auprès de ses compagnons, même si elle était due en grande partie à sa maladresse et à son peu de goût pour les choses pratiques. Il ne regrettait pas trop d'avoir renoncé à ses habitudes. Finalement, la vie dans la nature lui faisait du bien. Il aimait surtout se promener, à la fin du jour, sur les bords du lac de Bourgneuf. Il goûtait, en cet endroit de paix, tout le bonheur de la tranquillité en France.

Vers la fin du mois d'août, ce devait être le 27 ou le 28, un émissaire arriva de Moissac. Il y eut une longue réunion entre les chefs du camp, puis Rosen annonça qu'il voulait voir immédiatement un

certain nombre de garçons et filles.

Il était midi.

« On lève le camp, on rentre à Moissac » ; en quelques instants tout le monde fut au courant. Kurt accueillit la nouvelle avec un mélange d'enthousiasme et d'inquiétude. Son tempérament actif l'incitait à accueillir tout nouveau départ comme un plaisir inconnu, en revanche, son instinct politique lui faisait trouver étonnant ce rappel immédiat lancé par Bouli et Chata. De plus, se demandait-il, que peut bien me vouloir Rosen ? Pourquoi a-t-il ainsi convoqué seulement quelques-uns d'entre nous ? Tel un ouragan, il parcourut tous les coins du camp. Il demanda à chacun si Rosen l'avait appelé à assister à une réunion après le déjeuner. Ainsi, il apprit que les deux sœurs Cohn, Marianne et Lisette, Jean-Martin Felzer et Eric Dahl étaient convoqués. Peu à peu, il comprit : seuls les campeurs d'origine allemande et âgés de plus de 16 ans devaient être réunis par Rosen.

Ils étaient une quinzaine autour du jeune chef. Rosen avait l'air grave.

« Bon, j'ai décidé de vous parler très franchement, d'ailleurs il vaut mieux que vous soyez au courant dans le détail de la situation. Vous êtes en danger. La police est venue à Moissac avec l'ordre d'arrêter tous les enfants allemands. »

Il fut pressé de questions et décida de répondre avec précision :

« Chata a été prévenue par un de ses amis, un quaker je crois, qui travaille au service social des étrangers à Vichy, que les policiers se présenteraient le 26 août. Vous pensez bien qu'elle a pris ses précautions.

« Ils sont arrivés vers 8 heures du matin et n'ont trouvé que les chefs : Bouli, Chata, Georges Lévitte et le docteur Marcelle Kahn. Bouli a dû faire son numéro habituel... Il a dû rappeler que ses ancêtres avaient été les fournisseurs de Louis XIV à Versailles, qu'il est lui-même plus français que les flics, etc. Quant à Marcelle Kahn, elle a dû prendre son ton sarcastique pour mettre en boîte les inspecteurs de police ; elle a sûrement rappelé que sa famille est installée dans le nord de la France depuis le temps des Romains. »

Rosen s'arrêta. Il avait espéré, en donnant ces détails, déclencher le rire des jeunes gens. Il y eut un silence. Il reprit son récit :

« Naturellement Chata a dit qu'il n'y avait personne dans la maison et que tout le monde était parti camper. Les flics ont demandé où nous étions et Chata a affirmé qu'elle l'ignorait, que la chose relevait de l'initiative de chaque chef de troupe. Bref, la discussion s'est prolongée une bonne demi-heure et finalement le camion est reparti à vide.

« Il n'est pas impossible que la police soit à notre recherche. Aussi, avons-nous décidé de lever le camp. Les Français et les étrangers non

allemands vont rentrer à Moissac où Chata a obtenu des assurances de la part du commissaire de police et du commandant de gendarmerie. Votre cas est différent. Vous ne rentrez pas. Nous allons partir dans la nature, nous faire oublier un peu. Nous aurons deux tentes, une pour les filles, une pour les garçons et un peu de ravitaillement. Nous changerons de camp tous les jours, nous nous déplacerons la nuit. Il ne faudra pas faire de feu dans la journée. Nous ne devons pas être repérés. D'ailleurs je vous protégerai de mon mieux. J'ai un livret militaire en règle, tout ira bien. Allez vous préparer. »

Ils partirent le soir même, un peu au hasard, vers le nord. Kurt se demanda si Rosen avait un plan précis, un itinéraire établi, ou si, simplement, il obéissait à son instinct.

Vers 10 heures, ils s'arrêtèrent dans une clairière et plantèrent les deux tentes. Ils avalèrent une ou deux cuillerées de lait en poudre chacun et ils plongèrent, épuisés, dans le sommeil.

Dès l'aube, ils replièrent les tentes et ils reprirent leur marche, Rosen allant devant en s'arrêtant de temps à autre pour consulter une vieille carte d'état-major. Kurt marchait en dernier.

Il n'aurait jamais imaginé que cette guerre eût pu le conduire là, en plein cœur d'une forêt de France, fuyant les Allemands. Décidément, se disait-il tout en s'efforçant de ne pas laisser une trop grande distance entre ses camarades et lui, cette guerre n'avance pas. L'Europe n'est pas un champ de bataille, les Russes se battent à l'autre bout de leur pays. D'ailleurs, ils reconnaissent que les Allemands approchent de la Volga et du Caucase. Comment les Russes pourront-ils reconquérir tout le terrain perdu ? Cette question l'angoissait. Les Américains, quant à eux, s'expliquent avec les Japonais. En Asie aussi, beaucoup de positions sont à reconquérir. Les Anglais, pour leur part, font la guerre en Afrique, une guerre classique avec des offensives, des replis, des contre-offensives. Mais ce qui paraissait le plus inquiétant à Kurt c'était le calme en Europe. Était-il normal que les Russes subissent seuls tout le poids de la puissance allemande ? Kurt s'entretenait souvent avec Rosen de cette question. Il éprouvait un sentiment de culpabilité devant l'inaction des Anglo-Américains en Europe et demandait à son chef quelles pouvaient bien être les raisons du retard mis à l'ouverture d'un deuxième front. Rosen s'efforçait d'expliquer que la reconquête d'un continent devait poser un certain nombre de problèmes même à une puissance aussi gigantesque que celle des États-Unis ; d'autre part, la guerre contre le Japon était très meurtrière et particulièrement difficile. Après tout, concluait-il, l'Amérique est en guerre depuis seulement un an.

Les marches interminables dans les forêts de la Creuse et de la Corrèze donnaient à Kurt l'impression qu'il participait aux opérations

de guerre. Il fallait marcher ou périr, se cacher, ne pas faire de feu le jour, éviter les agglomérations, les routes. Ses quinze compagnons semblaient avoir comme lui une bonne dose d'optimisme et personne ne protestait contre le luxe de précautions que Rosen imposait à son groupe.

Mais, à force de s'éloigner des villes et villages, ils finirent par se couper de toute source de ravitaillement... Il fallait alors que Rosen, accompagné d'un garçon, quitte le camp une journée entière pour aller chercher des légumes, du pain, jamais de viande ni de charcuterie, car les enfants de Moissac respectaient les prescriptions alimentaires du judaïsme.

L'alimentation de base restait les kilos de lait en poudre, fournis par l'American Joint Distribution Committee, une organisation juive qui entretenait de bons rapports avec l'administration vichyste et pouvait aussi venir en aide aux persécutés...

L'automne arriva brusquement. Il modifia tout dans la vie des jeunes gens, les forêts devinrent moins denses, leur dignité de campeurs disparut, on s'étonnait de voir encore des garçons en culottes courtes arpenter les campagnes, au seuil de l'hiver.

Au début du mois d'octobre 1942, Rosen, de retour d'une opération de ravitaillement, arborait un sourire que Kurt ne lui connaissait pas. Rosen montra un journal du pays. Une gigantesque bataille venait de commencer sur les bords de la Volga, près d'une ville nommée Stalingrad. Les Russes avaient décidé de tirer un verrou. « L'hiver arrive, les Allemands n'iront pas plus loin », affirma Rosen. Kurt accepta cette nouvelle avec satisfaction mais il ne put s'empêcher de dire que si les Américains et les Anglais ne faisaient rien en Europe dans les plus brefs délais, les Russes ne pourraient tenir longtemps.

« Oui, peut-être au printemps », avait conclu Rosen l'air songeur.

Jusqu'à présent, Kurt et ses amis n'avaient pas souffert du froid. À la mi-octobre le vent fraîchit et les nuits devinrent glaciales. Rosen décida que désormais les marches se feraient en direction du sud, ce qui les ramena non loin de Montboucher et de Bourgameuf. En retrouvant des itinéraires connus, les quinze jeunes gens reprirent une sorte de confiance instinctive. Mais Rosen paraissait chaque jour plus soucieux. Finalement, il réunit son petit monde. C'était un soir autour d'un grand feu de bois. Ils avaient tous jeté une couverture sur leur dos et noué un foulard sur leur tête. Ils chantèrent des chansons du scoutisme avec nostalgie. Puis Rosen leur parla doucement :

« Voilà, je n'ai plus du tout d'argent pour vous nourrir. Les réserves que Lévrier m'a remises sont épuisées. Il n'est pas possible de vivre dans les forêts en cette saison sans acheter de la nourriture. Nous ne pouvons tout de même pas braconner. De plus, vous n'êtes pas équipés

pour l'hiver...

« Demain j'irai donc téléphoner à Moissac pour demander des instructions. »

Kurt passa une nuit plus agitée que d'habitude, la fatigue n'avait pas exercé son effet salulaire. Il imaginait mal comment leur équipée se terminerait. Mais ce qui l'avait vraiment tracassé durant toute la nuit, c'était le déroulement des opérations sur le front...

Lorsqu'il se réveilla, Rosen était déjà parti. Toute la matinée, Kurt parla avec Lisette Cohn et Eric Dahl tout en avalant de larges cuillerées de lait en poudre. Vers midi, ils se firent cuire quelques pommes de terre, sur un feu très discret. L'après-midi, ils tournèrent en rond autour de leurs tentes ne sachant que faire. Kurt essaya de lire mais le froid était vif et il ne pouvait rester immobile.

Dès la tombée de la nuit, ils se drapèrent dans leur couverture et reprirent leur marche en rond. Ils avaient l'air de grands sorciers méditatifs dansant une sarabande incantatoire. En fait, ils souhaitaient tous que Rosen rentre au plus vite. Ils n'avaient pas osé allumer le feu en son absence.

Rosen arriva enfin, soufflant et visiblement fatigué. On le pressa de questions.

« Alors que dit-on à Moissac ? »

Il entreprit d'allumer le feu sans répondre, il affirmait à mi-voix, comme pour lui-même, « tout va bien ». Puis il s'assit devant les brindilles qui commençaient à flamber en craquant agréablement.

« On nous a demandé de nous disperser. Je vais essayer de vous planquer dans les monastères et les écoles religieuses des environs. C'est ce qu'on m'a dit de faire. Il faut laisser passer la tempête. Malheureusement je ne connais personne. Je ne vais tout de même pas sonner à la porte des couvents pour demander si on veut bien cacher un enfant juif... »

Rosen avait l'air vraiment ennuyé. Il fit semblant de ne pas entendre les questions qui lui étaient posées. Il réfléchissait. Les garçons et les filles dont il avait la charge s'inquiétaient de la durée de leur éventuel séjour dans des maisons religieuses catholiques. Kurt parlait avec humeur : « On ne va tout de même pas attendre la fin de la guerre chez les curés ! »

Rosen leva la tête comme si l'image de la fin de la guerre avait brusquement surgi devant lui. « La guerre ne fait que commencer, Kurt. Il faut s'armer de patience et accepter toutes les solutions même provisoires au problème du moment. »

Il les regarda tous à la ronde comme s'il avait voulu mesurer concrètement le poids de sa responsabilité.

« Demain, j'irai à Tulle voir l'évêque. »

Il y eut un long silence que Marianne Cohn interrompit. « Tu ne

peux aller voir l'évêque habillé comme tu es ! Donne-moi ton blouson, je vais essayer de le nettoyer. »

Toute la journée suivante, ils durent à nouveau attendre le retour de Rosen. Pour la première fois, Kurt mesura combien leur chef leur était utile. Il éprouva un sentiment d'isolement inquiet comparable à celui qui l'avait assailli à Paris, rue Jouffroy, au début du mois de septembre 1939, lorsqu'il s'était senti pour la première fois un réfugié sans aucune racine dans la ville où il se trouvait. Tout au long des jours de leur errance dans les forêts de la Creuse, Rosen avait su maintenir parmi ses compagnons une manière de confiance, une espèce de joie discrète qui leur avait permis d'échapper au souci de l'avenir.

Ces deux dernières journées consécutives d'absence de Rosen avaient provoqué un sentiment paralysant parmi les amis de Kurt. Ils ne s'éloignaient guère des deux petites tentes fichées dans une clairière balayée par un vent froid...

Le soir, Rosen fit le récit de son petit voyage.

Il était arrivé à Tulle vers 10 heures du matin. Il avait eu l'air un peu gauche dans cet environnement urbain, avec ses culottes courtes, sa chemise kaki au col ouvert, son blouson bleu marine qui ne le faisaient ressembler à personne.

« Je voudrais voir monseigneur l'évêque, s'il vous plaît. »

L'homme en soutane lui avait demandé si le jeune homme avait un rendez-vous... puis il s'était enquis de savoir qui il devait annoncer. Rosen avait dit qu'il n'avait pas l'honneur d'être connu de monseigneur et que l'affaire était confidentielle et personnelle. On l'avait introduit dans une grande salle, probablement une bibliothèque, où de jeunes hommes étaient penchés sur de gros livres éclairés par une lumière verte. Au bout d'un quart d'heure, on était venu lui dire que M^{gr} Chassaigne était très occupé et que, s'il voulait bien dire l'objet de sa demande d'audience, on transmettrait à monseigneur. Rosen avait tenu bon : « C'est tout à fait personnel et très important. »

Finalement l'évêque de Tulle était apparu. Ce devait être un homme de 45 ans, un peu chauve, grand et sympathique d'allure. Le violet de sa ceinture avait rassuré Rosen.

« De quoi s'agit-il, mon ami ? »

— Monseigneur, je m'appelle Léon Rosen, je suis juif et j'ai la responsabilité de plusieurs enfants également juifs que je voudrais, peut-être grâce à vous, pouvoir mettre à l'abri. »

M^{gr} Chassaigne avait levé sa main à hauteur de son visage comme pour signifier à Rosen qu'il avait très bien compris et qu'il n'avait pas besoin d'en dire plus. Puis il regarda autour de lui. Quelques lecteurs avaient levé la tête, d'autres observaient une attitude de respect muet

et rigide en raison de la présence de l'évêque dans la bibliothèque.

« Mon enfant, je n'ai pas le temps de vous parler tout de suite. Voulez-vous revenir vers midi, nous déjeunerons ensemble. Nous pourrions parler tout à loisir de vos difficultés. »

Il avait regardé Rosen l'espace d'un instant avec insistance. Puis il lui proposa soit de rester dans la bibliothèque, soit d'aller visiter la ville. Rosen avait dit qu'il préférait voir la ville qu'il ne connaissait pas.

« Très bien, je vous attends à midi. »

Rosen était repassé devant le gardien en soutane, le saluant respectueusement.

Il avait été heureux de se promener, satisfait également de la promesse d'un appui que l'air complice de M^{gr} Chassaigne lui avait laissé espérer, mais le véritable sentiment de joie qu'il avait éprouvé s'expliquait autrement : la perspective d'un bon déjeuner avait éclairé son visage tandis qu'il jetait un regard prolongé d'étudiant en histoire sur la cathédrale de Tulle ou qu'il parcourait les rues animées d'une ville provinciale.

À l'heure dite, il avait franchi le porche de la bâtisse très ancienne de l'évêché. Il avait cru percevoir le fumet agréable d'un bon déjeuner. On l'avait introduit à nouveau dans la bibliothèque. L'évêque n'avait pas tardé. Il était arrivé souriant et actif. Il avait des gestes nombreux mais étudiés. Il s'était mis à parler avec une componction tout épiscopale demandant à Rosen s'il avait trouvé quelque intérêt à la ville, s'il avait pu visiter notamment la cathédrale. Il l'avait ainsi, tout en devisant, entraîné vers ses appartements. En entrant dans la salle à manger privée de l'évêque, Rosen n'avait plus guère prêté attention aux propos du prélat... Le repas qu'il allait faire avait retenu toute sa pensée. Il avait été invité à s'asseoir et l'avait fait avec plaisir. Une vieille servante avait déposé une soupière, l'évêque avait rempli l'assiette de Rosen.

« Nous serons mieux ici pour parler... Ainsi vous avez la responsabilité de quelques enfants juifs... »

— Oui, monseigneur, une quinzaine de garçons et filles âgés de plus de seize ans, tous d'origine allemande ; on dit que ce sont eux que la police recherche. S'ils sont pris, on les livrera aux nazis et il n'est pas difficile d'imaginer le sort qui serait le leur.

— Oui, oui bien sûr. Et votre idée serait de nous les confier pendant un certain temps.

— Oui, monseigneur, dans la mesure où vous le jugerez possible. »

La servante avait ensuite apporté des légumes et du lait. Rosen désespérément avait cherché du regard le moindre morceau de viande, tranche de bœuf, épaule d'agneau ou côtelette de veau. Il n'y avait que des carottes, des pommes de terre, des laitues et beaucoup de

laitages. Il avait continué à espérer que la prolongation du déjeuner se ferait dans un sens plus substantiel.

« Mon fils, il faudra être très prudent. Certaines de nos institutions sont dirigées par des hommes ou des femmes qui ne connaissent pas grand-chose au monde extérieur. Ils pourraient se méprendre sur vos intentions. Vous avez très bien fait de venir me voir, je vous donnerai une liste de nos établissements scolaires susceptibles de comprendre la situation actuelle et la nécessité de vous aider dans les circonstances difficiles que vous traversez. »

La servante apporta du fromage et des fruits. L'évêque devait être végétarien, ou alors...

« Je crains fort que vos ennuis ne touchent à leur fin qu'après la guerre. Quelles nouvelles avez-vous de la situation de vos coreligionnaires en zone occupée ? »

... ou alors le prélat par politesse, supposant que le jeune juif ne mangeait pas de viande non rituellement préparée avait préféré faire maigre. Rosen avait levé les yeux et entendu *in extremis* la question de l'évêque.

« Les nouvelles sont mauvaises, monseigneur, plusieurs milliers de juifs ont été arrêtés à Paris à la mi-juillet. »

L'évêque s'était levé. Rosen, pour la première fois, avait éprouvé un sentiment de gêne d'être venu à Tulle en culottes courtes. La robe de l'ecclésiastique donnait aux jambes nues de Rosen un air insolent, d'autant plus que tout dans cette salle à manger était feutré...

M^{gr} Chassaigne s'était approché d'un secrétaire, avait ouvert un tiroir et déplié une feuille de papier. Il avait parlé longtemps, commentant la situation de chaque institution religieuse et cochant quelquefois d'un coup de crayon le nom d'un établissement.

« Voici une première liste... Adressez-vous toujours au père ou à la mère supérieure. Faites toutes les recommandations nécessaires aux enfants dont vous avez la responsabilité. De mon côté, je vais donner quelques coups de téléphone, vous serez attendu. »

Il l'avait raccompagné jusqu'à la porte cochère.

« N'hésitez pas à revenir me voir en cas de difficulté. Courage. Au revoir, mon fils. »

Kurt pensa qu'ainsi s'achevaient les « robinsonnades » des jeunes juifs dans la Creuse et la Corrèze. Il regarda Rosen avec amitié. Il regretta de devoir se séparer de ce garçon honnête, amical et généreux et qui ne semblait pas avoir cédé à l'anti-intellectualisme de la plupart des chefs de Moissac... Kurt passa une nuit agitée. Il n'aimait pas l'idée de devoir se cacher dans un monastère. Pourrait-il seulement se tenir au courant du déroulement de la guerre ? De plus, Rosen avait précisé qu'il faudrait changer de nom, se faire passer pour des

protestants ou des catholiques... Cela lui déplaisait également.

Dès le lendemain de son retour de Tulle, Rosen commença à faire la navette entre le camp et les institutions religieuses. Il commença par emmener les filles. Accompagné de ses protégées, il partait tôt le matin et revenait tard le soir, satisfait. Les bonnes sœurs avaient été prévenues par M^{gr} l'évêque et avaient accepté de loger « ces enfants en situation plus ou moins régulière ». Elles le faisaient de bonne grâce en prenant cet air un peu affolé qui amusait tant Rosen et qu'il s'efforçait de décrire à ses compagnons au cours des soirées autour d'un feu modeste.

Pendant les longues absences de Rosen, Kurt et ses camarades essayaient de se distraire. Ils avaient découvert un jeu qui les amusait beaucoup. Il s'agissait de choisir pour chacun les noms d'emprunt qui devaient leur permettre de passer inaperçus. Pour Kurt, on choisit « Henri Kuntz », on décida qu'il serait un protestant alsacien, cela expliquerait à la fois son accent et son ignorance du catholicisme. Kurt accepta en bougonnant. Il trouvait pourtant que ce nom avait une consonance par trop germanique.

Rosen fit six voyages. Il avait emmené en tout douze adolescents. Puis il avoua qu'il n'avait plus d'adresses. L'évêque lui avait indiqué six institutions. Les trois laissés pour compte étaient Kurt, Eric Dahl, et un garçon très gai, au physique sympathique que tout le monde appelait Charmy.

« Nous levons le camp demain matin. Je vais essayer de vous placer chez un paysan de Montboucher que je connais un peu. »

Kurt qui s'était déjà habitué à l'idée de passer l'hiver dans un monastère fit la grimace. Il se souvenait avec amertume des quelques jours passés, en juin 1940, chez un agriculteur de la région de Moissac et de l'échec complet qui avait couronné cette expérience. Mais il ne dit rien. Il espérait qu'avec ses deux compagnons il ne souffrirait pas de l'isolement. Au matin, ils plièrent soigneusement les tentes et derrière Rosen, ils quittèrent la clairière qui les avait abrités pendant quinze jours.

À Montboucher, tout s'arrangea très bien. Le paysan avait conservé un bon souvenir des scouts qui avaient campé aux alentours l'été dernier. Il reconnut Rosen et accepta les trois garçons comme commis de ferme, bien qu'en hiver il n'y eût guère de travail, mais comme il ne fallait pas leur donner d'argent, tout allait bien.

Rosen serra chaleureusement la main du paysan. « Je vous les confie, des amis à moi viendront les voir de temps en temps. »

Puis il se retourna vers Kurt et ses amis.

« Salut, les gars, à bientôt.

— Que vas-tu faire, Rosen ? » demanda Kurt.

L'agriculteur s'était éloigné.

« Je vais essayer de passer en Angleterre, rejoindre le général de Gaulle.

— Au moins toi, tu vas faire la guerre, tandis que nous...

— Sois raisonnable Kurt... D'ailleurs je ne suis pas sûr de partir, je suis sans nouvelles de mes parents et de mon jeune frère qui sont réfugiés dans la région de La Rochelle. »

Il partit, un lourd sac à dos sur les épaules, de son pas habituel et calme qui avait, pendant des semaines, donné confiance aux jeunes gens dont il avait eu la charge.

Kurt pensa qu'une existence nouvelle commençait pour lui.

Dans les jours qui suivirent, tout se passa très bien. Leur « patron » leur confiait des travaux qui n'avaient qu'un lointain rapport avec l'agriculture, ils devaient déplacer des objets, clouer, scier, débiter à coup de hache de gros troncs d'arbre. Devant leur inexpérience des choses de la terre, le paysan préférait ne pas mettre ces citadins au contact des bêtes. Mais finalement, il se rendit compte qu'ils travaillaient dur et leur fit des compliments.

Un jour, Kurt, Eric et Charmy demandèrent à parler à l'agriculteur. C'est Charmy qui s'exprima au nom de ses camarades.

« Si vous le permettez, nous travaillerons dimanche, mais nous nous reposerons mardi prochain.

— Tiens et pourquoi ?

— Mardi, nous jeûnons.

— Vous jeûnez ?

— Oui, c'est une fête religieuse, il faut s'abstenir de tout travail, ce jour-là. Il ne faut pas prendre de nourriture. »

L'homme leva les bras au ciel, mais il était d'accord. Ils travaillèrent donc le dimanche suivant avec cœur et conscience, en chantant des airs scouts ou hébraïques qu'ils avaient appris à Moissac.

Le lundi soir, ils ne rejoignirent pas la famille du paysan dans la grande salle à manger. Ils commençaient le jeûne.

Le lendemain, ils restèrent plus longtemps que d'habitude dans la petite pièce qui leur servait de dortoir commun.

Vers 10 heures pourtant, ils furent réveillés par des coups frappés avec force à leur porte.

« Eh ! les gars, vous avez de la visite, criait le fermier, réveillez-vous. »

Kurt fronça le sourcil. Puis il reconnut la voix de Lévrier.

Le jeune chef entra dans leur chambre.

« Allez, debout, je vous emmène.

— Mais c'est Kippour.

— Ça ne fait rien. Je dois vous installer à votre tour, dans des institutions religieuses.

— Mais nous avons travaillé dimanche pour pouvoir jeûner

aujourd'hui, dit Kurt.

— Vous allez manger et me suivre, nous n'avons pas de temps à perdre. »

Les trois garçons commencèrent par refuser de prendre la moindre nourriture mais Lévrier leur expliqua qu'ils allaient voyager dans des conditions dangereuses et qu'il ne pouvait prendre le risque qu'un garçon tombe d'inanition.

Finalement ils acceptèrent de manger du pain et un peu de fromage. Ils firent leur sac et prirent congé du fermier.

« Alors voilà, vous repartez camper ! Ce n'est pourtant pas la saison. Vous êtes de vrais romanichels. »

Il leur serra la main avec chaleur.

Enfin, ils se retrouvèrent seuls avec Lévrier.

« Où nous emmènes-tu ?

— À Brive, dans un monastère. »

On n'était guère qu'à la fin octobre, mais le froid leur mordait le visage. La gare était bondée, la foule avait envahi les salles d'attente et les quais. Lévrier et ses trois compagnons se glissèrent dans le tas le plus compact de candidats voyageurs qu'ils purent trouver. Il y avait quelques gendarmes en faction près du contrôleur, mais ils passèrent sans histoire.

Il leur fallut voyager debout dans le couloir. Kurt était tout près de Lévrier. Il lui parla presque à l'oreille.

« Comment va Rosen ? A-t-il pu partir ? »

Lévrier le regarda, puis il fit un signe affirmatif de la tête.

« Ah, il doit être content.

— Pas tellement. » Et Lévrier raconta par bribes l'histoire de son camarade. Il était souvent interrompu, par des voyageurs qui passaient dans tous les sens, des contrôleurs, des arrêts interminables dans des gares où le train était pris d'assaut.

En arrivant à Brive, Kurt connaissait l'histoire qui était arrivée à Rosen.

Après avoir confié Kurt et ses amis au paysan de Bourganeuf, Rosen avait trouvé à Moissac une lettre postée à Saint-Paul-Lizonne quinze jours plus tôt. Elle n'était pas signée et disait simplement que ses parents et leur jeune fils Bernard avaient été arrêtés par les gendarmes qui, selon ce qu'on croyait savoir, les avaient conduits à Poitiers. Le correspondant anonyme demandait également à Rosen de bien vouloir prévenir, s'il les connaissait, les enfants de la famille Schwarzbard que leurs parents avaient subi le même sort.

Rosen avait voulu se rendre immédiatement à Poitiers, mais on lui avait fait remarquer que cette ville était située en zone occupée, qu'il n'avait aucune chance de pouvoir fléchir la police et les Allemands,

que, de plus, ses parents étaient encore étrangers et qu'ils n'avaient pas la possibilité d'invoquer la protection des autorités françaises. Enfin, on lui avait dit qu'il risquait lui-même de se faire arrêter bien qu'il fût citoyen français né en France. Enfin, l'arrestation de ses parents datant d'au moins quinze jours, comment être sûr qu'ils étaient encore à Poitiers ? En général, les juifs sont conduits dans la région parisienne à Drancy.

Rosen avait fini par se rendre aux arguments des chefs de Moissac au nombre desquels se trouvait maintenant Marc Haguenau, un polytechnicien au sourire éternel, jeune et dynamique, très militaire d'allure. L'avis de Marc Haguenau fut déterminant.

L'ambiance de Moissac était, à ce moment particulièrement triste. Simon et Georges Lévitte avaient appris de leur côté que leurs parents avaient été arrêtés en tentant de franchir la ligne de démarcation, leur passeur les avait trahis.

Finalement Rosen avait décidé de donner suite à son projet d'aller rejoindre de Gaulle en Angleterre. Marc Haguenau lui avait dit que deux officiers du 1^{er} RIC devaient franchir les Pyrénées incessamment. Il fallait pourtant trouver cinq mille francs pour payer le passage. Rosen avait fini par réunir cette somme considérable et un beau matin, on l'avait vu partir en direction du sud. Depuis on était sans nouvelles de lui...

Ils reçurent un accueil très sympathique au monastère Saint-Antoine-de-Padoue à la sortie sud de Brive sur la route de Cahors.

Les trois garçons commencèrent à mener une vie sans problème, rythmée par les offices auxquels ils n'assistaient pas et les repas pris en commun dans une ambiance religieuse très différente de celle qui régnait à Moissac. Pendant toute cette période, Kurt avait entrepris de traduire en allemand *le Misanthrope*. Il s'était attaché à cette œuvre avec enthousiasme, s'efforçant de rendre les nuances du texte français dans la langue de Goethe.

Ils recevaient quelquefois la visite d'une jeune cheftaine de Brive qui s'efforçait de leur donner des nouvelles de la guerre, en leur remettant un peu de ravitaillement. Elle parlait souvent de l'activité débordante d'un homme sympathique, membre du Secours national, un catholique fervent dont le nom était Edmond Michelet. C'est par elle que Kurt apprit que les Américains avaient débarqué en Afrique du Nord et que l'armée française résistait énergiquement.

Les Américains en Afrique du Nord ! C'était pour Kurt quelque chose de capital. Jusqu'à présent, la participation américaine lui paraissait théorique et lointaine, sans influence sur le cours des choses et voilà que maintenant ils étaient là, tout près, de l'autre côté de la Méditerranée. Nul doute qu'ils seraient bientôt en France !

Lorsqu'on apprit que les Allemands avaient franchi la ligne de démarcation et qu'ils avaient envahi la zone sud, des pensionnaires du monastère crurent que l'armée de Vichy allait résister.

Le père supérieur appela les trois jeunes gens juifs. Il les pria instamment de ne pas aller se promener à Brive dans la journée du 11 novembre, les Allemands devaient faire leur entrée et il était à craindre que la population manifeste son hostilité.

Il y eut des cris, une rumeur lointaine, que Kurt entendit nettement, en fin d'après-midi, puis des chants, *la Marseillaise*, peut-être, *Vive de Gaulle !* certainement.

Mais cette manifestation, pour admirable qu'elle fût, ne répondait pas à l'attente des trois amis. Les Allemands étaient maintenant dans Brive et l'armée d'armistice ne réagissait pas.

Quelques jours plus tard, ils apprirent que la flotte française s'était sabordée à Toulon. Ainsi Pétain avait-il volontairement perdu le dernier atout qui lui restait, la dernière force en activité capable de reprendre un jour le combat.

Fini la France. Tel fut le sentiment de Kurt, et pourtant il ne pouvait s'empêcher d'espérer en la destinée de ce pays qu'il aimait d'amour comme s'il avait été pour lui celui d'une enfance heureuse.

Après tout, finit-il par se dire, la manifestation de Brive est peut-être le signe d'un réveil des Français.

En tout cas, novembre 1942 ne commençait pas trop mal puisque désormais les Alliés allaient pouvoir préparer en Afrique du Nord les forces nécessaires à la libération de l'Europe. L'Algérie, le Maroc pourront devenir un véritable tremplin pour les armées de la libération. D'autre part depuis deux mois déjà en Russie, les Soviétiques poursuivaient la formidable bataille de Stalingrad.

Devant ce gigantesque affrontement, son destin individuel lui parut dérisoire et pourtant il ne pouvait se défaire de l'idée qu'il perdait son temps, qu'il était inutile, dans ce monastère, attendant la fin de la guerre sans y participer vraiment. Eric et Charmy semblaient partager ses sentiments : « Si au moins, nous étudions quelque chose nous pourrions passer le baccalauréat, ne pas rester, comme ça, à ne rien faire ! » Mais comme toujours lorsqu'il s'interrogeait sur lui-même, Kurt orienta ses pensées vers le destin global de l'humanité, vers l'immense partie qui se jouait entre les forces du bien et les forces du mal. La politique était la meilleure excuse à une paresse apparente. Allait-il pour autant accepter d'attendre la fin de la guerre dans ce monastère dit de la Grotte de Saint-Antoine-de-Padoue ?

Cette question qui l'angoissait se régla d'elle-même. Un beau matin de décembre, ils reçurent la visite de Lévrier, l'infatigable garçon venait emmener les jeunes gens dans des collèges des environs.

Ils l'accueillirent avec joie.

« Je vous emmène du côté de Clermont-Ferrand. »

Ils prirent congé du père supérieur après avoir exprimé leurs remerciements et non sans oublier de prier que l'on remerciât également M. Edmond Michelet.

Lévrier remit à Kurt une lettre postée à Bâle. Kurt poussa un grand cri : Willy était à Clermont-Ferrand. La coïncidence lui parut extraordinaire. Il n'avait pas revu son frère depuis leur conversation rue de la Charbonnière à Paris la veille de la déclaration de guerre. Il avait ensuite appris par les lettres de ses parents, que son aîné était en Afrique du Nord dans la Légion étrangère.

Le temps qu'il fallait pour se rendre de Brive à Clermont-Ferrand passa comme un éclair et ils se retrouvèrent tous les quatre réunis sur le quai de la gare du chef-lieu du Puy-de-Dôme, un peu désorientés.

Lévrier donna ses instructions avec précision.

« Écoute, Kurt, je n'ai pas le temps de t'accompagner jusqu'à Courpière. Il faut que je conduise Eric Dahl et Charmy dans un établissement des environs. Tu es assez grand pour faire quarante-cinq kilomètres en train tout seul. Je vais continuer ma tournée. Il y a encore des tas de gosses qui n'ont reçu aucune visite depuis leur arrivée dans les maisons chrétiennes. Toi tu n'es plus un gosse. »

Évidemment se dit Kurt, à 18 ans on n'est plus un gamin et pourtant Lévrier, quoi qu'il en dît, lui parlait comme à un enfant :

« Tu dois te présenter au père supérieur du collège Saint-Pierre à Courpière, n'oublie pas que tu t'appelles désormais Henri Kuntz, né à Mulhouse (Haut-Rhin) le 23 décembre 1927. Ton correspondant à Clermont-Ferrand sera un de nos amis, Albert Lévy, dont voici l'adresse. »

Kurt serra avec force la main de ses camarades. Lévrier essaya de presser le mouvement, les gares ne sont pas des endroits rêvés pour les réfugiés en situation irrégulière, mais Kurt s'était lancé dans une des analyses politiques dont il avait le secret :

« Courage, les amis, les Allemands sont finis. Le général Hiver a lancé son offensive en Russie. On se retrouvera bientôt. »

Au lieu dit, Kurt trouva son frère. C'était un dimanche. Willy venait de se réveiller. Il s'attendait un peu à la visite de Kurt, il le reçut donc sans surprise ni émotion apparente. « Ah c'est toi. Entre. Mon Dieu comme tu es sale, mais d'où viens-tu donc ? Si les parents te voyaient ! »

Kurt se rendit compte qu'avec son vieux pantalon et ses galoches à semelle de bois, il ne devait pas avoir fière allure.

Willy avait maigri, il avait l'air sombre et renfrogné. Kurt se dit que cette chambre sordide située dans la banlieue ouvrière de Clermont devait y être pour quelque chose. Il avait très envie de poser à son frère mille questions sur son aventure en Afrique du Nord et sur

la façon dont il avait réussi à se faire rapatrier. Mais, à la manière dont il était accueilli, il préféra ne pas l'interroger. Il apprit néanmoins que Willy était ouvrier-soudeur, qu'il gagnait ainsi un peu d'argent et surtout qu'il était lié d'amitié avec un policier, un inspecteur stagiaire... Au bout d'un instant, Willy dit aussi qu'il avait rencontré une fille dont il était tombé amoureux et qu'il avait l'intention de l'épouser après la guerre. Puis il dit :

« Malheureusement, tout cela risque de mal finir.

— Pourquoi ?

— Eh bien, mon ami de la police m'a dit que mon nom était sur la liste des arrestations en préparation. Il m'a conseillé de filer en Suisse au plus vite. J'ai écrit aux parents, ils m'ont envoyé de l'argent pour que nous puissions partir tous les deux, mais je n'ai pas encore de nouvelles du passeur qui doit nous faire franchir la frontière.

— Écoute. Moi, je n'ai pas tellement envie de quitter la France. Je préfère finir mes études ici.

— Tu as peut-être raison, mais de toute façon, nous n'avons pas le moyen de partir tant que le passeur ne se sera pas manifesté. »

Kurt s'était assis. Il regardait son frère en souriant. Willy lui dit :

« C'est incroyable ce que tu peux être sale. Je vais te donner un peu d'argent, achète-toi des vêtements, enfin ce que tu pourras trouver. »

Kurt empocha deux billets sans rien dire. Willy entreprit de mettre un peu d'ordre dans sa chambre.

Peu à peu la confiance semblait se rétablir entre les deux frères. Willy s'assit enfin à côté de son cadet. Il parla par intermittence, comme s'il avait voulu censurer ses pensées avant de les exprimer.

Lorsque la nouvelle de l'armistice fut connue, en juin 1940, Willy et quelques camarades juifs allemands se trouvaient dans la région d'Ouargla dans le Sud algérien. Ils construisaient en plein désert de dérisoires abris antiaériens pour faire face à une éventuelle offensive italienne.

Dès que les légionnaires apprirent la capitulation française, ils exprimèrent des sentiments de joie contenue. Grâce à Hitler, ils prenaient une sorte de revanche sur les officiers français qui leur faisaient la vie dure. Mais c'est ouvertement qu'ils avaient manifesté leur haine des juifs. Willy avait subi toutes sortes d'agressions de la part de légionnaires.

Finalement on avait démobilisé les juifs. Mais, pour les récompenser de s'être engagés dans l'armée française on les avait internés dans des camps de prisonniers étrangers dans le Sud oranais. Ils avaient mené une vie de forçats politiques, construisant des pistes sur la route transsaharienne, cassant des cailloux sous un soleil de

plomb sous la menace permanente de gardiens alcooliques. Ils dormaient sous des tentes marabouts, dans des conditions insupportables.

Leur vie était tellement difficile qu'à la fin de l'année 1940, ils se mirent en grève. On les avait durement sanctionnés. Ils furent envoyés à 500 kilomètres au sud de Colomb-Béchar près d'une oasis connue sous le nom de Kerzeaz. Tout était mystérieux dans cet endroit oublié des dieux. Des convois de camions entièrement bâchés passaient de temps en temps. Certains disaient qu'il s'agissait d'armes que les Français cachaient pour le moment de reprendre le combat. D'autres affirmaient qu'il s'agissait des réserves d'or de la banque de France. Ils avaient reçu un jour la visite d'une commission allemande d'armistice ce qui semblait bien prouver que les bruits qui couraient n'étaient pas sans fondement.

Les désertions étaient nombreuses. Des Allemands lourdement punis pour des motifs de droit commun avaient tenté de s'évader par le sud vers Tombouctou.

« Ils sont sûrement morts de soif, dit Willy puis il s'interrompit.

— Et toi qu'as-tu fait ?

— On m'avait envoyé, quelques mois plus tard, aux mines de charbon de Kenadza. Là je me suis enfui en me mêlant à un groupe de Marocains qui rentraient à Marrakech. D'ailleurs, je n'ai pas eu beaucoup de mérite. Je crois bien que l'administration m'avait oublié, je n'ai jamais été contrôlé, je ne recevais ni ordre ni visite... On n'a pas dû s'apercevoir de mon départ... De Marrakech, je suis allé à Casablanca ; j'ai pris un bateau pour Marseille et voilà. »

Kurt serrait les poings de rage. Comment la France, celle qu'il aimait, avait-elle pu traiter ainsi des hommes qui avaient décidé de la défendre à l'heure du danger ? Il eut envie de reconforter son frère, puis il se dit que Willy ne comprendrait pas. Il sortit en prétextant qu'il voulait visiter un peu la ville qu'il ne connaissait pas. Il entra dans la première pâtisserie qu'il trouva et mangea une grande quantité de gâteaux faits de seigle et de sarrasin. Il dépensa ainsi presque tout l'argent que son frère lui avait donné. Puis il décida d'aller se présenter à Albert Lévy dont Lévrier lui avait dit le plus grand bien.

Il le trouva chez lui, occupé à moudre du café. Il expliqua qui il était et Albert Lévy se dérida.

C'était un petit homme qui semblait rongé par les idées. Il parlait calmement et donnait l'impression de vouloir analyser toutes ses pensées dans le détail. Mais il ne manquait pas d'humour.

« Puisque tu vas vivre quelque temps chez les curés, je vais te faire un cadeau », lui dit-il l'œil brillant de malice.

Il sortit d'une vieille valise un exemplaire de *Clochemerle*.

« Tu pourras le lire pendant les offices. »

Le temps passa rapidement.

Kurt promit de donner très vite de ses nouvelles et il se retrouva dans la rue.

Pour la première fois depuis son départ de Berlin il vit un soldat allemand en uniforme. L'homme était à l'arrière du camion vert, seul sur le plateau, tenant un fusil, le canon dirigé vers le ciel. Kurt n'eut pas de réaction de haine. Il se dit simplement que, dès lors que les nazis l'avaient rattrapé, sa fuite avait été inutile. Il suivit longuement le camion du regard, puis il prit le chemin de la chambre de Willy. Clermont-Ferrand lui parut avoir son aspect normal. Les passants ne semblaient pas émus par la présence de quelques Allemands dans les rues de leur ville. Ils donnaient l'impression de s'être habitués à l'occupation étrangère avec rapidité et indifférence.

Enfin, il arriva chez Willy.

La conversation qu'il eut ensuite avec Willy fut brève et dépourvue d'émotion, un peu à l'image de celles qu'il avait toujours eues avec son aîné. Kurt était surtout désireux de savoir si son frère saurait expliquer à leurs parents pourquoi il avait décidé de rester en France, d'y achever ses études secondaires malgré les risques et l'impérieuse nécessité de se cacher. Entrer illégalement en Suisse, c'était accepter d'être interné au camp des Charmilles jusqu'à la fin de la guerre, c'était ne plus pouvoir étudier, progresser, c'était se mettre volontairement hors jeu pour raison de sécurité. Or cette guerre, Kurt se l'avouait, l'intéressait. Il détestait le sentiment de celui qui attend que son sort se règle sans lui comme à un jeu de hasard. Rester en France, c'était accepter la part de risque qui lui revenait.

Willy n'objecta pas à la décision de Kurt. Visiblement, il pensait que si lui-même avait pu rester à Clermont-Ferrand, il l'aurait fait. Bien sûr, il ne serait resté ni pour poursuivre des études, ni pour participer à cette manière de jeu au cours duquel les gendarmes allemands donnaient la chasse aux voleurs juifs, mais tout simplement parce qu'il tenait beaucoup à Marie-Thérèse, cette jeune Française, fille d'un cheminot, qu'il avait rencontrée, qui le comprenait et qui l'aimait.

« Tu as certainement raison, mais moi je n'ai pas le choix. On doit m'arrêter... Dès que le passeur me contacte, je file. »

Il se serrèrent la main et Kurt partit. Le collège Saint-Pierre à Courpière était donc l'étape suivante de sa vie de proscrit...

Il arriva devant la porte d'entrée principale du collège animé par ce réel sentiment d'optimisme qui l'habitait depuis toujours. Il avait confiance parce qu'au cours de sa vie en France, il n'avait jamais rencontré quelqu'un pour le trahir, pour lui manifester de l'hostilité, du mépris ou de l'indifférence. Il tira sur la chaîne de la cloche et on lui ouvrit presque instantanément.

Le mois de décembre 1942 était fortement avancé et Willy n'avait toujours pas de nouvelles du passeur que ses parents devaient lui envoyer pour lui ouvrir la voie jusqu'en Suisse. Il avait renoncé à son emploi de soudeur et passait le plus clair de son temps à attendre, dans sa chambre, que le soir descendît... Marie-Thérèse venait alors le voir. Interminablement ils fixaient leur avenir : leur mariage après la guerre, l'endroit où ils voudraient vivre. Ils avaient aussi tout prévu pour le moment où le passeur se présenterait. Willy remettrait à Marie-Thérèse la plupart de ses affaires personnelles. Il s'arrangerait une fois en Suisse pour lui faire envoyer de l'argent, peut-être pourrait-il la faire venir. Elle n'était pas juive, la chose serait sûrement plus facile.

Le 10 décembre, un jeudi, l'homme se présenta. Tout dans son aspect reflétait la prudence helvétique. Il portait des lunettes cerclées, il était chauve et voûté, bien que son visage fût juvénilement lisse.

Il commença par expliquer que les parents de Willy lui avaient remis à son intention et à celle de son frère Kurt une petite somme d'argent. Puis devant l'insistance de Willy, il finit par dire qu'il reviendrait dans quelques jours pour l'emmener avec lui. Il ne dit pas où...

Willy aussi poliment qu'il le put, s'étonna du retard mis à partir. Il essaya d'expliquer à demi-mot qu'il risquait d'être arrêté...

Le Suisse avait brusquement redressé la tête. Tout son corps avait pris une allure rectiligne, il paraissait plus grand.

« Tiens. Pourquoi veut-on vous arrêter ? »

— Non, non, à vrai dire je ne suis sûr de rien. Les jeunes gens comme moi, étrangers en France, ne sont jamais dans une situation agréable par les temps qui courent. Bien entendu, je suis en situation tout à fait régulière. Mais depuis la création du STO... oui, du service du travail obligatoire en Allemagne, les hommes jeunes sont l'objet d'une surveillance constante. Je préfère rentrer en Suisse chez mes parents.

— Oui... vous savez, les risques sont très grands pour vous et surtout pour moi. En aucun cas, je ne ferai passer la frontière à un individu recherché, à un membre d'un réseau clandestin, c'est-à-dire à un terroriste.

— Bien sûr. Vous connaissez mes parents, ce n'est nullement mon cas, vous le savez. »

L'homme ne répondit pas. Au bout d'un instant, il se leva et dit qu'il reviendrait dans deux ou trois jours. Il était représentant de commerce et devait achever sa tournée.

Willy fut pris d'une insomnie presque totale. Il avait revu son ami,

inspecteur stagiaire de police, pour prendre congé de lui et il avait été encouragé à *presser le mouvement* et quitter au plus vite Clermont-Ferrand.

Un matin, Marie-Thérèse emporta dans deux valises les affaires de Willy. Il ne put l'aider à transporter ce fardeau jusque chez elle, car il ne voulait pas risquer de manquer le rendez-vous du passeur. Il la chargea également d'envoyer à Kurt, par mandat-poste, la petite somme que le Suisse lui avait remise.

On frappa à la porte trois petits coups discrets, Willy ouvrit les yeux, il faisait encore noir. Il pensa d'abord à la police, mais il n'y avait nulle impatience dans la façon dont on avait répété le geste, plutôt de la connivence. Il se leva, ouvrit en tremblant un peu et reconnut l'homme.

« Vous êtes prêt ? Nous partons. »

Willy remit à la concierge la clé de sa chambre ainsi qu'une enveloppe pour le propriétaire.

« À bientôt j'espère, j'ai trouvé un travail intéressant dans le Midi.

— C'est M^{lle} Marie-Thérèse qui va avoir de la peine ! »

Les deux hommes, portant chacun une petite valise, s'enfoncèrent dans le petit matin laiteux de Clermont-Ferrand.

Ils durent attendre de longues heures un train pour Lyon. Le Suisse ne parlait pas. De temps en temps, il se levait, sortait de la salle d'attente, jetait un coup d'œil sur le quai, dans les deux directions, puis revenait à sa place près de Willy. Il n'y eut aucun contrôle de police. Pourtant des groupes de soldats allemands stationnaient sur le quai. Willy savait que la seule police qui fût vraiment à craindre était celle qui ne criait pas gare, celle qui ne portait pas d'uniforme. Aussi négligea-t-il de s'inquiéter de cette présence militaire.

Finalement, ils purent monter dans un omnibus.

Le soir, ils étaient à Lyon dans un hôtel sordide que l'homme fréquentait habituellement. Il expliqua à la patronne que Willy Maïer était le nouvel agent de sa société pour le centre de la France et qu'il lui faisait faire une tournée de présentation à la clientèle.

Willy eut honte de sa mine et de ses pauvres vêtements...

Ils durent dîner dans un restaurant de luxe car ils ne trouvèrent pas de petits bistrotts ouverts. Le Suisse grommela pendant tout le repas.

« Pour venir vous chercher, j'ai été obligé de voyager en première classe, maintenant un restaurant hors de prix, vos parents vont devoir payer une note de frais élevée. »

Le lendemain ils repartirent pour Annecy et de là, ils prirent un autocar à gazogène qui allait en direction de Genève.

Il devait être 4 heures de l'après-midi et la pauvre lueur du jour

s'atténuait de minute en minute. Willy regardait de tous ses yeux le spectacle montagneux qui coupait l'horizon. Il se dit que la Suisse ne devait pas être bien loin.

Puis il se prit à détester l'Auvergne et ses reliefs arrondis. L'idée de la sécurité toute proche lui faisait presque oublier Marie-Thérèse. Pourtant depuis son départ il n'avait cessé de penser à elle. Marie-Thérèse représentait pour lui, il se l'avouait seulement, la seule personne avec laquelle il ait parlé en confiance depuis son engagement dans la Légion étrangère en septembre 1939.

À l'entrée d'un village, l'autocar s'arrêta. Willy ne put distinguer ce qui se passait à l'extérieur. Il s'efforça d'essuyer la buée qui s'était condensée sur la fenêtre, il protégea ses yeux de la paume de sa main, mais il ne vit rien. Il se tourna vers le Suisse. L'homme ne lui rendit pas son regard, mais il se leva pour prendre sa valise sur ses genoux. Après un interminable instant, la porte de l'autocar s'ouvrit et deux hommes montèrent. Ils n'avaient pas l'air de voyageurs. Un policier en uniforme les suivait.

Les deux hommes en civil examinèrent méticuleusement les papiers de chaque voyageur. Ils arrivèrent à la hauteur du siège occupé par Willy et le Suisse. Le représentant de commerce était assis côté couloir et Willy près de la fenêtre. Contrairement à toute logique, le policier s'adressa d'abord à Willy :

« Vos papiers s'il vous plaît. » Et tout en prenant la carte d'identité française de Willy, il demanda : « Où allez-vous ? »

Willy ne sut que répondre. Au bout d'un moment, il dit :

« Rejoindre mes parents.

— Où ça ? »

Le policier avait l'air subitement intéressé, en tout cas, il avait quitté l'air absent qu'il avait eu en parcourant le texte du document d'identité de Willy.

Le silence se prolongea. Willy regarda le Suisse à côté de lui. Celui-ci fit semblant d'être occupé à chercher son propre passeport.

« Certificat d'emploi ? Dispense du STO ? »

Willy préféra se lever plutôt que de répondre qu'il n'avait pas cette sorte de papiers.

« Suivez-moi. »

La petite Citroën ne marchait pas trop mal sur cette route de montagne et en pleine nuit. Les pneus crissaient à chaque virage mais la tenue de route était excellente.

Brusquement Willy se décida à parler. Il avoua d'abord que ses parents habitaient bien la Suisse, il précisa ensuite qu'il était venu dans la région pour voir quelles étaient les conditions à remplir pour franchir légalement la frontière. « En somme, dit-il, je voulais

simplement me renseigner au poste frontière. » Bien sûr les inspecteurs ne le crurent pas, mais il semblait bien à Willy que sa franchise ou sa naïveté les intéressaient.

« Qu'est-ce que tu fais comme métier ?

— Je suis soudeur.

— Où ça ?

— À Clermont-Ferrand. »

Il y eut un silence. Willy dit qu'il avait fait son service militaire dans un régiment d'infanterie coloniale en Algérie et qu'il était rentré en France parce qu'il en avait assez du bled.

« Je ne m'attendais pas à trouver les Allemands à Clermont. »

Les policiers se mirent à rire.

« Bon, dit l'un d'eux, je pense que tu t'en tireras avec un mois de prison pour vagabondage aux approches d'une zone interdite... »

La voiture entra à Annecy et s'arrêta devant un porche. Willy regarda autour de lui pendant qu'on ouvrait la lourde porte.

Il distingua la plaque de la rue : *Rue Guillaume Fichet* sur le fronton de la porte *Maison d'arrêt* et un peu plus bas à droite le n° 6.

Au cours de l'interrogatoire d'identité, il se déclara protestant et eut l'idée de demander à voir un pasteur.

Il fut conduit dans une cellule où ne brillait qu'une seule petite lampe bleue. Il eut toutes les peines du monde à déterminer quelle était la paillasse inoccupée qu'on lui destinait. Il chercha à tâtons, craignant de réveiller un dangereux criminel... Enfin il put s'allonger. Sa conversation avec les inspecteurs dans la voiture lui avait donné un petit espoir. Il fut pris d'une rage froide en pensant qu'il avait pu se faire prendre aussi bêtement. Puis il revit l'image de Marie-Thérèse. Enfin il se dit qu'il avait faim, mais il s'endormit.

Dès le lendemain on l'affecta à la blanchisserie. Après avoir avalé un bol d'ersatz de café, il fit son entrée dans une salle surchauffée où il lui fallut tout le jour durant transporter d'énormes ballots de linge, d'un endroit à un autre, sans très bien savoir pourquoi, sous les ordres d'un gardien qui sentait le vin...

« Ah, mon garçon, vous avez demandé à me voir ? »

Le pasteur l'attendait dans la cellule. Willy fut pris d'un espoir insensé. À peine avait-il osé demander à voir un homme d'Eglise qu'on lui en avait envoyé un.

Ils s'assirent dans un coin, s'éloignant autant que possible des trois autres détenus.

Willy commença par dire qu'il n'avait pas reçu d'éducation religieuse, mais qu'on lui avait toujours dit d'appeler un pasteur en cas de difficulté, c'est ce qu'il faisait aujourd'hui, car son seul crime avait été de vouloir rejoindre ses parents en Suisse. Il dit aussi qu'il avait

faim.

Le pasteur parla longuement de Dieu, de la guerre, de la France, de la Suisse et demanda à Willy de ne pas perdre confiance.

La conversation sembla se terminer, mais Willy tint à dire qu'on lui avait laissé entendre qu'il serait peut-être libéré dans un mois, c'est-à-dire vers le 15 janvier.

Le pasteur qui s'était levé pour prendre congé, se rassit. Il parla encore plus doucement :

« Je ne sais pas si c'est ce que vous devez souhaiter. Depuis leur arrivée à Annecy les Allemands surveillent la sortie de la prison. Ils arrêtent les hommes jeunes et font une enquête approfondie surtout pour savoir si les anciens détenus sont juifs ou non... »

Le pasteur avait-il deviné ?

Mais le plus grave n'était pas là. Cet homme pensait-il que Willy devrait rester dans cette prison jusqu'à la fin de la guerre ?

« Mais, monsieur le pasteur, je ne peux rester indéfiniment en prison. Je n'ai rien fait.

— Nous reparlerons de tout cela, je reviendrai bientôt. Courage, au revoir, mon garçon. »

Willy resta hébété, assis sur sa couche. Il vit les autres détenus se lever comme s'ils attendaient qu'on ouvrît la porte. Ce fut le cas en effet.

« Tu ne viens pas au foyer ? »

Willy les suivit. Il avait juste assez d'argent pour acheter un bout de crayon et quelques cartes postales timbrées à 2,40 F, à l'effigie du maréchal Pétain. Le plus urgent lui sembla d'adresser une lettre à ses parents. Il leur écrivit ainsi régulièrement tous les soirs de sa première semaine de détention. Il envoya aussi des lettres enflammées et désespérées à Marie-Thérèse.

À Noël, le pasteur lui apporta un petit colis de ravitaillement, mais ils ne purent parler, la liste des détenus à visiter étant très longue. Ce soir-là, en relisant sa lettre à ses parents, il fut étonné de son mauvais français, mais il était interdit d'écrire dans une autre langue. À vrai dire, cette relecture lui fit mesurer sa véritable tristesse.

« Annecy, 5 décembre 1942.

Mes très chers parents,

Je ne comprends plus rien, c'est maintenant la quatrième fois que je vous écris, sans une réponse jusqu'à maintenant. Ce seul fait contribue à me faire souffrir davantage. De ma fiancée, il y a une semaine que j'ai eu les dernières nouvelles. De jour en jour j'attends un colis, mais rien n'est encore arrivé et j'ai beaucoup faim. J'espère que bientôt ma fiancée m'enverra quelque chose pour manger. Est-ce que vous avez déjà pris communication avec oncle Adolphe ? Je sais qu'il connaît des personnalités ici qui pourront peut-être faire quelque chose pour moi.

Je trouve qu'il aurait beaucoup mieux valu de rester là où j'étais. Tout ce malheur aurait pu être évité. Pourtant je vous ai demandé assez souvent. Maintenant c'est trop tard, alors n'en parlons plus. Malgré tout, je suis convaincu que vous faites tout votre possible pour moi. Peut-être, je vais prendre un avocat la semaine prochaine et j'espère que ma fiancée a reçu de l'argent en attendant. Le pasteur m'a promis de revenir cette semaine, mais je l'attends toujours c'est-à-dire la semaine n'est pas encore terminée. Comme je vous ai déjà écrit je sortirai d'ici le 15 janvier. Le bon Dieu sait ce qu'il m'arrivera après. Je voudrais – si possible – bien rentrer à Clermont. Pour le nouvel an je vous souhaite tous mes meilleurs vœux ; qu'il soit mieux que le passé et que la prochaine fois nous serons tous de nouveau rassemblés. Pour ces fêtes sont les plus tristes de toute ma vie et jamais j'étais aussi malheureux. Je vous embrasse bien cordialement et suis toujours près de vous autres, Willy.

Restez toujours en correspondance avec Marie-Thérèse ! »

Finalement il se rendit compte qu'il était obsédé par l'idée de se faire arrêter à sa sortie de prison !

Les rumeurs les plus pessimistes couraient parmi les prisonniers. Willy se voyait souvent abordé par des codétenus qui lui demandaient comment c'était la France depuis que les Allemands avaient occupé tout le pays. L'idée qu'ils pourraient être repris le jour de leur libération pour être emmenés dans des camps les angoissait tous. Certains disaient cependant que les Allemands ne resteraient pas longtemps en Savoie. Les troupes italiennes seraient chargées de l'occupation de la partie de la France située à l'est du Rhône. D'autres enfin affirmaient que tout cela ne changerait rien puisque c'était les Français qu'il fallait craindre en premier lieu, non pas la police, mais les organisations « patriotiques », le Service d'ordre légionnaire (SOL) ou même la Légion des volontaires français contre le bolchevisme (LVF) et, de création plus récente, la Légion tricolore. La LVF et la Légion tricolore cherchaient à recruter des hommes pour aller se battre en Russie aux côtés des Allemands.

Willy souffrait beaucoup de cette situation qui lui paraissait inextricable. Mais il ne cessait pas pour autant de réclamer sa libération, il parlait de son cas aux gardiens, au gardien-chef, au personnel administratif qu'il pouvait croiser et aussi au responsable de la blanchisserie où il passait de longues heures.

Dans les premiers jours de janvier 1943, Willy reçut une lettre, postée à Annecy même, d'un ami de l'oncle Adolphe. Fort aimablement, l'homme proposait son aide à Willy, mais il ne suggérait rien de concret. Willy lui répondit pour le remercier et pour lui dire qu'il était en plein désarroi ne sachant ce qu'il convenait de faire.

Les jours passèrent, mais le 15 janvier, il n'eut aucune nouvelle de

son éventuelle libération. Il décida de ne plus réfléchir, la seule solution était de s'évader. L'idée s'installa en lui et ce fut presque comme un automate qu'il monta dans le camion où il venait d'entasser de gros ballots de linge. Il se cacha le mieux qu'il put et attendit.

Jusque-là, se dit-il, il n'y a aucun risque. Je pourrais toujours dire, si j'étais découvert que je me reposais... Une porte claqua. La mise en route du moteur prit un long moment. Tout le camion était secoué, mais le moteur ne partait pas. Enfin, le chauffeur passa la première vitesse et quelques secondes plus tard, il franchit le porche de la prison. Le voyage ne fut pas long, cinq ou dix minutes. L'homme entra dans son garage mais il ne toucha pas aux ballots de linge. Willy put sortir sans encombre dans la rue. Il pouvait être 7 heures du soir. Il pensa que, dans le fond, les évasions se font sans histoire lorsqu'elles réussissent. Il repensa à son départ des mines de Kenadza sans que personne s'en émût.

Heureusement, il avait sur lui la lettre de l'ami de l'oncle Adolphe. Il n'hésita pas à aborder un passant pour lui demander la direction à prendre. Ce n'était pas loin.

Il fut reçu avec étonnement, mais on l'invita à rester pour le dîner.

Kurt

Cette lettre contenait une bonne nouvelle. Kurt le savait avant même de l'ouvrir. L'écriture de sa mère sur l'enveloppe semblait plus gaie qu'à l'ordinaire, le timbre posé oblique, donnait à l'enveloppe un air de fantaisie. Il lut puis relut, ses yeux couraient sur le papier de mauvaise qualité. Willy est arrivé en Suisse ! Certes, il était interné au camp des Charmilles, jusqu'à la fin de la guerre, mais ses parents avaient pu aller le voir. Son internement à la prison d'Annecy avait été de courte durée à peine plus d'un mois puisque le 21 janvier, il était aux Charmilles en sécurité.

Le collège Saint-Pierre à Courpière avait révélé à Kurt un aspect de la vie française qu'il ne soupçonnait pas. Des catholiques français, de bonnes familles auvergnates, animés d'une foi entière en le Sauveur et en la France du maréchal Pétain vivaient dans ce cadre moyenâgeux, en dehors de la guerre.

Le collège était situé sur une colline à l'écart de l'agglomération. C'était un grand bâtiment rectangulaire entouré d'un chemin de ronde comme si on avait voulu protéger ses habitants de toute influence extérieure. Au milieu il y avait une grande cour carrée qui débouchait sur une terrasse d'où l'on découvrait la vallée de la Limagne.

Kurt avait reçu un accueil très chaleureux du père supérieur qui

présidait aux destinées de ce collège. Cet homme petit et râblé, un peu chauve, avait de grands yeux bleus. Il avait dit à Kurt qu'il connaissait son histoire et qu'il avait reçu de M^{gr} Virollet, vicaire du diocèse, en plein accord avec M^{gr} Piquet, l'évêque de Clermont-Ferrand, des indications très précises pour que l'identité du jeune juif soit cachée.

« Je n'informerai que quelques-uns de vos maîtres de votre véritable situation, ayez confiance », avait-il dit. Ainsi seuls le préfet des études, le père économe et le professeur de français, également un religieux, savaient qu'Henri Kuntz n'était pas un jeune protestant alsacien, mais un juif allemand.

Le régime du collège Saint-Pierre était difficile à supporter pour quelqu'un d'étranger. La discipline y était très stricte et chacun devait respecter une règle presque absolue de silence. Il fallait parler le moins possible dans la journée et il en était de même, dans la cour, au moment des récréations.

Au cours des repas, des lectures étaient faites d'une voix monocorde, elles concernaient le plus souvent la vie des saints. Bien qu'il fût réputé protestant, Kurt devait assister à la messe tous les matins. Il en profitait pour rêver et quelquefois pour penser au conflit qui secouait le monde.

Pourtant Kurt n'était pas malheureux. Il jouait parfaitement son rôle de protestant alsacien. Lors des quelques conversations qu'il pouvait avoir, le plus souvent dans le dortoir des grands, après l'extinction des feux, il vantait le mérite de la référence directe aux textes sacrés, la valeur irremplaçable de l'enseignement fondé sur la lecture des livres saints. Ses condisciples l'écoutaient, le prenaient au sérieux. Kurt en était ravi. Il n'était plus le farfelu de Moissac, l'intellectuel des broussailles.

Sur le plan politique aussi il forçait le respect de ses camarades. Bien que la plupart de ces enfants de paysans auvergnats fussent pétainistes, on lui reconnaissait une sorte de droit au gaullisme. N'était-il pas un réfugié, un protestant minoritaire et par surcroît le représentant d'une province perdue ? Il était à lui tout seul la France outragée.

En gros, les professeurs étaient conformistes, fidèles aux idées de la révolution nationale. Il y avait pourtant un prêtre, professeur d'allemand, qui témoignait de la sympathie à l'idée de résister aux Allemands et au gouvernement de Vichy. Tout le monde ou presque, savait que cet homme d'Église ne s'appelait pas en réalité Michaux et qu'il était plus ou moins réfugié au collège. Kurt ne savait que faire pour manifester son amitié au père Michaux qui n'hésitait pas à enseigner le principe selon lequel « on peut être intelligent, on peut être conservateur, mais on ne peut être à la fois intelligent et conservateur ». Kurt, bien qu'il sût évidemment parfaitement

l'allemand décida néanmoins d'assister aux cours du père. Il s'asseyait au fond de la classe et lisait du français, tout en relevant la tête de temps à autre pour adresser un grand sourire au curé résistant.

Il y avait aussi un professeur d'une autre génération, le père Marotte qui enseignait l'histoire et la géographie. Il avait au moins 60 ans, c'était un Auvergnat, pittoresque et amical, ancien combattant de la guerre 1914-1918 et qui le disait. Kurt allait quelquefois le voir dans sa chambre où ils parlaient histoire et aussi, bien sûr, ils commentaient le déroulement de la guerre. Lorsque le jour de l'anniversaire du père Marotte arriva, le compliment d'usage et de tradition dans le collège fut récité par Kurt.

La vie qu'il menait dans ce collège était en tout point semblable à celle des autres élèves. Cela rassurait Kurt, il pensait non seulement que pour la première fois de sa vie il s'était intégré dans un milieu qui l'acceptait pleinement, mais surtout que, dans le grand jeu du chat et de la souris qui l'opposait personnellement aux nazis, il avait désormais trouvé une parade. Jusqu'à son arrivée à Courpière, tant pour les autres que pour lui-même, il n'était qu'un réfugié juif, il n'avait aucun moyen de se défendre. Aujourd'hui, grâce à une fausse identité et à une mise en scène bien étudiée, il ripostait aux Allemands, il ne faisait pas que se cacher, il était entré en clandestinité et y menait sa vie.

Il y avait même un parfum de danger.

Un jour, un professeur laïc, que Kurt ne connaissait pas remarqua au réfectoire que le jeune « protestant alsacien » ne mangeait pas de porc :

« C'est curieux, Kuntz, vous ne mangez pas de charcuterie alors que c'est si bon... certains ne mangent pas de cochon en raison de leurs convictions... »

Kurt ne répondit rien d'autre qu'un grommellement mais le lendemain, il en parla au père supérieur qui le rassura.

Régulièrement, Kurt recevait la visite d'un délégué de Moissac, qui arrivait avec un peu de ravitaillement. L'envoyé du monde extérieur parlait longuement à Kurt et quelquefois avait suffisamment d'argent pour l'emmener déjeuner à Courpière. Toujours, on remettait au jeune homme une page dactylographiée qui contenait des commentaires bibliques de la tradition juive ; les chefs de Moissac avaient inventé ce moyen pour compenser les influences catholiques inévitables. Mais Kurt était plus soucieux des choses de la guerre que de théologie.

Il recevait aussi la visite d'un chef des EIF qu'il n'avait jamais rencontré à Moissac. C'était un garçon blond, très élégant, très élancé, à la voix distinguée, il s'appelait Raymond Winter. Lui acceptait de parler non pas du déroulement des hostilités mais de l'action qu'il menait pour le sauvetage des enfants juifs. C'est par Raymond Winter

que Kurt apprit ce qu'était la *sixième* : les éclaireurs, en accord avec le Mouvement de jeunesse sioniste (MJS), avaient organisé tout un réseau dont le but était d'assurer la sécurité des enfants juifs, en les planquant, en les ravitaillant, en les faisant passer en Suisse. On avait choisi le sigle de sixième par dérision. En effet la sixième section de l'UGIF, contrôlée par Vichy, était la section jeunesse. La sixième empêchait la sixième section de l'UGIF d'exercer sa dangereuse activité.

Raymond lui apprit aussi que le gouvernement de Vichy avait décidé de créer la Milice, un organisme policier particulièrement féroce pour lutter contre la résistance. La Milice était dirigée par un ancien combattant de 1914-1918, Joseph Darnand. Raymond craignait que la répression ne soit encore plus active sur tout le territoire français. Il ajouta : « Sauf peut-être en zone d'occupation italienne, c'est-à-dire Nice, le Var sauf Toulon, les Hautes-Alpes, une partie de la Savoie... Il paraît que les Italiens sont très bien à l'égard des juifs. Ils se seraient même opposés physiquement à une action du SOL de Nice dirigée contre les juifs. La fédération des sociétés juives de France qui réunit la plupart des associations d'émigrés a recommandé aux juifs d'origine étrangère de se réfugier en zone italienne. »

Kurt écoutait avec passion les péripéties qui marquaient la radicalisation de la guerre judéo-allemande.

Mais les visites de Raymond se firent rares...

Un dimanche, Kurt fut invité à Clermont-Ferrand chez les parents d'un garçon du collège qui était de beaucoup son cadet : Georges Lesage n'avait guère plus de 11 ou 12 ans, mais il manifestait à chaque occasion une très vive sympathie pour Kurt sans que le jeune réfugié puisse se l'expliquer clairement en raison précisément de la différence d'âge qui existait entre eux. Toujours est-il que chaque après-midi, à 4 heures, quand les pensionnaires du collège Saint-Pierre étaient autorisés à ouvrir leur casier pour y prendre leur goûter, Georges Lesage partageait tout ce qu'il avait avec Kurt qui n'avait pas de ravitaillement extérieur. Et aujourd'hui, il y avait cette invitation à déjeuner chez les parents Lesage. C'était le dimanche 31 janvier 1943.

Les parents de Georges habitaient non loin de la place de Jaude, dans le centre de Clermont-Ferrand. Ils étaient assez âgés, l'un et l'autre d'une amabilité extrême à l'égard de Kurt. Ils s'assurèrent de ses sentiments pro-gaullistes, puis ils finirent par donner à Kurt les raisons de la sympathie manifestée à son endroit par Georges. Les Lesage avaient un fils à Londres engagé dans les Forces aériennes françaises libres. Kurt passa un merveilleux après-midi en compagnie de ces gens qui étaient, selon lui, l'image même de la France.

Avant de rejoindre le collège, Kurt et Georges flânèrent un peu en ville puis ils prirent le tramway pour se rendre à la gare.

Ils étaient debout à côté de deux officiers allemands. Kurt était attentif à leur conversation sans qu'évidemment les deux militaires se doutent que le jeune homme à côté d'eux comprenait leur langue.

Les deux amis descendirent, avant la gare, sur l'instigation de Kurt, à la station « Jean-Jaurès » que le conducteur du tramway avait annoncé sur un ton de défi.

« Que se passe-t-il, Kurt ?

— Ah, mon vieux, formidable ! Les deux Allemands ont parlé d'une journée de deuil en Allemagne, les soldats d'Hitler ont capitulé devant les Russes à Stalingrad... à Stalingrad, mon vieux, des centaines de milliers de prisonniers. C'est le commencement de la fin. »

Ils rentrèrent au collège d'une humeur excellente... Au dortoir, ils annoncèrent la nouvelle à des amis. Même le père supérieur dont la chambre jouxtait le dortoir des grands mit, ce soir-là, la radio au volume maximum. Tous les internes entendirent Radio-Londres et le vibrant hommage rendu aux troupes soviétiques. À l'issue de l'émission, pour célébrer la victoire du maréchal Staline, en conclusion de l'émission « Les Français parlent aux Français », on fit entendre *l'Internationale*. Le père supérieur coupa net la radio.

Le printemps arriva sans histoires, rappelant à la nécessité de la vie tout le paysage d'Auvergne que Kurt aimait tellement à découvrir du haut de la terrasse du collège de Courpière.

Révolte et châtiment

Jean

En entrant pour la première fois dans une cellule de la prison de Fresnes, Jean Lemberger se dit qu'il en avait maintenant fini avec la souffrance et qu'on ne tarderait plus à l'exécuter. Il voyait sa mort comme une délivrance. Il avait joué, il avait perdu, il fallait qu'il paie... Il ne pouvait rien attendre d'autre des Allemands que la mort. Sinon pourquoi la police française l'aurait-elle livré à la Gestapo, pourquoi l'aurait-elle transféré à Fresnes, prison allemande, si ce n'était pour lui faire payer l'audace de ses quatre jours de résistance sous la torture ?

Ce jour d'avril 1943 où il avait été arrêté par les policiers français lui parut étonnamment lointain. Une semaine ne s'était même pas écoulée et il gisait là sur un maigre matelas de paille, son corps lardé de plaies saignantes. Il était rassuré par la pensée que les Allemands ne chercheraient pas à réussir là où les Français avaient échoué. Il n'avait rien dit d'important et les nazis allaient se contenter de le mettre à mort... Il en était heureux.

Obéissant davantage à un réflexe qu'au désir de mesurer l'utilité de son action de résistant, il tenta de se rappeler les souvenirs de son combat depuis le 16 juillet 1942, ce jeudi noir qui marqua le début du déchaînement de la haine contre les juifs et de la résistance armée des juifs à l'oppression.

Lui et ses camarades mirent longtemps à évaluer les conséquences de la grande rafle des juifs de Paris. La première impossibilité qu'il lui fallut accepter fut la déportation des femmes, des enfants et des vieillards. Que pouvaient donc avoir en vue les Allemands en ordonnant à la police française d'arrêter tous les juifs étrangers, y compris ceux qui n'étaient pas en mesure de travailler ? En tout cas, le fait était là et quelles qu'en puissent être les raisons, il avait marqué le début d'une guerre sauvage qu'il avait fallu mener par tous les moyens jusqu'à son terme, c'est-à-dire jusqu'à la mort.

Le 16 juillet 1942, les Lemberger décidèrent de passer la nuit sur place et de ne pas sortir avant plusieurs jours du petit appartement de l'avenue Jean-Jaurès. Depuis que David leur avait dit qu'il ne faudrait retourner sous aucun prétexte rue des Immeubles-Industriels, une nouvelle angoisse s'était abattue sur eux, elle s'était fauflée dans le cœur de Guitele et y avait rejoint l'inquiétude mortelle qui la tenait chaque jour et chaque nuit, alors que sa pensée ne pouvait quitter Serge dont on était sans nouvelles depuis plus d'un mois. Nathan avait cru qu'il était de son devoir de dire à sa mère qu'un convoi avait quitté le camp de Compiègne début juin et qu'il était parti en direction de l'est, probablement pour la Pologne. Il avait estimé qu'une femme de militant devait tout savoir. Mais il s'était empressé de préciser que c'était à l'est que les Allemands avaient besoin de travailleurs, non en France. Guitele approuvait en hochant la tête, mais ses yeux disaient que la Pologne était terre de malheurs...

Jean aussi pensait à Serge. Il se disait que si son frère avait été là, avec eux, en cette fin de journée dramatique, ils auraient pu se sentir ramenés, tous réunis, au temps de la rue Mathis, serrés les uns contre les autres, à attendre que se dénoue cette société française qui les accueillait et les protégeait sans vraiment les aider. Ils avaient faim comme aux premiers temps de leur vie en France, ils n'avaient pas le minimum de place qu'il faut pour dormir, ils ne savaient que faire pour employer les longues heures peuplées de mille souvenirs, d'étranges pulsions vers un avenir fantomatique. Le silence avait la même épaisseur, mais Nathan avait entrepris de démonter son pistolet pour le nettoyer et, de temps à autre, il faisait claquer le ressort du percuteur. Finalement, David et Guitele, Jean et Nathan, enfin Stéfa et sa fille purent s'installer pour la nuit.

Deux jours plus tard ils apprirent que la rafle était achevée. Les lieux de regroupements secondaires, écoles, entrepôts, garages, avaient été évacués et le grand centre de rassemblement du Vel d'Hiv avait été vidé des milliers de femmes et d'enfants qui y avaient été parqués.

Nathan décida de rejoindre son groupe. Il embrassa ses parents, son frère, ses sœur et nièce, puis il disparut.

Jean aussi sortit ce matin-là. Il ne revint qu'à la nuit tombée pour annoncer qu'il avait pu louer pour ses parents un petit logement à La Varenne-Saint-Hilaire, chez une certaine M^{me} Quellier qui voulait bien prendre des sous-locataires juifs.

Stéfa partit chez des amis, boulevard Diderot et Jean s'installa au 76 boulevard Soult, dans une chambre de bonne qu'un responsable lui avait désignée comme un endroit sûr.

Les graves événements qui venaient de se produire amenèrent les chefs des groupes armés à choisir une nouvelle organisation :

désormais les éléments non français réunis au sein d'équipes de trois militants ou de groupes de six seraient désignés sous le sigle de MOI (Mouvement des Ouvriers Immigrés).

Jean restait sous les ordres du commandant Olivier et il recevrait désormais une allocation mensuelle de deux mille trois cents francs pour subvenir à ses besoins. Il ferait le plus souvent équipe avec Charles Flicker que Jean considérait comme étant de beaucoup son aîné bien qu'il n'eût que 25 ans, mais Charles était marié et avait un enfant. C'était un homme mince, au poil noir, avec de grands yeux rieurs, une démarche souple et une petite voix gentille et chaleureuse, un peu traînante. Sa femme avait été déportée et leur petite fille était planquée à la campagne, il était libre de ses mouvements à Paris et toujours disponible. Jean se sentait en sécurité lorsqu'il « travaillait » avec Charles. Il avait confiance en lui plus qu'en tout autre. C'est avec lui que Jean fit sa première opération véritable lorsqu'ils entreprirent ensemble de déposséder de son arme un officier allemand dans les jardins du Ranelagh. La défaillance des deux garçons les avait rendus complices. Ils avaient entre eux cette sorte de secret peu glorieux, mais aussi le sentiment d'avoir éprouvé en commun le premier frisson du danger véritable. Souvent, lorsqu'ils étaient seuls, ils se moquaient l'un de l'autre, Charles demandant à Jean s'il avait pris sa hachette...

Jean était le responsable militaire de l'équipe. Il lui arrivait souvent de prendre part à des réunions opérationnelles auxquelles ne participaient que ceux qui avaient la charge d'organiser les coups de main dans chaque équipe. Il était fier d'être un chef militaire, mais il savait l'importance du travail de ceux qui avaient la mission moins glorieuse de rechercher les planques, de faire ou de fabriquer des bombes avec les moyens du bord.

L'équipe avait un agent de liaison en la personne de Clara. C'était une jeune femme dont le mari avait été déporté. Jean ne la trouvait pas belle mais elle semblait toujours être animée par une passion fiévreuse pour l'action, bien qu'elle fût particulièrement calme dans son comportement extérieur. Elle était du genre boulotte avec de grands yeux plutôt verts. Sa mission consistait à transporter dans un filet à provisions les armes jusqu'au lieu de l'action, à les remettre discrètement aux militants puis à les reprendre après le coup de main.

Le 2 décembre de cette année maudite qui vit également l'occupation de la zone sud par les Allemands et la destruction de la flotte française à Toulon, l'équipe de Jean fut chargée d'attaquer un bureau de recrutement allemand. C'était la première fois qu'ils étaient réunis pour une action armée. Ils avaient rendez-vous non loin de l'École militaire. À l'heure dite, ils se reconnurent d'un signe. Puis ils se dirigèrent vers l'avenue de Breteuil. Un immense drapeau rouge à croix gammée indiquait l'entrée du bureau. Jean devait lancer la

grenade. Clara la lui remit subrepticement au moment où ils se croisèrent à quelques mètres des sentinelles allemandes. Clara chuchota sans regarder Jean : « Attention, il y a un flic français, je vais le prévenir. »

Jean fut surpris par l'idée de Clara mais il approuva d'un signe de tête.

Clara arrivait à hauteur du policier : « Planque-toi, il va y avoir du vilain, tire-toi. »

Elle continua à marcher comme si de rien n'était. Le policier, un homme jeune encore imberbe, la regarda s'éloigner, puis il vit Jean. Il comprit, il se jeta par terre, contre le mur.

L'explosion fit un bruit épouvantable. Dix minutes plus tard, ils étaient tous à l'abri ; Charles Flicker et Jacques n'avaient pas eu à se servir de leurs armes pour protéger la fuite de Jean.

Depuis ce jour, l'équipe se sentit responsable de la vie des policiers français qui assuraient la protection des Allemands et aussi de celle des civils qui pouvaient se trouver sur les lieux d'une opération.

Au début, Jean s'était demandé quelle pouvait être l'utilité de telles actions. Les Allemands disposaient d'une force énorme répartie dans toute l'Europe et en Afrique ; ce n'était pas entamer leur potentiel militaire que de tuer ou blesser quelques soldats allemands à Paris. Cette question était tellement présente à l'esprit des militants qu'elle fit l'objet d'une explication du parti. Jusqu'à ce que le colonel Fabien exécute au métro Barbès le lieutenant Moser de la Kriegsmarine, les Allemands étaient à Paris comme chez eux. Ils se promenaient seuls, sans arme, souriants et heureux, quelquefois au bras de femmes françaises. Depuis le début de l'activité des communistes et bien sûr depuis que le MOI était entré en action, les Allemands ne se déplaçaient plus que par groupes de deux ou trois et ils étaient toujours armés. Il leur fallait entrer dans les cafés, dans les cinémas, ou même dans les maisons de tolérance flanqués de fusils ou de pistolets mitrailleurs.

Bien sûr il y avait la répression, les prises d'otages et leurs exécutions sans pitié... Dix Français pour un Allemand... Les amendes collectives frappant les juifs. On se consolait en disant que l'état d'insécurité dans lequel vivaient les Allemands leur coûtait cher et puis l'action quasi quotidienne développait son engrenage libérateur...

Jean avait l'estime de ses chefs. Il était, avec Marcel Rayman, le militant le mieux considéré, l'homme des missions dangereuses, connu pour son sens de la discipline. Il y avait cependant une instruction impérative de l'organisation militaire que Jean ne respectait pas. Il était interdit à tous les militants et en particulier à ceux qui avaient des responsabilités opérationnelles de conserver quelque lien que ce soit avec leur famille. Jean éprouvait du remords à se rendre au moins

une fois par semaine chez ses parents à La Varenne-Saint-Hilaire. Guitele et David étaient seuls. Certes, Stéfa et son mari Marcel Skurnik habitaient Paris. Ils militaient dans la Résistance où ils s'occupaient principalement de propagande. Mais ils consacraient leurs rares loisirs à aller dans le Loiret voir leur petite fille qui était en pension chez des paysans.

Jean se sentait donc responsable des parents. Il savait que Nathan faisait quelques apparitions à La Varenne-Saint-Hilaire, cela diminuait quelque peu la honte qu'il éprouvait à ne pas respecter une directive du parti, mais chacun savait que les responsabilités de Nathan étaient particulièrement importantes et qu'il ne pouvait sans risque se montrer chez ses parents. Jean était plus libre.

Un jour de décembre 1942, Jean trouva Nathan chez leurs parents. Les deux frères tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils ne s'étaient pas vus depuis de longues semaines. La joie de Jean était complète, il avait une grande affection et beaucoup d'admiration pour son frère aîné. Depuis toujours il avait trouvé en Nathan cette force complice qui rassure, ce soutien moral, cette protection dont il avait toujours eu inconsciemment besoin et qu'il ne pouvait plus retrouver auprès de ses parents.

Bien vite, ce jour-là, il remarqua que Nathan était troublé par quelque chose mais ils ne parlèrent de rien devant les parents... David se remettait mal de sa fracture, il boitait terriblement et ne se déplaçait qu'à grand-peine. Il était un invalide. Quant à Guitele, bien qu'elle eût conservé tout son dynamisme, la disparition de Serge l'avait profondément affectée, elle était maintenant une vieille femme.

Brusquement Nathan demanda à Jean de venir dans la chambre à coucher de leurs parents. Il expliqua à David qu'ils devaient parler de choses dont il vaudrait mieux qu'ils ne soient pas au courant.

« Jean, tu dois quitter la résistance armée. Nos parents sont vieux, ils ne parlent presque pas le français, ils ne pourront survivre si personne ne s'occupe d'eux. Nous sommes leurs bras, leurs yeux, leur bouche. Sans nous, dans quelques semaines, ils mourront ou se feront prendre par la police. Tu es le plus jeune, c'est à toi de venir t'occuper d'eux. Stéfa doit prendre soin de sa fille. Quant à moi, je dois défendre l'honneur des Lemberger. Je suis l'aîné, un peu le chef de famille maintenant. Tu dois m'obéir et renoncer à faire de la résistance. »

Jean n'en crut pas ses oreilles. Son frère lui demandait de désertre ! Il demandait de passer à l'arrière pour s'occuper des parents.

Il refusa.

Nathan tenta de lui expliquer que l'héroïsme consistait à prendre la charge de ceux qui sont en danger. Un instant Jean se dit que son frère cherchait à le mettre à l'abri et qu'il savait bien que les parents

pourraient continuer à vivre ainsi, leurs besoins n'étant pas très grands. Nathan obéissait peut-être à une secrète recommandation de Guitele... Mais il ignorait certainement l'importance des responsabilités qui lui étaient confiées à lui Jean, le benjamin...

« Tu oublies que moi aussi je fais quelque chose. »

Nathan parut immédiatement intéressé. Il voulut tout savoir comme s'il était fier de son cadet. Il posait des questions précises, en connaisseur, sur l'armement, ses coéquipiers, ses chefs. Il semblait ne plus penser du tout à l'éventualité de demander à Jean d'obtenir sa démobilisation.

« Je pensais que tu faisais des actions de propagande, de fausses cartes. Je ne savais pas... »

Jean était tout heureux d'avoir pu convaincre son frère. Il donna toutes les précisions demandées, parla du commandant Olivier, de Charles Flicker, de Clara, et il décrivit dans le détail la dernière opération en date, celle du 2 décembre contre le bureau de recrutement de l'avenue de Breteuil.

« Oui, bien sûr, tu es indispensable. » Nathan avait une drôle de voix. Il ne paraissait pas sincère, son intonation sembla artificielle à Jean. Mais, sur le moment, il mit le trouble apparent de Nathan sur le compte de l'émotion.

Ils rejoignirent leurs parents et passèrent la soirée à parler des opérations militaires qui faisaient rage en Russie et en Afrique du Nord où les Américains avaient débarqué en force.

« Jean tu parles trop. » Le commandant Olivier avait un air sévère qu'on ne lui avait jamais vu. Ils étaient une dizaine de responsables militaires réunis pour recevoir des instructions en vue d'opérations dans les différents quartiers de Paris.

Olivier venait de donner ses directives aux différents groupes ou équipes. Lorsque le tour de Jean était arrivé, il avait prononcé cette phrase et Jean ne sut que répondre. Finalement, devant le silence gêné de ses camarades, il dit :

« Comment je parle trop ?

— Oui, tu parles à tort et à travers.

— Mais c'est impossible.

— C'est très possible, tu as raconté l'histoire de l'avenue de Breteuil, tu as donné les noms des membres de ton équipe.

— Mais non, voyons, jamais, à personne. »

Puis il y eut un nouveau silence. Jean ne voulait pas croire que Nathan, son propre frère, ait pu se plaindre au commandant Olivier des indiscretions de son frère.

« À personne vraiment ?

— J'ai un peu parlé à mon frère, mais il a lui-même de grandes

responsabilités.

— Oui, mais lui, il sait se taire. »

Jean se sentit déshonoré, trahi, humilié, mais surtout, il éprouva un sentiment violent à l'égard de Nathan, ce n'était pas de la haine, c'était une sorte de tension sans nom, d'opposition. En d'autres lieux, il aurait éclaté en sanglots. Il attendit. Il sentait que tout tremblait en lui. Olivier parla :

« Tu seras suspendu pour un mois. »

Jean se retrouva seul dans la rue. Il marchait comme un automate. Comment était-il possible que Nathan lui ait tendu un piège aussi sordide ? Comment un homme comme lui pouvait-il faire passer des considérations de caractère sentimental et familial avant son honneur de combattant ? Maintenant il ne doutait plus que Nathan avait agi ainsi pour obtenir le renvoi de Jean dans sa famille.

Paris lui semblait vide de toute présence humaine. Les soldats allemands qu'il croisait ne lui inspiraient même plus les réflexes qui auraient été les siens, voilà une heure encore. Il fallait absolument qu'il ait une explication avec Nathan. Mais il n'était pas facile de le trouver. Personne ne connaissait son adresse.

Jean passa trois jours dans sa chambre du boulevard Soult presque sans sortir, n'osant se montrer. C'est Marcel Rayman qui vint le voir un matin. Il lui parla affectueusement essayant de partager son drame. Il pensait savoir où joindre Nathan. Il y avait une réunion l'après-midi dans un entrepôt abandonné où le groupe fabriquait des bombes. Brusquement, Jean eut peur à l'idée de revoir son frère.

« Nathan, il faut que je te parle. » Son frère aîné avait l'air douloureusement surpris de le trouver en ce lieu où il n'aurait pas dû être...

« Pourquoi as-tu fait cela, Nathan ?

— Pour ton bien.

— En te moquant de mon honneur.

— J'ai d'abord pensé au sort de nos parents qui se meurent d'isolement, sans personne pour les aider.

— Tu es fou. Moi aussi je suis un combattant. »

Et Jean décrivit avec fougue les raisons qui le poussaient à l'action, il rappela son séjour à Drancy, les persécutions sauvages auxquelles il avait assisté, ses camarades tombés sous les balles allemandes ou les coups de la police. Il dit que tant qu'il aurait une tête sur ses épaules et deux bras valides il lutterait contre les nazis et leurs collaborateurs. Son discours était coupé par de brefs silences pendant lesquels il passait nerveusement sa main sur le front. Puis il se tut, enfin il dit :

« Tu m'as trahi, Nathan. »

Son frère fit mine de retourner à son travail, Jean le retint par le

bras. Nathan pleurait.

« Je ne savais pas que c'était si important pour toi.

— Oui, Nathan, oui c'est important. »

Ils s'embrassèrent.

Jean était rasséréiné. Il marchait à côté de Marcel Rayman. Son honneur était toujours atteint, mais au moins il ne haïssait pas son frère.

Trois jours passèrent... L'année 1942 touchait à sa fin. Il faisait déjà très froid. Paris semblait vide dès 4 heures de l'après-midi. De longues rafales de vent balayaient le boulevard Soult et Jean pensait, la rage au cœur, à ses camarades qui devaient préparer les actions du lendemain avec cette foi tranquille de ceux qui font leur devoir. La chambre de bonne dans laquelle il vivait au sixième étage de cet immeuble lui parut soudain ridicule, avec ses petits meubles fonctionnels, ce lit, ce couvre-lit en dentelle, ce miroir rond, cette commode sans âme et ce pauvre tapis aux fils coupés.

On frappa trois petits coups à la porte. Il ne les entendit vraiment que quelques secondes plus tard. Il eut un réflexe de peur. Puis il se dit que ces trois coups-là étaient, depuis longtemps, le signal convenu entre les camarades de son équipe.

Anna était là. Elle était l'agent de liaison du commandant Olivier. Elle avait l'air d'avoir très froid. Jean la regardait sans très bien savoir ce qu'il fallait faire. Elle le poussa presque pour pouvoir entrer. Elle dénoua une pauvre écharpe et s'assit sur le lit :

« Jean, le commandant Olivier veut te voir.

— Pourquoi, que se passe-t-il ?

— Il ne m'a rien dit. »

Il n'osa pas s'avouer la pensée joyeuse qui l'envahit. Aurait-on tellement besoin de lui ? Auraient-ils enfin compris qu'il était indispensable avec son sens de la discipline, son courage ? Olivier allait-il lui pardonner ?... L'excuser... s'excuser ?

« Quand ?

— Tout de suite.

— Bon, allons-y. »

Ils prirent le métro, elle, toute menue, lui, l'air lointain et indifférent.

Ils longèrent longtemps une rue obscure et arrivèrent devant la porte d'un garage où Jean n'était jamais venu. Tout était noir et froid, mais il se sentait presque heureux.

Olivier siégeait au fond du garage, en conversation avec d'autres hommes qui n'appartenaient pas au groupe de Jean. Lorsqu'il vit Anna, il se retourna brusquement. Son regard rencontra celui de Jean. Il avait l'air sinistre. Jean pensa qu'il était gêné de devoir se déjuger en levant l'injuste punition qui le frappait. Olivier prit Jean par

l'épaule et l'entraîna dans un coin encore plus obscur, comme s'il avait voulu mettre un rideau d'ombre entre eux. Il parla.

« Il y a une mauvaise nouvelle, mon vieux. Nathan a disparu depuis trois jours. Il a été pris sans aucun doute. »

Jean ne dit rien. Sa conscience était attentive au cheminement des mots qu'il entendait, mais son intelligence ne suivait pas. Il remarqua, pour la première fois, que le commandant avait un fort accent roumain et qu'il roulait les r. Puis il sentit une sorte de douleur en boule au fond de l'estomac. Il articula :

« Vous êtes sûr ?

— Oui. »

Il l'entraîna encore plus loin au fond du garage.

« Il est venu me voir l'autre jour pour me parler au sujet de ton histoire. Il m'a supplié de te pardonner. Il m'a dit qu'il était, lui, le coupable, qu'il t'avait trompé pour obtenir que tu renonces à l'action dangereuse afin que tu te consacres à tes parents abandonnés de tous... Nous étions au même endroit, ici-même, lui et moi et il parlait de toi avec amour. Il m'a convaincu d'oublier ta faute.

— Où est-il ?

— Ce que je peux te dire, c'est qu'il n'a pas été pris au cours d'une action. Il a dû être arrêté lors d'une rafle pour un motif stupide. Si c'est bien le cas, ce que je crois, après avoir été interrogé à la Préfecture de police, il a dû être envoyé à Drancy. »

Jean revit d'un coup l'immense cour, les escaliers sordides, les gendarmes méfiants, les barbelés, les chambres cimentées.

« Il faudrait que tu préviennes tes parents. Dis-leur qu'il risque sûrement moins à Drancy que s'il était resté parmi nous. »

Olivier prit la main de Jean dans les siennes puis il s'éloigna.

Il était trop tard pour que Jean puisse aller à La Varenne-Saint-Hilaire et en revenir avant le couvre-feu. Il retrouva Anna devant la porte du garage. Elle était au courant. Ils se séparèrent dans un long couloir de correspondance du métro. Ils n'avaient pas échangé un mot. Il s'endormit presque immédiatement après avoir franchi le seuil de la chambre du boulevard Soult.

Sa mère le reçut comme à l'habitude. Elle mit sur la table toutes les provisions qu'elle avait en réserve. Il y avait toujours un plat cuisiné dans le garde-manger. Jean se demandait chaque fois comment elle faisait pour garder tellement de choses à son intention. Sa mère savait qu'il avait constamment faim. Depuis son retour de Drancy, Jean n'avait en effet qu'une seule idée en tête, assouvir une faim sans limites. Mais ce jour-là il ne mangea guère et sa mère pensa qu'il était malade.

D'un coup, il leur annonça la nouvelle de l'arrestation de Nathan.

Ils restèrent tous les trois sans force, abattus, n'osant se regarder l'un l'autre. Une bonne heure se passa ainsi... puis Guitele pleura et David aussi.

« Je vous jure qu'il s'évadera. Je connais Drancy, pour un homme comme lui, c'est un jeu d'enfant de brûler la politesse aux gendarmes qui gardent le camp. Et puis, n'oubliez pas qu'il est moins dangereux pour lui d'être à Drancy qu'à Paris. (Il parlait très bas.) En tout cas, ils ignorent tout de son action au sein du MOI, il a été arrêté comme un simple juif qui n'aurait pas respecté le couvre-feu.

— Ils feront comme pour Serge, ils l'enverront en Pologne, dit David.

— Mais non, il s'évadera avant. Et puis, même si cela arrivait, il sera plus tranquille là-bas. Il travaillera et il attendra la fin de la guerre. »

Jean se voulait convaincant, mais il se rendait bien compte que ses efforts étaient inutiles.

Guitele se leva. Jean craignit un moment qu'elle se laissât aller au désespoir. Elle regarda son fils fixement, droit dans les yeux.

« Jean, mon fils, reste avec nous, ne retourne pas avec tes amis. Il y a assez de juifs qui combattent les Allemands. Nathan et Serge sont entre leurs mains, tu es tout ce qui nous reste. Nous n'avons plus la force de vivre, ne pars pas, dès ce soir renonce à tout, je t'en supplie. »

David ne dit rien, mais il regarda Jean avec espoir comme s'il approuvait sa femme.

Jean se leva, mit son pardessus :

« Maman, si je t'obéissais, je ne pourrais plus jamais me présenter devant vous sans avoir honte. Il faut que Nathan et Serge soient vengés. L'honneur de la famille est entre mes mains. Je reviendrai vous voir plus souvent qu'auparavant. »

Il les embrassa et partit.

Dans la semaine qui suivit, le commandant Olivier donna à Jean des détails sur l'arrestation de son frère. Contrairement à ce qu'on avait cru, Nathan n'avait pas été pris par hasard. Il avait été filé, puis arrêté après qu'on eut obtenu la preuve de sa participation à plusieurs opérations. Il avait été interrogé pendant quatre jours au bureau spécial n° 2 de la direction des Renseignements généraux à la Préfecture de police. Nathan avait été torturé mais on n'avait rien obtenu de lui. Finalement, on l'avait incarcéré à la prison de la Santé. Les Français savaient qu'il faisait de la résistance, mais ils ignoraient tout de ses responsabilités. Ils l'avaient gardé en réserve à la Santé, espérant s'occuper de lui plus tard, sur la base de nouveaux renseignements.

Jean demanda au commandant Olivier comment il avait pu avoir

tous ces détails.

« Nous avons recoupé un certain nombre de renseignements que nous ont rapportés des camarades qui travaillent à la Préfecture de police ou à la Santé. Tout ce que je viens de te dire est absolument confirmé. »

Le mois de janvier 1943 fut consacré à la préparation d'une série d'opérations particulièrement audacieuses. Jean y travaillait avec obstination, faisant répéter constamment à ses hommes et à Clara les moindres gestes. Ils passaient de longues heures sur les lieux de l'action projetée et observaient les habitudes des Allemands, celles des voisins, la fréquence du passage des voitures. Il rentrait chez lui, le soir, fourbu. La pensée de Nathan ne le quittait pas une seconde. Il aurait donné sa vie pour que son frère échappe des mains de ses tortionnaires.

Jean courait aussi vite qu'il le pouvait, mais il sentait bien que ses jambes étaient molles, il avait l'impression de tituber. Dans sa tête résonnait sans fin le bruit de l'explosion et aussi plus insidieusement le claquement mat de pas précipités derrière lui. On le poursuivait, il courait indéfiniment. Il crut mettre une heure à traverser la rue Boissy-d'Anglas d'un trottoir à l'autre en ce 10 janvier 1943 à 7 heures du soir. Il passa devant Charles Flicker qui se tenait à l'angle du passage Royal et de la rue Boissy-d'Anglas. Jean s'enfonça dans le passage. Une odeur âcre sortait du restaurant situé dans l'axe du passage de l'autre côté de la rue. La grenade que Jean venait d'y jeter avait atteint son objectif. Il avait pris son temps. Il avait repéré la table où se trouvaient les juges allemands membres du tribunal militaire qui siégeait non loin de là. Il n'avait projeté la grenade qu'à la dernière seconde de sorte que l'explosion se produisit alors qu'il n'avait même pas parcouru les trois ou quatre mètres qui le séparaient de l'entrée du passage.

Un moment, il eut l'espoir que les pas dont il entendait le bruit derrière lui étaient ceux de Charles. Mais un son inarticulé, en allemand, lui retira bien vite toute illusion. Pour l'instant il devait courir.

Des bras lourds et chauds le saisirent à la taille. L'Allemand essayait de le ceinturer, mais Jean avançait toujours entraînant l'homme qui tentait de l'immobiliser.

Il entendit une détonation exactement à hauteur de son oreille. Un long sifflement annula tous les autres bruits. Il crut être devenu sourd. Il se rendit compte très vite que l'Allemand accroché à lui n'était plus qu'un poids mort. Il se dégagea et osa se retourner. Charles Flicker était debout au milieu du passage, son revolver à la main.

« Ne cours plus... Marchons comme si de rien n'était », dit Charles calmement. Jean tremblait de tous ses membres. Courir aurait au moins eu l'avantage de lui faire « vider sa peur ». Il se raidit et avança. Un groupe d'Allemands arriva en courant de la rue Royale et s'engouffra dans le passage. Ils avaient leurs armes au poing. Celui qui était en tête regarda à droite et à gauche et s'approcha de Jean.

« Que se passe-t-il ?

Jean était incapable d'articuler un mot. Charles Flicker arriva à leur hauteur et dit aussi bêtement qu'il le put :

« Là-bas, là-bas », son doigt indiquait la rue Boissy-d'Anglas.

Les Allemands firent quelques pas. Ils virent le corps inanimé de la sentinelle qui avait failli arrêter Jean. Alors ils commencèrent à tirer dans toutes les directions faisant voler en éclats les vitrines d'un restaurant du passage.

Jean toujours suivi de Charles arriva enfin rue Royale. Il ne s'était pas écoulé deux minutes depuis l'explosion et Jean avait l'impression d'avoir fui pendant plusieurs dizaines de minutes. Clara passa devant eux. Charles revint à sa hauteur et glissa directement son pistolet dans le filet à provisions qu'elle tenait.

Les deux amis arrivèrent devant le magasin des Trois Quartiers. Ils entrèrent dans le métro à la station Madeleine.

Une rame arriva presque immédiatement. Ils s'assirent l'un en face de l'autre.

Charles sourit à Jean.

Le lendemain, en les félicitant, le commandant Olivier leur dit que Radio-Londres avait mentionné leur action, le commentateur avait parlé de « l'héroïque combat du peuple de Paris contre l'occupant »... Jean avait fait la moue. Le peuple de Paris, en janvier 1943, c'était tout au plus une centaine de garçons et de filles comme Charles Flicker, Marcel Rayman, lui-même ou Clara...

Une minute trente. Pour la dixième fois Charles Flicker arrivait au même résultat : il faut exactement une minute et trente secondes à cette compagnie de fantassins allemands pour parcourir la distance qui sépare l'entrée de l'École militaire de l'angle de l'avenue Bosquet... Les Allemands étaient devenus méfiants. Chaque jour, quelques instants avant le passage de l'unité, des hommes en armes prenaient l'itinéraire habituel. Ils retournaient les objets suspects, interrogeaient des passants, surveillaient les toits.

Jean pensait que l'opération pouvait se faire. Clara partageait cet avis.

L'équipe fit une autre observation. Non loin de l'École militaire, avenue de La Motte-Picquet, il y avait un garage allemand. Les soldats qui y effectuaient les réparations regagnaient leur cantonnement tous

les soirs vers 6 heures à bord de deux camions.

Le commandant Olivier leur demanda de commencer par l'attaque du garage, peut-être avait-il pensé que des hommes dans un camion réagiraient moins vite que des soldats à pied. De toute façon, il fallait faire les deux opérations mais, comme toujours, il n'aimait pas prendre trop de risques pour ses hommes. Il voulait « économiser » leur vie aussi longtemps que possible.

Charles fut chargé de lancer la bombe sur les camions. C'était le 12 mars 1943. Jean qui avait, cette fois, pour mission de protéger son camarade et d'assurer son repli, arriva sur les lieux vers 5 heures et demie. Il ressentit immédiatement une angoisse incontrôlable. Il chercha à se raisonner.

Il n'avait pourtant pas encore reçu son arme des mains de Clara. Il regarda autour de lui, comme pour chercher la cause de cette peur. Il comprit. À 5 heures et demie, le 12 mars, il fait encore jour. Or, toutes les observations avaient été faites en hiver, à une heure où les camions passaient tous feux allumés, en pleine obscurité.

Clara arrivait. Il la laissa passer devant lui, puis la rattrapa. Devait-il renoncer à l'opération ?... Il ne voyait pas Charles.

Il prit le revolver et Clara continua son chemin.

Il attendit. Il était maintenant 6 heures, pas de doute : il faisait encore jour. Il aperçut Charles, à l'angle du boulevard de Grenelle, Clara était à quelques mètres de lui.

Les camions apparurent. Il vit Charles s'accroupir comme pour resserrer le lacet de sa chaussure.

Les camions continuaient d'avancer, ils passèrent à la hauteur de Charles puis disparurent, prenant à droite le boulevard de Grenelle.

Oubliant toute prudence, Jean se mit à courir. Charles venait à sa rencontre.

« Je n'ai pas réussi à mettre le feu à la mèche. » Jean était soulagé. Il expliqua que les jours rallongeaient et qu'il vaudrait mieux renoncer à cette opération.

Charles Flicker ne l'entendit pas de cette oreille. Toute la nuit, il travailla avec Marcel Rayman pour mettre au point le système de mise à feu de la bombe.

Le surlendemain ils se retrouvèrent tous à leurs postes. Il était entendu que si l'action ne pouvait avoir lieu le 14 mars, il faudrait y renoncer.

La bombe explosa au beau milieu des Allemands du premier camion. Le deuxième véhicule heurta le premier. Il y eut dix-sept victimes dont six morts d'après les évaluations du commandant Olivier...

L'autre opération fut fixée au 15 avril. Charles était posté à l'angle

de l'avenue Bosquet. Il était très tôt le matin. Il faisait frais. Il vit d'abord des soldats franchir le portail de l'École militaire. Puis quelques instants plus tard le gros de la compagnie apparut. Charles sortit un mouchoir de sa poche qu'il déplia d'un large geste avant de faire semblant de se moucher. C'était le signal.

Dans l'avenue, Jean s'approcha de Clara, au moment même où les éclaireurs allemands le dépassaient. Il saisit la bombe dans le filet à provisions de sa camarade. Il n'eut que quelques mètres à parcourir pour atteindre une poubelle, il alluma la mèche et enfouit le tout dans la poubelle. Il s'enfuit en direction de la Seine... Charles le rejoignit. Il y eut une énorme explosion qui ébranla tout le quartier.

Olivier fut incapable de déterminer le nombre de victimes malgré les témoignages de camarades habitant le quartier, mais, d'après ses évaluations, les pertes des Allemands avaient dû être considérables, plus de trente victimes mais pas un seul civil atteint.

Jean pensa que plus rien ne pourrait désormais l'arrêter dans son combat...

Parmi les hommes du commandant Olivier, on ne parlait que des coups de main réussis par les groupes de Jean Lemberger et de Marcel Rayman. Il y avait une sorte d'émulation entre les deux amis. Mais, contrairement à Jean, Marcel semblait mépriser le danger de façon insolente. Jean avait le sentiment que leurs combats étaient de nature différente. Pour Jean, dans toute opération, il convenait de déterminer avant tout la façon dont ses compagnons et lui-même pourraient éviter d'être pris. Marcel au contraire agissait comme si chaque action devait nécessairement le rapprocher inexorablement de la mort.

Outre Jean et Marcel, l'unité comprenait des hommes très courageux. Les trois frères Fingerwaig, malgré leur aspect fragile et leur timidité, étaient de redoutables combattants. Jean les admirait beaucoup. Eux aussi semblaient mépriser la mort...

Les exploits de Marcel Rayman, ceux de Jean Lemberger, le courage indomptable des frères Fingerwaig ne suffisaient pas, à cette époque, pour dissiper l'angoisse qu'ils ressentaient tous devant les arrestations de plus en plus nombreuses qui éclaircissaient les rangs des MOI. Chaque jour apportait son lot de mauvaises nouvelles. Le paradoxe était que ceux qui faisaient partie de la résistance armée, comme Jean et Marcel, semblaient plus ou moins épargnés, alors que les jeunes gens qui avaient la responsabilité de la propagande, de la distribution de tracts, du collage d'affiches ou de la fabrication de faux papiers, étaient arrêtés à un rythme anormal comme si la police portait son effort sur ceux qui étaient le moins dangereux. Jean connaissait bien l'organisation du mouvement de résistance et les

pertes subies l'étonnaient énormément par leur ampleur au regard du luxe de précautions qu'on prenait. Lorsqu'il avait quitté les jeunesses communistes pour entrer dans le groupe armé du commandant Olivier, Jean avait éprouvé cette sorte de regret qui marque la sortie de l'enfance. Le temps du YASC, des sorties champêtres, des discussions idéologiques à n'en plus finir, lui semblait très loin, mais il y pensait toujours avec émotion. Les coups que subissaient ses camarades plus jeunes le touchaient douloureusement...

Un jour de septembre 1942, quelques semaines après la grande rafle des juifs de Paris, Jean Lemberger avait rencontré par hasard, dans une rue du onzième arrondissement, une fille de son âge qui habitait, avant la guerre, rue des Immeubles-Industriels. Elle s'appelait Lucienne Goldfard, elle était plutôt forte, c'était une rouquine avec des taches de rousseur. Sa voix était aiguë et sifflante. Elle respirait très fort, semblait toujours à bout de souffle. Lucienne Goldfard était la fille d'un artisan juif qui fabriquait des vêtements de cuir. La famille Goldfard avait été déportée lors de la grande rafle.

Lucienne avait l'air triste, mais son visage s'éclaira en apercevant Jean.

« Ah ! Jean, je suis contente de te voir. Je cherche à retrouver les amis de la rue des Immeubles-Industriels... Comment vas-tu ?... »

— Bien. Je croyais que tu étais en zone sud.

— Oui, j'étais à Lyon mais ça n'allait pas là-bas... Alors je suis revenue à Paris... »

Elle marchait maintenant à côté de Jean et parlait sans arrêt.

« Jean, je voudrais venger mon père ! »

Il s'arrêta et la regarda.

« Oui, je voudrais entrer dans la Résistance... enfin rejoindre nos amis, les jeunesses communistes, me rendre utile, tuer des Allemands. »

Jean pensa qu'elle devait être sincère. Mais il se souvint de son caractère léger et un peu frivole. Depuis la rafle du 16 juillet, le mot d'ordre des jeunesses communistes, il le savait, était de recruter à tout prix. Pourtant, il dit :

« Oh, tu sais moi, je ne suis au courant de rien. Je ne vois plus nos camarades. La rafle nous a tous dispersés, personne n'habite plus rue des Immeubles-Industriels et puis tu sais... la Résistance, les jeunesses communistes, ce sont des mots, cela ne correspond à rien.

— Comment, Jean, un garçon comme toi, un communiste, tu parles ainsi ? Il faut lutter, combattre, mon vieux, ne te méfie pas de moi, voyons... dis-moi où je peux retrouver les amis. »

Jean ne répondit pas et assura Lucienne Goldfard de sa parfaite ignorance des choses.

Ils se séparèrent plutôt bons amis, puisque Lucienne le quitta en

souriant après avoir vainement essayé de savoir où elle pourrait le joindre en cas de besoin.

Quelques jours plus tard, Jean apprit que Lucienne avait atteint son but. Grâce à deux dirigeants des jeunesses communistes, la fille de l'artisan juif de la rue des Immeubles-Industriels allait pouvoir venger sa famille. Elle ferait comme tous les jeunes, elle distribuerait des tracts... Sur le moment, Jean fut étonné de la décision de recruter Lucienne, puis il n'y pensa plus. Les actions militaires, auxquelles Lucienne ne participerait pas, retenaient toute son attention.

Au début, ce n'était qu'une vague impression. Jean, qui se sentait si libre de ses mouvements au milieu du peuple de Paris, imaginait qu'il était suivi, que chacun de ses gestes était épié. Il multipliait les précautions, bien qu'il se dît que tous ces signes qu'il croyait discerner, étaient le résultat de sa fatigue intense et aussi, peut-être, de la tension dans laquelle il avait vécu, notamment depuis les deux dernières opérations.

Un jour, il se réveilla avec une forte conjonctivite. Il avait un œil complètement fermé. Il résolut de traiter ce mal par le mépris... mais les poussières de Paris aggravaient d'heure en heure des douleurs aiguës. Il décida de recouvrir son œil d'un lourd bandeau d'ouate et de gaze. Il se rendit, comme d'habitude, aux différents rendez-vous de ses amis. Finalement, le lendemain matin, il n'y tint plus. Il refit son pansement et se rendit directement chez Stéfa, dans la chambre de bonne que son mari et elle occupaient boulevard Diderot. Dans les familles juives de Pologne, les enfants s'élevaient l'un l'autre.

Ainsi, il avait eu Nathan comme protecteur et Stéfa comme deuxième mère.

Lorsqu'elle le vit, Stéfa éclata de rire. Elle le soigna avec bonne humeur. Elle lui fit des compresses d'eau salée, en le plaignant comme un enfant alors qu'il gémissait douloureusement. Elle lui interdit de remettre le pansement peu hygiénique qu'il s'était confectionné. Elle décida de le garder pour le déjeuner. Il accepta mais voulut aller « acheter quelque chose ». Il descendit l'escalier tout fier d'avoir récupéré son deuxième œil.

Lorsqu'il revint moins d'un quart d'heure plus tard Stéfa était blême. Pourtant elle n'était pas une émotive et faisait preuve dans son action permanente de résistance d'un sang-froid et d'un courage peu communs.

« La concierge est venue.

— Et alors ?

— Elle dit que des policiers en civil sont venus lui demander si elle n'avait pas vu descendre un jeune homme avec un gros bandeau sur l'œil.

— Merde. »

Il y eut un long silence.

« Ça ne m'étonne pas, dit Jean, ça fait des semaines que j'ai l'impression d'être suivi.

— Fais attention, je t'en prie.

— Oui, bien sûr, allons, je file, je reviendrai te voir. »

Il l'embrassa et partit. Il sourit à la concierge en passant devant la loge.

Dès lors, il fallut se méfier, des précautions de toutes natures furent prises. Les rendez-vous, en particulier, firent l'objet d'instructions très strictes. Les endroits choisis devaient permettre un repli rapide dans plusieurs directions. Des heures et des lieux de substitution étaient fixés pour le cas où un camarade ne se présenterait pas au moment indiqué. La règle fut que si au bout de trois jours un membre du réseau ne donnait pas de ses nouvelles, il convenait de le considérer comme pris et de modifier toutes les données qu'il connaissait.

Le commandant Olivier manifesta une grande inquiétude, il donna toute une série de recommandations à ses hommes et en particulier à Jean.

Le 22 avril 1943, vers midi, Jean rentrait chez lui. Il sortait du métro Porte-de-Vincennes et se dirigeait vers le boulevard Soult. Il longea le trottoir opposé à celui où donnait l'entrée de la maison qu'il habitait. Arrivé à la hauteur du n° 76, il traversa brusquement et se dirigea droit vers la porte d'entrée de l'immeuble. Sur la vitrine d'une teinturerie, il vit le reflet de deux hommes qui lui avaient emboîté le pas. Jean regarda à droite, il remarqua deux autres hommes qui fondaient sur lui, à gauche, un policier en uniforme avançait rapidement. Il n'opposa pas de résistance.

Le commissaire Barrachin commandait le Bureau spécial n° 2 (BS 2) des Renseignements généraux de la Préfecture de police. C'était un gros homme, bâti en force, parlant fort. Il avait peu de cheveux.

Jean fut immédiatement mis en sa présence. Les questions étaient nombreuses et précises, elles tombaient en avalanche et Jean niait tout, essayant, comme il en avait reçu l'ordre, de gagner du temps. Mais le commissaire Barrachin et ses adjoints voulaient au contraire aller très vite. Visiblement, ils savaient que leurs prisonniers n'avaient de valeur que si les renseignements qui leur étaient arrachés étaient exploités sur l'heure.

« Alors, tu fais partie du MOI ?

— Non.

— MOI, ça signifie Mouvement ouvrier internationaliste ?

— Je ne sais pas.

— Quel est ton prochain rendez-vous, avec qui ?

— Je n'ai pas de rendez-vous.

— Allons, voyons, ça fait des semaines que nous te suivons, nous savons que tu fais partie d'un groupe de terroristes. Il vaut mieux pour toi que tu nous dises tout. »

Au bout d'une dizaine de minutes, le commissaire Barrachin changea de méthode.

Le premier coup que Jean reçut en pleine figure le laissa tout meurtri, mais indifférent. Une sorte de sourdine avait été mise en lui comme pour le protéger, et le monde extérieur disparut subitement. Il fut déshabillé. Un policier arriva avec un nerf de bœuf. Il fut marqué de longues brûlures tout le long de son dos. À coups de poing, à coups de pied, les autres battaient Jean. On lui enfonça des épingles sous les ongles, on le brûla avec des cigarettes. Les hommes se relayaient pour « s'occuper de lui ».

La nuit était tombée. Jean espérait qu'ils allaient interrompre cette séance. Il s'était fixé pour but de tenir au moins jusqu'à la tombée du jour. Mais d'autres inspecteurs arrivaient, l'insultant, lui promettant mille autres supplices. Jean avait l'impression de ne plus être qu'une boule sanglante entre les mains de forcenés.

Il prenait peu à peu conscience que ces policiers ne s'arrêteraient pas de frapper. Il fallait qu'il invente un faux renseignement pour obtenir une petite trêve. Il décida de mentir, il avoua un rendez-vous avec une femme, Jeanine, et un homme, Louis, au métro Trocadéro, devant la sortie du palais de Chaillot, le soir même à 23 heures ; l'homme et la femme étaient ses amis.

« Bon, voilà qui est plus raisonnable, mais attention à toi, si tu nous mens. Alors quelle taille exactement pour l'homme ?

— 1,80 m.

— Et la fille ?

— 1,60 m.

— L'homme porte des lunettes ?

— Oui.

— La femme ?

— Non. »

Le commissaire Barrachin donna des ordres. Puis il s'assit en face de Jean. Il sortit de sa poche une facture d'électricité.

« C'est chez qui ça ? »

Jean pâlit.

Il avait réglé la veille la note d'électricité du petit appartement de ses parents à La Varenne-Saint-Hilaire. Il préféra essayer d'émouvoir la brute qui était assise là devant lui.

« Ce sont mes parents, deux vieilles personnes.

— Ils sont juifs, tes parents ?

— Oui, d'origine.

— Écoute, nous ici, on ne s'occupe pas des questions juives mais si tu ne me donnes pas davantage de renseignements sur l'organisation du MOI en France, moi, je les arrête tes parents et je les livre aux Allemands. Tu sais ce qu'ils en font les Allemands ?... Alors.

— Je ne sais rien de plus. »

Pendant une heure encore, les inspecteurs s'acharnèrent sur lui. Il s'évanouit plusieurs fois. Ils le ranimaient méthodiquement. Vers 10 heures du soir, ils le transportèrent au rez-de-chaussée dans la salle n° 36 où étaient parqués tous les suspects arrêtés dans la journée. Ils étaient gardés par des policiers en uniforme. Il y avait là des clochards, des cambrioleurs, mais beaucoup de jeunes gens dont il n'était pas difficile de dire qu'ils étaient là pour des motifs politiques. Jean fut étendu sur un banc. Il gémissait. Il était de loin celui qui avait été le plus durement torturé. Mais personne ne s'approchait de lui. Les autres semblaient avoir peur de son contact.

Au bout d'une heure, alors que Jean était dans une demi-conscience, il sentit qu'un homme était penché sur lui. Il ouvrit les yeux et sursauta. C'était un policier en uniforme, un homme jeune, avec une petite moustache. Jean pensa aux nombreux policiers que Clara avait prévenus avant les attentats. Peut-être celui-là était-il un camarade !

« Ça va ?

— Oui, ça va.

— Tiens bon, petit, ne t'en fais pas, on les aura. »

Jean se dit qu'il trouvait là un ami. De toutes façons, il n'avait rien à perdre. Barrachin connaissait l'adresse de ses parents.

« Écoute, si tu veux, tu peux sauver deux personnes âgées. Il est encore temps. »

Jean avait tutoyé le policier, tout naturellement.

« Tu téléphones à Louise Zysman. » Il donna le numéro. « Tu dis que Jean a rejoint Nathan. Elle comprendra et prévientra mes parents. »

Le jeune policier fit un signe d'assentiment puis il s'éloigna.

Jean regarda l'heure de l'horloge de la grande salle : 10 heures et demie. Dans une heure, se dit-il, les policiers vont revenir du faux rendez-vous du Trocadéro. Ils demanderont des explications. Mais Jean était beaucoup plus inquiet à l'idée que ses parents ne puissent pas être prévenus à temps. Le jeune policier était encore là. Aurait-il le temps de téléphoner à Louise Zysman ? Cette dernière aurait-elle le temps de courir chez David et Guitele avant le couvre-feu fixé à minuit ? Et eux-mêmes, auraient-ils le temps de fuir avant l'arrivée de la police ?

Vers 11 heures, le policier partit, son service achevé. Jean se prit à espérer.

À minuit, les collaborateurs du commissaire vinrent se saisir à nouveau de Jean et le traînèrent jusqu'à la salle du BS 2. Les coups pleuvaient sans arrêt. Les insultes se mêlaient aux jurons.

« Ordure, tu nous as raconté des histoires, on va t'apprendre à respecter le monde. »

À 2 heures du matin, Jean était à nouveau évanoui. Ils lui passèrent des menottes qu'ils fixèrent à la tuyauterie du chauffage central et ils partirent.

Le lendemain vers 8 heures, le commissaire Barrachin fit son entrée. Il semblait de fort bonne humeur. Il parla à Jean apparemment sans haine.

« Avant de commencer la séance, tu vas me dire si tu connais Marcel Rayman. »

Jean ne pouvait pas ouvrir les yeux. Sa tête était lourde comme une pierre et ses membres lui semblaient avoir été brisés. Sa respiration était sifflante. Il dit faiblement :

« Oui, c'est un ami d'enfance.

— Il est avec toi au MOI ? »

Jean préféra ne pas répondre. Une volée de coups s'abattit sur lui.

Il reprit conscience plusieurs heures plus tard. Il devait être midi.

Jean se dit qu'il devait tenir encore une journée au moins, une journée et demie si possible.

L'interrogation reprit dès deux heures de l'après-midi. Ses tortionnaires voulaient connaître l'adresse actuelle de Marcel Rayman. Jean n'eut pas le courage de mentir et d'inventer une fausse adresse.

« Voyons, tu sais bien qu'il habite porte des Lilas. »

Jean entendit les paroles de Barrachin comme dans un cauchemar.

Sous les coups, il finit par prononcer un grognement qui pouvait signifier « je ne sais pas ».

Les sbires du commissaire arrêtaient de le frapper.

« Oui ? Quelle adresse exacte ?

— Je vous jure que je n'ai jamais su. »

L'après-midi touchait à sa fin. On le ramena salle 36. Il dut dormir quelques heures. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il vit un jeune homme assis sur un banc tout proche. Jean se souvint brusquement que la police savait maintenant où chercher Marcel. Il fallait absolument le prévenir.

Il parla au garçon assis non loin de lui.

« Tu es là pour longtemps ?

— Non, je ne crois pas.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Rien. »

Une heure plus tard, le jeune homme se leva et se précipita vers le grillage. Jean vit qu'il parlait à un homme âgé, probablement son père qui était venu aux nouvelles. Jean se traîna jusqu'à un autre prisonnier.

« Vous n'auriez pas un crayon et un bout de papier ? »

Jean se recroquevilla, comme pour faire corps avec sa douleur. Il approcha le crayon du papier et traça trois mots : *Marcel doit partir*. Mais il se dit qu'il devait authentifier ce message. Il repensa à un souvenir d'enfance : ils étaient tous réunis un jour chez Marcel Rayman rue des Immeubles-Industriels. Le père de Marcel avait une machine à écrire et ils avaient décidé de taper une sorte de poème. Chacun y était allé de son vers. Ils étaient finalement très fiers de leur travail collectif, et au moment de signer leur œuvre, ils avaient décidé de faire l'anagramme de leurs noms.

Marcel Rayman et son frère Simon, Maurice Marcus et Jean Lemberger finirent par choisir de signer *Simar de Maujean* : Simon, Marcel, Maurice, Jean, *Simar de Maujean*. Il ajouta ses mots à son message.

Il fallait maintenant qu'il attire l'attention du garçon qui parlait avec son père tout contre le grillage...

Il se retourna et enfin son regard rencontra celui de Jean. Il lui fit signe de s'approcher.

« Écoute, donne ce message à ton père, qu'il le téléphone au numéro qui est marqué au dos. Il y va de la vie de plusieurs hommes. »

Le père avait accepté de transmettre le message... *Marcel doit partir Simar de Maujean*, ces six mots peuplaient le cauchemar sans sommeil dans lequel Jean laissait son esprit divaguer.

Le lendemain Jean Lemberger eut l'impression qu'on s'occupait moins de lui. Des inspecteurs pressés passaient devant lui sans même le regarder. On vint pourtant le chercher vers 10 heures du matin. Il sortit, titubant de la cage grillagée de la salle 36. Deux jeunes policiers le soutenaient plus ou moins, tout en l'entraînant vers le lieu de son supplice. Son esprit était vide. Aucune idée, aucune image ne s'y fixait, tout passait très vite sans marquer en aucune façon sa conscience. Pourtant, il sursauta. En traversant le long couloir qui conduisait au BS 2, il distingua devant lui une silhouette, un visage, une démarche connus. Cette femme parlait tranquillement avec un homme en civil. Elle riait discrètement comme à regret. Elle ouvrit sans frapper la porte d'un bureau et disparut. Jean avait vu Lucienne Goldfard. Il tenta d'immobiliser son attention sur la scène qui venait de se dérouler devant ses yeux. Lucienne Goldfard travaillait pour la police. Puis il essaya de murmurer le nom de cette fille pour renforcer

sa mémoire dans la certitude d'avoir vu, à l'étage des Renseignements généraux de la Préfecture de police, la petite camarade de la rue des Immeubles-Industriels, la petite fille d'un artisan en vêtements de cuir.

Le commissaire Barrachin reprit l'interrogatoire. « Tu fais la forte tête, eh bien, moi je vais te mettre entre les mains des Allemands, tu verras bien la différence. »

Les inspecteurs le frappèrent sans génie. Il leur semblait bien qu'il n'y avait plus rien à tirer de ce petit juif obstiné, à peine âgé de 18 ans.

Que le commissaire Barrachin eût mis sa menace à exécution, que Jean fût là, livré au bon vouloir des Allemands en cette prison de Fresnes, que son corps ne répondît plus sous la souffrance, tout cela ne comptait pas puisqu'il était persuadé qu'il allait mourir sans délai. Et ces geôliers qui le secouaient pour le faire reprendre conscience, où voulaient-ils l'emmener maintenant sinon vers le lieu où s'achèverait son existence ? Et ces hommes de la police militaire allemande qui le poussaient dans une voiture verte, que lui réservaient-ils sinon une exécution raffinée, à leur manière ?

C'était pourtant bien Paris qu'il traversait, la place de l'Étoile, la porte Maillot, Neuilly...

La rue des Saussaies, la Gestapo... On le fit gravir cinq étages. Il eut d'abord l'impression que l'interrogatoire de la Préfecture de police allait se prolonger tout simplement, les attitudes des tortionnaires, leurs insultes, leur chantage, leurs questions étaient les mêmes. Seules les voix différaient. L'accent de Belleville du commissaire Barrachin avait fait place à l'intonation germanique dont Jean et ses camarades se moquaient si souvent.

Mais, bien vite, il comprit que les choses seraient différentes. Les Allemands savaient que Jean n'avait plus rien à perdre. Il fallait donc, dans leur esprit, qu'il souffre intensément et que l'interruption de cette souffrance devienne son unique désir, son obsession, que toutes ses autres pensées soient annulées. Quel intérêt pouvait-il présenter pour les Allemands ? Tous les renseignements qu'il détenait étaient maintenant prescrits. Ses camarades du MOI avaient déjà pris leurs dispositions pour que personne ne risque de payer un éventuel « craquement » de Jean.

Ainsi, pendant trois jours, il fit le voyage de la prison de Fresnes à la rue des Saussaies. Bientôt, il eut l'impression que c'était fini. On le ramena dans sa cellule et il n'eut plus qu'à attendre...

Il revit Dieu. Alors qu'il n'était plus rien, que son corps n'existait plus sous la douleur, que son esprit n'osait franchir la limite du présent, il revit celui qu'il avait rencontré pour la première fois à

Drancy. Il éprouva cet étrange sentiment d'être en rapport avec autre chose, avec sa famille, ses ancêtres, quelque chose de très loin et d'immédiatement présent. Cette impression de reconnaître quelqu'un d'affectueux conduisit ses pensées vers Nathan, ce grand frère qu'il aimait tendrement. C'est grâce à l'image de Nathan qu'il pouvait trouver, par instants, le sommeil. Il savait que son frère avait dû souffrir mille morts dans cette autre prison parisienne, française celle-là, qu'était la maison d'arrêt de la Santé, mais Jean ressentait en pensant à Nathan une sorte de paix intérieure qu'il associait à l'évidence de la présence de Dieu dans la cellule de Fresnes où il se trouvait.

Nathan

En pénétrant au camp de Drancy, Nathan Lemberger eut une impression de déjà-vu. Il reconnaissait en effet les descriptions que Jean lui avait faites après un séjour de trois mois dans ce lieu de misère. Nathan se sentait grandi par les tortures qu'il venait de subir. Au moins, se dit-il, il avait eu la chance de tromper les policiers français puisqu'il n'avait pas été livré aux Allemands. On n'avait pas dû juger, du côté de la Préfecture de police, que la prise était suffisamment bonne pour déranger ces messieurs de la Gestapo. Nathan avait joué le rôle d'un homme un peu simple, sans envergure, incapable de faire de la résistance. Il ne fut pas étonné de se trouver confondu à Drancy avec des femmes, des vieillards et des enfants, avec des hommes politiques. Combattant égaré au milieu des civils, il pensa que cet endroit sinistre était peut-être pour lui un lieu de sécurité et qu'il pourrait, un jour, sans problème s'évader pour reprendre le combat.

Il s'installa tant bien que mal et se mit à vivre la vie du camp dans l'attente de l'occasion qui lui permettrait de rejoindre les hommes du MOI... Les misérables qui l'entouraient lui inspiraient une pitié infinie et leur situation le confirmait dans son désir de combattre mais ce n'est que deux jours après son entrée à Drancy qu'il eut la certitude que le drame dépassait de beaucoup ce qu'il croyait.

La veille au soir, déjà, il avait noté une fébrilité inaccoutumée parmi les détenus : il y avait des allées et venues anormales entre le poste de commandement du camp et les différents blocs. Des prisonniers responsables couraient d'un point à l'autre, l'air accablé et actif à la fois. Dans les chambres, il y avait des cris, des protestations, des discussions, puis de nouvelles courses vers l'endroit où se tenait la direction du camp.

« *Ils préparent les listes !* »

L'homme qui avait répondu à la question de Nathan n'avait pas pris la peine de donner d'autres précisions et avait tourné les talons. Nathan l'avait rattrapé :

« Quelle liste ? »

L'homme avait hésité. Il avait longuement regardé Nathan.

« Vous êtes arrivé quand ? »

— Il y a trois jours.

— Ah bon, cela ne vous touchera probablement pas cette fois.

— Quoi, qu'est-ce qui ne me touchera pas ?

— Les listes qui sont préparées sont celles des détenus qui partiront demain matin pour aller travailler... ailleurs. »

Le lendemain, plusieurs centaines de détenus furent rassemblés sur le terre-plein central. L'affolement se lisait dans le regard des femmes et des enfants, une sorte de résignation inquiète planait sur le visage des hommes. Il fallut beaucoup de temps pour les diriger vers la sortie du camp. Les gendarmes faisaient de leur mieux pour conduire les groupes vers le lieu d'embarquement. Il y eut des pleurs, des bousculades, des cris, mais pas trop de violence du côté des gardiens.

Nathan, du haut du troisième étage d'un des bâtiments, regardait, sans pouvoir y croire, le spectacle de ces juifs qu'on disait envoyer en Allemagne pour y travailler. Aucun des hommes n'avait l'allure d'un travailleur, de longs mois de détention les avaient affaiblis au point qu'on pouvait se demander s'ils pourraient seulement supporter le voyage.

Le commandant du camp assistait presque timidement à ce rassemblement. Il s'assurait, au cours de rapides conciliabules avec ses subordonnés, que ses ordres étaient bien exécutés. Il était grand, sec, mais avait un air penché qui le faisait ressembler à une sorte de gorille en uniforme...

Puis il y eut un grand silence, le dernier déporté avait quitté Drancy. Les autres détenus s'éloignèrent des fenêtres. Chacun se demandait intérieurement s'il aurait un jour à connaître ce départ mystérieux, cette attente du rendez-vous avec l'inconnu.

Le tour de Nathan vint bientôt. Son chef de chambrée lui annonça sans précaution inutile qu'il était sur la liste de ceux qui partiraient le lendemain. Nathan fut rassuré. Il n'allait pas pourrir dans ce coin de la banlieue parisienne. Il avait bien compris qu'il lui était impossible de s'enfuir d'un endroit pareil. En revanche, il espérait que le « voyage » lui fournirait cette occasion. Il dormit sans problème et le lendemain il rejoignit le groupe des partants avant même que son nom fût appelé. Il était calme. Il sursauta cependant en reconnaissant un camarade de la rue des Immeubles-Indus-triels. Là, tout près de lui, frissonnant dans l'humidité de ce petit matin printanier : « Maurice Weinberg ! » Ils se

prire par le bras et ne dirent plus rien. De temps à autre, ils se souriaient. Bien sûr, Nathan n'avait pas peur mais il se sentait rassuré, presque plus fort encore, par la présence de ce garçon bien qu'il fût de quelques années son cadet ; son regard brillait d'intelligence et de malice. Maurice Weinberg était sûrement moins résistant physiquement que Nathan, mais il respirait la force morale.

Au moment d'embarquer dans les wagons de marchandises entre deux rangées de SS, Nathan remarqua que les gendarmes français s'étaient éclipsés. Ce sera donc la première fois qu'il aura affaire à des Allemands autrement que pour leur envoyer une grenade en pleine figure.

Ils furent poussés vers la porte coulissante d'un wagon. Nathan monta le premier, sportivement, en évitant de bousculer les autres détenus. Une fois arrivé sur la plate-forme, il se retourna pour aider Maurice Weinberg. Il ne le vit pas. Il regarda à l'intérieur, puis à nouveau sur le quai. Il eut juste le temps d'apercevoir son ami, poussé à l'intérieur d'un autre wagon, par deux SS vociférants qui distribuaient à droite et à gauche des coups de leurs lourdes cannes. Il ferait donc le voyage seul. On verrouilla les portes et le train partit poussivement. Nathan n'eut plus qu'à renouer avec son obsession : s'évader. Son regard se fixa sur le plancher du wagon sur lequel il laissa lentement glisser ses longues mains...

Nathan fut étonné de la facilité avec laquelle les lames de bois se détachaient de la plate-forme. Il suffisait de jouer un peu sur les rainures (il avait une vieille cuillère qui faisait parfaitement l'affaire) puis de soulever le plancher. Au moins une vingtaine de ses compagnons de voyage s'étaient promis de sauter avec lui. Ils l'entouraient presque affectueusement alors qu'il procédait à son travail. À l'autre bout du wagon, des femmes, des enfants et des vieillards s'étaient réfugiés dans le coin le plus éloigné : ils se plaignaient du froid, mais leurs faibles protestations étaient recouvertes par le bruit qui montait des voies chaque fois que Nathan dégageait une ouverture dans la nuit.

Le jour commençait à poindre. Nathan regarda chacun des camarades candidats à l'évasion. Ils étaient pour la plupart assez jeunes et semblaient décidés à risquer le tout pour le tout. À un moment, il eut l'impression que le train ralentissait. D'après son estimation, le convoi devait se trouver en Champagne, c'est-à-dire encore en France, dans une région peu peuplée... Dans quelques heures, se dit Nathan, ce sera l'Alsace occupée, puis l'Allemagne. C'était donc maintenant ou jamais.

« On y va. »

Plusieurs hommes répondirent faiblement qu'ils étaient d'accord.

« Vous devez en premier vous éloigner au maximum des voies, après vous marchez vers l'ouest. » Il souleva les planches et sauta. Les autres le suivirent.

Maurice Weinberg avait fini par s'assoupir. Il entendit pourtant plusieurs détonations. Il sursauta. Il se dit que les Allemands devaient tirer. Puis brusquement les freins crissèrent et, au bout d'une ou deux longues minutes, le train s'immobilisa. Il entendit des ordres et des cris en allemand, des aboiements, des coups de feu dans le lointain. Il se hissa jusqu'à l'unique soupirail du wagon et tenta de voir quelque chose dans l'obscurité finissante.

On resta là une bonne demi-heure et le jour était maintenant total. Il distinguait des casemates au loin. Plus près du train, il y avait des barrières faites de troncs d'arbres, des portiques d'où pendaient des cordes à nœuds, il apercevait aussi des emplacements de tirs, des cibles. Ce qu'il voyait le rassura un peu. Le train était arrêté en plein milieu d'un champ de manœuvres de l'armée allemande. Il comprit pourquoi il avait entendu des coups de feu. Mais il ne s'expliqua pas l'agitation qui semblait avoir saisi les gardiens...

Il aperçut enfin une troupe en marche qui venait en direction du train. C'était des Allemands mais il lui sembla que ces hommes ne progressaient pas de façon normale. D'un coup il comprit : les Allemands poussaient devant eux des déportés qui avaient tenté de fuir. Le malheur avait voulu qu'ils choisissent de sauter au beau milieu d'unités allemandes qui faisaient l'exercice.

Maurice Weinberg reconnut Nathan parmi les malchanceux. Il marchait difficilement, se tenant le ventre comme s'il était blessé. Les vingt hommes furent alignés devant le wagon duquel ils avaient sauté.

Un gros officier passa le long du train. Il hurlait en allemand des mots incompréhensibles à l'adresse des détenus. Il ajoutait cependant quelques termes en français. Maurice entendit : *exemple* et *fusillé*.

Il y eut un silence presque complet dans les wagons. Les mitraillettes crépitèrent longuement et Maurice Weinberg vit tomber son camarade Nathan Lemberger.

Le convoi repartit vers l'est.

Jean

Le 10 juillet 1943, vers 6 heures du matin, le bruit des serrures qu'on ouvre réveilla Jean Lemberger qui achevait sa onzième semaine de détention à la prison de Fresnes. Le geôlier allemand lui fit signe de se lever et de ramasser ses affaires personnelles. Jean n'avait rien à

emporter, il se leva, sortit et s'adossa contre le mur. On poussa vers lui un autre prisonnier, un homme jeune et frileux qu'il n'avait jamais vu. Le geôlier les enchaîna l'un à l'autre.

Ils étaient une cinquantaine à se trouver rassemblés, deux par deux, devant le bureau du gardien-chef. Ce dernier consultait une liste et notait quelque chose devant chaque nom. En fait, il inscrivait de sa petite écriture méticuleuse, deux lettres, toutes deux pareilles : NN. Jean ne connaissait pas la signification de ce sigle mais il ne lui inspirait rien de bon.

On les conduisit à travers Paris, avenue d'Orléans, boulevard Saint-Michel, le Châtelet, boulevard Sébastopol, boulevard de Strasbourg, et, enfin, la gare de l'Est arrêta leur course. Dans le grand hall, des voyageurs effrayés s'écartaient pour laisser le passage. Il y avait dans leur regard plus de crainte que de pitié. Toujours enchaînés, on les fit monter dans de vrais wagons de voyageurs. Jean remarqua que les Allemands qui les avaient convoyés jusqu'au train avaient disparu. Des SS en tenue de campagne avaient pris leur place. Ils s'étaient déployés dans les couloirs, la mitraillette en bandoulière.

Le train s'ébranla puis prit rapidement une vitesse de routine, mais bien vite, il s'immobilisa pour une ou deux heures.

Jean se demanda comment il pourrait prévenir ses parents, essayer de les rassurer. Il partait pour l'Allemagne. Il était étonné que les Allemands ne l'aient pas exécuté. Il était en vie, il fallait que David et Guitele le sachent... Depuis des jours Jean avait au fond de sa poche un bout de crayon qu'il avait trouvé dans la cour de Fresnes. Il se dit que le mieux serait de laisser un message dans le wagon, entre la banquette et le dossier. Un cheminot pourrait le trouver et, éventuellement, le faire parvenir aux parents.

Tout va bien, nous allons en Allemagne.

Jean, 10 juillet 1943

Il lui fallut une bonne demi-heure pour tracer ces quelques mots et l'adresse de David à La Varenne-Saint-Hilaire, sur un minuscule morceau de papier. Il glissa ce pauvre message, derrière lui, dans le simili-cuir, avec précaution. Puis il pensa à lui-même, à ce qui l'attendait au bout de ce voyage.

Le jour ne voulait pas finir. Il y avait au moins douze heures que le train avait quitté la gare de l'Est et le soleil à l'horizon maintenait un jour presque total sur la campagne alsacienne. *Strasbourg 10 km...* Jean avait lu avec tristesse cette indication peinte sur un mur de pierre avant l'entrée d'un petit tunnel. Il s'était dit que, dans quelques dizaines de minutes, il aurait quitté la France...

Mais le train s'arrêta. C'était une petite gare française. Il y eut des cris et des aboiements. Jean pensa que les prisonniers allaient être transférés et que le voyage en train était terminé. Une vingtaine

d'Allemands se précipitèrent dans les couloirs. Ils ouvraient les portes des compartiments en poussant des cris sauvages. Jean avait acquis depuis longtemps les réflexes de l'homme battu. Il se protégea la tête et la figure. Il fit la boule. Un SS s'acharna sur lui, tout en le poussant hors du train. Les autres détenus moins rapides que Jean recevaient sur le crâne des coups de manche de pioche. Leurs visages étaient inondés de sang.

Jetés sur le quai, les prisonniers furent accueillis par d'autres Allemands qui les frappèrent avec une violence sans limites, Jean vit ses compagnons tomber un à un. On les relevait, on les assommait de nouveau. Les Allemands veulent-ils en finir avec nous, là, sur ce quai de gare ? se demanda-t-il en voyant, devant lui, un homme dont l'épaule avait été brisée par un coup bien ajusté.

D'autres étaient aux prises avec des chiens énormes. Enchaînés deux par deux comme ils l'étaient, les déportés ne pouvaient résister aux assauts des chiens et se protéger contre les coups des forcenés. Ils tombaient, l'un entraînant l'autre, comme des quilles.

Les Allemands les dirigeaient peu à peu vers des camions... Jean entraîna son compagnon. Il avait compris qu'une fois embarqués, ils seraient provisoirement à l'abri des coups.

Il fallut une demi-heure pour ramasser les détenus inanimés sur le quai de la gare et les camions démarrèrent. Jean regardait du fond du camion le gigantesque SS qui se tenait aux ridelles du lourd véhicule. Il avait l'air heureux comme s'il venait d'accomplir une action méritoire, son casque était légèrement rejeté en arrière. Il avait les cheveux noirs et le teint très clair. L'homme n'était plus très jeune, mais il jouait sur ses jambes à chaque cahot du camion, comme un boxeur à l'entraînement.

La nuit commençait enfin à tomber. Les camions s'étaient engagés sur une route de montagne, les arbres, des sapins, semblaient laisser comme à regret passer la route au milieu de leur domaine. Jean contemplait désespérément cette nature indifférente à son malheur. À dix-huit ans, il se dit, une fois de plus, que sa vie était en train de finir.

Le convoi pénétra dans l'enceinte d'un immense camp situé sur une sorte de colline complètement déboisée. On les fit descendre à coups de bottes et ils furent obligés de courir sous le matraquage impitoyable d'un nouveau « comité d'accueil ». Jean avait froid. Il estima que le camp était situé à au moins mille mètres d'altitude. Ils arrivèrent dans une grande salle, on détacha leurs chaînes et ils durent se déshabiller, on les rasa sur tout le corps, puis les SS les poussèrent sous une douche glacée. Il n'y avait rien pour se sécher. Complètement nus, ils durent courir jusqu'à une sorte de plateau situé au centre du

camp. Ils tremblaient de tous leurs membres. Les SS à côté d'eux paraissaient être des surhommes, des géants tout-puissants.

Au bout d'une heure, on leur donna des vêtements rayés faits d'une toile rêche, ainsi que des sabots. Jean eut la chance de trouver des effets dont la taille correspondait à peu près à la sienne, mais son compagnon essayait vainement de faire entrer ses pieds dans des sabots trop petits. Il tenta d'en trouver de plus grands mais un violent coup de manche de pioche sur la tête réduisit ses efforts à néant. Lorsqu'il revint à lui, il ne restait plus d'autres affaires, il regarda Jean :

« Je m'appelle Rousseau et toi ?

— Lemberger ; courage, on va s'arranger. »

Ils furent plus de deux cents à être confiés à un kapo, un détenu allemand de droit commun qui avait droit de vie et de mort sur eux. Sans même savoir comment, les prisonniers apprirent que l'homme s'appelait Kuhl et qu'il était sans pitié.

Leur kapo les fit descendre tout au bas de la colline sur laquelle se trouvait le camp. Le bloc d'habitation qui leur était destiné était isolé des autres. Ils entrèrent dans ce local où se trouvaient des châlits. Ils purent enfin s'étendre. Rousseau avait déjà les pieds en sang.

Jean avait l'impression de n'avoir pas dormi plus d'une demi-heure que déjà des cris et des plaintes retentirent à l'entrée du bloc. On les réveillait. Il faisait nuit noire. Ils durent refaire en courant le chemin qu'ils avaient parcouru la veille. La déclivité était très forte et c'est à bout de souffle qu'ils arrivèrent sur le terre-plein central. On les fit mettre en ligne à coups de fouet et de manche de pioche et ils attendirent ainsi, au garde-à-vous, le lever du jour.

« Lemberger hein ? »

L'officier allemand du bureau des effectifs regardait Jean avec ses petits yeux de porc. Il émit une sorte de rire, puis il se leva. Il prit un pot de peinture et entreprit de dessiner sur le vêtement de Jean, à hauteur du cœur, une énorme étoile jaune. Puis il indiqua un numéro que d'autres tracèrent sur la vareuse de Jean. Ils appliquèrent aussi un triangle rouge.

Le chef du commando de travail était un sous-officier allemand, le SS Erhmanntraut. Il passa en revue ses hommes. Jean fut frappé par l'allure primitive du nazi. Il avait l'air d'une bête, son faciès chevalin le faisait plus ou moins ressembler à l'acteur Fernandel. Il était un colosse sans intelligence ni instinct. Mais son visage s'éclaira lorsqu'il vit que quelques prisonniers avaient une étoile jaune peinte sur leur vêtement. Il poussa une sorte de beuglement sonore et entreprit de rassembler cette catégorie de prisonniers. Il découvrit Jean en dernier.

Ils étaient cinq en tout. De loin Jean était le plus jeune. Les autres hommes les regardaient avec étonnement comme s'ils avaient voulu dire leur surprise de voir que des détenus pouvaient être encore plus malheureux qu'eux...

Le commando du SS Ehrmanntraut était composé de prisonniers politiques qui devaient disparaître, des condamnés à mort en sursis, c'est ce que l'homme tâcha de leur faire comprendre par des grommellements incohérents.

« Triangles rouges, étoiles jaunes, NN *Nacht und Nebel*, nuit et brouillard, finis, disparus, à Struthof. »

Jean comprit que ce lieu de détention s'appelait Struthof.

Sous une volée de coups, ils se dirigèrent vers le lieu de travail qui était situé à l'extérieur du camp. On leur donna des pioches et des pelles. Il s'agissait de faire le terrassement pour un immense abri devant contenir des réserves de vivres. Il y avait de petits wagonnets qui roulaient sur des rails. Ils commencèrent à travailler.

Jean savait que les kapos étaient tout-puissants, il se méfiait, mais d'autres détenus moins expérimentés que lui n'accéléraient pas leur rythme de travail au moment où passaient les kapos. C'était alors une série de coups de manche de pioche sur la tête. D'autres Allemands, flairant l'incident, arrivaient ensuite à la rescousse, la bave aux lèvres.

Les malheureux restaient inanimés pendant de longues minutes.

À 10 heures, en ce premier matin de leur présence à Struthof, il y eut un long coup de sifflet. Les détenus durent se mettre en file indienne pour le seul casse-croûte de la journée. Jean se rendit compte qu'il n'avait rien pris depuis son départ de Fresnes à l'exception d'un bol d'eau chaude reçu le matin au sortir du bloc.

À mesure qu'il avançait, Jean se réjouissait, on distribuait deux morceaux de pain et une tranche de saucisson.

Lorsque le tour de Jean arriva, Kuhl, le kapo, en apercevant son étoile jaune, le poussa brutalement hors des rangs et lui assena un coup sur la tête. Il mangea la ration de Jean. Abruti par le coup, Jean recula de plusieurs mètres, puis il se rendit compte qu'il pleurait... pris d'une rage impuissante... il pleurait, il avait faim. Les quatre autres porteurs d'étoile jaune subirent le même sort.

Un homme beaucoup plus âgé que Jean, tentait d'arrêter le sang qui coulait en abondance de sa tête. Tout en lui respirait la dignité et le respect d'autrui. Il s'approcha de Jean.

« Ça va, petit ? »

Jean ne répondit pas. Il regarda celui qui lui parlait. L'étoile jaune semblait déplacée sur le vêtement de cet homme.

Ils travaillèrent tard dans l'après-midi. Lorsque le coup de sifflet du kapo marqua la fin de cette journée d'esclavage, il fallut bien constater que de nombreux prisonniers ne pouvaient rejoindre le bloc

par leurs propres moyens. Jean décida de porter Rousseau dont les pieds étaient à vif. Ainsi ils remontèrent jusqu'au plateau central pour l'appel du soir. Ils se tenaient là, droits, tant bien que mal, à attendre le bon vouloir des SS... Enfin ce fut l'heure de la soupe. Jean prit son tour dans la file d'attente. Il se fit aussi petit que possible. Il pensait qu'il mourrait dans la nuit s'il devait être privé de cette nourriture...

Il avala cette soupe aux rutabagas et se sentit libéré d'une angoisse sans nom. Il ne mourrait pas de faim.

« Je suis Max Leheroff, je suis né en Bulgarie. »

Jean, après avoir installé Rousseau sur sa pauvre pailleasse, avait parcouru les travées du bloc dans l'espoir de trouver quelqu'un qui saurait panser les pieds de son ami. D'instinct, il s'était approché de l'homme à l'étoile jaune qui venait de dire son nom.

« Non, je ne saurais pas, je ne pourrais pas aider ton copain, allons voir le colonel Lisbonne. »

Il le suivit le long des châlits. Le colonel Lisbonne était cet homme avec lequel il avait sympathisé le matin au cours de la distribution du casse-croûte. Leheroff expliqua à Jean que le colonel était un israélite français dont la famille était installée dans le pays depuis le XVI^e siècle. Il était militaire de carrière, avait combattu les Allemands dans la clandestinité et le juif bulgare avait conclu en disant avec tristesse :

« C'est le gouvernement de Vichy qui l'a livré à la Gestapo. »

Lisbonne ne voyait pas non plus à qui on pourrait s'adresser pour aider Rousseau.

Les deux autres porteurs d'étoile jaune étaient là. L'un, grand et maigre, d'origine turque, son nom était Magrisseau. L'autre s'adressa à Jean en yiddish.

« Tu ne serais pas apparenté à David Lemberger de Skierniewice ?

— Oui, c'est mon père. »

L'homme le prit dans ses bras. Il était vieux et avait la voix cassée par la souffrance et l'émotion. Ses joues pendaient sur son visage.

« J'ai connu ton père à Bereza Kartuska, nous avons souffert ensemble, je suis David Kutner, et il ajouta : l'écrivain. »

Jean était presque confiant en l'avenir après avoir échangé ces quelques mots avec ces hommes si différents l'un de l'autre. Mais le cas de Rousseau l'obsédait. Il retourna près de lui et tenta de le réconforter.

« Je ne pourrai jamais y aller. » Rousseau avait dans la voix une résolution inébranlable. « Non, je préfère mourir ici. » Il faisait encore nuit noire. Jean tenta d'encourager son camarade à se lever. Rien n'y

fit.

Le kapo entra en hurlant et bien vite on comprit qu'il fallait transporter les malades sur le lieu de travail.

Ils étaient une dizaine en tout à parcourir le camp de Struthof sur le dos ou les épaules de leurs compagnons de misère ; du plateau central au chantier tout en bas, à quelques mètres des barbelés.

Jean posa Rousseau par terre, aussi délicatement qu'il le put. Les dix malheureux étaient ainsi alignés à même le sol.

Un SS arriva avec une pierre de plusieurs dizaines de kilos. Jean le regardait d'un air inquiet. Va-t-il oser fracasser le crâne des malades, comme ça, en public ? se demanda-t-il.

Mais le SS s'appliqua à poser la pierre bien délicatement sur la poitrine de Rousseau, puis il s'éloigna et revint avec une autre pierre. En quelques minutes tous les malades étaient lotis...

Jean détourna son regard lorsqu'il vit le kapo se déboutonner et commencer à uriner sur les hommes allongés.

Le soir, Jean constata que la jambe de Rousseau commençait à se gangrener. Il prit le risque de demander à un garçon d'un autre bloc, au cours du rassemblement, s'il y avait un médecin parmi les détenus. C'est ainsi qu'il put parler au docteur Léon Boutbien. Mais il était impossible à ce dernier de traverser la moitié du camp en pleine nuit jusqu'au bloc où se trouvait Rousseau. Finalement un prisonnier lui fit une incision avec un couvercle de boîte de conserve qu'il avait passé à la flamme.

Le lendemain, sur les lieux mêmes du travail, c'est un médecin allemand qui vit la jambe gangrenée de Rousseau. Il s'approcha de lui. Jean observait du coin de l'œil et conçu un espoir fou. Mais le SS se releva. Il dit, en s'éloignant :

« Très intéressant, très intéressant. »

Le corps de Rousseau fut transporté deux jours plus tard dans le crématoire qui se trouvait non loin de leur bloc et dont la cheminée avait intrigué Jean dès son arrivée.

Une puis deux semaines, passèrent ainsi. Un soir David Kutner s'approcha de Jean, il était d'une maigreur effrayante et ses membres tremblaient. Il balbutia à l'adresse du fils de son ami :

« Ils s'acharnent sur moi, je sens que je ne pourrai pas survivre une journée de plus. Peut-être que tu t'en sortiras toi, tu es jeune. Crois-moi, il ne faut pas perdre la foi en l'humanité. Un jour le soleil reviendra mais malheureusement je ne serai plus de ce monde. »

Jean l'embrassa.

Le lendemain soir on ramena le corps de David Kutner, écrivain yiddish de son état.

Le docteur Boutbien et son ami le docteur Chrétien, tous deux

condamnés pour acte de résistance, se dévouaient au mépris de leur propre vie. Les Allemands faisaient tout pour les empêcher de faire pauvrement leur métier. Mais les deux hommes étaient résolus, intelligents et astucieux. Ils savaient que la moindre écorchure pouvait être fatale en raison de l'état général des prisonniers, sans parler des plaies ouvertes sous les coups des manches de pioche ou des morsures de chien. Les deux hommes réussirent à fabriquer des pansements de papier après avoir fouillé les détritrus. Malheureusement, leur action resta limitée.

Le colonel Lisbonne ne survécut pas longtemps. La veille de sa mort, il passa devant Jean, le bousculant un peu. Il s'excusa plusieurs fois. Il mourut le lendemain sur le lieu de travail, une pierre de cinquante kilos sur la poitrine.

Tous les jours Jean croisait, en revenant du travail, un étrange commando. Ils portaient tous l'étoile jaune et n'étaient nullement astreints au travail. Jean Lemberger se prit à rêver... Il imaginait pouvoir faire partie de cette équipe de privilégiés qui bien qu'entièrement composée de juifs, semblait échapper à l'enfer des coups et à l'esclavage sans fin.

Il passait souvent très près de ces hommes. Une fois il leur demanda d'où ils étaient.

« Nous venons de Berlin. »

Il les regarda avec d'autant plus d'espoir et d'envie. Pourtant une chose l'inquiétait. Les hommes du commando semblaient de jour en jour moins nombreux, ils avaient une allure de plus en plus étrange. Ils paraissaient être mieux nourris que les autres mais une souffrance indescriptible se lisait sur leur visage.

Bientôt, ils ne furent plus que cinq ou six. Jean décida de se renseigner sur la qualité et le sort de cette étrange équipe.

Lorsqu'il apprit enfin la vérité, son sang se glaça dans ses veines.

« Les Allemands font des expériences médicales sur eux on leur inocule des maladies et on voit comment ils meurent. »

L'automne était largement entamé. De violentes rafales de vent balayaient le plateau dénudé. Une étrange angoisse planait sur le camp. Confusément, ils comprenaient tous que l'hiver qui s'annonçait leur serait fatal. Les coups, le froid, la faim auraient raison de leur résistance.

Le chef de bloc était furieux. Il élevait un petit chat et constatait que l'animal maigrissait, pourtant il mettait tous les jours à sa portée une assiette de lait et des morceaux de pain blanc. Il retrouvait cependant chaque matin l'assiette vide.

Il menaçait les prisonniers des pires sanctions si on osait encore boire le lait de son chat.

Un soir, le chef de bloc entra dans une rage folle, distribuant à tous ceux qui lui tombaient sous la main des coups d'une violence extrême, puis il se calma. La nuit suivante, vers minuit, tout le bloc fut réveillé par une bonne dizaine de kapos. Les prisonniers durent se mettre en ligne et passer un à un devant l'homme au chat. On leur demandait d'ouvrir la bouche. Jean passa sans encombre ce curieux examen. Il allait rejoindre sa couche lorsqu'il entendit un hurlement de joie. Tous les kapos se précipitèrent vers la bouche ouverte d'un prisonnier.

« C'est lui, sa bouche est bleue, toute bleue. » Ils l'entraînèrent et le massacrèrent. Le chef de bloc avait mis du bleu de méthylène dans la soupe du chat.

Jean se disait chaque jour qu'il fallait éviter de mourir. C'était son premier devoir. Il ne se faisait pourtant pas d'illusions. Mais il était beaucoup plus difficile d'éviter les coups, c'est-à-dire la chute qui commence par l'incapacité de travailler, même provisoire, et qui s'achève par une exécution. Pour se défendre, Jean n'avait finalement que son expérience, que l'habitude de lutter depuis qu'il avait quitté l'enfance. Il savait comment se comporter sous les assauts des brutes et il prenait en pitié les bourgeois, ceux qui tombaient dans les pièges qui leur étaient tendus chaque jour.

Les coups de bâton sur les fesses étaient une punition courante très douloureuse, insupportable, mais il fallait savoir se présenter de manière que le lourd bâton n'aboutisse pas sur les reins.

Un garçon que Jean ne connaissait pas était mort ainsi au milieu du mois d'octobre. Il avait reçu une dizaine de coups au bas du dos et une vingtaine sur les fesses. Il ne put plus se relever et l'Allemand l'avait tué puisque le malheureux était incapable de travailler.

Un jour, Jean se servait de sa pelle aussi consciencieusement qu'il le pouvait, avec désespoir. Le kapo s'approcha de lui, regarda le résultat de son travail. Puis il se retourna, arracha le calot de Jean et le jeta dans un fossé en contrebas.

« Va le chercher. »

Jean ne dit rien et continua à travailler.

« Va chercher ton calot, c'est un ordre. »

Jean ne bougea pas. Il reçut une volée de coups qui ne le fit pas avancer d'un pas vers son calot. Déjà les sentinelles postées sur des monticules avaient armé leur mitraillette. Jean savait que, dès qu'il aurait franchi les limites du lieu de travail, les Allemands tireraient sur lui : tentative d'évasion.

L'Allemand comprit que Jean se méfiait.

« Allons, tu as peur qu'ils te tirent dessus ? Mais non, je te le jure,

ils ne tireront pas, ils savent bien que tu vas simplement chercher ton calot. »

L'Allemand n'insista pas. Mais le lendemain, il se vengea d'une autre façon. Il s'approcha de Jean tenant son chien en laisse...

Jean regardait du coin de l'œil les crocs menaçants du chien. Subitement, l'Allemand donna à son chien un ordre qui devait signifier : attaque. Jean interrompit net son travail. Pas un muscle de son corps ne bougeait. Le chien s'arrêta en grondant. Le SS s'approcha de Jean, il lui donna deux ou trois coups de bâton.

« Travail. »

Jean se remit à piocher. Le chien bondit, prêt à le déchirer de toutes ses dents. Jean s'arrêta et ne bougea plus, le chien recula.

« Travail. »

Et les coups s'abattirent à nouveau sur lui. Le chien repartit à l'assaut. Jean resta la pioche en l'air.

« Travail, fainéant. »

Le coup qu'il reçut faillit l'assommer, mais il tint bon, laissa tomber sa pioche une ou deux fois et immobilisait son corps dès que le chien était sur lui.

Ce manège dura tout l'après-midi.

Pour la première fois depuis son arrivée à Struthof, Jean, sans connaissance fut ramené par ses camarades. Il éprouvait un étrange sentiment de fierté, il n'avait pas reçu une seule morsure du chien.

Les semaines passèrent. Jean prenait progressivement conscience de l'impossibilité de s'adapter au régime qui était celui des centaines de prisonniers de Struthof. Pourtant, dans son esprit, le combat ne cessait pas. Cette nouvelle façon de résister aux Allemands consistait à éviter d'être au nombre des malheureux qui tenaient la vedette, le soir, sur le plateau central, lors du rassemblement de tous les détenus.

Malgré l'abrutissement complet qui pouvait suivre une journée de travail, les hommes étaient tenus par la crainte de la cérémonie qui marquait la fin de la journée. La première fois que Jean assista au spectacle, il sentit fondre en lui cette faculté de lutter qui l'avait tenu éveillé tout au long des mois qui venaient de passer. Il eut l'impression que quelque chose craquait définitivement en lui et qu'une boule gigantesque grandissait encore au fond de son ventre.

Le commandant du camp, le SS Kramer, se présenta devant le front des prisonniers au garde-à-vous. Les kapos étaient encore plus raides que les autres. Les sous-officiers nazis, tenant leur chien en laisse, étaient devant leurs commandos. Kramer salua à l'hitlérienne puis se retourna vers les officiers de son état-major. On lut vaguement en allemand un petit texte d'apparence juridique. Puis deux détenus furent poussés vers la potence. On leur lia les mains derrière le dos.

On les porta, sans effort, chacun sur un escabeau, tandis qu'un autre SS leur mettait la corde au cou.

Kramer regarda en souriant, puis son visage se durcit. Il fit un geste court et nerveux de sa main gantée. Négligemment, l'Allemand qui avait mis les cordes en place donna un petit coup de pied sur les escabeaux. Les hommes se balancèrent impudiquement quelques instants du bas vers le haut puis longtemps et définitivement de droite à gauche en tournoyant légèrement sur eux-mêmes.

Kramer, satisfait, était reparti, tandis que les autres punitions de la journée étaient distribuées : coups de bâton sur les fesses, flagellations et autres supplices qui avaient le don de distraire les gardiens.

Chaque soir, depuis son arrivée, Jean devait affronter ce spectacle, les rassemblements sans exécution étant l'exception. Les premiers temps, il regagnait son bloc en pleurant. Plus tard, il lui vint l'envie d'invoquer la présence de Dieu que deux fois déjà il avait rencontré...

Mais, en ce début d'hiver, les pendaions, de plus en plus nombreuses lui donnaient le courage de survivre. Il ne se disait pas tellement qu'il fallait continuer à vivre pour venger les suppliciés, ni même qu'il fallait pouvoir témoigner plus tard de la barbarie du peuple allemand, non, ce qui lui donnait la force de continuer, c'était l'esprit de jeu, une sorte de réflexe qui le faisait composer avec la mort, essayer de tricher avec elle, de la dominer puisqu'au fond de lui-même, il ne la craignait que superficiellement, au niveau de ce corps qui tremblait quelquefois. Il se disait que le destin qui l'avait conduit là, à Struthof, n'était pas absolument aveugle et que, finalement, toute son existence avait été orientée vers cette série d'épreuves qui l'avait conduit à 17 ans au camp de Drancy, et à 18 ans dans les salles de torture de la préfecture de police, dans les caves de la Gestapo et enfin au camp de Struthof.

Le froid, la pluie et la neige transformèrent leur vie, les supplices passèrent au deuxième plan, il fallait d'abord vaincre la faim qui donne froid et l'engourdissement du corps qui conduit à la mort. Et les jours succédèrent aux jours.

Le 30 novembre 1943, la journée de travail était à peine commencée. Jean soulevait et rabaissait sa pioche au rythme régulier qui lui était devenu habituel. Un sous-officier s'approcha du chef de commando, il sortit une feuille de sa poche, il la tint longuement ouverte sous les yeux de « Fernandel », l'autre lut en se penchant, méticuleusement, difficilement. Puis il se mit à rire de ses longues dents.

« Leheroff, Magrisseau, Lemberger, venez ici. »

Les trois hommes porteurs d'étoile jaune levèrent la tête, puis

lentement, comme à regret, laissèrent tomber leurs outils.

Jean se trouvait à côté d'un garçon avec lequel il n'avait jamais beaucoup parlé, un Parisien sympathique de physionomie mais en général silencieux.

Les yeux de tous les hommes du commando se retournèrent vers les trois détenus appelés par « Fernandel ». Il y eut un instant de tension pitoyable.

Le petit Parisien fouilla dans sa poche, il en sortit un minuscule morceau de pain noir qu'il donna subrepticement à Jean. C'est en prenant ce pauvre cadeau que Jean comprit que cet appel, en plein travail, par l'administration du camp était grave, très grave pour lui et pour les deux autres juifs du commando.

Escortés par le sous-officier qui, pour l'occasion, avait dégainé son pistolet, les trois hommes entreprirent de gravir une fois de plus le petit chemin et les escaliers qui conduisaient au terre-plein central où se trouvait la direction du camp.

On leur rendit leurs vêtements civils, puis on les enchaîna lourdement. Ils furent jetés dans un camion.

Le camion roula des heures. Jean eut toutes les peines du monde à se redresser pour s'asseoir à peu près convenablement, les chaînes empêchaient tout mouvement, et les cahots de la route réduisaient à néant ses efforts. Finalement il put s'adosser sur le fond du véhicule dans le sens contraire de la marche.

Ils passèrent la nuit à la prison de Mulhouse, chacun dans une cellule obscure, sans nourriture.

Le lendemain, ils franchissaient l'ancienne frontière franco-allemande.

Jean eut peur, une fois de plus, parce que malgré tout, il avait toujours pensé, même aux pires moments, que la France avait ce pouvoir magique de protéger ceux qui l'aiment vraiment. Il l'aimait cette France et aujourd'hui elle le quittait puisque ces soldats nazis pouvaient l'entraîner hors de sa protection.

Il regarda Leheroff et Magrisseau un long moment, puis il ferma les yeux lorsqu'il crut reconnaître la première maison allemande, symbolisant la terre d'Allemagne.

Stéfa

Stéfa souffrait cruellement de la disparition de ses trois frères. Depuis leur première jeunesse, elle avait joué auprès des parents le rôle naturellement dévolu à une sœur aînée dans les familles juives,

celui d'une deuxième mère. Mais chez les Lemberger la politique était l'essentiel de la vie de tous les jours. Aussi Stéfa était-elle tout autant le deuxième père puisqu'elle aidait ses frères à orienter leur pensée et leur action dans un sens communiste. Ce rôle, elle l'avait joué également depuis le déchaînement, en France, de la persécution allemande et dès lors qu'il avait fallu passer à l'action clandestine.

Son mariage avec Marcel Skurnik n'avait fait que renforcer son ascendant sur Nathan, Serge et Jean, puisque le jeune Polonais était un homme de premier plan au sein du parti communiste clandestin. Leur engagement fut donc une affaire familiale et en raison de l'effacement progressif de leur père, trop âgé pour prendre part au combat, Stéfa était devenue l'inspiratrice énergique de la résistance des Lemberger aux Allemands bien qu'elle restât la confidente dépositaire de la somme de confiance en l'avenir qui animait la famille.

Seule, aujourd'hui, elle assurait la continuation du combat des Lemberger et elle avait trouvé bien entendu en Marcel Skurnik l'encouragement nécessaire. Ensemble, ils avaient décidé depuis déjà deux ans de placer à la campagne leur fille Paulette maintenant âgée de quatre ans, ainsi ils s'étaient trouvés plus libres de leurs mouvements et ils ne prenaient pas de risques inutiles pour leur enfant.

Cette décision de se séparer de leur fille, ils l'avaient prise d'un commun accord au début de 1943, un soir de folie. Successivement deux messagers étaient arrivés dans leur petit appartement de la rue de Montreuil. Marcel était appelé d'urgence par son supérieur et Stéfa devait se rendre immédiatement dans la famille d'un camarade qui venait d'être arrêté. Ils décidèrent d'enfermer Paulette dans leur chambre et de laisser la clé sous le paillason. Ils accomplirent, chacun de leur côté, au mieux qu'ils purent, la mission qu'ils avaient reçue.

C'est Stéfa qui rentra la première. Tout était en ordre et Paulette dormait tranquillement, mais elle comprit qu'elle avait commis une imprudence indigne d'une mère, en abandonnant pendant près de quatre heures une enfant de deux ans. Marcel était lui-même très agité, il avait eu la même pensée.

« Et si nous avions été arrêtés tous les deux ? »

Le lendemain, ils conduisirent Paulette en Basse-Normandie chez une certaine M^{me} Pia, dont le nom et l'adresse avaient été donnés par un responsable social du mouvement.

Stéfa aurait voulu, maintenant que ses frères étaient hors combat, redoubler d'activité en cette fin d'année 1943, alors que les Alliés avaient occupé la moitié de l'Italie, après que le gouvernement fasciste de Mussolini eut capitulé. Mais si les opérations militaires ne marchaient pas trop mal, en Europe, en Russie et même en Extrême-

Orient, à Paris, la résistance était tombée au point mort ! Parmi les seuls membres des groupes étrangers plus de cent militants avaient été arrêtés. L'organisation communiste, qui réunissait sous son autorité les Français et les étrangers, eux-mêmes groupés au sein du MOI, avait décidé d'interrompre les actes de résistance. Les militants les plus compromis avaient reçu l'ordre de se replier à la campagne ou en zone sud en attendant le moment de reprendre le combat sur une autre base.

La disparition des frères Lemberger avait porté un coup au travail clandestin du MOI, mais ce fut l'arrestation du groupe de Marcel Rayman qui provoqua de façon irréversible le grippage de la machine clandestine.

Un jour, à la fin octobre 1943, Stéfa vit rentrer son mari complètement bouleversé. Ce n'était pourtant pas son habitude.

« Stéfa, descends vite dans le métro, il y a une grande affiche. Ils disent qu'ils ont arrêtés les camarades de la rue des Immeubles-Industriels. Marcel Rayman, Maurice Fingercwaig et les autres. Il y a leurs photos, mais moi je ne les ai pas reconnus. C'est peut-être un nouveau mensonge de leur propagande. Dépêche-toi. »

Stéfa revit surgir devant elle, la rue des Immeubles-Industriels, le premier berceau de tranquillité de tant de familles juives d'Europe centrale. Elle rappela le souvenir des jeux de ces enfants qui avaient en commun les souffrances passées de leurs parents et la volonté d'apprendre à vivre en France. Au moment du danger, les frères Lemberger, Marcel et Simon Rayman, Maurice Fingercwaig, Grzywacz et Thomas Elek avaient continué leur jeu, tout naturellement, dans le sens de la guerre clandestine.

Elle ne resta pas longtemps absente. Quelques minutes plus tard, elle était de retour.

« Ce sont bien eux. Tu ne les a pas reconnus parce qu'ils ont dû être torturés. Ce sont eux, il n'y a aucun doute. »

Ils ne dormirent pas de la nuit n'osant pas évoquer le souvenir de leurs camarades. Mais, chacun de leur côté, ils imaginaient les tortures qui avaient dû leur être infligées. Stéfa se souvint du jour, pas très éloigné, où on l'avait désignée comme agent de liaison du MOI, un poste de responsabilité qui l'avait mise en rapport avec plusieurs sections nationales du mouvement, celles où militaient des juifs et celles qui groupaient des étrangers : Espagnols, Italiens, Belges, Polonais, Hongrois, etc. On lui avait laissé une nuit de réflexion avant de donner son accord, mais son chef lui avait confié une petite brochure de trente centimètres sur vingt polycopiée sur papier ultra-fin.

Toutes les tortures que les Allemands savaient exécuter étaient décrites dans le détail. Des conseils étaient donnés pour mieux résister

au supplice. Un chapitre était réservé au cas particulier des femmes. Elle avait eu la nausée, puis une étrange insomnie et le lendemain elle avait accepté sa nouvelle mission.

Cette nuit, elle revivait cette angoisse d'alors et imaginait très précisément ce que les camarades de ses frères devaient endurer...

Le lendemain Stéfa entreprit une longue marche dans Paris. Elle voulait revoir l'affiche, la détailler, regarder longuement le visage de ses camarades, mais elle hésitait à le faire, non qu'elle craignît que ses sentiments de sympathie à l'égard des malheureux puissent être découverts, mais parce qu'elle avait peur d'elle-même, des émotions qui l'envahiraient. Finalement, elle s'arrêta à un carrefour et s'approcha de l'affiche rouge. Ce n'était pas la première fois que les Allemands placardaient dans les rues de Paris des affiches de cette couleur pour annoncer l'arrestation de terroristes, mais cette fois, ils semblaient avoir voulu frapper spécialement l'imagination du peuple de Paris.

Leur politique était simple, il s'agissait de montrer à l'opinion française que les terroristes étaient tous des étrangers, des apatrides, et non des Français authentiques. Ceux qui étaient français, disaient la propagande allemande et celle du gouvernement de Vichy, c'étaient les victimes, les otages, les bons qui payaient pour les mauvais.

Des Parisiens jetaient un regard furtif sur l'affiche puis continuaient leur marche. Le titre en lettres blanches posait la question : « Des libérateurs ? » En bas, en lettres rouges sur fond noir : « La libération ! Par l'armée du crime ! » surmontées de photographies représentant des cadavres mutilés. En médaillon, sur la partie rouge de l'affiche, Stéfa reconnut les camarades de la rue des Immeubles-Industriels : « Fingercwaig, juif polonais, 3 attentats, 5 déraillements. » « Rayman, juif polonais, 13 attentats. » « Elek, juif hongrois, 8 déraillements. » « Wajsbrot, juif polonais, 1 attentat, 3 déraillements. » « Boczow, juif hongrois, chef dérailleur, 20 attentats. » « Grzywacz, juif polonais, 2 attentats. » Il y avait aussi la photographie d'autres militants : Witchitz, Fontanot, Alfonso. Manouchian était présenté comme le chef de l'équipe. Son portrait était placé en vedette. Les Allemands lui attribuaient 56 attentats, 150 morts, 600 blessés.

Elle resta devant l'affiche durant de longues minutes, puis elle reprit sa marche. Elle vit de nouveau l'affiche rouge apposée aux endroits les plus fréquentés de la capitale.

Les journaux annonçaient que vingt-trois dangereux terroristes étrangers avaient été arrêtés et seraient jugés. La sélection des dix « terroristes » figurant sur l'affiche avait une intention évidente. On avait pris ceux dont les noms rendaient un son étranger ou dont le physique n'était pas celui qui correspondait à l'aryen type.

Pourtant, se dirent Stéfa et Marcel Skurnik, les Allemands prennent un risque. Ils organisent un procès public à grand spectacle. Ne craignent-ils pas de provoquer des mouvements de sympathie en faveur des combattants de l'ombre ?

Chaque jour, les journaux reproduisaient un bref compte rendu des audiences du Tribunal militaire allemand réuni depuis le 17 février 1944 à l'hôtel Continental à Paris.

Deux jours plus tard, les vingt-trois, parmi lesquels se trouvait une jeune fille, Olga Bancic, furent condamnés à mort.

D'un jour à l'autre Stéfa s'attendait à lire dans les journaux que les malheureux avaient été passés par les armes.

Finalement, le 21 février 1944, ils ne furent que vingt-deux à être conduits au Mont-Valérien. Les Allemands avaient sursis à l'exécution d'Olga Bancic, mère d'un enfant en bas âge. Ils furent fusillés par un peloton d'exécution composé de soldats allemands. Ainsi, parmi beaucoup d'autres, disparurent Marcel Rayman et Maurice Fingerwaig. Thomas Elek et Grzywacz, les camarades d'enfance des Lemberger.

Dans les jours qui suivirent, les arrestations se multiplièrent, chacun reçut l'ordre de vérifier par tous les moyens s'il n'était pas l'objet de filature. Dans l'intervalle, toute activité fut interrompue. Cependant Stéfa continuait à assurer les liaisons avec des camarades isolés ou blessés, elle leur apportait des paroles d'encouragement et de réconfort, quelquefois un peu d'argent. Certes, elle pouvait dire que les nouvelles de la guerre étaient excellentes et qu'il fallait se préparer pour le moment où les Alliés commenceraient à libérer la France, pour l'heure de l'insurrection générale, mais l'interruption de la résistance à Paris signifiait qu'une bataille avait été perdue.

Les parents Lemberger ne sortaient presque plus de chez eux et Stéfa devait se rendre régulièrement à La Varenne-Saint-Hilaire pour leur apporter un peu de ravitaillement. Elle restait quelques heures avec eux, presque sans parler, évitant toute allusion aux trois frères disparus. Serge, dont on était sans nouvelles depuis qu'il avait écrit, en mai 1942, qu'il quittait Beaune-la-Rolande pour une destination inconnue ; Nathan qui, quelque temps après son arrestation, fut conduit à Drancy et de là, en septembre 1943, également vers l'est et, enfin, Jean qui avait pu donner de ses nouvelles le 10 juillet 1943, affirmant qu'il partait pour l'Allemagne. Un mot de Jean, griffonné sur un bout de papier, avait été posté près de Strasbourg par un agent des chemins de fer...

Marcel Skurnik reprit provisoirement son métier de tailleur. Il ne retrouva pas l'automatisme des gestes qui avaient été les siens avant

son engagement dans la résistance française. Mais il réussit pourtant quelques vêtements avec les moyens du bord. Retrouver une sorte de vie normale, alors que les Allemands, apparemment triomphants, étaient à Paris, le faisait souffrir étrangement.

Les Skurnik passèrent quelques soirées comme s'ils étaient une famille pareille aux autres, mais ils n'y croyaient pas vraiment... Ils purent néanmoins manger presque à leur faim durant quelque temps...

Peu à peu, entre Stéfa et Marcel, naquit l'idée qu'ils pourraient peut-être faire revenir leur fille à Paris. Un jour ils se décidèrent, mais il était hors de question que, dans leur situation, ils fassent eux-mêmes le dangereux voyage. Ils prièrent un camarade non juif d'aller chercher Paulette en Normandie. Ils lui remirent un mot pour M^{me} Pia, mais Stéfa craignait que sa fille refuse de suivre un étranger, un homme qu'elle ne connaissait pas.

Un soir, ils purent serrer Paulette dans leurs bras. Elle avait beaucoup maigri et ses yeux disaient qu'elle avait souffert, mais elle était là, elle avait suivi l'homme « puisque papa et maman ont dit de le faire ».

Un jour les Skurnik sortirent ensemble. Ils étaient presque heureux. Marcel disposait d'une fausse carte d'identité toute neuve et Stéfa devait recevoir la sienne dans les jours prochains. Mais ils ne pouvaient pas croire à ce bonheur qui leur était donné et les vieux réflexes de militant clandestin prirent le dessus chez Marcel au point d'effacer la fugitive conscience de bien-être qui l'animait.

« Stéfa, ce n'est pas prudent. Je vais marcher devant et toi tu me suivras. C'est plus sûr. »

Elle lâcha son bras et le laissa prendre une dizaine de mètres d'avance. Il devait être 2 heures de l'après-midi. Le froid était vif et les Parisiens marchaient encore plus vite qu'à l'accoutumée. Stéfa ne quittait pas Marcel du regard.

Arrivé devant un cinéma, Marcel s'arrête brusquement. Stéfa voit un homme relever rapidement le revers de son manteau, découvrant un insigne de police. Elle s'engouffre immédiatement dans une petite ruelle.

« Madame ! »

Elle fait celle qui n'entend pas.

« Madame ! »

Des pas rapprochés derrière elle.

On l'attrape par le bras.

« Madame, vos papiers. »

Stéfa regarde le policier. Elle fait semblant de chercher dans son filet à provisions.

« Ah, excusez-moi, je les ai oubliés à la maison.

— Vous n'avez rien sur vous ? Pas de carte d'alimentation ?

— Non.

— Madame, il est impossible que de nos jours une femme se promène sans carte d'alimentation. Toutes les femmes espèrent constamment trouver quelque chose à acheter... Dites-moi si vous êtes en situation irrégulière.

— Mais non, monsieur, j'ai simplement oublié mes papiers à la maison.

— Madame, je vous conseille de me dire la vérité... Dites-moi si vous êtes juive... et je vous laisserai partir...

— Voulez-vous m'accompagner chez moi, je vous montrerai mes papiers ?

— Si je vais chez vous, madame, je ne serai pas seul, un camarade m'accompagnera et je ne pourrai plus rien pour vous. »

Stéfa, en un murmure, avoue :

« Oui, je suis juive.

— Bien. Cachez-vous dans cet immeuble, montez au premier étage et restez-y au moins une heure.

— Monsieur, je voudrais vous remercier, dites-moi votre nom, on ne sait jamais.

— Madame, que croyez-vous ? Je ne fais rien pour vous personnellement. J'agis ainsi parce que je suis français... pour la France. »

Et l'homme se retourne et part en direction du boulevard.

À la suite de cet incident, les Skurnik décidèrent de confier leur fille à une autre famille juive, les Wageman, qui présentait « toutes les garanties » : faux nom, faux papiers, appartement non déclaré.

Quelques semaines plus tard, Stéfa et Marcel furent convoqués par leur chef hiérarchique, les actions de résistance allaient reprendre. Le mot d'ordre principal était la constitution d'un *Front national* pour préparer la libération de Paris. Il fallait également porter une particulière attention à la floraison de mouvements fascistes français et notamment à la milice de Darnand.

L'hiver fut glacial. Paris donnait l'impression de ne pouvoir jamais plus retrouver un équilibre quelconque. La Ville lumière, vouée au temps de l'occupation, semblait épuisée par les quatre années de son viol quotidien par les soldats allemands. Le froid engourdisait tous les réflexes vitaux de la capitale. Les Parisiens, quant à eux, avaient l'allure de fantômes pris au piège d'une aube sans appel.

En cette fin février, Stéfa gardait l'espoir de la victoire, mais elle éprouvait le sentiment que cette guerre ne finirait jamais.

Français de toujours

En arrivant à Lyon, vers 2 heures de l'après-midi, en cette fin d'année 1943, Pierre Weill-Raynal se sentait à la fois inquiet et désespéré.

Depuis que Chata avait décidé de fermer le centre de Moissac, tous les moniteurs avaient été mobilisés pour accompagner les enfants, quels que fussent leurs origines ou leurs âges, vers des lieux où on avait bien voulu promettre de les héberger.

Pierre devait conduire à Lyon un garçon qui posait un cas particulièrement difficile. Wolf Elba était au seuil de la débilité mentale. C'était une sorte d'athlète dont on n'avait rien pu faire à Moissac. Finalement, Chata l'avait affecté aux cuisines où il avait fini par rendre quelques services... Mais au moment d'évacuer le centre, la situation était plus délicate. Chata craignait qu'il ne commît une imprudence fatale. Il était en effet impossible de le planquer dans une collectivité chrétienne où il aurait été rapidement découvert, non sans avoir compromis ses amis. Chata avait bien essayé de le confier à un fermier des environs. Mais, bien vite, l'homme l'avait ramené, Wolf aurait laissé crever les bêtes. De plus il était boulimique, il mangeait tout ce qu'il trouvait y compris les pommes de terre crues. Il était très gentil mais avait une tête de brute et la mine patibulaire. Pierre avait donc reçu la charge de l'accompagner à l'hôpital psychiatrique Saint-Jean-de-Dieu à Lyon. Il avait également accepté d'emporter une grande enveloppe contenant de fausses cartes d'identité et quelques tampons de caoutchouc que Simon Lévitte lui avait remise, peu de temps avant son départ. Dans sa précipitation, Pierre avait placé l'enveloppe dans la valise de Wolf Elba, par-dessus les affaires personnelles du garçon.

Durant tout le voyage en train, la pensée de sa grand-mère, Emmelyne Weill-Raynal ne l'avait pas quitté. Elle avait fui Paris en 1942 pour se réfugier à Lyon et Pierre venait d'apprendre qu'elle avait été arrêtée par les Allemands, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, à la suite d'une dénonciation. Il avait revu sa grand-mère, pour la dernière fois, au cours d'un rapide voyage. Le courage de cette femme, sa force

de caractère et la façon dont elle faisait face à l'épreuve de l'exil l'avaient étonné et c'était finalement sur elle que la fatalité était tombée.

Ils étaient là tous les deux au sortir de la gare de Lyon-Perrache. Pierre, de taille moyenne, fort de ses vingt-deux ans, des yeux bleus profonds en partie masqués par des pommettes saillantes, scrutait les rues, comme s'il hésitait sur la direction à prendre. Wolf paraissait colossal, la tête perchée au sommet d'un cou interminable. L'une de ses grandes mains tenait l'énorme valise de carton où Pierre avait placé l'enveloppe.

« J'ai faim. »

Pierre sursauta presque. Il se souvint que ni Wolf ni lui n'avaient rien mangé depuis leur départ de Moissac et il ne voulait pas que Wolf fût privé plus longtemps de nourriture. Il y avait une boulangerie sur le trottoir d'en face.

« Ne bouge pas. Je vais chercher du pain. »

Il traversa la rue, dut attendre son tour et obtint en échange de tickets, un pain de seigle. Il sortit de la boulangerie. Wolf Elba n'était plus là.

Pierre, affolé, regarde à droite, puis à gauche. Rien. Il court jusqu'à un carrefour et aperçoit, au bout de la rue, encadré par deux hommes, Wolf et sa valise. Il les rattrape.

« Messieurs ! Vous vous trompez, j'accompagne ce garçon.

— Vous êtes avec lui ?

— Oui, je suis chargé de l'accompagner.

— Alors suivez-nous également. »

Pierre tremblait intérieurement à l'idée qu'on pourrait découvrir l'enveloppe dans la valise. Mais il dit calmement :

« Puis-je vous parler en confidence ?

— Au commissariat.

— Non, c'est inutile », et il s'arrête.

L'un des hommes prend Wolf par le bras, tandis que le deuxième policier se fait menaçant.

« Écoutez, je conduis ce garçon, un malade mental à l'hôpital psychiatrique Saint-Jean-de-Dieu. Voici le bulletin d'admission. Ma tâche est assez difficile comme cela, il ne faut pas choquer davantage ce garçon. »

Les deux hommes paraissent gênés.

« Et cette valise ?

— Ce sont ses affaires, voulez-vous que je l'ouvre ?...

— Non, inutile, vous pouvez continuer votre chemin. »

Deux heures plus tard, après avoir confié Wolf à une religieuse de l'hôpital et remis l'enveloppe à son destinataire, Pierre Weill-Raynal

reprenait le chemin de Moissac. Comme à l'accoutumée le train était bondé. Rétrospectivement il éprouva une peur glacée à la suite de la première mission vraiment dangereuse qu'il venait d'accomplir. Il avait cependant hâte de rentrer car il savait qu'il y avait d'autres gosses à accompagner. Il se demandait depuis plusieurs jours ce que les moniteurs feraient quand toutes les maisons d'enfants seraient fermées. L'année 1944 allait commencer. Pierre pensa qu'il serait temps de rejoindre les quelques garçons qui, autour de Robert Gamzon, à Lautrec, se préparaient au combat. Mais il avait trop de responsabilités pour partir faire le coup de feu alors que des enfants devaient être protégés... Il pensa aussi à une petite phrase du fondateur des éclaireurs : « Il faut préparer spirituellement l'avenir... » Parmi toutes les idées qui bouillonnaient dans l'esprit des responsables de Moissac, celle-là était de loin la plus étrange. Elle avait un chanfre en la personne de Georges Lévitte. L'idée de Pierre était pourtant qu'il fallait se battre contre les Allemands, au plus vite et le plus fort possible.

Ballotté comme il l'était dans ce train poussif, il n'était pas question qu'il dormît. Il pensa donc au destin qui l'attendait, mais l'urgence d'une nouvelle mission de « planquage d'enfants » occupa bien vite toute sa conscience fatiguée. Il avait, pour la première fois peut-être, l'impression que ce qu'il faisait maintenant servait vraiment à quelque chose.

Il n'eut guère le temps de se reposer à Moissac. Il dut, dès l'après-midi suivant son retour, repartir avec trois garçons de quinze ans, tous les trois nés à Paris. Ce détail rassura un peu Pierre. Il n'aurait pas à empêcher ses compagnons de parler, ils avaient l'accent parisien. Le but du voyage était Valence-d'Agen, petite agglomération située à une trentaine de kilomètres de Moissac.

Le voyage se fit en train jusqu'à Agen et tout alla très bien. C'est à la nuit qu'ils débarquèrent sur le quai de la gare que Pierre connaissait déjà... Il y avait au moins six autocars alignés, l'un d'entre eux devait aller à Valence-d'Agen. Une foule très nombreuse était agglutinée autour des véhicules. Pierre repéra le bon autocar et tenta de s'approcher pour demander s'il restait quatre places. Il s'excuse à gauche, demande pardon à droite et finit par arriver tout contre l'autocar. Un gros homme, d'une cinquantaine d'années, un béret basque sur la tête ne laisse pas passer Pierre et lui dit en le regardant droit dans les yeux : « Vous ne voyez pas que vous dérangez le monde ? »

L'éducation que Pierre avait reçue lui interdisait en général de répondre à ce genre d'invectives, mais il trouva l'homme trop grossier. D'une voix plus agacée qu'agressive, il dit : « Même si je vous dérange un peu, est-ce qu'on ne peut pas, de nos jours, se déranger un peu les

uns pour les autres ? »

L'homme devint tout rouge.

« Dites donc, vous le prenez de bien haut, hein, vous les juifs, avec vos nez crochus et vos oreilles en chou-fleur. »

Pierre d'abord interloqué, pensa qu'il avait des papiers au faux nom de Pierre Ravel.

« Monsieur, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Ah, vous ne savez pas ce que je veux dire ? Eh bien, vous allez le savoir. Et si la police s'intéressait à vous, hein ?

— Monsieur, je vous en prie.

— Faites attention, hein ? Faites attention, encore un mot et je vous casse la gueule. »

Pierre pensa aux trois enfants qu'il avait pour mission d'amener à bon port. De plus, il savait que le quartier général de la milice se trouvait à deux cents mètres. Il se tut. Mais il tremblait. Il était au bord des larmes. Les trois garçons le suivirent et s'installèrent dans l'autocar. Quelques dizaines de minutes plus tard, ils étaient en sécurité au collège municipal de Valence-d'Agen où le directeur avait bien voulu les accepter.

Pierre avait durement ressenti l'humiliation qu'il avait subie en gare d'Agen. En rentrant à Moissac, il était décidé à rejoindre Robert Gamzon à Lautrec. Puisqu'il existe des Français assez lâches pour menacer de dénonciation des enfants fuyant la persécution, c'est que l'Allemagne est en passe de gagner la guerre. La France est en train de perdre son âme parce que l'occupation se prolonge. Il faut donc combattre les Allemands et ne pas se contenter de leur résister passivement. La nouvelle détermination de Pierre s'expliquait aussi par son désir de ne plus être en contact avec ces gens qui, au plus fort du malheur de leur pays, hésitaient encore, observaient une attitude de prudente réserve.

Chata n'approuva pas sa décision. « J'ai encore besoin de toi ici. » Pierre objecta que la plupart des enfants de Moissac étaient désormais planqués sinon à l'abri. Chata répliqua qu'il fallait leur rendre visite, les encourager, ne pas les abandonner.

Chata, quoique enceinte, avait merveilleusement organisé l'évacuation du centre de Moissac ; un vieux camion bondé d'enfants partait tous les jours dans différentes directions. Elle avait eu l'idée de masquer l'ouverture arrière du véhicule par un amoncellement de cageots qui avaient le double avantage de cacher les enfants et de laisser passer l'air. Pierre était plein d'admiration pour Chata et n'osait pas trop polémiquer avec elle.

Georges Lévitte écoutait leur conversation, mais ne disait rien. Il était ramassé dans un coin comme un léopard prêt à bondir. Lorsque Chata se fut éloignée, il se déchaîna.

« Mon vieux, tu vas faire une grande erreur. Demain, il faudra redonner vie au judaïsme. Il faut créer une nouvelle élite intellectuelle, une génération de maîtres qui permettra aux rescapés de cette guerre de découvrir le judaïsme et d'assurer sa permanence. Il y a des dizaines de milliers de Français qui combattent les armes à la main, parmi eux beaucoup de juifs. Personne ne participe pour l'heure à la résistance spirituelle. Nous devons nous retirer quelque part et étudier le judaïsme comme le fit Yohanan ben Zacaï au moment où le Temple de Jérusalem était sur le point d'être détruit par les Romains. »

Pierre trouvait le raisonnement juste, mais il ne se sentait pas du tout capable de participer à une telle aventure mystique. Il rappela qu'il ne savait pas lire l'hébreu, que sa famille était éloignée de la religion depuis longtemps, qu'il avait été élevé selon les grands principes du laïcisme républicain et que, s'il trouvait aujourd'hui que le judaïsme était une chose importante, il ne se sentait nullement l'étoffe d'un maître en mystique juive.

« Il ne s'agit pas de mystique mais d'études, de connaissances, de savoir. Il faut apprendre et enseigner. Tu es aussi capable que n'importe lequel des petits juifs du monde. »

L'œil de Georges Lévitte brillait étrangement. Il semblait convaincu, mais il donnait à Pierre l'impression de se livrer à un exercice de voltige intellectuelle. Il parlait comme s'il avait voulu que son interlocuteur crût qu'il était capable de plaider la thèse inverse. À vrai dire, il semblait terrible et, malgré sa petite taille, intimidant et dominateur, Pierre promit de réfléchir.

« Fais vite, le projet est déjà très avancé. »

Le dévouement des chefs de Moissac impressionnait particulièrement Pierre Weill-Raynal. L'exemple de Marianne Cohn le frappait entre tous les autres. Cette frêle jeune fille avait rejoint Moissac au printemps 1943. Elle n'avait pu s'accoutumer à l'idée de vivre dans un couvent à l'abri de la guerre. Elle avait donc quitté l'endroit où Léon Rosen l'avait cachée à l'issue de leur randonnée en Corrèze durant l'automne 1942. Depuis lors, elle avait rendu à Moissac et dans d'autres maisons d'enfants de nombreux services, suscitant aussi bien l'admiration des adultes que des gosses dont elle avait la responsabilité. Elle faisait preuve d'un mépris total du danger de sorte que chacun craignait qu'un jour la fatalité ne s'abatte sur elle.

Dans l'esprit de Pierre Weill-Raynal, le courage de Marianne Cohn plaidait en faveur de l'avis de Chata. Il fallait que les chefs de Moissac s'occupent avant tout des enfants laissant à d'autres le soin de combattre par les armes. Mais les idées de Georges Lévitte ne le laissaient pas indifférent.

Pierre se retira dans sa chambre. Il était las et voulait réfléchir.

Ce qui l'étonnait le plus dans son propre cas, c'était le point de départ. Comment pouvait-il se trouver aujourd'hui au cœur de cette aventure alors que rien dans sa vie d'adolescent puis d'adulte ne l'y avait préparé ?

Au moment où la guerre éclata, il n'avait, de son appartenance juive, qu'une très faible idée. Ce n'était pas le judaïsme qui était au centre des discussions familiales, mais le socialisme. Bien que sa famille fût de tradition très bourgeoise, son père Étienne Weill-Raynal était un militant de la SFIO, le parti de Léon Blum auquel il était au demeurant personnellement très attaché pour avoir été son collaborateur et son ami. Le père de Pierre était un ancien élève de l'École normale supérieure, reçu premier à l'agrégation d'histoire, mais la grande passion de sa vie était l'aventure socialiste et non le judaïsme en lequel il ne voyait qu'une sorte de survivance, qu'une religion que la Révolution française avait rejetée au deuxième plan, bien que les révolutionnaires français aient été les premiers à reconnaître aux juifs la citoyenneté française. En les libérant, la Révolution avait plus ou moins retiré aux juifs ce qui assurait leur spécificité. Ils étaient, depuis 1792, des individus et non plus une communauté. Ainsi, les juifs français étaient des citoyens français depuis le moment où il y eut des citoyens français.

Étienne Weill-Raynal était un homme de grande taille au visage bienveillant, optimiste, souriant, mais il avait le regard un peu inquiet comme si une ombre d'incertitude s'étendait de temps à autre sur ses pensées.

Pourtant Pierre se souvenait que ses deux frères et lui-même avaient été élevés dans l'idée qu'il n'y avait aucune honte à être juif et même qu'il y avait là l'objet d'une certaine fierté. Leur père qui, par vocation et par nature, était le plus pacifique des hommes, leur avait toujours dit qu'au cas où ils seraient traités de sales juifs, au lycée ou ailleurs, la seule réponse possible était une bonne paire de gifles.

En 1935, alors qu'il était élève au lycée Louis-le-Grand à Paris en classe de troisième, Pierre eut l'occasion d'appliquer un de ces principes. C'était en classe d'histoire, le professeur, un homme connu pour ses idées d'extrême droite, avait décidé d'expliquer à ses élèves, dans le cadre d'un cours sur l'histoire de l'art, un tableau de Léonard de Vinci représentant la Cène. Au moment où le professeur désigna Judas, un camarade de Pierre, assis au fond de la classe rendue obscure pour les nécessités de la projection, se mit à crier : « Juif ! Juif ! » Pierre qui était au premier rang prit très mal la chose, il se leva et gifla son malheureux ami. Hurllement, bagarre, le professeur ralluma l'électricité.

« Que se passe-t-il ?

— Monsieur, il m'a insulté.

— Mais non, monsieur, il est fou.

— Il a insulté les israélites. »

Le professeur comprit et contre toute attente, malgré ses convictions de droite et l'antisémitisme qui commençait à se généraliser en France en cette période de montée du fascisme, se mit à expliquer qu'il ne voulait pas que, dans sa classe, il y eût de différence entre les Français, que l'origine religieuse ou raciale des gens ne comptait pas en France, qu'il avait fait Verdun et qu'à ce moment-là tous les Français étaient égaux.

Pierre, durant ses explications pleurait toutes les larmes de son corps...

Quelques années auparavant, Pierre avait suivi son frère chez les scouts protestants. C'était une curieuse troupe où les disciples de Luther étaient en minorité, il y avait beaucoup d'enfants catholiques, et de nombreux fils de familles juives. Pierre passait d'agréables après-midi à jouer au football sur un terre-plein du Champ de Mars. Un loupveteau avait pourtant une fâcheuse habitude : chaque fois qu'un camarade recevait mal le ballon ou commettait une maladresse quelconque, chaque fois qu'un coéquipier manquait un tir au but, il criait : « Youpin, youpin, tu aurais dû faire ceci, tu aurais dû faire cela. »

Il traitait tout le monde de youpin, sans aucune intention malveillante. Pierre, alors âgé de 11 ans, savait à quoi s'en tenir, il savait que ce garçon ne pensait pas à mal, mais chaque fois ce mot transperçait son cœur d'enfant, il ressentait cette expression involontaire de mépris comme une véritable agression dirigée contre sa dignité. Finalement une cheftaine eut l'intuition que le tic du jeune garçon pouvait heurter la sensibilité de ses camarades israélites, elle lui en fit la remarque et les risques d'incidents disparurent au grand soulagement de Pierre.

Mais lorsqu'il réfléchissait aux rapports de sa famille avec le judaïsme, Pierre ne pouvait pas oublier le désespoir profond qui s'était abattu sur son père le jour d'octobre 1940 où fut proclamé le statut des juifs. Étienne Weill-Raynal était persuadé qu'il ne pouvait s'agir que d'une erreur. Comment pouvait-on prendre des mesures restrictives à l'endroit d'une catégorie particulière de citoyens français ? Comment pouvait-on employer le mot *juif*, l'expression *race juive*, dans un texte législatif français ? Interdire certaines professions aux juifs, les recenser, les contrôler ? Étienne Weill-Raynal pensait que la défaite n'expliquait pas tout et qu'il y avait quelque part, chez quelqu'un, une volonté pernicieuse de nuire. Ainsi le professeur Weill-Raynal risquait d'être exclu de l'université. À la rentrée du 1^{er} octobre 1940, il avait repris normalement son enseignement au lycée Voltaire à Paris. Il fut chahuté par ses élèves. Lui, si respecté d'ordinaire, fut

sournoisement insulté en classe par des garçons qui se faisaient l'écho des conversations qu'ils entendaient dans leurs familles.

Tristement, le soir en rentrant chez lui, rue Vavin, le père de Pierre se plongeait dans ses dossiers. Il avait remarqué que le statut des juifs prévoyait des exceptions en faveur des israélites qui pourraient prouver leur appartenance française depuis cinq générations au moins et s'ils avaient rendu, eux ou leurs ancêtres, de signalés services à la France.

Étienne Weill-Raynal était descendant d'une longue lignée de Français alsaciens. Le nom de sa famille figurait au recensement des juifs qui eut lieu en Alsace, en 1784. Le grand-père d'Étienne s'était installé à Paris avant même 1870. Son fils Horace Weill, le père d'Étienne, avait été ancien élève de l'École polytechnique et ingénieur des Ponts et Chaussées. À ce dernier titre, il avait participé à l'exécution des travaux de la première ligne du métro parisien Vincennes-Neuilly.

Pierre se souvenait d'Horace Weill, ce grand-père, mort en 1937, qui exerçait une autorité débonnaire sur toute la famille. Il ressemblait davantage à un *pater familias* romain qu'à un patriarche d'une famille juive.

Du côté de sa mère, le professeur d'histoire pouvait également faire valoir une vieille ascendance française. Sa mère Emmelyne Raynal était née au sein d'une famille juive de Bordeaux, elle était la fille d'un notaire parisien. Elle était de plus la nièce de David Raynal qui fut ministre des Travaux publics dans le gouvernement de Léon Gambetta. On avait beaucoup parlé dans la famille du fait que l'oncle David Raynal avait *eu l'honneur* d'être cité dans *la France juive*, un pamphlet antisémite édité par Édouard Drumont, lequel avait également dénoncé calomnieusement le capitaine Alfred Dreyfus.

Emmelyne Raynal était à l'origine de la vocation socialiste de ses enfants. Bien que très bourgeoise, menant un train de vie confortable, elle consacrait une bonne partie de son temps à la SFIO. Finalement elle partageait ses loisirs entre son militantisme au sein du parti socialiste et ses activités de bienfaisance en faveur de nombreuses œuvres laïques à caractère social et notamment à une œuvre de logements à bon marché. Elle régnait sur un appartement de huit pièces où elle vécut seule avec son mari après le mariage de ses enfants.

Étienne Weill-Raynal pouvait également du côté de sa femme, Sarah Leven, prouver une grande ancienneté dans la patrie française. Le père de Sarah, Émile Leven, était un prospère industriel en cuirs et peaux. Il était le neveu de Narcisse Leven, l'un des fondateurs de l'Alliance israélite universelle, une œuvre qui avait pour vocation de répandre la culture française auprès des populations juives déshéritées

d'Orient et d'Afrique du Nord. Émile Leven était le type même de l'israélite français. Il était membre du Consistoire, pratiquant sa religion avec ferveur sans excès, mais suffisamment pour avoir imposé au prétendant de sa fille un mariage à la synagogue bien qu'Étienne s'en fût volontiers dispensé.

Il s'occupait également d'une œuvre charitable, l'orphelinat des cuirs et peaux, il y consacra beaucoup de temps et d'argent.

La mère de Sarah était née à Bayonne dans une famille Gomez, descendant des marranes installés dans la région au début du XVII^e siècle. Elle était très religieuse, mais n'était pas indifférente aux croyances des autres, elle avait fondé une *Union des Croyants*.

Sarah, la mère de Pierre, avait une forte personnalité. À une époque où les jeunes filles de bonnes familles ne quittaient pas le foyer avant le mariage, elle s'était inscrite à la Sorbonne, puis à la faculté de médecine et avait été nommée interne des hôpitaux de Paris.

Malgré son arbre généalogique, Étienne Weill-Raynal fut exclu de son lycée. S'il pouvait bien prouver que, dans sa famille, dans celle de sa femme, on avait été français depuis toujours, il restait à démontrer qu'on avait rendu d'éminents services au pays.

Un ancêtre ministre de Gambetta ? Allons donc, un gouvernement illégitime, de gauche par surcroît ! Un constructeur du métro parisien ? Aucun intérêt. Que Maurice, son frère aîné, avocat parisien connu, ait été combattant en 1914-1918, qu'il l'ait été lui-même ? Foutaise. Que ce même Maurice ait perdu un fils en 1940, durant la bataille de France ? Accident de l'histoire.

Les Weill-Raynal furent, comme tous les juifs de France, chassés de la communauté nationale parce qu'ils étaient juifs.

Tout cela comptait énormément pour Pierre, à l'heure où il devait choisir entre la résistance armée aux Allemands et la résistance spirituelle pour que demain le judaïsme ne s'éteigne pas.

Il y avait en lui tout ce qui le poussait à s'engager dans le combat qui commençait vraiment en France en ce début de l'année 1944, pas seulement pour l'honneur des juifs massacrés par les Allemands, mais aussi pour délivrer la France entière, son pays, de l'ennemi et de l'opresseur.

Lorsque la guerre éclata, Pierre sentit vibrer en lui une flamme dont la nature était essentiellement idéologique. Voici que s'engageait le combat inéluctable contre le nazisme. Ce combat était naturellement le sien...

En 1939, Pierre Weill-Raynal était élève de première supérieure au lycée Louis-le-Grand. Il avait passé son baccalauréat avec succès l'année précédente et préparait l'École normale supérieure.

Dès le début de la guerre, ses parents décidèrent que Pierre et Jean son frère cadet quitteraient Paris. Ils les inscrivirent comme pensionnaires au lycée de Bordeaux où se trouvait une branche de la famille. La capitale du sud-ouest de la France présentait l'avantage d'être la ville la plus éloignée d'un front possible. C'est la raison pour laquelle l'académie de Paris avait choisi d'y replier les élèves de première supérieure qui représentaient la future élite du pays.

C'est de Bordeaux que Pierre suivit la drôle de guerre, celle au cours de laquelle il ne se passait rien, comme si la déclaration de guerre franco-anglaise avait laissé les Allemands tout simplement indifférents, comme si les nazis n'avaient pas pris la chose au sérieux.

Mais le drame de la débâcle française ne tarda pas à se produire. Pierre se porta volontaire pour faire office de brancardier en gare de Bordeaux. C'est là qu'il mesura l'étendue de la défaite. Ce n'était pas seulement le nombre des blessés qui l'impressionnait mais surtout leurs récits : pour quelques unités qui avaient combattu vaillamment un adversaire supérieur en nombre et en matériel, combien de compagnies de l'armée française s'étaient rendues en rase campagne ! Combien de soldats et d'officiers étaient tombés entre les mains des Allemands après un semblant de résistance ! Devant le spectacle de ces hommes jeunes que les volontaires transportaient dans les différents hôpitaux de la ville, Pierre éprouva une sorte de pitié pour son pays la France martyre. Il aimait ces jeunes gens, ses frères qui avaient versé leur sang pour la France...

C'est à l'hôpital militaire de Bordeaux au moment où il venait de déposer un grand brûlé sur son lit de douleur que Pierre apprit que le maréchal Pétain avait demandé aux armées françaises de cesser le combat.

Ce jour-là pour la première fois Pierre eut honte pour la France. Il pensait que la décision de Pétain ne correspondait pas au sentiment profond des Français.

En rentrant le soir, épuisé, chez les cousins de ses parents qui les hébergeaient, son frère et lui, il exprima une opinion qui surprit beaucoup la famille dont les convictions relevaient depuis toujours de la gauche libérale : Pierre déclara hautement : « Si le comte de Paris désavoue Pétain et invite les Français à continuer la lutte, moi je me fais royaliste. »

Quelques jours plus tard, le bruit courut parmi les grands blessés qu'il y avait des moyens de rejoindre l'Angleterre et de poursuivre le combat aux côtés des Anglais. Pierre tâcha de se renseigner plus avant. Finalement, on lui dit qu'on avait assez de difficultés à faire passer en Angleterre les membres de l'armée pour s'occuper de jeunes gens non majeurs n'ayant pas fait leur service militaire et ne sachant pas tenir un fusil.

Pierre conserva néanmoins l'espoir de pouvoir combattre pour effacer l'humiliation subie par son pays.

Le lendemain du 14 juillet 1940, journée de deuil national, les frères Weill-Raynal reçurent un télégramme de leurs parents. La famille s'était réfugiée à Limoges, Pierre et Jean devaient les rejoindre.

Ils partirent tous les deux à bicyclette, quittant Bordeaux sans regret. Le pays qu'ils traversèrent leur parut comme saisi de stupeur. Tout paraissait normal, l'été beau et chaud, les villages de France bien à leur place avec leurs églises et leurs monuments aux morts, mais la vie semblait avoir quitté les gens, les vieux notamment, assis sur le pas de leurs portes, semblaient momifiés, leurs yeux perdus dans le lointain, comme s'ils attendaient tous le retour d'un fils prisonnier.

Il n'y eut dans le regard des parents aucun éclair de joie lorsque Pierre et son frère arrivèrent enfin à Limoges.

François Weill-Raynal, le fils de l'oncle Maurice, avait été grièvement blessé sur le front et il venait de mourir à l'hôpital de Poitiers. Pierre aimait beaucoup son cousin qui vivait dans un appartement contigu au leur, rue Vavin. Il avait partagé ses jeux, ses difficultés d'enfant parisien et aujourd'hui il était tout simplement mort pour la France. Comme l'oncle Maurice n'était pas dans la région, on décida de faire une visite de condoléances à la grand-mère Weill-Raynal qui se trouvait dans une station thermale, non loin de Limoges. La grand-mère Emmelyne manifesta toute sa dignité dans cette épreuve familiale qu'elle associa à celle que la France entière traversait en cet été de 1940.

Et les Weill-Raynal rentrèrent à Paris où pour la première fois, ils découvrirent les soldats allemands. C'était à la fin du mois d'août. Rien n'avait changé dans l'atmosphère du Quartier latin ni à Montparnasse, pourtant, au cours d'une promenade dans Paris, Pierre découvrit avec stupeur d'immenses affiches placardées sur tous les murs de la capitale par les soins des frères Lissac, opticiens rue de Rivoli : *Lissac n'est pas Isaac*. Les Allemands n'avaient encore imposé aucune mesure restrictive aux juifs. Seul le gouvernement de Vichy avait exclu de la fonction publique les juifs nés de parents étrangers et déjà, il se trouvait des Français pour préciser à tous qu'ils n'étaient pas juifs.

Le 1^{er} octobre, Pierre retourna au lycée.

Dans le lycée de Pierre, la publication du statut des juifs fut longuement commentée par les professeurs et les élèves. Les plus nombreux étaient ceux qui justifiaient les nouvelles dispositions législatives. Pierre naturellement n'intervenait que très peu dans les discussions qui se poursuivaient à longueur d'heures dans les classes supérieures. Il était doublement soupçonné de manquer d'objectivité

puisqu'il était juif et que son père avait été chassé de l'université. Les professeurs favorables au statut des juifs ne manifestaient aucune haine à l'égard des israélites. Ils disaient simplement que les juifs jouaient un rôle excessif dans la société française, qu'ils détenaient trop de leviers de commande notamment en matière économique, dans la presse, dans le cinéma, dans la justice. Le corps social français avait une réaction de santé devant une agression externe, bref, ces mesures permettraient à la France de retrouver son équilibre.

Les plus désagréables rendaient les juifs responsables de la défaite. « Ils ont poussé la France à faire une guerre qu'elle ne pouvait pas gagner. Leur bellicisme s'est retourné contre eux. »

Il y eut même un professeur juif, Michel Alexandre, connu pour ses opinions favorables à l'accord de Munich, pour déclarer que ce *statut* n'avait pas grande importance et qu'il se défendait de protester d'une façon quelconque et cela pour ne pas ajouter à la confusion qui régnait en France.

Heureusement, certains enseignants manifestèrent discrètement leur sympathie aux collègues israélites révoqués et aux juifs en général. Un professeur d'histoire, nommé Alba, fit une déclaration qui alla droit au cœur de Pierre. Il dit :

« Il n'entre pas dans mon rôle de critiquer les actes du gouvernement mais il n'a jamais été interdit à une veuve ou à un orphelin de pleurer ceux qui ont disparu. C'est ce que je fais aujourd'hui. »

Le père de Pierre obéit donc à la loi de son pays, comme il l'avait fait quelques jours plus tôt en allant se faire recenser comme juif, lui et tous les siens, au commissariat de son quartier.

Il vécut dès lors et fit vivre les siens avec la maigre retraite anticipée que le ministère de l'Éducation nationale voulut bien lui verser.

Ils habitaient tous rue Vavin dans les différents appartements que la famille louait depuis des dizaines d'années, les deux grand-mères paternelles, la famille d'Étienne et celle de Maurice. Les temps promettaient d'être difficiles d'autant plus que l'hiver qui s'annonçait risquait d'être très froid. Très vite les arbres du jardin du Luxembourg perdirent leurs feuilles et les allées, leur mystère. Pierre qui n'avait qu'une centaine de mètres à franchir pour se trouver à l'entrée du jardin, qu'il devait traverser pour se rendre au lycée, pensa que désormais Paris attendait une série de catastrophes et que le Luxembourg prenait en conséquence son visage le plus dur.

Pourtant rien ne se produisit de très grave durant l'hiver 1940-1941. La bourgeoisie parisienne vécut à peu près normalement malgré les grandes difficultés de ravitaillement et la rigueur de l'hiver qui tint ce qu'il avait promis.

Les Weill-Raynal trouvèrent dans l'analyse permanente de la situation militaire un dérivatif aux difficultés de l'heure. Toute la question était de savoir si l'Angleterre allait pouvoir résister dans les airs aux assauts de l'aviation allemande alors que, sur terre, l'armée de l'empire britannique s'était effondrée tout comme les forces françaises.

À mesure que l'invasion de l'Angleterre paraissait de moins en moins probable un certain optimiste renaissait au sein de la famille. Si les Allemands perdaient la bataille d'Angleterre la guerre ne finirait pas de sitôt, l'Occident allait pouvoir s'organiser. Peut-être la Russie romprait-elle finalement son alliance avec le Führer. Quelques mois de résistance supplémentaires de la Grande-Bretagne et Hitler perdrait sa bonne étoile.

Mais Étienne Weill-Raynal parlait peu d'une question qui l'angoissait. Il se sentait doublement menacé, comme étant d'origine juive d'abord, mais surtout comme militant socialiste connu. Les Allemands allaient-ils oublier de rechercher en France les juifs et les hommes de gauche ?

Le professeur d'histoire savait que cela était peu probable. Ainsi il ne fut pas étonné d'apprendre, en mars 1941, que le maréchal avait créé un commissariat général aux Questions juives, dirigé par Xavier Vallat, ni que le premier acte de ce dernier fut de venir prendre contact avec les autorités allemandes à Paris.

Confusément, on pensait dans la famille que le sort des juifs étrangers était plus inquiétant que celui des Français israélites, encore que l'exclusion de ces derniers de la fonction publique enseignante apparût comme la volonté de mettre « tout le monde dans le même sac ».

L'arrestation de quelques milliers de juifs d'origine polonaise ou tchèque et de beaucoup d'apatrides en mai 1941, annoncée avec une certaine solennité et une jubilation mal contenue par le journal *Paris-Midi* sembla marquer, aux yeux des Weill-Raynal, le prélude d'une politique plus draconienne des Allemands. Pourtant, parmi les amis de ses parents, Pierre constatait un certain sentiment de sécurité, ces juifs français semblaient considérer qu'ils étaient à l'abri, d'une certaine façon, des persécutions trop ouvertes. Après tout, le devoir de l'État n'est-il pas de protéger la vie et les biens de ses ressortissants ? Jusqu'à nouvel ordre, les juifs français restent des Français. Était-il anormal que les Allemands recherchent ceux qui leur avaient échappé, les Polonais et les Allemands juifs ? Bien entendu, à l'égard de ceux-là, on manifestait de la sympathie et même de la compassion, mais on pensait que jamais le maréchal Pétain n'admettrait que l'on traite les Français israélites comme des étrangers.

Les Weill-Raynal décidèrent de ne rien changer à leurs habitudes. Début juillet 1941, la famille partit pour la petite maison qu'elle louait

dans l'Oise depuis plusieurs années. Le petit village de Broquiers présentait tous les avantages, pas très éloigné de Paris, une centaine de kilomètres tout au plus, il ouvrait sur une immense forêt éclairée par la lumière douce et feutrée de l'Île-de-France. Le professeur était naturellement très connu et avait été élu conseiller municipal de la petite commune.

Pierre redoutait un peu, intérieurement, l'accueil qui serait réservé à la famille notamment par leur voisin, un fermier très gentil, mais sans aucune culture, qui professait à longueur d'été des opinions d'extrême droite.

Il leur rendit visite spontanément, dès leur installation dans la petite maison.

« Alors, ce vieux con de Pétain cherche des ennuis à des gens comme vous ? »

Pierre se sentit rassuré, tandis que chacun essayait de montrer qu'il n'était pas indifférent à cette expression de sympathie. « Le statut des juifs, moi je trouve ça invraisemblable. » On lui offrit à boire et l'on essaya de parler d'autre chose, il revint sur le sujet comme si quelque chose l'ennuyait. C'était un petit homme, assez avancé en âge, il avait le visage couperosé et une grosse moustache tombante.

« Mais dites-moi (il hésita...), depuis le temps que vous êtes en France, pourquoi ne vous êtes-vous pas fait naturaliser Français ? »

Le professeur eut toutes les peines du monde à lui expliquer que les Weill-Raynal étaient français depuis toujours, mais qu'ils n'avaient pas la même religion que la majorité des Français.

L'été se passa en promenades, comme tous les ans.

La nouvelle fit l'effet d'une bombe. Un télégramme de Paris annonçait que l'oncle Maurice avait été arrêté, c'était le 21 août 1941. Étienne Weill-Raynal prit immédiatement la décision de rentrer à Paris. On ne pouvait pas continuer à passer des vacances à Broquiers alors que Maurice avait été arrêté à Paris. D'ailleurs, on ne comprenait pas ce qui se passait. Que signifiait cette arrestation ? Que reprochait-on à Maurice ? Ses relations, son métier d'avocat, sa fortune même semblaient le mettre à l'abri d'une erreur. Mais chacun sentait bien que la situation était grave. On n'emprisonne pas un homme comme lui sans prendre un minimum de précautions, ni sans s'assurer que tout est en ordre avec l'administration. Dans ce cas particulier, il ne pouvait non plus s'agir d'une simple vérification.

Peu à peu, les Weill-Raynal se firent à l'idée que cette arrestation était en rapport avec l'origine juive de la famille. Mais, comme aucune infraction aux dispositions légales concernant le statut des juifs n'avait été commise, ils ne comprenaient vraiment pas ce qui pouvait se passer.

En rentrant avec ses parents, dans l'appartement de la rue Vavin, Pierre remarqua que tout était normal. On avait appris que deux policiers français étaient venus demander Maurice Weill-Raynal. Il s'était présenté aux hommes et la rituelle phrase « veuillez nous suivre » était tombée comme un couperet sans qu'aucune explication d'aucune sorte suivît.

Étienne se dirigea droit vers son bureau et donna quelques coups de téléphone. Il parlait à mots couverts à des amis de la famille. Pierre n'entendit que quelques bribes de phrases dans lesquelles revenait souvent le nom d'une ville de la banlieue parisienne : Drancy.

Au bout d'une demi-heure, Étienne rejoignit le reste de la famille. Il était pâle et avait la voix voilée : « Ils ont arrêté plusieurs avocats juifs. C'est une opération de la police française, il semblerait qu'ils aient été internés non loin de Paris, à Drancy. Je pense qu'on ne tardera pas à avoir des nouvelles. »

Pierre décida d'aller acheter des cigarettes. Paris avait l'aspect habituel qui était le sien au mois d'août : un peu de langueur, mais beaucoup de bruit et de poussière. Il y avait de nombreux soldats allemands aux terrasses des cafés, notamment au Dôme. Ces hommes avaient l'air détendus. Ils étaient chez eux. Pierre poussa jusqu'à la gare Montparnasse, puis il s'engagea dans la rue de Rennes. Il marcha près d'une demi-heure, mais la chaleur humide de cette journée exaspéra la fatigue qu'il sentait en lui depuis l'aube. Il retourna sur ses pas.

« Ils viennent d'arrêter papa. »

Sarah n'avait pas l'air affolée. Elle répéta pour bien convaincre son fils de la vérité de l'événement. Pierre n'en crut pas ses oreilles. Trois heures après son retour à Paris, Étienne Weill-Raynal, professeur d'histoire mis d'office à la retraite, avait été arrêté. Pierre pensa que quelqu'un avait signalé à la police le retour de son père. Il soupçonna aussi l'existence d'un plan d'envergure pour emprisonner tous les juifs. Il eut envie de dire à sa mère qu'il faudrait peut-être quitter Paris au plus vite. Mais Sarah était plongée dans l'annuaire du téléphone...

Le lendemain les journaux apprirent aux Parisiens la bonne nouvelle de la mise au pas d'un certain nombre d'avocats et de notables juifs et leur internement dans un camp de travail. Ils étaient en tout cinquante-deux. La photo des plus connus d'entre eux s'étalait dans certains journaux. On reconnut un portrait déjà ancien de Maurice. Dans les pages intérieures, Pierre découvrit l'interview d'un commandant de gendarmerie, plus ou moins responsable de la discipline dans le camp de Drancy. Cet homme y allait de son couplet sur les juifs improductifs et sur la façon dont il saurait leur enseigner les vertus de la vie militaire, et celles du travail au grand air... à tous

ces intellectuels. Un commentaire de la rédaction ajoutait qu'il n'était pas mauvais que les juifs sachent ce que cela signifie d'avoir un père ou un mari prisonnier, et qu'ils connaissent un peu les souffrances des familles du million et demi de prisonniers de guerre français internés en Allemagne.

Pierre contenait mal son indignation. Un vieux gendarme voulait apprendre la discipline militaire à des hommes qui pour la plupart avaient fait la guerre de 1914-1918 et étaient des officiers de réserve décorés ! Un journaliste faisait comme si les familles juives n'avaient pas, elles aussi des fils, ou des pères ou des maris, prisonniers des Allemands ou même, comme précisément le fils de Maurice, des enfants tombés au champ d'honneur.

Il pensa qu'avec l'antisémitisme les Allemands et leurs amis disposaient d'une arme redoutable. Mais il estimait que les Français, dans leur majorité, ne seraient pas assez stupides pour tomber dans le panneau.

Les journaux parlaient aussi de l'arrestation de plus de trois mille juifs étrangers, raflés dans les onzième et douzième arrondissements de Paris, cette opération avait eu lieu de 20 août, la veille de l'arrestation de Maurice.

Décidément, se dit Pierre, ces arrestations ont une valeur symbolique. Tout se passe comme si la police avait voulu montrer que les juifs étrangers et ceux qui étaient français subiraient le même sort.

Pierre s'étonna de ne pas voir sa mère. Il la trouva dans le bureau d'Étienne. Elle écrivait.

« Que fais-tu, maman ?

— J'écris. Laisse-moi.

— À qui ?

— À un ami du président Laval. »

Pierre sortit.

À l'heure du déjeuner Sarah expliqua à ses enfants qui n'osaient pas l'interroger, que Pierre Laval, du temps où il était avocat avait connu l'oncle Maurice... Pierre imagina les termes de cette lettre : « L'homme dont vous connaissez l'attachement à la patrie, l'ancien combattant de 1914-1918, le père qui a perdu un fils lors de la bataille de France, celui qui fut un peu, je crois pouvoir le dire, votre ami en même temps que votre confrère, celui-là a été arrêté par la police française, sans aucune raison. Je ne doute pas, Monsieur le Président, que vous aurez à cœur de faire réparer la regrettable erreur qu'a été l'arrestation infamante de M. Weill-Raynal. »

Pierre se dit que sa mère avait dû trouver des arguments plus incisifs et surtout une formulation bourgeoise de ses propos, plus convaincante encore...

Sarah dit qu'elle allait également écrire à Marcel Déat. Elle n'avait

pas oublié que le plus actif collaborateur des Allemands avait été membre de la SFIO. Elle ferait appel à ses sentiments d'ancienne camaraderie et rappellerait la personnalité d'Étienne et son dévouement à l'État... sans naturellement faire allusion au socialisme.

L'après-midi, elle expédia elle-même ses lettres et entreprit de téléphoner à tous ceux qui, de près ou de loin, pouvaient intervenir pour faire avancer la cause de son mari et de son beau-frère. « Je les ferai libérer », disait-elle avec force et insistance à qui voulait l'entendre.

Les semaines passèrent et Paris reprit son visage hivernal... Le moral des Weill-Raynal déclinait. Les lettres de Maurice et d'Étienne n'étaient pas réjouissantes. Chacun de son côté, les deux frères, âgés respectivement de 55 et 53 ans, décrivaient les conditions de vie à Drancy. Ils se plaignaient surtout du manque de nourriture, du froid et aussi de la défectuosité des installations sanitaires. Dans le courant du mois de novembre, Étienne avoua qu'il était pris de dysenterie et que faute de soins et de médicaments, il était inquiet...

Sarah, elle, persistait dans son espoir d'obtenir la libération des deux malheureux. Elle n'attendait plus rien du président Laval ni de Marcel Déat, mais elle n'en continuait pas moins à écrire aux différentes administrations, à faire des visites.

Un jour, pourtant, Sarah décida que la famille tout entière, sauf elle-même, quitterait Paris pour Marseille où se trouvait déjà une sœur aînée de Pierre. Sa décision signifiait qu'elle ne croyait plus vraiment à la libération d'Étienne. Pourtant, elle entendait rester à Paris, peut-être avait-elle également le sentiment que toute la famille Weill-Raynal était désormais en danger.

Marseille... Ce qui surprit d'abord Pierre ce fut l'immense fourmilière humaine, des milliers de réfugiés qui parcouraient la ville en tous les sens, des militaires démobilisés, des désœuvrés de toute sorte qui semblaient avoir choisi le tréfonds de la France pour y attendre la fin de la guerre. À en juger aux foules innombrables qui se croisaient sans interruption sur la Canebière et toutes les petites rues avoisinantes, Pierre estima que, dans la journée, personne ne devait se trouver dans les maisons cossues des quartiers chics ni dans les taudis du Vieux-Port. Il lui sembla aussi que les Marseillais d'adoption avaient pris instantanément les habitudes de la population autochtone, tout le monde était dans la rue, tout le monde criait, s'interpellait bruyamment d'un trottoir à l'autre, s'exprimait à grands renforts de gestes désordonnés. Le soleil et le vent froid donnaient à la cité phocéenne une lumière et une senteur particulières que Pierre ne connaissait pas.

C'est sous son vrai nom qu'il s'inscrivit à la faculté des lettres

d'Aix-Marseille, il pensa que les études le distrairaient de même qu'elles lui éviteraient de perdre complètement son temps... On lui dit qu'on acceptait son inscription à titre provisoire en raison du statut des juifs. C'est ainsi que Pierre apprit l'existence du *numerus clausus*. Les jeunes gens juifs ne pouvaient s'inscrire dans les facultés que sous certaines conditions de manière que leur nombre ne dépasse pas 3 % du total des étudiants inscrits dans la même faculté. Mais des exceptions étaient prévues essentiellement en faveur des « descendants de familles établies en France depuis plus de cinq générations et ayant rendu des services exceptionnels à l'État ».

Pierre pensa qu'il pourrait peut-être entrer dans cette dernière catégorie, mais il se souvint des difficultés qu'avait eues son père à démontrer que les Weill-Raynal avaient rendu de signalés services à la France.

Ce fut finalement grâce à une subtilité juridique que Pierre put suivre les cours de la faculté des lettres d'Aix-Marseille : il s'était inscrit à la Sorbonne en octobre 1939. Une fois inscrit dans une université un étudiant doit simplement se faire immatriculer chaque année au cours de ses études. Théoriquement donc, Pierre ne sollicitait pas son inscription à la faculté mais simplement son immatriculation. Or la loi du 21 juin 1941 « réglant les conditions d'admission des étudiants juifs dans les établissements d'enseignement supérieur » disposait que les inscriptions ne devaient être acceptées que dans la fameuse proportion de 3 %... Pierre ne demandait pas son inscription !...

La famille était installée dans un pavillon délabré du quartier Saint-Barnabé...

La sœur et le beau-frère de Pierre n'avaient pas perdu leur temps depuis leur arrivée à Marseille en juillet 1940. Ils avaient trouvé du travail dans une fabrique de confiserie. On produisait une sorte de pâte de fruits à base de pruneaux et de dattes. En attendant la rentrée universitaire, Pierre décida d'aider sa sœur dans son travail, malgré le peu de goût qu'il avait pour ce genre d'activité et en dépit du caractère immangeable de la *friandise* fabriquée par les siens.

Pierre prit l'habitude de fréquenter un petit restaurant où il rencontrait régulièrement de jeunes réfugiés parisiens, étudiants comme lui. On y parlait beaucoup et presque librement de la guerre et de politique. Mais l'adolescence conservait ses droits. Ce restaurant était devenu une sorte de cénacle où chacun avait à cœur d'exposer sa conception du monde à la faveur de ses dernières lectures. L'art, particulièrement le théâtre, faisait l'objet d'interminables conversations. Ce genre de discussion avait un chantre en la personne d'un jeune Parisien qui s'appelait Léo Sauvage. On décida de monter

des pièces. C'est dans l'arrière-salle du bistrot qu'eurent lieu les premières répétitions. Pierre et ses camarades s'exerçaient à Labiche, Molière et Courteline.

Plus tard, Pierre apprit que Léo Sauvage était juif comme l'étaient d'ailleurs bon nombre des amis fréquentant le petit restaurant. Mais les discussions ne venaient jamais sur cette question et personne ne songeait à l'évoquer ni lorsque l'actualité portait sur les juifs, notamment en juin 1941, ni lorsque le gouvernement de Vichy promulgua un nouveau statut des juifs aggravant celui d'octobre 1940, en particulier pour ce qui concernait la définition de la qualité de juif et de l'exercice de certaines professions.

Un soir vers la fin novembre, en rentrant fort tard dans le pavillon du quartier Saint-Barnabé, Pierre eut l'impression que quelque chose d'important venait de se produire. Tous les siens étaient réunis autour de la grande table ronde de la salle à manger.

« Ton père a été libéré. »

Le beau-frère de Pierre lui tapa amicalement sur l'épaule.

« Tes parents seront ici demain. Regarde. » Et il tendit un télégramme :

« Arrivons demain. Étienne Sarah. »

Pierre ne dort pas de la nuit à la pensée que ses parents seraient à Marseille le lendemain. Il imagina que sa mère avait fini à force d'interventions et d'énergiques démarches par obtenir la libération d'Étienne. Il pensa qu'il y avait peut-être l'amorce d'une politique plus libérale des Allemands à l'égard des juifs et que le régime de la zone sud finirait par être généralisé à toute la France...

Étienne avait terriblement maigri, mais il souriait en embrassant ses enfants. Non, Sarah n'était pour rien dans le miraculeux élargissement du professeur d'histoire. Le père de Pierre raconta, après avoir pris quelque repos, comment les choses s'étaient passées. Il souffrait terriblement de dysenterie lorsqu'une commission allemande était venue inspecter le camp de Drancy. L'officier médecin commandant cette commission avait parcouru les différents blocs d'habitation eu hurlant, il exprimait un mécontentement évident au commandant du camp sur l'état sanitaire de certains détenus et sur la présence d'adolescents de moins de 18 ans. Il criait à tue-tête : « Que signifie tout cela ? Nous ne sommes pas des sauvages. » Finalement il avait ordonné la libération des plus malades et des mineurs.

Pierre remarqua que la question de la nationalité n'avait joué aucun rôle et que, si son père était libre aujourd'hui ce n'était pas parce qu'il était français, mais simplement parce qu'il était gravement malade.

Étienne donna, quelques jours plus tard, une précision

surprenante : on avait aussi libéré les quelques personnes non juives qui se trouvaient là, soit par erreur, soit pour avoir de différentes façons manifesté leur sympathie aux juifs.

Personne n'avait osé demander durant les premiers récits d'Étienne, s'il avait des nouvelles de Maurice. On avait deviné que l'avocat parisien n'étant pas malade, n'avait pas été libéré malgré sa qualité d'ancien combattant.

Progressivement, Étienne s'adapta à la vie à Marseille. Il sortait longuement en ville et recouvrait peu à peu la santé. Un soir de décembre, il annonça qu'il avait rencontré sur la Canebière un de ses anciens amis, un prêtre catholique d'origine juive du nom de Serouya. Il espérait pouvoir trouver, grâce à cet ami, un poste de professeur dans un établissement privé de la ville.

Huit jours après c'était chose faite et Étienne put dispenser son enseignement à de jeunes catholiques de la bourgeoisie bien-pensante de Marseille.

Le 8 décembre une nouvelle extraordinaire envahit la ville : les Américains avaient été attaqués à Pearl Harbor par les Japonais. Deux jours plus tard, l'Allemagne et l'Italie avaient déclaré la guerre aux États-Unis. Marseille tout entière semblait frissonner de joie et les Weill-Raynal, encore sous l'émotion de la libération d'Étienne, commencèrent à reprendre courage.

Les nouvelles de Paris étaient rares. Seule la grand-mère Leven s'y trouvait encore. Elle était trop persuadée de sa dignité pour être partie sur les routes et avoir fui les Allemands. Certes, elle ne critiquait pas la grand-mère Weill-Raynal qui avait préféré se réfugier à Lyon, mais elle estimait qu'à son âge il ne convenait pas de quitter la maison dans laquelle elle vivait depuis si longtemps.

Ses lettres étaient pleines de finesse. Elle sortait peu, mais elle savait à peu près tout ce qui se passait dans Paris. Elle parlait à peine du froid et de la faim, des difficultés de ravitaillement. Elle mettait l'accent sur le moral des Parisiens, leur courage. Il est vrai que la correspondance interzone ne permettait pas de longs développements épistolaires.

C'est par la grand-mère Leven qu'on apprit que quelque chose de grave s'était produit à Paris en décembre 1941.

Alertée par une carte de sa mère, Sarah était partie aux renseignements. Elle était bien placée pour le faire puisque, depuis son arrivée à Marseille, elle travaillait à l'OSE rue de Paradis avec un jeune assistant social, qui aurait pu être son fils : Julien Samuel. L'OSE de Marseille avait la responsabilité des nombreux cas sociaux qui traînaient dans la ville et surtout celle des enfants juifs privés de leurs parents. Sarah dont le dynamisme et la puissance de travail avaient

été décuplés par les événements exceptionnels que vivaient les Français et en particulier la bourgeoisie juive, avait trouvé à l'OSE un emploi à sa mesure. Chaque soir, elle rentrait en racontant les cas les plus tristes dont elle avait eu à s'occuper dans la journée. Elle décrivait avec précision les immenses besoins de chacun et soulignait la modicité des secours qui étaient apportés, comme si elle voulait convaincre les siens de faire davantage pour les réfugiés. Son grand sujet d'inquiétude était la situation des enfants juifs, allemands pour la plupart, internés au camp des Milles près de Marseille. Sarah multipliait les démarches auprès du préfet et des autorités pour obtenir l'élargissement des enfants, la possibilité d'assurer, de l'extérieur, l'organisation sanitaire du camp, le ravitaillement, l'assistance spirituelle etc. La plupart du temps, ses démarches étaient infructueuses, on invoquait les conventions d'armistice qui prévoyaient notamment que les réfugiés allemands soient remis aux autorités de leur pays, on disait qu'il était déjà heureux qu'on ait pu garder ces malheureux en zone libre, on soulignait la nécessité de ne pas faire trop de publicité autour du camp des Milles.

Quelquefois pourtant, Sarah Weill-Raynal rentrait pleine d'espoir, elle avait obtenu d'un fonctionnaire bienveillant une autorisation de sortie pour un enfant, ou la possibilité d'une visite de médecin.

Elle décida donc d'interroger ses amis sur l'événement qui s'était produit à Paris en décembre et auquel la grand-mère Leven avait fait allusion.

Sarah fut bien vite en mesure d'établir les faits : la gendarmerie allemande aidée par la police parisienne avait arrêté dans la journée du 12 décembre 1941 près de huit cents juifs français appartenant pour la plupart aux professions libérales, avocats, médecins, professeurs, ingénieurs, journalistes. Les malheureux avaient été pris à leur domicile dès l'aube. Les Allemands avaient des listes nominatives très précises. Toutes les personnes arrêtées avaient été conduites dans un nouveau camp de la région parisienne près de Compiègne.

On disait aussi que cette mesure avait été prise en guise de représailles à l'entrée des Américains en guerre, puisqu'il était admis que l'administration des États-Unis était entre les mains des juifs.

Étienne fut très affecté par cette nouvelle. Il savait que beaucoup de ses amis devaient être au nombre des personnes arrêtées. De plus, il craignait que les chances de libération de Maurice soient désormais pratiquement nulles.

L'année 1941 s'acheva dans la confusion, mais chez les Weill-Raynal réfugiés à Marseille, on savait que les événements avaient pris un tour décisif depuis l'entrée en guerre des États-Unis. C'est de l'autre côté de l'Atlantique que viendrait le salut, c'est vers l'Amérique que regardaient désormais Étienne et sa famille.

Pierre se demandait quelquefois s'il ne menait pas une vie insouciante. La fréquentation de la faculté, les discussions entre amis parisiens dans les bistrots du cours Mirabeau à Aix, la lecture des auteurs inscrits au programme ne le mettaient-elles pas dans une situation étrange par rapport aux autres jeunes Français de son âge ? Et, bien qu'il n'ait jamais eu de relations très suivies avec des jeunes gens juifs étrangers, était-il normal que lui puisse mener une vie à peu près acceptable, alors qu'eux devaient se cacher pour fuir la prison et peut-être la mort ?

Mais Pierre ne pouvait s'empêcher de penser qu'il était à l'unisson de l'ensemble des Français. Certes, la défaite et l'occupation étaient un malheur, mais la France n'avait-elle pas la chance d'être encore debout et les Français l'occasion inespérée de travailler au relèvement de la patrie alors que le monde entier était à feu et à sang ?

Pierre, pourtant, se sentait mal informé du déroulement de cette guerre. Après tout, se disait-il, les opérations militaires ne sont que la face visible d'un immense conflit qui affecte des dizaines de millions de personnes civiles. Le devoir de ces dernières est évidemment de survivre malgré les restrictions et les menaces de toutes sortes. Il sentait que quelque chose lui échappait, dans le gigantesque affrontement qui secouait le monde.

Peut-être son désarroi était-il visible. Peut-être ses conversations reflétaient-elles son désir de mieux comprendre sa condition de jeune juif français pris au piège d'une guerre dont il ne discernait pas les contours... Toujours est-il que Pierre ne fut pas étonné qu'un camarade, étudiant comme lui, vînt lui parler, un jour, de résistance.

Le garçon était sympathique mais Pierre ne lui avait jamais parlé sérieusement d'autant que l'autre s'exprimait très peu en public, dans les cafés, ou à la fin des cours.

Après lui avoir posé différentes questions directes sur ses positions à l'égard des Allemands et de la guerre, le jeune homme lui demanda s'il voulait entrer dans une organisation secrète de résistance aux Allemands.

D'emblée Pierre répondit qu'il acceptait et il raconta un peu sa vie : l'arrestation de son père, de son oncle, l'antisémitisme... il parla aussi de la France, de la nécessité de préserver son âme de la marque germanique.

L'autre essaya de tempérer l'enthousiasme de Pierre. « Ça peut être dangereux. On risque d'être arrêté, torturé, fusillé, ce ne sera pas un jeu d'enfant. »

Pierre acquiesça gravement.

« Et puis il faut terriblement se méfier... de tout le monde. Si, par exemple, tu es arrêté, nous ne pourrons rien pour toi et si tu es libéré par la police après avoir été arrêté, tu deviendras suspect à nos

propres yeux... Notre opération peut t'entraîner très loin, peut-être plus loin que tu ne souhaites aller.

— Je suis prêt à aller très loin », dit Pierre. Puis, après une longue hésitation, il demanda de quelle nature serait le travail qu'il aurait à faire.

« Pour l'instant, il s'agit de s'organiser en vue du soulèvement général qui interviendra un jour. Dans l'intervalle, il faudra aussi maintenir le moral de la population en répandant la bonne parole. »

La résistance... C'était la première fois que Pierre entendait ce mot utilisé dans ce sens. À plus forte raison ignorait-il qu'il y eût une organisation française animée par l'idéal de résister aux Allemands. Son camarade lui avait dit qu'il enregistrait son accord de principe et qu'il le « contacterait » bientôt.

Pierre fut un peu choqué qu'un étudiant en lettres puisse employer un barbarisme aussi grossier que ce verbe « contacter ». Il pensa pourtant que ce vocable aurait un grand destin non pas grammatical mais sûrement populaire.

Pierre ne dit rien à ses parents de cette rencontre ni de ses projets. Il craignait peut-être un peu que le vague de son engagement ne fût pas jugé assez sérieux par les siens. De plus, il savait que sa mère, qui était le dynamisme et le courage réunis en une seule personne, souhaitait avant tout que ses enfants traversent la guerre sans « bobo ». Aussi pensait-il qu'une sourde opposition à ses intentions risquait de se manifester.

Le printemps arriva et le mistral se fit moins fréquent, encore que la mer Méditerranée semblât prise d'une frénésie qu'on ne lui avait pas connue de tout l'hiver... Les Allemands et les Japonais semblaient au faîte de leur puissance. La France non occupée et Marseille en particulier restaient des havres de tranquillité. Le maréchal Pétain n'avait-il pas mis la France à l'abri de la tourmente ? Sur la Canebière, dans les différents quartiers de la ville, il semblait bien que les Français se posaient la question et que leur réponse était positive.

Sarah eut-elle l'intuition du désir de son fils de « faire de la résistance » ? Un jour, elle proposa à Pierre un poste de précepteur dans un château des environs de Marseille. Pierre pouvait-il refuser de subvenir à ses propres besoins en des temps aussi difficiles ? Pouvait-il continuer à être à la charge de ses parents alors que toute une famille vivait sur de maigres ressources ? Il accepta de se présenter au château.

La famille semblait sympathique, les enfants bien élevés. On lui demanda sa religion, il dit qu'il était protestant. On promit de lui écrire. Rien ne vint. Peut-être aurait-il dû dire qu'il était catholique.

Un soir de la fin juillet 1942, Sarah rentra très émue. On avait raflé à Paris plusieurs milliers de juifs étrangers sans distinction d'âge ou de

sexe. Après un séjour au Vélodrome d'Hiver la plupart des malheureux avaient été internés à Drancy. Elle ne laissa pas les siens se lamenter sur cette triste nouvelle. « Il est question que la même opération soit lancée en zone non occupée, dit-elle avec calme. Il faut s'y préparer. »

On lui objecta que les Allemands n'étaient pas sur place pour mener une telle rafle. Elle répliqua que, d'après ce qui lui avait été dit à l'OSE, c'était la police française qui avait procédé aux arrestations à Paris...

Durant les jours qui suivirent, Sarah donna des détails sur la grande rafle de Paris, mais elle confirma que la police se préparait à arrêter les juifs étrangers de la zone sud. Il y avait des fuites. Les Renseignements généraux rassemblaient des fiches. Des organisations juives plus ou moins clandestines commençaient à prendre des dispositions pour prévenir les personnes en danger et notamment pour mettre les enfants à l'abri.

Pierre aurait voulu se rendre utile. Mais sa mère lui affirma que les bonnes volontés ne manquaient pas. En revanche ce qui faisait cruellement défaut, c'était les planques, les endroits où placer les familles.

Sarah craignait également que les responsables de l'UGIF ne fussent imprudents. La plupart des juifs de Marseille étaient enregistrés à l'UGIF, c'était, pour eux, la seule possibilité de recevoir un secours. On y connaissait leurs noms et surtout leurs adresses.

Apparemment, malgré les avertissements, aucune disposition n'était prise par les responsables de l'UGIF pour détruire ou au moins pour cacher les fichiers. Les bureaux continuaient à fonctionner comme à l'ordinaire de façon routinière.

À l'OSE, on essayait au contraire de faire sortir un maximum d'enfants du camp des Milles. On obtenait quelques succès, car les fonctionnaires civils semblaient craindre également quelque chose...

Les rafles eurent lieu les 26 et 27 août 1942, dans toute la zone sud. Ce n'est que quelques jours plus tard que Sarah put donner des précisions sur l'étendue du désastre : plus de sept mille juifs, hommes, femmes et enfants, tous étrangers avaient été arrêtés et immédiatement transférés en zone occupée où les Allemands les avaient pris en charge.

À certains égards pourtant cette opération fut un échec. La police française avait promis de fournir aux Allemands un contingent de trente mille juifs. De nombreux policiers avaient prévenu certains amis...

Chez les Weill-Raynal, la consternation était à son comble. Hors la présence des Allemands, l'administration française avait accepté de faire la chasse aux juifs étrangers. Les quelques illusions qui pouvaient encore demeurer ici ou là sur les bonnes intentions de Pétain, voire

sur son *double jeu*, disparurent instantanément.

Quelques jours plus tard, Étienne apprit que le dimanche 30 août, une lettre de l'archevêque de Toulouse, M^{gr} Saliège, avait été lue dans toutes les églises de Toulouse. Cette lettre disait notamment : « Les juifs sont des hommes, tout n'est pas permis contre eux, contre ces hommes et ces femmes, contre ces pères et ces mères de famille. Ils font partie du genre humain, ils sont vos frères, comme tant d'autres. Un chrétien ne peut l'oublier. »

Les Weill-Raynal estimèrent que ce message était la première lueur d'espoir qu'ils apercevaient depuis la défaite.

Mais n'était-il pas trop tard ?...

Et les mois passèrent.

Lorsque les Allemands entrèrent à Marseille, le 11 novembre 1942, personne ne fut étonné. L'administration de Vichy n'était plus rien. On en disposait à sa guise. L'Afrique du Nord rentrait en guerre contre l'Allemagne et le gouvernement ne serait plus qu'une fiction, un simulacre placé sous la garde des Allemands.

Marseille n'était pas une ville faite pour être occupée. Tout y respirait la liberté et l'indépendance. Dès les premières heures, il était évident qu'elle supporterait mal l'occupation.

Les dernières semaines de l'année 1942 furent marquées par des attaques de toutes sortes contre l'armée allemande : attentats individuels, grenades lancées sur des camions militaires, sabotages de matériels divers.

Pierre et ses amis attendaient une réaction des Allemands. Elle ne tarda pas. Le 24 janvier 1943, les autorités d'occupation ordonnèrent l'évacuation du quartier du Vieux-Port. Cette mesure revenait à expulser plusieurs milliers de familles. Les Allemands pensaient, pas tout à fait à tort, que les terroristes se réfugiaient dans le dédale infini des ruelles et des maisons à plusieurs sorties. Il leur était impossible d'y poursuivre les auteurs d'attentats. Une fois l'opération d'évacuation achevée, ils firent sauter tout le quartier et ils arrêtaient tous les suspects qu'ils purent trouver.

Pierre apprit, lors de conversations avec ses camarades d'université, que les personnes arrêtées avaient été transférées en zone nord. D'une façon générale on interprétait la destruction du Vieux-Port comme un signe de panique de la part des Allemands... Pierre pensa que le moment était désormais venu de s'engager sérieusement dans le combat qui prenait désormais une allure plus décisive. Cela devenait évident depuis que le gouvernement de Vichy avait décidé, au début de l'année, de créer une police spéciale pour lutter contre les résistants : la Milice.

À la fin du mois de janvier, Pierre remarqua à son restaurant

habituel un garçon qu'il n'avait jamais vu.

Le nouveau venu était petit et nerveux. En l'entendant commander son déjeuner, Pierre eut l'impression qu'il avait un léger accent, en tout cas une expression insolite dans la voix. Peut-être était-il juif.

À l'heure du café, ils échangèrent quelques mots. Pierre dit qu'il était parisien, étudiant en lettres à Aix. Son interlocuteur dit qu'il était aussi de Paris et que pour l'instant il s'occupait d'une maison d'enfants où l'on *faisait du scoutisme*.

« Ça vous intéresse le scoutisme ?

— Oui beaucoup, répondit Pierre.

— Et le judaïsme ?

— Pas du tout. (Pierre n'avait pas hésité.)

— Mais vous êtes juif ?

— Oui.

— Vous savez, il y a beaucoup d'enfants juifs complètement abandonnés dont nous nous occupons. Il faut leur donner confiance en l'avenir, leur rendre la fierté d'exister en tant que juifs. Il faut donc que nous leur apprenions la richesse et l'importance de notre tradition. Nous cherchons des moniteurs, des hommes dévoués pour les diriger, les orienter selon la méthode scoute. Voulez-vous vous joindre à nous ?

— Cela me plairait beaucoup. Mais je ne connais rien au judaïsme.

— Vous apprendrez. Je m'appelle Prajs mais tout le monde me connaît sous le nom de Lévrier. La maison d'enfants dont je vous parle se trouve dans le Tarn-et-Garonne, à Moissac. Quand pourrez-vous venir ?

— Tout de suite... enfin demain. »

Le soir même, les Weill-Raynal apprirent que Pierre partirait dès le lendemain à Moissac pour y commencer une carrière d'éducateur. Après lui avoir proposé un emploi de précepteur dans un château des environs de Marseille, il n'était pas question que sa mère objectât à son projet de devenir chef scout à Moissac.

Chata le reçut comme s'il avait toujours fait partie de la maison. Elle lui demanda l'origine de sa famille et il répondit simplement : française. Puis, elle lui dit que finalement ce ne serait pas à Moissac qu'on aurait besoin de lui, mais à Beaulieu-sur-Dordogne où il y avait une autre maison qui souffrait d'une crise de direction.

Pierre, déjà animé d'un bel esprit de discipline, se déclara prêt à partir immédiatement pour Beaulieu. Chata lui objecta qu'il ne pouvait voyager le jour du Sabbat et qu'il n'était pas question qu'il arrive, un samedi, dans une maison d'enfants juifs.

Le vendredi, vers le milieu de l'après-midi, toute activité cessa brusquement à Moissac. Les classes, les salles communes, la

bibliothèque se vidèrent en un instant. On semblait se préparer pour un grand événement. Pierre en profita pour défaire la valise dans la petite chambre qui avait été mise à sa disposition. Il entendit les bruits d'une activité fébrile dans les couloirs, dans la salle de douches. Des garçons, des filles s'interpellaient bruyamment d'un dortoir à l'autre, s'empruntant des vêtements, réclamant la restitution d'un objet prêté la semaine précédente. Ne sachant que faire, Pierre redescendit dans la grande salle. Quelques pensionnaires étaient à l'ouvrage, les uns frottaient le parquet, d'autres dressaient la table, d'autres enfin s'employaient à décorer la pièce avec des fleurs, des feuillages ou des guirlandes de papier. Des retardataires passaient en courant.

Se sentant inutile, Pierre sortit de la maison, il longea un instant les bords du Tarn... Jamais, il n'aurait pensé que la préparation de la célébration du Sabbat pût donner lieu à une telle frénésie, surtout chez des enfants. Il marcha une bonne demi-heure, puis il se rendit compte que le crépuscule approchait. Il revint sur ses pas.

La folle activité semblait avoir changé de direction. Plus personne ne montait dans les étages, au contraire tous se précipitaient vers le rez-de-chaussée et la grande salle. En un instant tout le monde était là, les garçons d'un côté, les filles de l'autre, les « chefs » occupaient le fond de la salle où un chandelier à sept branches voisinait avec le portrait du maréchal Pétain.

Les garçons avaient presque tous une chemisette blanche, et sur la tête, d'étranges calottes multicolores. Ils tenaient des livres de prière dont ils tournaient fébrilement les pages. Les filles portaient des robes bien repassées ou des corsages noués très haut sur le cou, à la mode polonaise.

Chata frotta une allumette, elle alluma deux bougies, puis récita une prière.

Brusquement, l'office éclata. C'était une succession de chants hébraïques repris par tous. De longues minutes, la salle vibra, entièrement remplie par des ondes sonores qui se mêlaient harmonieusement. Les temps de silence étaient rares, mais intenses. Le recueillement semblait total. Puis l'officiant, un jeune chef en culottes courtes, d'une parole, libérait d'autres chants pleins de joie. Au bout d'une trentaine de minutes, comme si cette communauté s'était sentie brusquement saturée, un long silence s'établit. Certains enfants restaient immobiles, le regard tourné vers l'est. D'autres apparemment plus au courant des choses murmuraient des mots d'hébreu en se balançant légèrement, comme s'ils étaient prêts, à tout moment, à prendre leur élan vers le ciel. Un dernier chant réunit tout le monde. Puis l'officiant remplit une coupe de vin et prononça une bénédiction.

Enfin il dit « *chabbat chalom* », et une farandole effrénée s'ensuivit immédiatement. Les garçons et les filles étaient à nouveau réunis, se

tenant joyeusement par la main.

Le repas fut empreint du même esprit à la fois religieux et gai, une sorte de service religieux dédié à la joie de vivre, d'être ensemble.

Tout cela semblait tellement différent des rares offices auxquels il avait assisté dans une synagogue, que Pierre eut l'impression qu'il s'agissait là du culte d'une religion nouvelle. Il pensa que personne à Moissac ne devait, à ce moment précis, avoir conscience qu'au-dehors c'était la guerre et l'occupation. Ces enfants privés de leurs parents trouvaient apparemment dans ce lieu merveilleux une sorte de protection contre le monde extérieur. Soudain, Pierre se dit que son action en faveur de ces gosses pourrait avoir un sens. Il se sentit gagné par une sorte de joie qui n'était à vrai dire ni religieuse ni subjective, peut-être un étrange bien-être...

Tard dans la soirée, des garçons et des filles entouraient les moniteurs. On parlait de judaïsme, on racontait de vieilles histoires mystérieuses avec des rabbins miraculeux, des sages, des méchants et finalement le triomphe du bien et de la justice...

La journée du lendemain fut plus grave. À l'office où les garçons étaient en majorité on sortit un rouleau de la loi où les plus savants, enveloppés d'un châle blanc, lurent une section biblique. Après le déjeuner, les enfants partirent, par petits groupes, se promener dans la campagne environnante.

À la tombée de la nuit, il y eut une brève cérémonie où on célébra la lumière et l'obscurité, le saint et le profane, le Sabbat et les jours de la semaine. Puis la vie reprit un cours normal dans cette maison de Moissac, dans le Tarn-et-Garonne, où quelques dizaines d'enfants juifs s'étaient réfugiés.

En arrivant à Beaulieu-sur-Dordogne, Pierre se surprit à regretter Moissac. Tout y était triste. Les enfants semblaient être les mêmes, mais l'ambiance générale paraissait très différente. La bâtisse elle-même était désolée. Le directeur reçut Pierre très gentiment mais lui parla immédiatement des difficultés de toutes sortes qui l'accablaient : diriger une maison d'enfants juifs, en ce début de l'année 1943, alors que les Allemands ont fini de s'organiser et qu'ils vont prendre les choses en main est au-dessus des forces d'un homme normal. De plus, partout dans le département, on sait que cette maison est juive, que les enfants sont des réfugiés au nombre desquels se trouvent de nombreux étrangers en situation plus ou moins régulière. Enfin, les enfants clament partout qu'ils sont juifs et fiers de l'être. Ils se promènent avec leurs calottes sur la tête, ils chantent des airs à l'honneur du judaïsme, en hébreu.

Pierre chercha à faire la connaissance de Jacob Gordin dont Chata

lui avait parlé en lui précisant qu'il était un grand philosophe. On lui répondit que M. Gordin était le comptable de la maison mais que de temps à autre il faisait quelques causeries...

Le métier de moniteur pour le bien de tels enfants séduisit immédiatement Pierre, malgré les difficultés. Il réfléchit longuement à ce qu'il pourrait leur apporter. Empiriquement, il découvrit qu'avant tout, il fallait leur apprendre une civilisation, à se préparer à la vie en France, à se forger un caractère d'homme pour pouvoir faire face à la vie qui les attendait... Au bout de quelques semaines, Pierre se sentit aimé des enfants dont il avait la responsabilité. La vie dans cette maison ne s'organisait pas trop mal pour lui. Il faisait son travail avec conscience, pouvait lire, écrire, suivre les cours de Jacob Gordin dont la modeste et permanente réserve intellectuelle le frappait beaucoup... Il se promenait aussi souvent, soit seul, soit avec sa petite équipe. Les bords de la Dordogne étaient pleins de charme et de poésie.

En ville, il y avait quelques familles israélites qui évitaient autant que possible tout rapport avec la maison des enfants juifs de peur de se compromettre. Pierre eut l'occasion de faire la connaissance d'un couple de personnes âgées réfugiés de Paris. Lui était entièrement paralysé, elle plutôt vive mais moralement déprimée. Il les aidait de son mieux, tentait de leur redonner confiance, effectuant pour eux certains travaux trop pénibles. Mais, au bout de quelques semaines, Pierre eut un doute. L'homme ne semblait pas si handicapé qu'il le disait. Peu à peu, Pierre eut la conviction qu'il avait choisi de jouer cette comédie pour établir entre le monde extérieur et lui-même cette barrière de pitié qui, dans son esprit, devait le mettre à l'abri de toute agression. Naturellement, Pierre fit comme s'il ne se doutait de rien.

La pâque arriva bientôt et Pierre sentit son intérêt pour la survie de ces enfants se doubler d'un sentiment plus profond. Les choses de la religion, ou plus exactement cette façon de vivre en affirmant son attachement à une histoire dont on est l'héritier, prenaient dans son esprit une dimension qu'il n'aurait jamais soupçonnée, lui, dont les convictions laïques avaient été si solidement ancrées. L'enseignement de Jacob Gordin était évidemment à l'origine de son évolution, mais ses responsabilités de moniteur n'y étaient pas étrangères.

Tard dans la nuit les chansons succédèrent aux cantiques. Cette fête de la sortie d'Égypte était célébrée avec une joie grave, comme il convient lorsqu'il s'agit de la liberté et de l'histoire d'une libération. Au milieu de la soirée, des voisins vinrent protester contre le vacarme. On s'excusa, mais personne ne pensa qu'une telle affirmation de soi, si bruyante fût-elle dans la nuit de l'occupation allemande, risquait d'attirer des ennuis à la maison...

En mai 1943, Chata, accompagnée de Bouli et Georges Lévitte,

rendit visite au centre de Beaulieu-sur-Dordogne. Ils vécurent pendant deux ou trois jours la vie de la maison, puis ils décidèrent d'en confier la direction à Jacob Gordin. Pierre se réjouit de cette initiative : le philosophe sera ainsi à sa place, à la tête de la petite communauté...

En juin, Pierre reçut une convocation pour le conseil de révision en vue du STO en Allemagne.

À cette occasion, en recherchant sa vieille carte d'identité, il se souvint que lors de l'arrivée des Allemands à Marseille il avait effacé, avec plus du moins de succès, le cachet rouge, indiquant sa qualité de juif, que l'administration y avait apposé lors du recensement des israélites. Or, à Beaulieu, tout le monde savait que Pierre Weill-Raynal était juif... Il passa la soirée à rétablir, à l'encre rouge, l'indication de son appartenance au peuple des persécutés.

En apprenant qu'il était *bon pour le STO*, Pierre avait décidé de partir pour le maquis. Il savait justement qu'il y avait non loin de Beaulieu de jeunes Français, réfractaires, qui vivaient dans les collines.

Huit jours plus tard, Pierre reçut une convocation pour le STO, il devait se présenter sous quarante-huit heures à la mairie. Jacob Gordin approuva la décision de Pierre de ne pas aller en Allemagne, mais il suggéra qu'une démarche soit tentée pour obtenir que Pierre, en raison de son activité sociale, en fût régulièrement dispensé... Mais il fallait immédiatement quitter Beaulieu...

On décida de dépêcher à Limoges un autre moniteur qui devait expliquer la situation de Pierre à qui de droit. Ce garçon devait téléphoner à Brive, chez le rabbin de la ville, pour faire dire à Pierre s'il devait rentrer à Beaulieu ou se rendre à Moissac avant de disparaître dans la nature. Le coup de téléphone devait être donné à 4 heures précises de l'après-midi.

Pierre prit la route de Brive où il devait trouver un train pour Montauban et Moissac.

Il se présenta vers 2 heures chez le rabbin. On lui répondit que le rabbin dormait et qu'il devait revenir à 4 heures, puisqu'il attendait un coup de téléphone à cette heure-là. Durant deux heures, il se promena dans la ville. C'était samedi, et Pierre s'étonna de l'étrange sentiment qui montait en lui. La paix du Sabbat lui manquait. Il regrettait confusément d'avoir dû voyager le jour du Seigneur, d'avoir enfreint des prescriptions fixées depuis des millénaires...

Le rabbin, un gros homme, sûr de lui et souriant, le reçut assez fraîchement :

« Le seul ennui, c'est que je ne réponds pas au téléphone le chabbat. »

Pierre resta interloqué. Au même moment, il sursauta, la sonnerie faisait un bruit indécent dans le petit appartement.

« Ah, ça doit être pour vous ! » dit le rabbin en regardant le récepteur sans y toucher.

Pierre partit pour Moissac. Son intention était de prendre congé de Chata et de rejoindre le maquis de Corrèze.

C'est avec joie qu'il retrouva la maison, comme s'il y avait vécu durant des années. Tout lui semblait familier, surtout les enfants.

Chata le reçut chaleureusement comme d'habitude. Il lui expliqua son projet. Elle le regarda longuement dans les yeux sans rien dire. Puis, au bout d'un instant, elle lui lança en se levant :

« Tu ne sais donc pas qu'il y a des maquis juifs ? »

Elle parla sans reprendre son souffle.

Elle décrivit surtout la vie à Lautrec, cette ferme-école entrée depuis peu dans l'illégalité, l'intense préparation militaire à laquelle se livraient les garçons réunis autour de Robert Gamzon. Elle évoqua avec passion l'honneur des juifs et la nécessité de la révolte armée. Ces propos étaient tout à fait étonnants dans sa bouche, elle qui était la diplomatie même, qui aimait les enfants et qui entretenait des relations suivies avec l'administration pétainiste, elle plaidait la cause des combattants de l'ombre. Pierre pensa que Chata était une femme exceptionnelle, un vrai chef puisqu'elle pouvait décrire une stratégie multiforme pour le sauvetage des enfants juifs et pour leur protection par les armes.

« D'accord, dès demain j'irai à Lautrec. » Pierre crut ainsi faire plaisir à Chata et entrer complètement dans ses vues. Mais le visage de la directrice du centre de Moissac se figea. Elle ne dit rien et mit fin brusquement à l'entretien.

Deux heures plus tard, elle fit appeler Pierre dans son bureau :

« Ah, Pierre, je voulais te dire... (Elle roulait les r plus qu'à l'accoutumée. Cela était, chez elle, un signe certain de gêne ou d'émotion). J'ai besoin de toi ici à Moissac. Je préférerais que tu n'ailles pas tout de suite à Lautrec.

— Mais, Chata, je suis en situation irrégulière. Je suis réfractaire au STO, je peux être arrêté d'une minute à l'autre.

— Cela n'a pas d'importance, Simon Lévitte pourra arranger ça. »

Elle fut interrompue par le téléphone puis elle quitta son bureau, laissant Pierre tout seul. Il l'attendit un bon quart d'heure. Ce fut Simon qui arriva bientôt.

« Chata m'a dit de te faire un beefsteak.

— Quoi ? Je n'ai pas faim.

— Non, un beefsteak, une fausse carte d'identité quoi... tu comprends.

— Ah !

— Quel nom te plairait... J'ai pensé à Pierre Ravel, c'est pas mal, non ? »

Pierre pensa que Moissac était une pleine réussite : les enfants s'étaient habitués à leur vie en collectivité. Ils donnaient l'impression que plus rien ne pourrait les atteindre, ils apprenaient tout ce qui pouvait être appris, la littérature française, un métier manuel, l'hébreu, la pensée juive, les grands courants de la philosophie ancienne et moderne. Les moniteurs, malgré le va-et-vient incessant, les missions extérieures, les voyages, régnaient imperturbablement sur cette ruche qu'était la maison. La volonté d'intégration dans cette communauté était plus forte que toutes les réticences liées à la subjectivité de chacun ou au désir d'affirmer l'originalité d'une personnalité. Pierre se mit à pratiquer le judaïsme pour se sentir membre de cette société de jeunes gens pleins d'idéal.

L'été fut merveilleux. Il s'avérait maintenant que l'occupation totale de la France n'avait rien changé au statut de Moissac. Chacun pourtant restait vigilant, Chata notamment qui guettait le moindre signe de ses amis de la préfecture ou du scoutisme français.

Une lettre de ses parents apprit à Pierre que la grand-mère Leven venait de mourir paisiblement à Paris où elle était restée. La famille avait décidé de se réunir à Lyon durant quelques heures autour de l'autre grand-mère, celle qui à 79 ans avait choisi l'exil.

Pierre avait obtenu la permission de s'absenter trente-six heures. Il fut heureux de retrouver ses parents malgré les circonstances, on parla beaucoup du courage et de la force d'âme de la mère de Sarah. Sa fin n'avait rien eu de tragique, elle était tout simplement restée chez elle, comme si la guerre que les Allemands faisaient aux juifs ne concernait pas les israélites de la bourgeoisie française. Mais il y avait aussi, chacun l'avait compris, une part de défi dans l'attitude de la grand-mère Leven. En un sens, elle avait décidé de faire face à l'ennemi et on se prit à admirer son caractère et son énergie.

Mais Pierre était surtout ému par la situation à Lyon de la grand-mère Weill-Raynal... Il avait remarqué l'infinie tristesse qui flottait dans son regard. L'exil l'avait désespérée. Elle était inquiète pour la vie de son fils Maurice emprisonné à Drancy, elle avait un chagrin permanent à la suite de la mort de François son petit-fils. La veuve de ce dernier vivait avec elle. Mais la conjugaison de la tristesse des deux femmes, par ailleurs si différentes par leur âge, leur culture et leur condition sociale, donnait à leur vie en commun, hors de leur cadre habituel d'existence, une teinture de désespoir permanent. En quittant Lyon, Pierre se promit de venir, aussi souvent que possible, voir sa grand-mère Emmelyne Weill-Raynal.

Le jeune Parisien s'était finalement rendu compte que Moissac était la plaque tournante d'une activité clandestine considérable. Autour de

Simon Lévitte, les responsables de la *Sixième* poursuivaient un travail permanent pour le salut des enfants juifs.

Le 8 septembre 1943, Pierre, après avoir appris la capitulation italienne, s'était réjoui pleinement. Il lui était agréable de savoir que le lâche *coup de poignard* porté dans le dos de la France en juin 1940 était ainsi vengé. Quelques semaines plus tard, il dut déchanter.

Simon Lévitte, de retour d'une mission à Grenoble, expliqua qu'un immense piège s'était refermé sur les juifs réfugiés dans les villes et villages de la Côte d'Azur. Dès la retraite italienne, les Allemands avaient occupé la place et raflé les juifs qui jusqu'alors n'avaient guère eu à souffrir des occupants italiens au contraire.

C'était au début novembre 1943. Simon, qui n'était pourtant guère porté aux confidences, fit un exposé aux chefs de la maison sur ce qui s'était vraiment passé dans l'ex-zone d'occupation italienne.

Lors d'un voyage à Grenoble, il avait rencontré Ignace Fink le secrétaire général du CAR (Comité d'Aide aux Réfugiés) de Nice. C'était un homme jeune qui venait de Pologne et que la guerre avait surpris en Belgique alors qu'il y était étudiant. Dès le début des hostilités, Ignace Fink avait rejoint Coëtquidan où les Français aidaient à la constitution d'un corps de bataille polonais. Après la drôle de guerre, Fink, dont la femme était médecin, se mit à la disposition des organisations juives françaises qui lui donnèrent la responsabilité d'organiser l'aide aux réfugiés sur la côte d'Azur.

Rien ne différenciait la région de Nice du reste de la France non occupée jusqu'au moment où les Allemands décidèrent, à la suite du débarquement américain en Afrique du Nord, de prendre possession de l'ensemble du territoire français. Les Italiens furent autorisés par leurs alliés à occuper six départements du sud-est de la France : les Alpes-Maritimes, les Hautes-Alpes, les Bouches-du-Rhône sauf Marseille, le Var sauf Toulon, la Savoie et l'Isère. Tandis que la brutalité allemande se manifestait dans toute son intensité à Marseille, les juifs de la région refluèrent vers la zone d'occupation italienne espérant qu'ils ne seraient pas plus mal traités que les juifs italiens eux-mêmes.

Des milliers de juifs se dirigèrent vers Nice, Grenoble, Annecy, Gap et Chambéry, sans parler de certains centres moins importants.

Cet exposé préliminaire de Simon Lévitte n'apprit pas grand-chose à Pierre. Mais le jeune homme responsable de la *Sixième* avait l'esprit d'analyse et il avait tenu à expliquer dans quel contexte exact s'était située l'action d'Ignace Fink.

Dès les premiers jours de l'occupation italienne, les responsables du CAR, dont les locaux étaient situés en pleine ville, 24 boulevard Dubouchage, reçurent une aide compréhensive de la part des Italiens. On leur remit des centaines de convocations en blanc par lesquelles les

Italiens réclamaient la présence de telle ou telle personne aux fins d'enquête. Grâce à ce document, les juifs pouvaient circuler librement, la police française n'osant pas faire obstacle à la volonté de *l'occupant*. Les incidents étaient nombreux entre les policiers français et les soldats italiens qui prenaient toujours le parti des juifs. Il leur arriva même de libérer *manu militari* des juifs arrêtés par les Français.

Le maître d'œuvre plus ou moins occulte de toute cette politique était un Italien juif qui avait la pleine confiance du gouvernement de Rome. Il s'appelait Angelo Donati. Il travaillait en étroite collaboration avec le CAR et toutes les autres organisations juives telles que l'UGIF, l'OSE, la Fédération des sociétés juives, le Mouvement des jeunesses sionistes. Les responsables de ces associations étaient ses amis tels Claude Kelman, Michel Topiol, le docteur Vidal Modiano, Joseph Fischer.

La grande idée de Donati avait été de mettre les juifs en *résidence forcée*. Dès qu'un réfugié se présentait boulevard Dubouchage, on lui établissait une carte d'identité qui était, par la suite, visée par la gendarmerie italienne. Dès lors l'intéressé était assigné à résidence sous l'autorité italienne. Il devenait inviolable. De nombreux centres de résidence des juifs étaient ainsi éparpillés dans tout l'arrière-pays notamment à Saint-Martin-Vésubie, Barcelonnette, Megève, Saint-Gervais, Moustiers-Sainte-Marie...

Simon, qui mesurait l'attention avec laquelle les chefs de Moissac l'écoutaient, ajouta qu'Ignace Fink lui avait raconté que tous les enfants mâles nés dans ces régions étaient prénommés Angelo... Puis il reprit son récit citant toujours Ignace Fink : Bien vite, les Allemands réagirent. Ils intervinrent auprès du gouvernement fasciste pour que cesse cette situation absurde qui voulait que des troupes de l'Axe protègent des juifs contre le zèle de l'ancien ennemi français.

Les Italiens firent mine de réagir énergiquement. Ils décidèrent de déléguer dans leur zone d'occupation en France un *inspecteur général de la politique raciale*, le général Guido Lo Spinoso, mais ce dernier agissait en étroite collaboration avec Angelo Donati.

Avec l'aide d'un capitaine des carabiniers, un nommé Salvi, Lo Spinoso fit garder la synagogue de Nice par des carabiniers pour empêcher la police française de procéder à des vérifications d'identité au sortir des offices.

Plus de vingt mille israélites, français ou étrangers, pensèrent avoir ainsi trouvé une façon relativement sûre d'attendre la fin de la guerre.

Mais Angelo Donati était tout de même inquiet, l'Italie ne pourrait longtemps rester dans la guerre, les deux tiers de la péninsule étaient occupés par les armées alliées. Au demeurant Mussolini avait abandonné le pouvoir le 25 juillet 1943. L'Italie ne tarderait pas à

capituler.

Donati mit au point un plan pour l'évacuation vers l'Afrique du Nord de vingt mille juifs réfugiés de la zone italienne. Il reçut, pour la réalisation de son plan, l'aide d'un prêtre catholique, le père Marie Benoît des frères mineurs capucins. Le père Marie Benoît intervint directement auprès du pape Pie XII. Les Italiens donnèrent leur accord, les Alliés aussi, les bateaux étaient prêts.

Mais le 8 septembre, avec une précipitation inexplicquée, les Américains révélèrent que l'armistice est signé avec l'Italie. Il était pourtant convenu que la nouvelle serait gardée secrète pendant quelque temps de manière à ne pas précipiter l'entrée des Allemands sur la Côte d'Azur et en Savoie.

Ce contretemps fit échouer le projet de Donati, mais les juifs réfugiés dans les petits centres, sentant le danger, commencèrent à converger vers le littoral.

Ignace Fink raconta à Simon Lévitte qu'il avait assisté à l'entrée des Allemands à Nice.

À peine arrivés dans la ville, les feldgendarmes s'étaient précipités vers les locaux des organisations juives notamment à l'OSE où ils arrêterent, dès le premier jour de leur arrivée, tous les juifs qu'ils purent trouver. Dans les rues, dans les hôtels, les rafles succédèrent aux rafles. À la gare, on demandait aux hommes de baisser leurs pantalons pour vérifier s'ils étaient ou non circoncis.

À la fin octobre, les Allemands avaient emmené au moins trois mille juifs.

À Saint-Martin-Vésubie et dans d'autres petites localités certains malheureux attendaient encore les camions italiens qui devaient les conduire aux bateaux pour l'Afrique du Nord. Ne voyant rien venir, ils entreprirent de partir à pied pour l'Italie. Un interminable cortège de vieillards, de femmes et d'enfants aidés par des jeunes gens progressa vers l'est pendant quarante-huit heures, franchissant des sommets de plus de 2 500 mètres. Ils arrivèrent en Italie, tous à peu près en bonne santé. Les Italiens les accueillirent humainement mais les SS les rattrapèrent bien vite et ils furent pratiquement tous déportés en Allemagne...

Chata avait écouté Simon Lévitte avec une émotion que chacun pouvait lire sur son visage. Pierre comprenait bien qu'elle se posait une question toute simple : si les Allemands agissent ainsi sur la Côte d'Azur, pourquoi ne viennent-ils pas se saisir de ces enfants juifs bien gentiment rassemblés à Moissac au vu et au su de tous ?

Le lendemain de cette dramatique soirée avec Simon, Pierre reçut une lettre de son père. La grand-mère Emmelyne Weill-Raynal avait

été emmenée par les Allemands. Son premier réflexe fut de se précipiter à Lyon. Mais il comprit que cela ne servirait à rien. Il se sentit désespéré.

C'est quelques jours plus tard que Chata et Bouli prirent la décision de fermer le centre de Moissac et de disperser les enfants chez des particuliers. La façon dont les Allemands avaient agi dans l'ancienne zone d'occupation italienne leur avait fait mesurer les dangers d'une attitude un peu trop idéaliste. Il fallait voir maintenant les choses en face. Le jeu loyal était terminé. Chacun comprenait bien que Chata avait voulu, jusqu'à la dernière minute, préserver son œuvre, cette maison qui fonctionnait merveilleusement. Mais son génie avait été plus grand que son amour-propre...

Personne désormais ne pouvait plus ignorer qu'elle attendait un enfant, mais son activité n'avait nullement diminué. Elle se rendait chaque jour chez les différents fonctionnaires d'autorité qui assuraient plus ou moins volontairement la sécurité de Moissac. Avait-elle recueilli auprès d'un préfet ou d'un commissaire de police l'avis qu'il valait mieux fermer la maison ? Pierre ne le sut pas.

L'opération fut très vite montée. Et lorsque Pierre eut effectué les missions qui l'avaient conduit successivement à Valence-d'Agen et à Lyon, il n'y avait pratiquement plus d'enfants à Moissac. Pierre était maintenant seul devant la nécessité de prendre une décision.

L'insistance de Georges Lévitte le troublait. En lui affirmant que le rôle d'un jeune juif était, alors que tout se désagrègeait autour de lui, de s'enfermer avec quelques camarades pour étudier la Torah, Georges ne préconisait-il pas une solution un peu folle ?... Lautrec, le maquis des éclaireurs israélites, était peut-être une option plus normale... Mais, on disait à Moissac que les camarades réunis autour de Robert Gamzon et Gilbert Bloch avaient des difficultés à s'organiser et que, par exemple, ils n'avaient pas d'armes...

« Je viens avec vous. »

Georges ne cacha pas sa satisfaction.

« Très bien. Nous partons le plus tôt possible. »

Pierre ajouta pour tempérer son engagement :

« Mais il est bien entendu que, dès le moment où intervient le soulèvement général, je vous quitte pour le maquis. »

Istors était un hameau perdu de la Haute-Loire. Georges avait trouvé une vieille maison paysanne en ruine, un peu à l'écart. Le propriétaire avait accepté de louer une partie de cette maison aux « petits réfugiés parisiens ». En arrivant à Istors, après une nuit de train et deux heures de marche, Pierre fut surpris par l'étroitesse des

lieux. Une pièce commune qui devait servir à la fois de salle d'études et de réfectoire et une chambre qui ferait office de dortoir. Georges ne perdit pas de temps, à peine ses compagnons avaient-ils déposé leurs sacs à dos qu'il prit une Bible et l'ouvrit largement sur la grande table de bois vermoulu. Pierre aurait peut-être souhaité faire un peu de ménage, installer ses quelques affaires... mais il se rendit compte que Georges attachait une valeur symbolique à son geste. Alors ils s'assirent autour de lui. Ils étaient quatre en tout qui avaient refusé le monde extérieur et la guerre. Georges agit comme un automate. Il lut une longue phrase en hébreu, puis la traduisit de façon mécanique. Il posa, comme à lui-même, une série de questions sur le choix des mots, sur la signification évidente du texte, il mit en relief le caractère banal de l'idée pour mieux entraîner ses amis à rechercher un sens caché. Puis il s'accrocha au premier mot de la Torah : « Au commencement (*berechith*) ». Pendant des heures, il se fixa sur son sens, sa nature, son importance et il demanda pourquoi la Bible commençait par l'expression *Au commencement*.

Lorsque l'un d'entre les nouveaux arrivés à Istors tenta une explication, le visage de Georges s'éclaira l'espace d'une seconde. Son projet extravagant devenait réalité : des juifs combattaient leurs ennemis en reprenant spontanément l'étude de la Loi.

Il se leva.

« Bon, il faudrait peut-être mettre un peu d'ordre ici et préparer à manger. »

Pendant qu'ils s'activaient, Pierre jeta un regard sur ses deux compagnons. L'un d'entre eux portait le nom de Mikhalovitch. Il était connu à Moissac à la fois pour ses sympathies communistes et ses idées sionistes. C'était un garçon très fort d'aspect que tout le monde appelait Mika. L'autre était Élie Rotnemer, un ingénieur de Grenoble, au regard rieur et à la démarche cauteleuse. Il manifestait un enthousiasme dévorant pour les études juives mais conservait un ton ironique dans ses propos.

Pierre connut de très grandes difficultés à s'adapter à l'univers intellectuel que Georges Lévitte circoncrivait de jour en jour avec plus de précision. Son langage était clair, son raisonnement parfaitement organisé, mais les digressions étaient nombreuses. Pierre était troublé par le procédé de réflexion par analogie, de même que, dans les textes les plus abstraits, par les références fréquentes aux pratiques religieuses les plus concrètes. Par-dessus tout, son ignorance de l'hébreu le gênait. Aussi Georges lui donnait-il des cours particuliers de langue hébraïque...

La vie à Istors était partagée entre l'étude et le service religieux. Le matin, en début d'après-midi, le soir, Georges Lévitte célébrait les

offices traditionnels. Les repas étaient précédés et suivis des bénédictions rituelles. Pierre s'accrocha plus facilement aux pratiques qu'à l'étude. Tout le monde considérait sa situation comme paradoxale. Lui qui avait été élevé sans aucune religion se refusait à considérer le judaïsme comme un savoir abstrait et recherchait une ascèse pratique. Il se consolait en pensant à Pascal. Il jouait avec l'idée qu'il fallait d'abord s'agenouiller avant de croire en Dieu. Pierre acquit très vite les mécanismes d'un fidèle observant de la pratique religieuse. Il se fit également une spécialité de l'analyse théorique des prières rituelles. C'est ainsi qu'en quelques mois, il apprit l'hébreu.

On s'avisa, alors que Pierre devenait de plus en plus savant, qu'il n'avait jamais fait sa Bar Mitzvah. Il n'avait jamais accompli les gestes qui, dans toutes les religions, marquent l'entrée de l'enfant dans la communauté des croyants. À 23 ans, un samedi matin, Pierre fut donc appelé à lire une section biblique. Il s'appliquait à lire mot à mot, avec l'intonation requise par la tradition, les paroles de la Torah. Lorsqu'il eut fini, chacun le félicita amicalement.

Les amis de Georges Lévitte réunis à Istors n'étaient pas tout à fait isolés. Il y avait non loin d'eux, à Chaumargeais, un ancien étudiant en sciences rabbiniques et sa femme. André et Colette Chouraqui venaient souvent rendre visite aux anciens de Moissac. Lui portait une grande barbe qui dévorait son visage, ne laissant apparaître que deux yeux brillants de fièvre mystique. Il était perpétuellement enveloppé d'une houppe, un peu comme s'il voulait se protéger du monde extérieur. Il boitait très bas, mais de chacun de ses gestes émanait une grande force. Elle était l'intellectuelle parisienne, ayant tout lu, d'une intelligence forte et discursive plutôt rare chez une femme de son âge. Ils venaient pour la célébration du Sabbat et aussi pour écouter Georges Lévitte, Chouraqui intervenait souvent dans les discussions qui suivaient les cours, il cherchait davantage à convaincre qu'à démontrer, il n'aimait pas trop que Georges souligne la prévalence du judaïsme sur les autres religions.

Istors se trouvait non loin d'une agglomération, Le Chambon-sur-Lignon. Les deux mille habitants du Chambon étaient presque tous protestants. Ils étaient réunis autour de leur pasteur et de sa famille dans une entreprise collective de résistance aux Allemands, acceptant de cacher et de protéger tous les juifs qui se présentaient. Bien vite, la réputation des protestants du Chambon fut connue de beaucoup de fugitifs et en particulier des éclaireurs israélites. Ainsi, le nombre des réfugiés atteignit le seuil du tolérable et les Allemands firent quelques incursions dans le village. Mais, comme ils ne réussirent pas à prendre de juifs, ils emmenèrent le pasteur.

Parmi les réfugiés au Chambon se trouvait Georges Vajda, un érudit spécialiste du Moyen Âge et en particulier des sciences du

judaïsme. Il n'était ni religieux ni pratiquant, mais venait souvent à Istors par besoin de retrouver une communauté qui lui rappelait ses chères études.

Chouraqui, sa femme, Vajda, Lévitte, la communauté d'Istors commençait à prendre forme. Mais le grand événement se produisit le jour où arriva Jacob Gordin. Il avait quitté Beaulieu dont les enfants avaient été dispersés et s'était tout naturellement dirigé vers Istors dont la réputation était très grande parmi les chefs des EIF.

On célébra la pâque. Pierre eut l'impression que jamais autant de connaissances en matière juive n'avaient été rassemblées quelque part en France, en ce lieu perdu de la Haute-Loire. Il écoutait l'enseignement de Jacob Gordin comme l'écho lointain d'une voix qui ne lui était pas tout à fait inconnue. Il y avait une différence considérable entre la façon d'enseigner de Georges Lévitte et celle de Jacob Gordin. Georges s'exprimait comme un universitaire français et Jacob Gordin laissait parler à travers lui une sagesse qui le dépassait lui-même. Pierre n'arrivait pas toujours à comprendre les allusions, la façon de raisonner du nouveau maître d'Istors, mais il était certain d'approcher de quelque chose d'essentiel.

À la mi-mai, Georges Lévitte et ses amis reçurent la communication d'un message de Robert Gamzon. Le chef des éclaireurs israélites donnait l'ordre à tous de choisir immédiatement entre trois formes d'engagement pour continuer la lutte contre les Allemands jusqu'à la victoire.

Chacun avait le choix entre trois solutions :

- prendre les armes et rejoindre Robert Gamzon à Lautrec,
- travailler au sein de la *Sixième* au salut des enfants juifs,
- rejoindre la Palestine pour y édifier un foyer à l'intention de ceux qui auraient échappé à la guerre.

Pierre connaissait depuis longtemps les deux premières options proposées par Gamzon, mais c'était la première fois que le fondateur des EIF formulait aussi clairement l'idée d'un départ pour la Palestine.

En mai 1944, la Palestine était hors de danger, il n'y avait même plus d'Allemands en Afrique du Nord. Il ne s'agissait donc pas de la défendre. Gamzon pensait-il à une solution sioniste pour l'après-guerre ? Estimait-il que la destruction du judaïsme européen serait presque totale et que les rescapés n'auraient pas la force de recommencer à vivre en Europe ? L'idée d'un retour à Jérusalem n'avait jamais été sérieusement envisagée par Pierre, l'appel de Gamzon éveilla en lui un grand intérêt...

À Istors, on avait peut-être un peu mauvaise conscience. La solution qui consistait à sauver le judaïsme par un retour à l'étude de la Loi n'avait pas été prévue par le message de Gamzon. On décida de

discuter de ce point dans les jours suivants.

« Pierre, réveille-toi vite. »

Il ouvrit les yeux et vit Georges. La journée devait être très avancée. La première pensée de Pierre fut pour la longue nuit d'étude qui s'était achevée peu avant l'aube.

« Pierre, ils ont débarqué en Normandie. »

D'un bond il fut debout. Leur joie était à son comble et jusqu'à une heure avancée de l'après-midi, ils se livrèrent, oubliant les impératifs de l'étude, à des analyses de caractère stratégique sur les chances de succès de la formidable opération des Anglo-Saxons.

Dans la soirée, Pierre boucla son sac. Il serra avec émotion la main de Georges Lévitte ainsi que celle de Mika et d'Élie Rotnemer. Il prit la route du Chambon-sur-Lignon où il savait que quelques jeunes juifs réfugiés dans la région s'étaient, durant de longues semaines, préparés à combattre. Il marcha longtemps et ses pensées allèrent successivement à sa famille, à ses nouvelles responsabilités de juif conscient et fier de l'être, au danger aussi, un peu à la mort qui menaçait tous ceux qui maintenant allaient se lever pour reprendre le combat de la France.

« Tu tombes à pic, nous allons rejoindre le maquis FTP. » Ils étaient une dizaine à se diriger maintenant vers un point de rassemblement fixé de longue date par les dirigeants des FTP. On les accueillit amicalement et on leur parla de l'idéal communiste, tandis que Pierre scrupuleusement chaque matin revêtait le châle de prière et récitait, seul dans une petite clairière, les mots traditionnels de confiance envers le Maître du Monde.

Ils firent quelques petites opérations dangereuses, mais un jour leur chef annonça que les Allemands étaient en train d'évacuer Le Puy et que tous les maquis de la région allaient leur *tomber dessus*.

La nuit se passa en une interminable attente fiévreuse du lendemain. Pierre et ses camarades de Moissac gardaient à leur portée des armes tenues en réserve par les communistes. Il y avait, dans la détermination de Pierre, quelque chose qui le satisfaisait profondément. Il allait maintenant faire comme tout le monde, apporter une solution concrète à un problème concret, faire la guerre à ceux qui font la guerre, tuer peut-être ceux qui tuent...

Il se dit qu'un enfant de la bourgeoisie parisienne, revenu au judaïsme, devait aussi retrouver les gestes des révolutionnaires de 1789.

Un coin du voile

Kurt

Ce matin-là, Kurt était plutôt de mauvaise humeur. Il n'aimait guère que la surveillance de la classe lui fût confiée, même pour un court instant. Il se savait populaire parmi ses condisciples du collège de Courpière et redoutait un peu les quelques instants durant lesquels il lui fallait assurer un minimum de discipline. C'était le cas en ce début de journée du mardi 6 juin 1944. Le professeur avait été appelé d'urgence chez le père supérieur et, alors qu'il avait déjà presque franchi le seuil de la classe, il avait lancé à Kurt cette petite phrase : « Kuntz, assurez la surveillance, je reviens tout de suite. » Lentement, Kurt s'était levé et il avait pris place sur l'estrade. Il n'y eut pas de chahut, ses camarades étaient calmes, peut-être en raison des fatigues du dimanche... Il ouvrit un livre et se mit à lire tranquillement, levant simplement les yeux de temps à autre, avec un demi-sourire un peu inquiet.

Au bout d'un instant, le professeur réapparut, il avait ouvert la porte avec une brusquerie anormale ce qui eut le don de faire sursauter Kurt. Il resta sur le pas de la porte et cria presque :

« Les Américains viennent de débarquer en Normandie, vous rentrez tous chez vos parents dès ce soir », et il disparut.

D'un coup, ils étaient tous debout, Kurt aussi, tremblant de tous ses membres. Puis il y eut un hurlement général. Un élève saisit un cahier posé sur son pupitre, il le projeta en l'air. En quelques secondes tous les livres, tous les cahiers volaient dans tous les sens. Bientôt ils déchirèrent tous les papiers qu'ils pouvaient trouver. Certains s'attaquaient aux bancs et aux tables. Kurt n'osait pas participer à l'explosion générale. Il se sentait encore un peu responsable de cette classe. Pourtant, tout en lui le poussait au déchaînement de cette joie collective. Lui, qui débordait intérieurement d'enthousiasme et d'émotion, s'efforçait, un peu ridiculement, de calmer ses camarades.

Puis ce fut une véritable ruée vers les dortoirs, on exhuma de vieilles valises de carton dans lesquelles on enfouissait toutes les

affaires, on se bousculait, on se lançait des polochons d'un lit à l'autre. Kurt, qui les avait suivis, les regardait faire, assis sur son lit, se contentant d'éviter les projectiles qui traversaient la pièce.

Dans tout le collège Saint-Pierre éclatait une manifestation d'allégresse dont il était difficile de déterminer la nature. Certes, personne ne souhaitait la victoire de l'Allemagne, mais beaucoup pensaient que Pétain avait raison. Kurt ne pouvait donc mettre le contentement général sur le compte d'un gaullisme quelconque. Il y avait aussi la fébrilité joyeuse occasionnée par la fin anticipée des cours, et le retour dans les familles. Les pensionnaires du collège de Courpière étaient dans l'état d'esprit de prisonniers bénéficiant subitement d'une remise de peine. Mais pour Kurt, à vrai dire, la seule chose qui comptait était la formidable nouvelle en elle-même. Ainsi, les Américains et les Anglais avaient-ils réalisé le grand exploit, l'invasion de la France par le Nord. Il savait que, désormais, pour lui, tout allait changer. Le combat de la libération venait de commencer. Il rêvait depuis longtemps au moment où il pourrait contribuer activement à la lutte contre les nazis. Ce moment était arrivé, car, évidemment, il était exclu de rester au collège Saint-Pierre. Il n'était pas question non plus de rentrer à Moissac puisque le centre était fermé depuis la fin de l'année précédente.

Pendant que la majorité de ses camarades, ceux qui habitaient Clermont-Ferrand et les environs immédiats de Courpière, quittaient le collège, Kurt s'interrogea sur les moyens qu'il pourrait trouver pour rejoindre un maquis.

Le soir, ils n'étaient qu'une vingtaine d'élèves au réfectoire, l'enthousiasme était tombé, mais on cherchait maintenant à avoir des nouvelles du « front », on évaluait les chances de succès du débarquement, on parlait avec inquiétude de la réaction en force, toujours possible, des Allemands. Kurt était assis, exceptionnellement, à côté d'un garçon un peu plus âgé que lui qu'il ne connaissait que par son prénom : Jean-Louis. C'est à lui que Kurt finit par avouer qu'il ne savait où aller et qu'il serait heureux de faire quelque chose dans cette guerre. Jean-Louis le regarda longuement puis, à la fin du repas, lors de la promenade dans la cour, il le prit à part.

« Je connais un colonel de l'Armée secrète qui pourrait t'indiquer la marche à suivre pour rejoindre un maquis.

— D'accord, dis-moi où je pourrais le trouver... Tu viens avec moi ?

— Non, je rentre chez moi où on a des projets pour moi dans un autre secteur mais ce colonel dont je te parle est un homme sûr. Tu n'as qu'à te rendre à Saint-Sauveur-la-Sagne, c'est un petit village situé à une centaine de kilomètres de Clermont-Ferrand, non loin d'Ambert et de La Chaise-Dieu. »

Kurt était décidé à partir, mais il ne savait pas comment procéder. Il demanda à Jean-Louis :

« Comment s'appelle ce colonel ?

— Tu n'auras qu'à demander le colonel, c'est un hameau d'une centaine d'habitants, tout le monde le connaît.

— Oui, mais comment y aller ?

— Ah ça ! il n'y a pas de train qui y passe, le mieux c'est la bicyclette. »

Le lendemain, dès la première heure, Kurt alla voir l'abbé Michaux. C'était à peu près le seul membre du corps enseignant auquel il puisse parler de ces questions.

Le collègue était anormalement silencieux et Kurt eut l'impression que ses paroles résonnaient d'un bout à l'autre de l'établissement. L'abbé Michaux l'écoutait avec sérieux.

« Mon père, il faut que je me rende dans un village perdu de la Haute-Loire. En cette période si importante pour la France et pour... l'Alsace, je ne peux rester inactif ici, j'ai 19 ans, il est largement temps pour moi de participer à... ce qui se passe. »

Le curé avait compris.

« Très bien, Kuntz, vous avez sûrement raison.

— Mais je ne sais pas comment aller jusqu'à ce village.

— Est-ce loin ?

— Environ soixante à soixante-dix kilomètres.

— Prenez mon vélo.

— Mais je ne pourrai pas vous le rendre de sitôt.

— Cela n'a aucune importance. Au revoir, Kuntz, et bon courage. »

Il pédalait seul sur les petites routes de montagne, allègrement, en chantonnant. Il n'avait rien sur lui, pas d'argent, un vieux portefeuille avec une fausse carte d'identité au nom d'Henri Kuntz, né à Mulhouse. Il ne se sentait nullement vulnérable sachant que dans les montagnes il ne pouvait rien lui arriver, et de plus il se réjouissait à l'idée que les Allemands avaient sûrement autre chose à faire aujourd'hui qu'à pourchasser un jeune juif allemand en route vers un maquis de la résistance française.

Saint-Sauveur-la-Sagne était vraiment un tout petit village, comprenant tout au plus une vingtaine de maisons. D'instinct, Kurt se dirigea vers celle qui lui parut être la plus cossue et digne d'appartenir à un colonel.

L'homme était sympathique, ayant largement dépassé la soixantaine, animé de l'enthousiasme des militaires ayant goûté à l'action. Un peu voûté, grand, maigre, il donnait l'impression d'être à la fois un montagnard et un bon vivant. Il demanda à Kurt de lui raconter son histoire, précisément au moment où sa femme entrait

dans la grande salle. Elle était forte, très paysanne d'allure.

Kurt se demanda si cet homme et sa femme avaient seulement entendu parler des persécutions antijuives mais il ne leur cacha rien de sa vie... Ils lui manifestèrent spontanément une sympathie débordante ; le colonel dissimula mal son émotion puis, comme s'ils s'étaient donné le mot, ils parlèrent presque en même temps de la proximité de la victoire, de la libération de l'Europe, mais aussi du moment où il faudrait faire payer aux collaborateurs français le prix de leur trahison et de leur lâcheté, surtout en ce qui concerne les juifs.

Kurt aimait que le colonel ait exprimé cette opinion ; quant à son épouse, elle décrivait avec enthousiasme la vie dans une France retrouvée. Elle devait être méridionale d'origine car elle avait le sens du verbe. Elle vanta le mérite de De Gaulle et la hauteur de vue de ses discours. Puis elle s'interrompit.

« C'est comme Philippe Henriot, quel orateur, mon Dieu, quel orateur ! »

Kurt avait souvent entendu à la radio les philippiques du chanfre de la collaboration avec les Allemands et sa défense des thèses racistes des Allemands. Il savait que Philippe Henriot était le plus engagé des nazis français. On invita Kurt à déjeuner.

Le soir-même, Kurt Maïer reprenait son vélo et roulait vers un endroit qui lui avait été désigné par le colonel, non loin de La Chaise-Dieu. Le curé du hameau avait également contribué à la préparation de l'équipée de Kurt, il avait apporté un pantalon de drap kaki visiblement taillé dans une couverture.

C'est donc ainsi habillé que Kurt arriva au maquis. Il produisit une lettre de recommandation du colonel à une sentinelle postée dans un fourré et qui sortit de sa cachette comme un diable de sa boîte, ce qui provoqua chez Kurt sa première émotion militaire. Il remarqua que la vue de la signature du colonel entraînait chez le maquisard un sentiment de respect intense, ce qui amena Kurt à conclure que l'homme de Saint-Sauveur-la-Sagne avait plus de responsabilité dans la clandestinité qu'il n'avait bien voulu le laisser croire à Kurt.

Le lieutenant qui commandait le détachement, après le rituel interrogatoire, accueillit Kurt avec beaucoup de chaleur. Il lui expliqua que ce maquis relevait de l'autorité des MUR (Mouvements unis de la Résistance) et qu'il n'avait aucune appartenance politique. Ils étaient en tout une cinquantaine de garçons de la région, il y avait également quelques filles dont la sœur du lieutenant.

Pour la première fois depuis septembre 1942, Kurt avait dit qu'il était juif, mais il demanda qu'on continuât à l'appeler par son prénom d'emprunt : Henri. Il trouvait un peu ridicule de faire la guerre aux Allemands nanti d'un prénom germanique.

Le lieutenant, dans les jours qui suivirent, lui fit subir un

entraînement intensif ; il estimait en effet que Kurt était un peu lourdaud. Pour la nouvelle recrue, l'épreuve la plus difficile était de loin le franchissement des fils de fer barbelés. Régulièrement, à chaque passage, il déchirait le beau pantalon de drap kaki que le curé de Saint-Sauveur-la-Sagne lui avait donné et tous les soirs la sœur du lieutenant acceptait de recoudre les longues déchirures.

Amicalement, le lieutenant conseillait à Kurt de ne jamais faire de service militaire : « Tu ne sortiras jamais de prison », lui disait-il en riant. Mais, par la force des choses, l'entraînement fut de courte durée et il fallut bien considérer Kurt comme un combattant.

Tous les maquis de l'Auvergne étaient en marche. Le lieutenant indiquait le soir sur une carte largement déployée les zones pratiquement aux mains de la Résistance. Le point fort des Allemands était l'occupation de la ville du Puy.

Un jour on apprit que les Allemands commençaient à évacuer le chef-lieu de la Haute-Loire et l'unité à laquelle Kurt appartenait reçut, de même que toutes celles de la région, l'ordre de couper la retraite des occupants en fuite.

Certes, les Allemands avaient une puissance de feu considérable, mais ces maquis d'Auvergne étaient commandés par le colonel Gaspard, un homme dont tout le monde parlait pour sa compétence stratégique mais que Kurt n'avait jamais vu. De plus, les Français étaient en nombre. De chaque vallée convergeaient vers les points de rassemblement de longues colonnes de jeunes gens qui avaient décidé de faire face à l'ennemi et de suivre les chemins de l'aventure, la seule façon, pour un paysan, de rompre vraiment avec la banalité quotidienne. Kurt, quant à lui, était fier de participer à ce mouvement d'importance nationale, touchant tous les jeunes du peuple français auquel il considérait qu'il appartenait.

Dès l'aube de ce jour, ils étaient en embuscade, au détour d'un petit chemin de terre donnant sur la route nationale reliant Le Puy à Saint-Étienne. Kurt, tenant sur ses genoux une mitraillette Sten, n'osait même pas respirer. Il ne quittait pas du regard son chef de groupe qui devait commander le feu. Les Allemands étaient encore loin, mais il préférait être prêt.

Il y avait une colonne de blindés allemands, protégée par des unités d'infanterie qui progressaient de part et d'autre de la route.

Lorsqu'il fallut faire feu, Kurt n'obtint d'abord aucun résultat, le coup ne partait pas. Puis il se souvint qu'il fallait armer le pistolet mitrailleur. Ensuite, il ne put pas contrôler son tir. La rafale semblait sans limites. Il s'efforçait cependant de diriger son tir vers les Allemands qu'il apercevait dans le fossé.

Au moment où les blindés arrivèrent à hauteur des troupes à pied, le lieutenant commanda le repli et Kurt suivit son chef de groupe.

« Ils ont eu des pertes, c'est formidable. Ils vont perdre au moins une demi-journée à se regrouper et avanceront plus lentement. C'est bien. » Ainsi parla le chef de groupe.

Le lieutenant ramena sur ses épaules le corps d'un jeune scout de Clermont-Ferrand que Kurt connaissait bien. Le garçon avait été atteint par une rafale en plein ventre.

Kurt eut un peu peur rétrospectivement, mais il pensa à ce garçon, mort pour la France et aussi pour que les petits juifs allemands puissent retrouver la liberté.

Quarante-huit heures plus tard la section à laquelle appartenait Kurt participa à la libération de plusieurs localités de la région. Il dut à nouveau se servir de sa Sten avec tout autant de terreur, il avait l'impression que cette mitraillette tirait toute seule et qu'elle dirigeait les balles qu'elle crachait dans toutes les directions.

On apprit que la division allemande Das Reich avait massacré des femmes et des enfants dans le village d'Oradour-sur-Glane et qu'à Tulle les Allemands avaient assassiné une centaine d'otages.

Il y eut d'autres opérations puis il apparut que les Allemands avaient évacué l'Auvergne...

Les maquisards participèrent alors à une série de manifestations patriotiques au cours desquelles ils devaient marquer leur reconnaissance à ceux qui étaient tombés et sanctionner leur victoire. Kurt défilait avec beaucoup de bonne volonté mais il sentait qu'il déparait dans ce groupe de jeunes Français, sportifs et légers d'allure. On avait renoncé à lui faire respecter la cadence. On l'avait placé au milieu de ses camarades pour qu'il soit le moins visible possible.

Ils visitèrent de tout petits hameaux où des combattants de l'ombre étaient tombés. Devant leur sépulture, en présence du maire et de toute la population, la section de maquisards rendait les honneurs. Kurt s'efforçait de présenter les armes aussi réglementairement que possible, mais il était tellement gauche, tellement maladroit dans sa tentative de répéter des gestes mécaniques, que, durant les « minutes de silence » observées en mémoire de ceux qui s'étaient sacrifiés pour la patrie, il n'était pas rare que des rires fusent parmi la population. Il y avait ensuite d'énormes banquets auxquels Kurt était heureux de participer. On mangeait et buvait sans retenue entre de gros paysans rieurs et de jolies filles appétissantes. Kurt était heureux dans ces moments car il sentait qu'il était parfaitement à l'aise au milieu de ces Français qu'il aimait et qui semblaient l'aimer.

Les après-midi, les héros de la libération de la France s'égaillaient dans la nature avec les jeunes paysannes. Kurt n'osait pas participer à ce genre de célébration, elles étaient pourtant bien belles, et pas rebelles ces filles désireuses de témoigner leur reconnaissance à leurs libérateurs. Mais Kurt ne pouvait vaincre la retenue que son éducation

allemande et les principes scouts de Moissac lui avaient imposée.

Pendant que ses camarades profitaient ainsi de la vie, lui gardait les armes, à l'ombre d'un arbre, tout en lisant *l'Éducation morale* de Durkheim.

Il y avait aussi la garde des prisonniers. La section avait ramassé quelques Allemands. Kurt, fut chargé des relations avec les détenus. Dès le premier jour, il entreprit de rééduquer les hommes qu'on lui confiait. Ceux-là avaient eu très peur que ce Français parlant allemand ne les traite très mal. Ce fut le contraire. Bien sûr, Kurt leur dit qu'il était juif, mais il voulait que ces soldats soient guéris du nazisme. Il leur faisait de longs discours sur la démocratie, sur le véritable bonheur des peuples, sur cette guerre et la folie d'Hitler. Les prisonniers l'écoutaient d'abord avec respect puis avec sympathie.

Kurt devait aussi les protéger... Un de ses compagnons, voulaient régulièrement se *distraindre* un peu en rossant les Allemands, certains voulaient aussi uriner dans la *soupe des Boches*, Kurt traduisait alors en français ses discours sur la démocratie et le respect de la personne humaine.

Un jour, on amena un milicien. C'était visiblement un pauvre type, cruel par bêtise, mais apparemment doué d'assez d'intelligence pour savoir ce qui faisait mal.

Un maquisard reconnut en lui le tortionnaire de son père, mort dans une prison de la milice. Il voulait lui couper les oreilles et sortit son couteau. Kurt s'interposa, hurlant que le milicien devait être jugé... Puis il se calma, il expliqua au garçon que s'il agissait ainsi, s'il mutilait le prisonnier, il devenait comme lui, un tortionnaire. Kurt, par ses discours, gagna un peu de temps, au moins jusqu'à l'arrivée du lieutenant qui, après s'être renseigné sur la nature de l'incident, décida que le prisonnier serait jugé le lendemain.

Il y eut en effet une sorte de procès et le milicien fut condamné à mort et fusillé dans l'après-midi par un peloton commandé par le garçon dont le père avait été torturé par la milice.

Bien vite, à la mi-août, le maquis des MUR de Haute-Loire n'eut plus rien à faire. La région tout entière avait été évacuée par les Allemands. L'offensive alliée sur Paris risquait d'isoler l'armée allemande du gros de ses forces.

De plus, l'intégration des maquis dans l'armée régulière fut décidée et la petite unité dont faisait partie Kurt suivit la règle.

Ils rejoignirent une compagnie du génie qui était en voie de formation. Les formalités d'incorporation furent très sommaires et Kurt revêtit pour la première fois l'uniforme officiel de l'armée française. Il était tout heureux à l'idée de rentrer en Allemagne portant le bel uniforme français, de se prouver à lui-même qu'il avait eu raison de prévoir la fin d'Hitler, la victoire de la démocratie.

Mais une inquiétude le tenaillait. Juridiquement, il n'était pas français et cela risquait de lui créer de graves difficultés. Il résolut d'exposer son cas à son supérieur et demanda le rapport du capitaine. L'homme était sympathique, il avait encore l'air d'un civil. Kurt parla net.

« Mon capitaine, je ne suis pas français, mon nom n'est pas Kuntz mais Maïer, je ne suis pas alsacien, mais juif allemand. » Il raconta toute son histoire. L'officier le regarda longuement.

« Je comprends très bien, mon vieux ; puisque vous n'êtes pas français, je ne peux pas vous garder dans l'armée. Je vais vous faire démobiliser. Je comprends que vous ne vouliez pas rentrer en Allemagne... faire la guerre... »

Kurt l'interrompit : « Ce n'est pas cela, mon capitaine, je veux faire la guerre à l'Allemagne, mon pays est désormais la France. Mais je n'ai pas eu la possibilité de me faire naturaliser ces temps derniers. »

« Je comprends très bien. Vous êtes juif, vous avez été persécuté par l'Allemagne et vous avez combattu l'Allemagne dans nos rangs, tout cela est normal, mais, juridiquement, vous êtes allemand, vous ne pouvez rester dans l'armée française. »

Kurt redevenu civil, mais toujours porteur de l'uniforme français – il n'avait pas d'autres vêtements – ne savait plus très bien ce qu'il devait faire. Il était malheureux de ne pas continuer ce qu'il avait commencé. Il songea un moment à rejoindre un maquis FTP, on disait que les communistes n'avaient pas tous été intégrés dans l'armée française... Mais il hésita devant la difficulté de l'entreprise. Et puis il se méfiait des communistes, fussent-ils français. Non, le plus simple était de rentrer à Moissac et de voir là-bas ce qu'il convenait de faire.

En franchissant le pont du Tarn, comme il le fit en juin 1940, Kurt sentait son cœur battre à tout rompre. Il allait retrouver cette maison de Moissac qu'il aimait et ses camarades auxquels il devait tant. Il parcourut les derniers mètres en courant. Il était heureux mais il éprouvait un peu d'appréhension. Que trouverait-il dans le centre de Moissac aujourd'hui libéré de la peur ? Il portait l'uniforme de son régiment et en était fier, mais il se demandait s'il serait convenable d'avoir l'air heureux.

Lorsqu'il poussa la porte, il entendit un grand cri dans l'escalier. On l'avait aperçu d'une fenêtre.

« Kurt est de retour, il est en tenue militaire. » La nouvelle fit le tour des dortoirs et quelques instants plus tard, une vingtaine de garçons et de filles entouraient le nouvel arrivé.

On le moquait sur son aspect martial. On lui tapait sur l'épaule, on lui posait une infinité de questions. Lui souriait largement et essuyait de temps en temps une grosse larme de joie. Bientôt Chata, Bouli,

Simon Lévitte apparurent. On l'embrassa. Il put dire quelques mots de son histoire et apprendre que de nombreux « gosses de Moissac » étaient de retour. On attendait les nouvelles des autres. On se taisait cependant sur le sort des chefs et Kurt le remarqua, n'osant pas poser de questions. Chata lui dit :

« Bon, tu restes avec nous. J'ai besoin de monde pour panser les plaies et réorganiser la maison. Il va y avoir du travail. Tu pourrais enseigner quelque-chose, disons l'histoire. Maintenant va te reposer. »

Kurt pensa qu'il accepterait la proposition de Chata. Les Alliés approchaient de Paris. Cette guerre allait finir...

Subitement, il fut envahi par une pensée qu'il n'arriva pas à identifier sur-le-champ, la fin de la guerre, la victoire contre l'Allemagne, la sécurité retrouvée pour les enfants juifs, Chata qui parlait déjà de la nécessité de rebâtir ce qui avait été détruit, alors, sans doute, tout cela signifiait, pour le jeune juif allemand, tout simplement que le cauchemar était fini.

Stéfa

Brusquement la peur avait disparu. Depuis que les Alliés avaient débarqué en Normandie, tout était différent. Les plus désespérés commençaient à croire à la victoire. Stéfa aujourd'hui agent de liaison de plusieurs sections étrangères des FTP le constatait à chacune des interventions qui la conduisaient quotidiennement auprès des Espagnols, Hongrois et Polonais dont elle avait la charge. L'humeur était plus joyeuse, les instructions étaient acceptées avec allégresse, les hommes et les femmes, malgré la réserve pudique qui était la règle au sein du parti communiste, plaisantaient librement.

Pourtant, dans l'action quotidienne, rien n'était changé. La même gravité présidait à l'exécution des missions. Tous les jours Stéfa devait se rendre à pied ou à la rigueur en autobus aux rendez-vous que lui donnait l'agent de liaison de celui qui commandait toutes les sections étrangères des FTP dans la région parisienne.

Le quotidien restait la loi. Depuis que le métro avait été interdit par la Résistance pour des raisons de sécurité, Stéfa devait marcher. Elle souffrait terriblement des pieds et il n'y avait pas de chaussures de rechange.

Un jour de juillet 1944, alors qu'elle rentrait chez elle, épuisée, en compagnie d'une camarade, elles ne résistèrent pas au plaisir de se déchausser et de se tremper les pieds dans le canal Saint-Martin. Cette fraîcheur inespérée les incita à l'optimisme. Les deux amies se mirent à rêver et Stéfa se prit à décrire la grande fête de la Libération telle

qu'elle l'imaginait.

« On louera la grande salle de la Mutualité.

— Pourquoi pas le Vélodrome d'Hiver ?

— Oh non, il n'y aura pas assez de juifs à Paris pour le remplir et puis... le Vel d'Hiv...

— Oui bien sûr. »

À cette époque, Stéfa aurait tout sacrifié pour une paire de chaussures neuves.

Les Skurnik habitaient toujours au 129 boulevard Diderot dans deux chambres de bonne au septième étage. Ils étaient connus sous le nom de M. et M^{me} Antoine Mirsky, ils se faisaient passer pour des Polonais non juifs. Cela leur permettait de ne pas devoir faire trop d'efforts pour cacher leur accent.

Marcel était responsable de la milice patriotique dans six arrondissements de Paris, les III^e, IV^e, V^e, XI^e, XII^e et XIII^e. La mission essentielle de ce mouvement était l'organisation de la propagande et la collecte de fonds. De ses relations avec les militants de base, Marcel rapportait toujours une impression de confiance extrême, mais depuis que les Alliés avançaient en direction de Paris, il sentait une fébrilité permanente, une envie d'agir même chez les plus inaptes à l'action, les femmes et les vieillards. Il essayait, du mieux qu'il pouvait, de calmer l'impétuosité de ses amis en disant que le Front national n'avait pas encore donné l'ordre de l'insurrection générale et que toute action prématurée risquerait d'entraîner de terribles représailles de la part des Allemands.

Il y eut de nombreuses fausses alertes. Il suffisait qu'un convoi allemand quitte Paris en direction de l'est pour que le bruit d'une évacuation de la capitale coure parmi le peuple de Paris.

Vers la mi-août il était évident que rien ne pouvait plus arrêter les Parisiens. Peu à peu on sut que le mot d'ordre de l'organisation était que Paris devait se libérer tout seul, avant même que la division Leclerc ou les Américains lancent leur offensive. Un matin, un voisin des Skurnik, un Français nommé Bûcheron, frappa à leur porte.

« J'ai fait un civet de lapin, j'ai une bonne bouteille de blanc, venez nous allons célébrer la prochaine libération de Paris. »

Le soir du même jour, le concierge de l'immeuble, M. Poulain, un brave homme d'un certain âge, monta voir Marcel et Stéfa.

« Monsieur Mirsky, j'ai quelque chose pour vous. Je suis au courant de ce que vous faites pour la France, je pense que vous êtes la personne la plus digne de l'immeuble pour recevoir ce petit cadeau. »

Il dépla le papier journal qui enveloppait un objet lourd, puis il détacha un chiffon gras. C'était un revolver de fort calibre.

« Je l'ai caché durant toute la guerre, dans l'attente de cette journée, grâce à vous, ça ne restera pas au chômage. »

Marcel prit le pistolet et remercia gauchement l'homme. Il lui dit que l'heure n'avait pas encore sonné et qu'il fallait rester prudent.

Stéfa et lui, une fois seuls, se firent des reproches. Ainsi, malgré toutes les précautions qu'ils avaient prises durant les deux années au cours desquelles ils avaient habité boulevard Diderot, le concierge était plus ou moins au courant de leur activité. Stéfa conclut l'incident sur le mode ironique : « Si c'était à recommencer, il faudrait être encore plus prudent. »

Au premier jour de l'insurrection de Paris, Marcel se rendit place de l'Hôtel-de-Ville. Il y avait beaucoup de blindés allemands dans les rues et pratiquement pas de troupes à pied, de sorte que les contrôles d'identité ou les fouilles étaient très improbables. Marcel prit donc son pistolet. Les ordres qu'il était chargé de transmettre semblaient illogiques par rapport au mot d'ordre, tant de fois rejeté : « Chassons l'occupant. » Il fallait tout mettre en œuvre aujourd'hui pour empêcher les Allemands de quitter Paris. Il fallait en effet les battre sur place, détruire leur potentiel pour les empêcher de se regrouper sur une autre ligne de défense. Mais personne ne savait quand les Alliés arriveraient et en conséquence on ignorait combien de temps il faudrait faire le coup de feu contre les Allemands.

Place de l'Hôtel-de-Ville, les ordres dont Marcel était porteur étaient déjà en cours d'exécution. Des jeunes gens creusaient des tranchées dans la chaussée. Des membres de la police parisienne qui avaient été désarmés par les Allemands essayaient timidement de passer à l'action, mais ils n'étaient guère efficaces. Marcel les regarda avec un peu d'amusement.

Des fonctionnaires de la Préfecture de police étaient également mêlés aux insurgés. Marcel reconnut parmi eux un homme âgé qu'il connaissait bien. M. Le Guellec avait rendu de grands services à Stéfa durant la période que Marcel avait passée à Beaune-la-Rolande. Après l'évasion de Marcel, M. Le Guellec avait été la bonne âme des Skurnik, il leur avait facilité les choses et il était même venu, à une certaine époque, dans l'appartement du boulevard Diderot apporter des chocolats à Paulette ou des cigarettes à Marcel. Le réflexe de militant communiste avait joué chez Marcel et il avait prévenu le parti de la bonne volonté manifestée par M. Le Guellec. On avait pourtant jugé que l'homme était un inconnu et qu'il valait mieux rompre toute relation avec lui. Marcel, et surtout Stéfa, avaient eu beaucoup de peine à obéir à un tel ordre car M. Le Guellec avait pu penser qu'ils étaient des ingrats.

Aujourd'hui l'homme était là, prêt à faire le coup de main pour la libération de Paris.

Marcel s'approcha. M. Le Guellec le reconnut immédiatement. Il

portait la Légion d'honneur. Il avait l'air essoufflé, mais il souriait largement.

« Monsieur Skurnik, il y a longtemps que je ne vous ai vu, comment va Madame ? Pourquoi avez-vous disparu ainsi ?

— C'était pour ne pas vous compromettre, Monsieur Le Guellec, on parlera de tout cela après la libération. » Et ils se mirent à déplacer des pavés que des jeunes gens étaient en train de desceller. Plus loin d'autres garçons de Paris emplissaient des sacs de sable.

Pour le moment, les Allemands ne se manifestaient pas. Ils se contentaient de garder les édifices qu'ils occupaient. Leurs mouvements étaient rares.

Marcel voulut aller voir quelle était l'atmosphère dans l'ancien quartier juif de Paris et notamment rue des Rosiers. Il n'eut que quelques dizaines de mètres à franchir. Il n'y avait presque personne dans les rues, mais son arrivée provoqua un mouvement, on poussa des portes cochères. Au bout de quelques instants, il fut entouré de quelques vieillards juifs qui lui demandaient avec angoisse s'il était vrai que les Allemands étaient en train d'évacuer Paris. Il prononça quelques mots d'encouragement, recommanda encore la prudence et promit de revenir le lendemain. Puis il retourna à l'Hôtel de Ville.

Stéfa avait quitté son mari tôt le matin, elle avait un rendez-vous important à la porte d'Orléans et devait naturellement s'y rendre à pied puisque le métro était trop dangereux.

Elle marchait aussi vite que l'usure de ses chaussures le lui permettait, portant le sac à provisions qu'elle n'avait jamais abandonné depuis le début de son action clandestine. C'était un beau sac dans lequel elle pouvait dissimuler les messages qu'elle devait transporter. Il n'y avait pas de double fond, mais des parois doubles, très fines, dans lesquelles le papier de soie sur lequel les ordres étaient inscrits pouvait facilement se glisser.

À vrai dire, Paris n'était pas vide ; il y avait des groupes d'hommes et de femmes rassemblés à proximité de l'entrée des immeubles. Ils ne s'en éloignaient guère et observaient d'un œil inquiet les extrémités des rues, tout en parlant avec animation.

Il n'était pas rare qu'on demandât à Stéfa ce qui se passait dans le centre de Paris, elle répondait qu'elle ne savait rien et continuait son chemin. Elle ne voulait pas manquer ce rendez-vous avec un camarade de la section hongroise ; maintenant que Paris allait être libéré par lui-même, il était important que la machine du mouvement fonctionne à merveille et que chacun continue de faire son devoir.

Boulevard Saint-Michel elle passa devant un long alignement de blindés allemands. Le canon de tourelle d'un char la prit dans son champ de tir et la suivit à mesure qu'elle progressait vers le

Luxembourg. Stéfa tendit toute son énergie pour contrôler son allure. Il ne fallait pas presser le pas, ni avoir l'air de défier les Allemands en se comportant comme un promeneur. Le canon ne la lâcha que lorsqu'elle disparut dans une petite rue transversale.

Elle progressait ainsi le long des murs, sachant que grâce à un ordre de la Résistance, toutes les portes cochères des immeubles étaient ouvertes pour permettre aux patriotes de s'y réfugier en cas de danger. Elle était maintenant presque arrivée à destination. Il ne lui restait plus qu'à franchir un petit square au bout duquel était son rendez-vous.

Un jeune homme surgit devant elle.

« Mademoiselle, il ne faut pas passer par ici. »

Elle décida de lui parler franchement.

« Je dois absolument passer. Je dois remettre... un message urgent.

— Non, c'est impossible, il va y avoir... de la bagarre. »

Elle se fit plus précise : « J'ai quelque chose à dire à quelqu'un au sujet d'une... bagarre.

— Dépêchez-vous. » Il la laissa passer.

Elle rejoignit le camarade hongrois, précisément au moment où il s'apprêtait à partir. Ils entrèrent dans une maison où elle put ouvrir son sac et lui remettre le message.

Un convoi allemand s'engageait dans l'avenue d'Orléans. Ils décidèrent de ne pas sortir. Une série de rafales de mitrailleuse éclata. Les Allemands ripostèrent au canon antichar contre les maisons d'où étaient partis les coups de feu de l'autre côté de l'avenue.

L'accrochage dura une bonne vingtaine de minutes. Stéfa regardait ce garçon qu'elle connaissait à peine. Un militant comme les autres, un gosse qui croit en ce qu'il fait, qui veut améliorer la vie de ses semblables, un idéaliste, un garçon, comme les Skurnik... Ils se séparèrent et Stéfa reprit le chemin du centre de Paris. Elle était fatiguée, ses pieds lui faisaient mal, mais elle marchait vivement. En passant devant la gare de Lyon elle tomba sur une patrouille allemande qui arrêtait tous les hommes qui passaient à proximité. Elle continua son chemin sans être inquiétée.

Chaque fois qu'elle croisait un Parisien se dirigeant vers la gare, elle lui disait aussi vite qu'elle le pouvait : « Rebroussez chemin, les Allemands arrêtent tout le monde devant la gare. » C'était tout ce qu'elle pouvait faire. Quelquefois elle n'était pas comprise et le passant poursuivait sa route en haussant les épaules.

Enfin elle arriva boulevard Diderot. Marcel n'était pas encore rentré. Elle se mit à la fenêtre dans l'espoir d'apercevoir son mari.

Au bout d'un instant, elle vit une colonne de chars qui remontait le boulevard. Elle tira les rideaux et continua à regarder dans la rue. Les

Allemands faisaient feu au canon sur des Parisiens qui fuyaient, sur les fenêtres. Le convoi progressait aussi tirant tantôt à l'aveuglette, tantôt sur des passants.

Stéfa fut rassurée d'entendre Marcel rentrer.

« Ils ont tué au moins vingt personnes sur le boulevard.

— Oui, j'ai vu... c'est affreux. Comment ça va dans le centre ?

— C'est encore calme, mais on se prépare. »

Le soir tombait interminablement. Ils étaient plutôt tristes.

On frappa à la porte, c'était M. Bûcheron et quelques autres voisins.

« Nous sommes trop énervés pour nous coucher, alors on est venu vous voir... pour célébrer la Libération.

— Ce n'est pas encore le moment, dit Marcel, demain ou après-demain peut-être. » Ils parlèrent néanmoins de longues heures, Marcel s'efforçant de leur donner confiance en l'avenir. Il se dit qu'il était paradoxal que, lui, un jeune juif polonais, persécuté dans l'Europe entière pendant quatre ans, donne aujourd'hui des raisons d'espérer à des Parisiens qui avaient traversé la guerre presque sans encombre. Il le faisait pourtant avec joie, comme si cela aussi faisait partie de sa vocation.

Au début de l'insurrection Stéfa se rendit à sa permanence de la rue des Saules dans le XVIII^e arrondissement. Il y avait plusieurs dizaines de personnes dans le petit local. Tout le monde parlait yiddish. Les vieillards étaient en majorité, mais il y avait aussi quelques tout jeunes gens. Elle s'efforça de mettre un peu d'ordre dans l'agitation qui régnait. Dès qu'on eut compris que Stéfa était responsable de l'organisation, elle fut entourée par toute une petite foule parlant sans arrêt. Chacun essayait de décrire à Stéfa le drame qu'il avait vécu.

« Ça fait quatre ans que nous vivons comme des bêtes traquées. Quatre ans que nous sommes dans des caves sans voir la lumière du jour. »

Stéfa essaya de reconforter tous ces malheureux. Au fond d'elle-même, elle prit pour la première fois une conscience étrange de sa propre dignité de résistante. Grâce à l'action clandestine, elle avait pu échapper au drame vécu par ces pauvres gens. Non, ni Stéfa, ni son mari, ni ses frères n'avaient vécu en bêtes traquées. Ils avaient combattu en hommes libres et si Nathan, Serge et Jean avaient disparu, ils s'étaient volontairement sacrifiés pour une cause juste et pour tous les persécutés de la terre.

Mais il fallait plaindre ceux qui l'entouraient. D'ailleurs, ils étaient vraiment à plaindre. Ils n'avaient pas la chance d'avoir eu vingt ans au moment où la dignité leur commandait de prendre le chemin du combat.

Marcel s'était rendu comme il l'avait promis dans le quartier juif du IV^e arrondissement. Il arriva rue des Rosiers vers midi, et y trouva une ambiance très différente de la veille. Des dizaines de juifs étaient rassemblés devant un petit local qui avait servi à une organisation juive avant la guerre. C'était au 4 de la rue des Rosiers. Ils accueillirent Marcel comme le Messie. On se leva lorsqu'il entra et le silence se fit. Visiblement, on attendait qu'il prononçât un petit discours, quelques mots de réconfort et d'espoir.

Marcel réfléchit un instant. Bien sûr, il devait parler en yiddish. Mais il se demandait comment il pourrait commencer. Il n'était pas question d'appeler ces gens qu'il ne connaissait pas ni *chers camarades*, ni *chers amis*. Cela eut été trop banal. Il s'éclaircit la voix ce qui eut l'effet de rendre le silence encore plus profond.

Il s'entendit dire : « Chers membres du peuple juif de Paris », et il ne put pas prononcer un mot de plus. Sa gorge faisait obstacle aux mots. Des hommes et des femmes se mirent à pleurer. On avait évoqué publiquement dans Paris encore occupé par les Allemands l'idée d'un peuple juif toujours vivant. Léon Gordon, un camarade de Marcel, prit le relais. Il ressemblait à un Léon Blum de très petite taille. Sa voix emplissait toute la salle.

Marcel quitta précipitamment la rue des Rosiers et se rendit place de l'Hôtel-de-Ville...

On lui dit que les accrochages avec les Allemands étaient nombreux et meurtriers mais surtout que des miliciens de Darnand tiraient sur la foule depuis les toits, sans discernement. Les Parisiens présents étaient pour la plupart accroupis ou allongés. Un jeune policier en tenue tenait un pistolet-mitrailleur, en scrutant les toits d'un œil inquiet. Il crut discerner une ombre suspecte et voulut tirer mais les coups ne portaient pas.

« Tu vois quelque chose ? »

— Oui, derrière la cheminée, là devant nous. »

C'était un jeune juif à casquette, portant un brassard des FTP qui l'avait interrogé.

« Oui, tu as peut-être raison. Donne-moi ta mitraillette. »

Sans attendre de réponse, il se saisit de l'arme et tira sans difficulté en direction du toit.

Dans l'après-midi, le bruit courut qu'à part une caserne du quartier de la République, les Allemands avaient évacué Paris. Dans la soirée tout le monde en était persuadé et malgré la présence de miliciens embusqués, tout Paris semblait être entré subitement dans une cérémonie de célébration magique. Les beaux quartiers eux-mêmes commençaient à bouger. La place de la Concorde, disait-on, était noire de monde. On chantait *La Marseillaise* à tous les carrefours, sur les Champs-Élysées. Les Parisiens semblaient décidés à rester dans les rues

toute la nuit.

Marcel rentra boulevard Diderot.

Il trouva autour de Stéfa une dizaine d'amis perdus de vue depuis longtemps. Des juifs qui s'étaient dispersés dans les différentes sections de la Résistance et qui avaient mystérieusement trouvé l'adresse des Skurnik. La plupart était des anciens de la rue des Immeubles-Industriels.

Tard dans la nuit on mangeait encore les provisions que Stéfa avait pu faire durant la courte période d'interruption des activités de résistance. Il y avait beaucoup de nouilles et de pommes de terre.

Marcel prit sa femme à part et lui dit qu'elle devrait aller apporter quelque chose à manger à ses parents. Elle se rendit quelques instants plus tard rue Neuve-des-Boulets et embrassa David et Guitele. Puis elle rejoignit ses amis pour cette étrange fête de libération et de tristesse, presque religieuse par son côté miraculeux.

Le lendemain, les avant-gardes de l'armée Leclerc entraient dans Paris.

Jean

Jean gardait les yeux fermés. Il n'avait presque pas dormi, mais, maintenant, il ne voulait pas reprendre contact avec le réel. Malgré lui, ses oreilles entendaient des sons guillerets de trompettes et de tambours. Sa conscience reconnut *La Marseillaise*. Mais il refusait de comprendre. Il eut également le sentiment que le train s'était arrêté. Il sentit qu'un compagnon de voyage l'avait enjambé et qu'il essayait d'ouvrir la fenêtre du compartiment. Il voulait se faire aussi petit que possible pour offrir moins de prise à la souffrance. C'était devenu chez lui une habitude, depuis aujourd'hui deux ans. Son corps le gênait. Pourtant, depuis sa libération, le 22 avril 1945, il savait qu'il ne pesait guère plus de trente-neuf kilos. Autour de lui, des hommes s'étiraient péniblement. Ils sentaient le désinfectant. Ils parlaient aussi, ils annonçaient un repas, quelquefois ils prononçaient des mots troublants qui, quelques mois auparavant, auraient fait bondir de joie Jean et ses camarades : la France, l'Alsace, des filles, des drapeaux. Jean ne pouvait se défaire du sentiment qu'Auschwitz ne se trouvait éloigné de lui que par une vingtaine de jours. Ce délai de transition était trop court pour lui permettre d'ouvrir, à l'instant même, les yeux sur la France retrouvée. Il sentait que son corps faisait comme un obstacle entre ses camarades et la liberté véritable perçue à travers cette fenêtre du compartiment. Finalement, la lumière l'envahit et il sursauta comme lorsque l'heure du réveil sonnait à Auschwitz sur une

journée de mort. Il se leva et chercha de la main son chapeau. Droit devant lui, entre l'orchestre et le train, il y avait une jeune fille en costume alsacien. Il n'avait jamais vu autrement qu'en image cette grande coiffe noire et ce tablier rouge. La jeune fille lui tendit un morceau de pain et une saucisse. Elle se retourna, Jean eut honte de la brusquerie du geste par lequel il saisit cette nourriture ; l'Alsacienne revint vers lui avec un bol de café brûlant. Il s'efforça de rester calme, mais son bras tremblait et il se brûla. La fanfare avait repris *La Marseillaise* et des gardiens de la paix s'étaient figés en un garde-à-vous fatigué. Il se rassit. L'Alsace... c'était aussi Struthof à côté duquel Auschwitz n'était qu'une approximation. Mais il n'osa pas y penser. À vrai dire, il avait peur. Il estima que ce long train de la délivrance les amènerait à Paris dans la soirée. Il était sûr que là non plus il n'y aurait aucun juif vivant et que, dans peu de temps, il aurait une conscience définitive qu'il était seul au monde.

Il but et mangea sans pouvoir contrôler une nervosité qui le faisait souffrir au plus profond de lui-même. Peu à peu la gare se vida puis le train repartit allègrement comme si le conducteur était lui-même heureux de rouler désormais en France.

Quelques dizaines de minutes plus tard, le train s'arrêta de nouveau et le même cérémonial recommença. Bien vite, il y eut moins de costumes alsaciens, mais les fanfares, inlassablement, jouaient *La Marseillaise*.

Il s'endormit à nouveau sous l'effet du soleil, de la chaleur de cette journée et de la tranquille beauté du paysage français. Avait-il dormi longtemps ? Il eut brusquement l'impression que le train avait atteint sa destination finale. Paris ?... Il faisait nuit noire et la gare de l'Est était faiblement éclairée. On les pria de descendre. Des dames de la Croix-Rouge parcouraient les couloirs invitant les déportés à quitter le train, leur souhaitant gentiment un bon retour à Paris. Malgré l'heure tardive – il était plus de minuit – une petite foule attendait devant les sorties de la gare. Jean n'osa pas regarder ces gens qui les dévisageaient avec angoisse.

Lorsque les autobus où ils étaient montés arrivèrent au Châtelet, Jean se souvint qu'il avait emprunté le même itinéraire, mais dans l'autre sens, en mai 1943, lorsque les Allemands l'avaient emmené vers l'est après l'avoir torturé à la prison de Fresnes. Il se dit aussi qu'il n'aurait qu'à se pencher un peu pour apercevoir dans l'obscurité la masse sombre de la Préfecture de police.

Le convoi traversa la Seine et suivit un moment les quais de la rive gauche puis s'engagea dans la rue du Bac.

Paris n'avait pas changé. Il y avait encore des drapeaux aux fenêtres, un peu comme un lendemain de fête. Les quelques cafés

ouverts semblaient peu fréquentés. Jean pensa que peut-être les Parisiens s'étaient déjà remis au travail comme si la guerre et l'occupation n'avaient pas eu lieu. Les Français sauraient-ils jamais ce qu'il en a coûté à un juif d'avoir été choisi par Hitler comme son ennemi privilégié ? Tous les camarades auxquels il avait parlé, durant ce voyage de retour de l'enfer, étaient comme lui : ils avaient décidé de ne pas essayer de raconter, de ne pas porter témoignage. Leur pensée secrète était qu'ils ne seraient jamais crus, mais Jean estimait surtout que ce n'était pas aux déportés de décrire l'univers concentrationnaire mais aux autres, à ceux qui n'avaient pas connu la déportation de chercher à savoir, de se renseigner, de reconstituer intellectuellement le monde que les témoins ne sauraient ni définir ni expliquer.

Mais comment comprendraient-ils jamais ? Paris et la France semblaient intacts. Les quelques jours passés en Allemagne, sur le chemin du retour, lui avaient permis d'apercevoir un pays en ruine, une population hébétée par son malheur, la France, elle, souriait presque.

Jean eut peur que tout ce drame, la destruction physique du peuple juif d'Europe, n'apparût aux yeux de tous que comme une affaire juive. Certes, il avait été satisfait d'entendre des expressions comme *crimes contre l'humanité* ou *génocide* dans la bouche d'officiers américains, mais lui savait que rien ne permettait d'imaginer le quotidien du juif à Auschwitz et dans les autres camps d'extermination. Quelquefois il s'était pris à penser qu'il était heureux qu'il y eût également quelques déportés politiques non juifs à Auschwitz, ceux-là pourraient peut-être dire que la machine allemande avait été conçue essentiellement pour détruire le judaïsme et lui seul et que, si elle avait servi pour d'autres, c'était peut-être, un peu, par inadvertance.

Déjà se forgeait définitivement dans l'esprit de Jean cette conviction que son histoire ne serait pas crue.

Le convoi prit le boulevard Raspail, avança durant quelques minutes puis se rangea le long de l'hôtel Lutétia. Il était plus de 1 heure du matin.

Ils furent répartis dans des chambres luxueuses.

Jean n'eut ni l'idée, ni la force, ni la possibilité de repartir immédiatement à la recherche des traces de sa famille. Il n'y avait plus de métros et personne n'aurait ouvert sa porte à cette heure-là à un homme aussi pauvre d'allure que lui, personne n'aurait pu lui donner un renseignement.

Il était à Paris et il essayait pourtant de dormir. Rien ne ressemblait à ce qu'il avait attendu si longtemps : cette course folle à

travers les rues délivrées d'une ville en fête, cette immense parade d'un peuple délivré auxquelles il avait rêvé aux pires moments de sa vie là-bas, cela n'avait été que la face positive d'un perpétuel cauchemar. Le lit était trop mou. Il se leva et s'assit devant une glace. Il resta ainsi un temps indéterminé puis il s'allongea de nouveau.

À 5 heures et demi du matin, il était dans les rues de Paris, pauvre ombre irréelle croisant les premiers ouvriers de France allant vers les usines. Ces hommes, qu'il avait aimés, étaient toujours là. Ils ne donnaient pas l'impression d'avoir gagné une grande bataille, mais un air de bonheur et de soulagement les habitait. Dans le métro, on le regardait et on comprenait. Peut-être par hasard, un homme s'était levé pour libérer une place assise, juste devant lui. Il resta debout. Il eut ainsi l'impression qu'on évitait de le bousculer et que cette foule du matin entendait respecter en lui une parcelle d'humanité.

Ses jambes tremblaient lorsqu'il s'engagea dans la rue des Immeubles-Industriels. Il ne pouvait croire que tout était encore en place et que cette rue qui avait été le terrain de jeu de tout un petit peuple juif s'ouvrait devant lui, entière, en ce petit matin.

La concierge répondit d'un air bourru comme à l'accoutumée. Elle ne le reconnut pas.

« Je suis Jean Lemberger.

— Ah.

— Mes parents... savez-vous ?... »

Elle ne dit rien.

« Sont-ils là ?

— Non, non, je ne les pas revus depuis... »

Jean se retourna brusquement, il ne voulait pas d'autres détails et fit comme s'il n'entendait pas les bredouillements de la concierge qui essayait de lui parler encore, de lui demander de ses nouvelles. Il ne voulait évidemment plus la voir mais il l'imagina, une fois de plus, haussant les épaules avant de disparaître dans sa loge.

Il pleurait, se reprochant d'avoir voulu un miracle. Comment David et Guitele auraient-ils pu échapper aux griffes du commissaire Barrachin ? Pendant des mois et des mois, toutes les nuits, Jean s'était reproché d'avoir gardé sur lui cette facture d'électricité portant l'adresse de ses parents. Ainsi Barrachin avait pu poursuivre son œuvre et faire payer à deux vieilles gens l'engagement de leur fils dans la Résistance.

Jean savait qu'aujourd'hui on pouvait disparaître sans laisser de traces et qu'il ne saurait rien de la fin de ses parents. Il marcha longtemps dans Paris désormais livré aux ménagères. Les journaux avaient d'autres titres et les gardiens de la paix apparemment de nouveaux uniformes avec une fourragère rouge. On ne faisait presque plus la queue devant les magasins. Pour la première fois depuis

longtemps, Jean eut sommeil et il éprouva la tentation de rentrer à l'hôtel Lutétia. Mais un espoir malin demeurait au fond de son cœur. Peut-être Stéfa ? Peut-être Marcel Skurnik ? Eux qui avaient été des combattants de l'ombre, peut-être avaient-ils survécu ? Il se souvenait sûrement de l'adresse de leur dernière planque... boulevard Diderot. Mais comment se pourrait-il qu'on ait conservé une indication, un renseignement les concernant, eux qui étaient des clandestins ?

Boulevard Diderot... Encore une concierge. Elle était dans l'escalier.

« M. Skurnik, s'il vous plaît ? »

Elle le regarda. Elle avait l'air avenant. Elle semblait comprendre la situation mais elle dit, comme à regret :

« Je ne connais pas de Skurnik, monsieur. »

Jean dut faire un effort pour ne pas s'enfuir. Il ne pouvait plus parler, plus bouger. Il restait devant cette femme appuyée sur son balai, comme s'il avait été frappé par la foudre. Son esprit se tordait de douleur. Il faisait un effort sans mesure pour se souvenir du nom de résistance de sa sœur et de son beau-frère.

« Vous voulez entrer vous asseoir une minute, monsieur ? »

Il devait avoir l'air d'être sur le point de s'évanouir. Il accepta, mais il refusa le verre d'eau qu'elle lui tendait.

Brusquement dans sa mémoire, un nom éclata.

« Mirsky ? Vous connaissez ? »

— Ah oui, oui, oui, ils habitent au septième une chambre de service. Ils sont là, vous pouvez monter. »

Jean se sentait si faible qu'il ne croyait pas qu'il pourrait monter les étages. Il grimpa pourtant l'escalier quatre à quatre sans reprendre haleine. Il s'arrêta devant la porte, incapable de faire un geste. Finalement son bras put se lever et il frappa discrètement. Au bout d'un instant Marcel ouvrit. Il avait le visage couvert de crème à raser et une serviette de toilette autour du cou.

« Monsieur ? »

C'était sa voix, c'était lui, c'était eux. Mais Jean avait la gorge serrée. Il ne pouvait prononcer un mot. Il avait le regard troublé par les larmes et ses mains tremblaient. Il était incapable de parler et Marcel ne le reconnaissait pas... Stéfa apparut. Elle était en robe de chambre. Elle hurla le nom de son frère.

Il était maintenant assis sur le lit au milieu de la petite pièce. Son regard allait de Stéfa à Marcel Skurnik et il commença à parler, d'abord par monosyllabes puis par quelques interjections : « Voilà. » « Deux ans. » Il demanda à voir Paulette la petite fille des Skurnik. Elle dormait encore, elle avait maintenant cinq ans. Jean s'efforçait de ne pas parler de ce qui avait été sa vie tout au long de ces vingt-quatre mois d'internement. Il se taisait ou changeait de conversation chaque

fois que Stéfa ou Marcel faisaient allusion à Auschwitz. Il acceptait pourtant de parler de sa santé. Il affirmait que les médecins l'avaient trouvé dans un état satisfaisant après un séjour si prolongé dans les camps. Il fallait naturellement qu'il aille se reposer, mais il ne se sentait pas trop mal.

Il but un café et mangea une tranche de pain. Puis il sentit que sa résistance psychologique baissait un peu. Il entendit comme dans un brouillard une parole de Marcel s'étonnant que des hommes aient pu réchapper à un tel régime.

Jean parlait aussi lentement qu'il le pouvait. Il dit que s'il s'en était sorti, c'est parce qu'il n'avait pas été considéré comme un déporté racial mais au contraire comme un « politique ». Son passage à Struthof avait fait qu'il avait un « dossier », qu'il était connu et qu'en principe il devait être jugé par la justice allemande. Ainsi s'expliquait son long transit en Allemagne, pendant plusieurs semaines, traîné de prison en prison avant d'aboutir à Auschwitz. Arrivé dans le camp d'extermination, mêlé à d'autres juifs, il se crut perdu parce qu'il était doublement l'ennemi de l'Allemagne et comme « terroriste » et comme juif.

Il se mit à pleurer mais eut la force de raconter que, par deux fois, on l'avait conduit jusqu'à la porte de la chambre à gaz, tout nu, comme des dizaines d'hommes, de femmes et d'enfants juifs et, les deux fois, un responsable l'avait fait sortir du rang de la mort ; il était un « politique », on devait le juger, il devait fournir une explication, répondre de ses gestes, donner peut-être des renseignements. Il n'était pas comme ces juifs dont la vocation était de mourir pour rien, parce qu'ils n'avaient rien fait. Ceux-là n'avaient même pas la dignité reconnue à tout adversaire.

Jean tremblait et Stéfa comprit qu'il fallait parler d'autre chose. Elle n'osa lui demander s'il avait vu Serge ou Nathan à Auschwitz ou ailleurs. Elle ne croyait pas non plus pouvoir parler des amis de la Résistance toujours vivants ou à jamais disparus. Il y avait à peine une heure que Jean avait retrouvé des membres de sa famille, en ce 20 mai 1945, et il ne fallait pas le fatiguer outre mesure. Jean n'osait pas, de son côté, demander comment leurs parents avaient disparu. Il comprenait que Stéfa n'en parlât pas ; le temps passait et elle restait muette sur ce sujet.

Dans sa volonté d'amener Jean à penser à autre chose, Stéfa finit par dire :

« Tu ne veux pas venir voir papa et maman ? »

Le ton était neutre, ni triste ni gai. Jean se dit que Stéfa connaissait au moins le lieu de leurs sépultures. Il la regarda sans répondre, sentant cette même pression, qu'il connaissait bien, sur sa gorge et ses

mouvements. Sa tristesse pourtant semblait étonner Stéfa. Elle sourit :

« Viens, ils habitent le quartier. »

Jean se leva sans y croire.

« Ils sont vivants ? »

— Mais oui, ils sont là à deux pas. Allons-y. »

Ils couraient tous les deux dans la rue comme à l'époque de leur enfance. En quelques minutes, ils furent arrivés devant un petit immeuble de la rue Neuve-des-Boulets. Stéfa s'arrêta devant la porte. « C'est là. »

Le cœur de Jean battait à tout rompre. Elle lui dit :

« Écoute. Maman a le cœur fragile. Il vaut mieux lui éviter les émotions, je vais dire à une voisine d'aller lui annoncer qu'on croit que tu es vivant. »

Jean resta seul un instant au pied de l'escalier. Il entendit des cris, puis il aperçut une grosse femme qui gravissait aussi vite qu'elle le pouvait l'étage qui la séparait de chez les Lemberger. Jean n'eut pas la patience d'attendre qu'elle redescende. Il lui emboîta le pas. Il l'entendit frapper à la porte et parler maladroitement du retour probable à Paris de Jean Lemberger. La porte avait été à peine refermée qu'il frappa à son tour.

David lui ouvrit. Il avait un verre de thé à la main. Son visage restait inexpressif et Jean ne pouvait rien dire. Il regardait son père de toutes les fibres de son corps mais ne pouvait pas lui parler, se faire reconnaître de lui. À plusieurs reprises, il crut qu'il allait pouvoir prononcer le seul mot qui eût mis fin à cette situation intolérable. Mais les deux syllabes ne pouvaient se former au fond de sa gorge.

Il entra dans le petit appartement, David le regardait toujours sans comprendre. Sa mère apparut enfin. Du premier coup d'œil, elle le reconnut.

« Itchele. »

Elle avait eu le temps d'appeler son fils par son nom en yiddish, puis elle s'évanouit dans un sourire.

Stéfa s'occupa d'elle et David prit son fils dans ses bras. Guitele, enfin, revint à elle. Elle pleurait assise sur un fauteuil, Jean était à ses pieds. David et Stéfa regardaient.

Ils parlèrent peu durant les premières heures. Naturellement Guitele voulait que son fils mange tout ce qu'elle avait, et Jean avait du mal à expliquer que les médecins avaient recommandé de ne pas se suralimenter durant au moins six mois.

Lorsque Jean comprit que ses parents étaient sur le point de lui parler d'Auschwitz, il préféra demander lui-même comment David et Guitele avaient pu échapper au commissaire Barrachin.

Il leur raconta comment le policier français avait trouvé l'adresse des parents du résistant qu'il venait d'interroger et les menaces qu'il

avait proférées. C'est David qui parla : « Ce soir-là, vers 11 heures et demie, Louise Zysman est venue à bicyclette chez nous. Elle nous a dit qu'elle venait de recevoir un coup de téléphone mystérieux de quelqu'un qui avait un très bon accent français lui recommandant de dire aux parents de Jean Lemberger de quitter immédiatement leur domicile. Il avait répété plusieurs fois, puis il avait raccroché. Louise Zysman a pris son vélo et, malgré la proximité du couvre-feu, elle nous a emmenés chez elle. À l'aube, la police était chez nous. »

Jean raconta à son tour qu'après une séance de torture, un jeune policier français l'avait réconforté et qu'il avait promis de téléphoner à Louise Zysman.

« Je vais essayer de retrouver cet homme pour le remercier », dit Jean. Il y avait entre l'apparence de Jean et sa détermination un divorce criant dont il était conscient. Il se sentait à peine la force de se tenir debout et parlait d'aller faire une enquête à la Préfecture de police pour retrouver le sauveur de ses parents.

Stéfa dit que la police avait été très bien au moment des combats pour la libération de Paris, puis les Lemberger, auxquels Marcel s'était joint, se mirent à table pour le déjeuner... Stéfa hésita un instant avant de parler puis elle dit à Jean que le commissaire Barrachin avait été arrêté et qu'il serait bientôt jugé. Jean n'en ressentit aucune satisfaction. Il y avait trop de tortures accumulées sur lui depuis son arrestation en avril 1943. Le commissaire Barrachin lui apparaissait maintenant dans un brouillard de souffrances et il ne sentait à son égard nul sentiment de vengeance à satisfaire.

« C'est lui qui a démantelé tout notre réseau. Après ton arrestation et celle de Nathan... »

Elle s'interrompt, c'était la première fois depuis le retour de Jean que le nom d'un de leurs frères absents était prononcé. Elle regarda David qui ne dit rien. Heureusement, à ce moment, Guitele était à la cuisine. Jean fit semblant d'attendre la suite du récit de Stéfa, bien qu'il eût parfaitement compris la signification de la gêne ressentie par sa sœur. Non, il n'avait aucune nouvelle de Nathan et ce qu'il savait de Serge, il valait mieux n'en rien dire.

« ... La plupart des garçons et des filles ont été pris ou ont disparu dans la nature. Les MOI ont cessé toute activité dans Paris pendant de longs mois. Nous étions tous au bord du désespoir, puis petit à petit les réseaux se sont réorganisés et on a repris le travail jusqu'à la libération. »

Plus par réflexe que par curiosité, Jean demanda :

« Et le parti ? »

— Ça va. Il va participer au gouvernement de Gaulle. Les Français ont désormais du respect pour le rôle que les communistes ont joué dans la résistance aux Allemands et surtout pour les Russes sans

lesquels Hitler n'aurait jamais été vaincu... ça marchera peut-être. »

David regarda sa fille. Il était encore trop ému pour pouvoir se lancer dans de grands discours et il admirait Stéfa qui pouvait analyser la situation politique générale, alors que Jean était là, marqué par la terrible expérience, victime de sa double condition de juif et de communiste. Mais il ne voulait pas que Stéfa puisse laisser croire à Jean que la bataille était terminée et qu'en un sens le parti avait atteint ses objectifs en France.

« Oui, mais la France ne sera jamais un pays socialiste », dit David.

Jean ne se sentait vraiment pas préparé à une discussion sur la construction du socialisme dans le monde. Il préféra accepter la proposition que lui fit sa mère. Il décida de se reposer un peu et de dormir si possible...

Lorsqu'il rejoignit ses parents, deux heures plus tard, il eut l'impression que Stéfa leur avait donné des détails sur sa vie à Auschwitz et notamment sur le fait que tous les déportés non politiques étaient voués à la mort. Elle avait certainement raconté que Jean avait échappé à la toute dernière minute à la chambre à gaz. En le revoyant apparaître, Guitele s'était mise à pleurer. Il la prit par l'épaule et s'assit à côté d'elle. Elle le regarda, tout son visage le suppliait de parler de ses frères, de dire ce qu'il pouvait savoir d'eux.

« Je n'ai jamais eu la moindre nouvelle de Nathan, mais cela ne signifie rien. Il pouvait très bien être dans un commando différent du mien et on a très bien pu ne jamais se croiser. Si j'ai résisté à la vie à Struthof et à Auschwitz, lui a pu faire de même. Il est plus fort que moi. Il faut continuer à espérer le revoir bientôt. »

Il eut l'impression que ses parents n'étaient pas convaincus.

Comme eux, il connaissait l'esprit de révolte et le courage qui animaient Nathan. Il n'était pas homme à courber l'échine, à recevoir des coups sans riposter. Chez lui, l'honneur et l'orgueil ne faisaient qu'un. Jean était persuadé que si Nathan n'avait pas changé, il était impossible qu'il ait pu survivre au régime d'Auschwitz. Mais il fallait qu'il cache cette impression à ses parents. Il fut soulagé d'entendre sa mère lui demander des nouvelles de Serge son autre fils.

Jean résolut de dire ce qu'il savait. Il estimait que c'était finalement là son devoir à l'égard de ses parents :

« Dès mon arrivée à Auschwitz, on m'a parlé de Serge. On m'a dit qu'on l'avait vu en juin ou juillet 1943... J'ai essayé de le retrouver durant tout le temps passé là-bas, sans succès... »

Guitele l'interrompit.

« Mais on t'a dit qu'il était en bonne santé, qu'il était vivant ?... »

— Oui... la seule précision qui m'ait été donnée est celle-ci, on l'aurait vu partir pour Varsovie avec tout un commando chargé de

nettoyer les ruines du ghetto après la révolte... »

L'évocation de la révolte du ghetto de Varsovie remplit d'orgueil David et les siens. Si des juifs pratiquement sans armes avaient résisté durant trois mois aux troupes d'élite d'Hitler, si, n'attendant l'aide de personne, ils avaient pu se lever pour combattre, refusant d'être massacrés comme des chiens, alors c'est qu'ils étaient des hommes, de vrais juifs. Jean sentait bien que David aurait souhaité pour lui et pour les siens le sort des combattants du ghetto de Varsovie et non, malgré leur héroïsme dans la résistance française, l'humiliante clandestinité qu'il avait vécue ou, pis encore, le sort de ses fils, déportés, torturés, assassinés.

Stéfa demanda :

« Et tu ne l'as jamais vu ? »

— Non jamais... Mais encore une fois cela ne signifie rien.

— Mais as-tu vu des membres de ce commando envoyé à Varsovie ? (La question était de Guitele.)

— Tu sais maman, il n'était pas question de parler à des camarades plus de quelques secondes. Les gardiens et les Allemands étaient sans cesse sur nous. Je n'ai vu personne qui soit allé à Varsovie, mais cela ne veut pas dire qu'ils n'aient pas été ramenés à Auschwitz après avoir effectué leur travail. »

Guitele se leva. Elle voulait se rendre tout de suite à l'hôtel Lutétia pour y attendre ses fils. Jean eut toutes les peines du monde à la décourager. Il lui certifia que les convois arrivaient très tard dans la nuit et que Serge et Nathan feraient comme lui, ils viendraient dès qu'ils le pourraient.

« Mais ils ne savent même pas où nous sommes. »

Stéfa dit que, dès le lendemain, elle irait voir la concierge de la rue des Immeubles-Industriels pour lui laisser l'adresse de la rue Neuve-des-Boulets.

La nuit commençait à tomber sur cette journée du 21 mai 1945. On décida que Jean dormirait chez les parents, sur un divan dans la salle à manger.

Il s'allonge... Au bout d'une heure, il entendit enfin la respiration régulière de David et Guitele. Il attendit encore un moment et lorsqu'il eut la certitude qu'ils dormaient, il se leva. Il étendit une couverture à même le sol et il s'installa du mieux qu'il put, retrouvant les gestes qui avaient été les siens durant deux ans.

Le lendemain, dès le petit déjeuner, la question qu'il avait redoutée depuis son retour se posa immédiatement.

« Et maintenant, que faire ? »

C'est David qui prononça ces paroles après avoir embrassé tendrement son fils.

Jean n'avait aucune idée, aucun projet d'avenir. Il savait simplement qu'il devait se rendre à l'hôtel Lutétia pour obtenir des renseignements sur sa situation...

David, sans avoir l'air d'attacher une grande importance à la chose, finit par avouer à son fils qu'il avait l'intention de « rentrer » en Pologne.

Jean le regarda sans comprendre.

« Oui, tu comprends, la Pologne va devenir un État socialiste, mon devoir d'ancien membre du parti polonais est de retourner là-bas contribuer à édifier le socialisme. Je crois que c'est la meilleure chose à faire. Vous, vous êtes jeunes, vous pourrez vous adapter à la France, nous, nous serons toujours des étrangers ici. »

Jean comprit alors que son père était un lutteur indomptable, un homme à l'énergie inépuisable que rien ne pouvait briser. Il n'aurait jamais pensé qu'un tel projet ait pu mûrir dans l'esprit de son père après dix ans de combat mené en France contre le fascisme. À 55 ans, David avait conservé intacte cette force morale que lui-même avait perdue à Struthof et à Auschwitz. Jean n'osa pas dire à son père toutes les objections qui lui venaient à l'esprit et surtout qu'il n'y avait pratiquement plus de juifs en Pologne, que ce pays était devenu le plus grand cimetière du peuple juif. Il sentait bien que toutes ces paroles seraient inutiles. David, dans son romantisme révolutionnaire, voyait la Pologne telle qu'il la rêvait, un paradis socialiste sans classe, sans différence d'origine. Il devait penser qu'il était impossible qu'après cette guerre la moindre idée réactionnaire, le moindre signe de fascisme ou d'antisémitisme puisse renaître dans le pays.

« Papa, il est trop tôt pour parler de ces questions. »

Guitele qui arrivait avec le petit déjeuner interrompit la discussion.

Les jours passèrent et chaque jour diminuait l'espoir de voir rentrer les frères Lemberger. Guitele était de plus en plus triste, elle se rendait quelquefois, accompagnée de Jean, à l'hôtel Lutétia mais personne n'était en mesure de lui donner des nouvelles des siens. Jean, quant à lui, retardait autant qu'il le pouvait un départ en convalescence à Lourdes sous l'égide du ministère des Anciens Combattants, Prisonniers et Déportés. Il voulait absolument être aux côtés de ses parents aussi longtemps que possible pour les soutenir dans leur douleur. Stéfa aussi faisait ce qu'elle pouvait.

Peu à peu des précisions étaient publiées sur le sort général des déportés et sur ce qu'avait été en réalité la persécution des juifs par les Allemands. On commença à parler de six millions de morts juifs dont plus d'un million deux cent cinquante mille enfants. On disait qu'en France, où 300 000 juifs vivaient avant la guerre, un juif sur quatre avait été déporté et qu'il n'y avait pas beaucoup de chance d'en voir revenir.

Les Russes avaient eu vingt millions de morts, en majorité des combattants.

Mais dans l'opinion française, il semblait que l'euphorie de la victoire dominait tout autre sentiment. On parla de justice sociale, d'esprit de la Résistance, d'unité nationale, de reconstruire la France.

Jean s'abstenait de penser. Mais il s'étonnait qu'il y ait eu des survivants à l'entreprise antisémite des nazis. Il se considérait lui-même comme un miraculé. Il ne pouvait croire que quiconque, juif ou non, ayant connu la déportation, aurait la force de recommencer à vivre, d'envisager la reconstruction de quelque pays que ce fût.

Ils étaient tous réunis un soir de la mi-juin pour le dîner rue Neuve-des-Boulets, lorsqu'on frappa à la porte. Ils se regardèrent l'un, l'autre. Stéfa alla ouvrir. C'était Maurice Weinberg, méconnaissable, squelettique, les yeux énormes sous un chapeau trop grand.

On le fit asseoir. On le réconforta un peu mais il semblait vouloir refuser toutes les marques d'affection que ses camarades Jean, Stéfa et Marcel Skurnik lui prodiguaient. Finalement, il se leva pour parler. Son regard était fuyant.

« J'ai assisté aux derniers moments de Nathan. »

Guitele poussa un cri et se prit la tête dans les mains.

« Il est mort en vrai combattant. Ils l'ont fusillé devant nous après qu'il eut sauté du train qui nous conduisait à Auschwitz. Il avait été blessé auparavant, mais il se tenait droit comme un homme qui sait pourquoi il meurt. »

David écoutait ses paroles avec une tristesse mêlée de fierté. Maurice Weinberg savait parler de l'héroïsme de son fils. Jean serrait les poings et Marcel était blanc comme un linge. Stéfa pleurait doucement en tenant la main de sa mère.

Maurice se leva pour partir. On essaya de le retenir mais il dit qu'il fallait absolument qu'il parte. Au moment de sortir, il se retourna, il hésita, puis il donna une dernière précision :

« J'ai failli monter dans le même wagon que Nathan, au dernier moment un SS nous a séparés. J'aurais sûrement sauté avec lui et même si je ne l'avais pas fait... je ne serais pas là aujourd'hui, tous les occupants du wagon d'où ils avaient sauté ont été conduits à la chambre à gaz dès leur arrivée à Auschwitz. »

Il disparut dans le couloir, tel un fantôme. Son pas lourd résonna dans l'escalier quelques instants. Les Lemberger restaient seuls.

Il fallut bien que Jean se décide à partir pour Lourdes, il sentait qu'il avait besoin de réfléchir, de se retrouver à nouveau seul pour pouvoir faire le point.

L'air des Pyrénées, au premier matin de son séjour, le surprit, un

peu comme s'il n'avait pas respiré pendant des années. Il était habitué à l'idée des paysages montagneux, violents, gigantesques et froids. La route qui le conduisait à Lourdes lui parut avoir été ouverte dans un décor surnaturel, à la fois redoutable et aimable, sous un soleil vertical. Peut-être se sentait-il revivre ? Il aimait déjà ces montagnes qui, de toute éternité, séparent la France de l'Espagne.

La maison de repos était agréable, mais malgré les soins attentifs dont ils étaient tous l'objet, Jean éprouvait une impression de malaise. Il lui fallut des jours et des nuits pour en comprendre la nature. Au début, il pensa qu'il s'agissait de la réminiscence obsédante de l'univers concentrationnaire dans lequel il avait vécu si longtemps. Ensuite il se dit que le contact de ses anciens compagnons de misère ne lui valait rien. Mais ce n'était pas cela non plus. Enfin, il comprit qu'il ne pouvait plus supporter la vie en collectivité, les repas à heures fixes, les chambres partagées, l'organisation sociale d'un groupe d'hommes. Mais il n'était pas malheureux à Lourdes, simplement, peut-être, un peu mal à l'aise. À ce sentiment étrange s'ajoutait une inquiétude permanente pour les siens. Depuis son plus jeune âge, il n'avait jamais pu s'éloigner avec bonne conscience du reste de sa famille. Il pensait à eux constamment et à leur douloureuse attente.

Huit jours après son arrivée à Lourdes, un beau matin, on lui remit un télégramme de Paris. Bien sûr, il se dit que la nouvelle contenue dans le petit papier bleu-vert, soigneusement plié, qu'il tenait dans sa main, ne pouvait être que mauvaise.

Il rit pour la première fois depuis peut-être deux ans :

« Serge est rentré en bonne santé. »

Il imagina Stéfa rédigeant ce message soigneusement, il imagina sa mère.

Il décida de rentrer immédiatement à Paris.

Depuis sa libération, Serge avait un peu récupéré, il était moins maigre que Jean. Pourtant en revoyant son frère, Jean comprit combien l'image qu'il donnait de lui-même devait être pitoyable. Comme s'il n'était pas lui-même dans un état de maigreur extrême, il trouva Serge tellement faible d'aspect que sa première idée fut de le soutenir.

Les premières soirées que les Lemberger passèrent en présence de Serge furent à l'image de celles qui avaient suivi le retour de Jean. On parlait peu ; jamais de la grande catastrophe, tout au plus, de temps à autre, Stéfa ou Marcel Skurnik essayaient-ils de détourner vers l'avenir le triste cours des pensées de chacun. On parlait alors de la victoire sur le nazisme et du rôle formidable que les communistes avaient joué dans l'élimination définitive du fascisme. Chacun alors acceptait avec contentement cette façon d'échapper à sa pensée propre et avançait,

sans conviction, telle idée sur le monde de demain désormais libéré de la peur. La Russie soviétique tenait une grande part dans ces visions de l'avenir. Mais les enfants Lemberger évitaient d'évoquer la Pologne pour ne pas donner à David l'occasion de rappeler son projet de rentrer dans son pays natal.

À plusieurs reprises, Jean put s'isoler avec Serge. Ils parlaient à voix basse sans avoir besoin d'échanger beaucoup de mots pour communiquer. À d'autres moments, alors que les Lemberger étaient réunis, Jean faisait parler son frère, lui demandait une précision, l'interrogeait sur tel ou tel camarade qu'on aurait vu à Auschwitz et qui aurait disparu. Finalement, après une ou deux semaines, Jean fut en mesure de reconstituer l'histoire de Serge.

Serge

Après que sa mère l'eut reconduit au camp de concentration de Beaune-la-Rolande, dans le Loiret, Serge ne tarda pas à être déporté à Auschwitz. Ses gardiens n'avaient pas caché qu'il s'agissait de libérer la place pour un important arrivage de juifs prévu pour la mi-juillet 1942. Serge et la plupart des détenus des camps de Drancy, Pithiviers, Compiègne et Beaune-la-Rolande furent donc emmenés en Pologne, ceux qui restaient étaient essentiellement des demi-juifs ou des juifs mariés à des non-juives.

Bientôt, ce fut Auschwitz et la première sélection. Les SS triaient les hommes. Ils écartaient avec un demi-sourire méprisant ceux qu'ils jugeaient, d'après leur apparence physique, inaptes au travail. Ensuite, on leur tatoua sur le bras un numéro qui devait leur servir d'état civil durant leur présence dans le camp. Et la vie à Auschwitz commença, pour Serge comme pour une centaine de milliers d'autres hommes, s'améliorant dans l'horreur avec les semaines qui passaient. Irrémédiablement, le puîné des fils Lemberger se sentait aidé par sa jeunesse qui lui permettait de supporter la dénutrition et les coups qui pleuvaient sur lui, sans cesse, tous les jours. Sa grande habileté manuelle lui permettait de se rendre indispensable dans l'accomplissement de certaines tâches pour autant que les kapos s'intéressent vraiment à la bonne conduite des interminables travaux de terrassement qui étaient demandés aux déportés.

Mais bien vite arriva la grande masse des déportés pris au cours de la rafle des 16 et 17 juillet 1942 à Paris et, durant le mois d'août, dans toute la France. Sur un total de vingt-cinq mille personnes arrêtées à cette époque, au moins vingt mille aboutirent à Auschwitz. On vit arriver, pour la première fois, des femmes et des enfants et les

sélections se firent de plus en plus impitoyables. De tous les coins d'Europe on envoyait à Auschwitz et dans les autres camps de Pologne, tous les juifs que les Allemands et leurs alliés pouvaient trouver quels que soient leur sexe, leur âge, leur état de santé ou leur nationalité. Dès lors les chambres à gaz fonctionnèrent sans interruption, et Serge estima qu'on faisait disparaître quotidiennement plusieurs milliers de juifs, sans compter ceux que les SS assommaient au gré de la vie du camp ou qui mouraient de maladie faute de soins ou tout simplement de faim.

Serge acquit un étrange pouvoir. Il était devenu un ancien, un déporté expérimenté, habitué à son sort, capable d'éviter les coups, de se cacher dans des trous, de trouver une pauvre nourriture supplémentaire. On lui demandait son avis... Mais cet atout dans ce jeu de mort le rendait aussi plus malheureux que les autres, car il savait que cette obstination à vivre ne servait à rien et qu'il finirait comme les autres dans la chambre à gaz ou alors à l'occasion d'une petite faute d'inattention, en oubliant de se découvrir devant son kapo, en regardant un SS dans les yeux, en lâchant sous le poids de la fatigue la pelle ou la pioche qui lui serait confiée, la tête fendue au fond d'un fossé.

Pour lui, la nécessité d'échapper à la vie commune des déportés pour pouvoir survivre, bien qu'il en eût plus ou moins les moyens, le rendait malheureux. Il voulait survivre, mais voulait aussi être exactement comme les autres, mourir exactement comme eux.

Mais il n'avait pas le choix car ses qualités *professionnelles* étaient connues et reconnues par les SS et on l'affectait aux travaux prioritaires. Ainsi il fut envoyé, avec tout un commando de déportés, dans une petite agglomération du nom de Boudy où il dut entreprendre un gigantesque travail agricole. Le ravitaillement des SS dépendait de la bonne marche de cette opération, aussi n'y eut-il pas trop de coups, trop d'occasions de laisser sa vie au détour d'un chemin de terre... Il passa quelques semaines ainsi ce qui lui permit de croire qu'il pourrait panser quelques vieilles plaies et se refaire une *santé*. Échapper, ne fût-ce que quelques heures, au régime d'Auschwitz, c'était un peu comme trouver un vieux quignon de pain rassis dans un trou, c'était pouvoir survivre un jour de plus.

Mais il ne put échapper à la maladie. Un jour il fut ramené par ses camarades dans son bloc, tremblant de fièvre. Il avait le teint jaune et les yeux démesurément ouverts. Tout le monde savait que c'était le typhus.

Être malade à Auschwitz, c'était mourir ou, pire, être livré aux médecins du camp qui s'adonnaient sur les moribonds à leurs expérimentations sataniques, profitant de l'aubaine qui consistait à pouvoir faire des expériences sur un organisme vivant.

En entrant dans l'infirmerie, Serge eut suffisamment de conscience pour savoir qu'il allait mourir. Des hommes en blouse blanche le regardaient avec un intérêt morbide. Serge se dit qu'il devait leur parler pour éviter d'apparaître simplement comme un malade sans nom.

Les médecins regardèrent sa veste sur laquelle se trouvait une indication grâce à laquelle on pouvait déterminer de quel pays venait le déporté et s'il était un *racial* ou un *politique*.

Il entendit les médecins d'Auschwitz dire en polonais : « C'est un juif venu de France. Il a le typhus. » Il leur répondit, en polonais, que c'était vrai mais qu'il était né en Pologne. Son jeu réussit. Les médecins, probablement fatigués par les « opérations » effectuées dans la journée, se mirent à l'interroger. Il dit qu'il était né à Skiemiewice et que son père était boulanger.

L'un des trois hommes se pencha sur lui, interloqué.

« Mais oui, je te reconnais, le fils du boulanger... »

Un des médecins était natif de Skiemiewice...

Durant des semaines, il le soigna du mieux qu'il put, en fin de journée, lorsqu'il était seul... Serge reprit un peu de force mais le malheur des autres malades lui apparut sous une lumière d'autant plus crue. Des dizaines d'hommes et de femmes transitaient quelques heures ou quelques jours dans cette infirmerie, puis on les emportait vers les fours crématoires, quelquefois encore vivants, d'autres déclarés définitivement inaptes au travail étaient conduits vers la chambre à gaz. Il les regardait entrer et savait comment ils sortiraient de ce lieu oublié de Dieu.

Il fut un des rares à être renvoyé dans son bloc. Dès son retour, le kapo l'affecta à un commando de nouveaux arrivés venant de Hollande, des hommes terrorisés par les premiers jours de leur vie à Auschwitz, incapables de réagir, de se protéger des coups, d'avoir peur. Chaque fois qu'il le pouvait, Serge leur parlait. Il se citait en exemple pour leur donner courage. Il tentait de leur apprendre les règles élémentaires nécessaires à une survie de quelques jours. Il leur parlait doucement en yiddish, cette langue juive qui rassurait ceux qui la comprenaient.

Au bout de quelques semaines, le commando hollandais avait presque entièrement fondu et Serge reçut une nouvelle affectation, toujours au titre de son ancienneté dans l'ordre de la mort. Il devint blanchisseur. Il lui fallait tout le jour laver les affaires des SS. Bien entendu, il n'était pas question que ce travail fût confié à des pousseurs, ou à des « musulmans », expression par laquelle on désignait les morts vivants. Un garçon comme Serge présentait quelques qualités pour cette mission de confiance.

La baraque servant de blanchisserie était située un peu à l'écart. Elle n'était pas très éloignée du bloc n° 10 du camp où étaient parquées les femmes. Au début Serge les apercevait furtives et pudiques, honteuses de leur sort. Bien que leur vision provoquât chez le jeune homme qu'il restait une terrible tension nerveuse et comportât un risque certain, à mesure que les semaines passaient, il cherchait de plus en plus souvent et aussi longuement que possible à voir ces ombres affolées ou prostrées selon les moments. Il éprouvait une sympathie infinie pour ces femmes tondues qui, à la différence des hommes, ne disposaient pas toutes du calot réglementaire.

Ce fut l'une d'entre elles qui, la première, s'était approchée de la blanchisserie. Elle avait multiplié les gestes désordonnés pour tenter de faire comprendre à Serge ce qu'elle voulait. Elle portait ses mains jointes sur sa tête tondue et désignait du doigt les longues files de linge suspendu pour sécher. Serge comprit et lui lança un grand mouchoir. Elle le saisit au vol et l'attacha immédiatement sur sa tête. Puis, après avoir fait un geste de remerciement à Serge, elle disparut.

Le lendemain, il y en eut d'autres et le jeune homme recommença la même opération à plusieurs reprises. Quelques jours plus tard, son attention fut attirée par l'une des femmes. Il se dit qu'il devait la connaître. Il se rapprocha aussi près qu'il put. Elle-même semblait lui faire des signes d'amitié plus prononcés que les autres. Oui, c'était Stella, une amie parisienne de Stéfa. Ils s'aperçurent souvent ainsi, ne pouvant guère se parler. Mais ils multipliaient les signes d'amitié, Serge envoyant par-delà les barbelés de plus en plus de « chiffons » pour les femmes du bloc n° 10. Il était heureux de pouvoir rendre ce petit service à ces femmes qui voulaient cacher leur crâne rasé. Mais un jour un gros SS le surprit alors qu'il faisait signe à Stella, après lui avoir lancé un linge quelconque. Il fut presque assommé mais ne perdit pas conscience immédiatement ; il entendit l'Allemand relever son numéro tout en annonçant le motif du rapport qu'il allait faire : « histoire de femmes ».

En revenant à lui, quelques minutes plus tard, Serge s'était dit qu'il allait mourir. Il savait que la pire des sanctions était réservée à ceux qui étaient accusés d'avoir tenté de se mettre en rapport avec une femme : la castration. Il pleurait en se demandant comment il pourrait mettre fin à ses jours, car, en aucun cas, il n'aurait accepté la terrible punition. Lui qui avait réussi à survivre, dans Auschwitz, sans perdre l'honneur, allait maintenant se donner volontairement la mort.

Les quelques camarades qui travaillaient avec lui dans la blanchisserie étaient des Polonais. Le lendemain, un capitaine des SS se présenta dès l'aube dans le petit dortoir que l'équipe des blanchisseurs occupait. Il saisit l'un des détenus par sa veste et lui demanda en allemand s'il était polonais. Tous répondirent par

l'affirmative, sauf Serge qui, venant de France, se déclara français comme cela était d'ailleurs indiqué sur sa blouse. Serge pensa que le rapport du gros SS avait indiqué qu'un Français de la blanchisserie avait eu une histoire de femme.

Le capitaine emmena Serge dans un autre bloc. Une centaine de déportés, tous non polonais, y étaient rassemblés... On disait qu'ils allaient quitter Auschwitz.

Pour un déporté, quitter Auschwitz en train était impensable, c'était pourtant bien ce qu'ils firent tous. Il y eut un moment d'espoir chez Serge. Il savait d'une part que si les Allemands avaient voulu les gazer, ils ne leur auraient pas fait quitter le lieu où se trouvait la chambre à gaz et que, d'autre part, en quittant la blanchisserie de façon inopinée, il échappait à la sanction réservée aux coupables d'« histoires de femmes ».

Le train traversa Cracovie, la capitale des premiers rois de Pologne. Serge aperçut l'immense cathédrale, objet de fierté de tout le pays. Puis le train longea la Vistule, remontant vers le nord.

Et ce fut Varsovie.

On les conduisit dans le ghetto et ils durent pendant des semaines ramasser les morts, déminer les maisons, rechercher les armes et débusquer des rats gros comme des lièvres. Les Allemands ne se méfiaient pas de Serge. Il était réputé ne pas comprendre le polonais et ne risquait donc pas d'avoir des contacts avec la population.

Serge écoutait ce que se disaient entre eux les rares civils autorisés à entrer dans les limites de l'ancien ghetto. En quelques jours, il sut que les juifs de Varsovie avaient résisté trois mois, les armes à la main, aux troupes allemandes. Il entendit pour la première fois le nom d'un autre camp de mort où les juifs de Varsovie avaient été envoyés pour être exterminés en masse : Treblinka. Peu à peu, il se fit à l'idée qu'il ne restait plus de juifs vivants en Pologne, sauf peut-être les quelques centaines de milliers de malheureux rassemblés à Auschwitz.

Il apprit aussi, grâce aux conversations entendues, que les Russes progressaient vers la Pologne. D'immenses batailles avaient lieu à Smolensk, à Yoronej et à Koursk et les Allemands les perdaient, ces batailles...

Au début de l'année 1944, on les emmena à pied jusqu'à Kutno, un camp situé non loin de l'ancienne frontière germano-polonaise. En arrivant à destination, le pauvre cortège était réduit à quelques centaines de malheureux.

Au bout de quelques mois, alors que les Soviétiques avançaient en Pologne, on leur fit franchir la frontière. L'Allemagne nazie qui se voulait pure de toute présence juive, ramenait volontairement en son sein les plus pitoyables d'entre les juifs d'Europe. Un jour, les quelques

survivants arrivèrent à Dachau. Serge put vivre encore quelque temps dans ce nouvel enfer.

Les Allemands avaient tenté d'emmener avec eux le maximum de prisonniers encore vivants. Tels étaient les ordres d'Hitler. Il faisait très froid et Serge pensa qu'il ne survivrait jamais sur cette plateforme de train en plein air.

Il sauta.

Les avant-gardes américaines qui le trouvèrent au fond d'un fossé lui demandèrent de dégager son bras gauche. Ils virent le numéro tatoué. Ils lui donnèrent un morceau de biscuit et continuèrent leur progression méfiante.

Trois mois plus tard Serge était à Paris au milieu des siens.

Jean

Jean savait que cette histoire, même racontée par celui qui l'avait vécue, ne pouvait donner une idée, fût-elle approximative, de ce qu'avait été vraiment l'univers concentrationnaire. Il se disait qu'il ne pourrait jamais retrouver dans sa mémoire la vérité de cette souffrance déshumanisée. Ce n'est que dans ses cauchemars qu'il reconnaissait toute la fraîcheur des émotions, des peines et des angoisses qui entraînaient comme une sorte de mort par anticipation de tout son corps. Son esprit semblait ne devoir survivre qu'un court instant après la démission de son enveloppe de chair.

Jean n'avait jamais osé tenter de décrire cela, surtout pas aux siens.

Souvent dans ses rêves éveillés, il revivait les affres de la sélection et reprenait conscience du sentiment brutal et résigné de la proximité immédiate de la mort.

Non, il n'avait raconté à personne cette scène obsédante de son arrivée à Auschwitz.

En compagnie de Leheroff, il avait été traîné en Allemagne, de prison en prison, et la dernière en date, celle de Breslau l'avait réduit à néant. C'est comme une bête qu'il fut jeté à Auschwitz. Il n'avait plus de force. Il était hors d'état de discerner ce qui lui aurait permis de survivre de ce qui aurait entraîné la mort immédiate.

Ainsi, lorsqu'au cours d'une première opération de sélection un SS releva son numéro, Jean fut incapable de savoir si cela était bien ou mal, si cela signifiait la mort ou la vie. Et lorsque, quelques heures plus tard, il fut déshabillé et conduit tout nu dans un bloc où se trouvaient déjà au moins neuf cents déportés grelottants, sans vêtements, blottis les uns contre les autres, dans une baraque qui

pouvait contenir au plus cent à cent cinquante personnes, Jean comprit à peine que tout cela était pour mourir.

Toute la nuit ces hommes hurlèrent leur peur. Il aurait suffi qu'ils poussent ensemble les murs en bois pour pouvoir s'échapper, mais où aller, nu, dans la nuit glaciale ? Le bloc craquait pourtant de toutes parts.

À l'aube, il se produisit un sursaut. La faible lumière du jour rassura les plus inquiets. On ne croyait plus à la mort dans l'instant. Jean et tous ces hommes sans force se mirent à avoir faim. Ils hurlaient tous, non plus à la mort avec des voix d'enfants, mais parce qu'ils avaient faim. Ils hurlaient pour réclamer à manger, pour vivre et la baraque semblait devoir s'effondrer. Ils se regardaient tous comme s'ils avaient repris espoir et une certaine conscience de leur force... Mais les SS apparurent réclamant sans succès le silence. Ils fendirent alors quelques têtes, ces colosses bottés que Jean, courbé de douleur, voyait comme de gigantesques héros de l'enfer. Le silence, ils l'obtinrent très vite et le cortège des hommes passa longuement devant eux en direction de la chambre à gaz.

On appela le numéro de Jean. On le fit sortir du rang de la mort et on lui rendit ses habits rayés. Il était un politique, un résistant qui n'était pas arrivé à Auschwitz dans un convoi de juifs.

Jean ne pouvait décrire le sentiment qui l'accabla à la minute même où il échappait à la mort, pas plus que ce qui se passa en lui, chaque fois qu'il croisait un SS porteur d'un bâton, ou une file de ses frères qu'on emmenait, là-bas dans le coin maudit d'où on ne revenait pas.

Jean savait bien que l'histoire de son frère était semblable à la sienne, il comprenait que jamais personne ne saurait vraiment ni ne croirait pleinement. Il valait mieux se taire. Les Lemberger avaient tenté de faire le point sur cette guerre, pour eux seuls. Maintenant il fallait se taire.

La faible lumière de la suspension éclairait leurs visages fermés. Ils ressemblaient à des ombres mourantes, David, Guitele, Serge, Jean, Stéfa et Marcel Skurnik, dans ce petit appartement de la rue Neuvedes-Boulets, réunis comme ils le furent si longtemps, pauvres et dérisoires. Au-dessus d'eux, planait peut-être l'image meurtrie de Nathan, le fils aîné des Lemberger disparu à jamais dans la nuit de la haine et du froid.

Épilogue

Que sont-ils devenus ?

Kurt Maïer, après avoir fait ses études à l'Institut des sciences politiques de Paris, est aujourd'hui sociologue. Il dirige un centre de documentation et collabore à de nombreuses publications. Il a conservé intacts en lui sa faculté d'enthousiasme et son goût pour la chose politique. Devenu français, il milite dans différentes organisations favorables à l'entente et à la coopération entre les peuples, notamment du Proche-Orient.

Son frère Willy est représentant de commerce sur la Côte d'Azur. Il a épousé une jeune femme de la région. Il est également français et a trois enfants.

Leur mère vit toujours en Suisse.

Au lendemain de la guerre, Kurt a appris que son bienfaiteur de Mulhouse, Émile Cahen, avait été arrêté par les Allemands à Lyon, durant les derniers jours de l'Occupation et qu'il n'était jamais rentré de déportation.

Pierre Weill-Raynal, après avoir participé à la libération de la ville du Puy, a rejoint l'escadron Marc Haguenau formé par les anciens maquisards de Lautrec. Cette unité incorporée à l'armée régulière a combattu sur le front d'Alsace.

Après sa démobilisation, Pierre est rentré à Moissac où il a appris le sort tragique de nombreux camarades. Marc Haguenau et Gilbert Bloch tombés au combat, Raymond Winter pris au cours d'une mission de la *Sixième*, et Marianne Cohn qui fut arrêtée alors qu'elle tentait de faire passer en Suisse une centaine d'enfants juifs. Elle refusa de s'évader de la prison d'Annemasse, comme la possibilité lui en avait été offerte par le maire de cette ville, un résistant de la première heure ; elle fut torturée à mort par les Allemands.

À Moissac, Pierre retrouva Léon Rosen qui avait fait la guerre dans les Forces navales françaises libres, participant aux convois de ravitaillement de Mourmansk sur un croiseur. Il fut blessé avant le débarquement en Normandie.

Après la guerre, les Weill-Raynal sont rentrés à Paris. Ils ont trouvé

leur appartement de la rue Vavin occupé par un médecin qui a quitté les lieux sans trop se faire prier.

Les membres de la famille ont repris leur activité. L'oncle de Pierre, Maurice Weill-Raynal, n'est jamais rentré de déportation ; sa grand-mère Emmelyne Weill-Raynal non plus.

Pierre Weill-Raynal est aujourd'hui avocat au barreau de Paris. Il est marié et a quatre enfants.

Jean Lemberger est fabricant de prêt-à-porter. Il est marié et a une fille de vingt ans. Naturalisé français au lendemain de la guerre, il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire. Il a définitivement rompu avec le parti communiste après les événements de Budapest. Il ne cache pas aujourd'hui ses sympathies pour l'État d'Israël qui a pu donner une patrie aux rescapés du grand massacre.

Ses parents, David et Guitele, sont rentrés en Pologne dès la fin de la guerre, pour contribuer au grand projet d'édification du socialisme. Ils ont été amèrement déçus par l'antisémitisme rémanent qui règne dans leur ancienne patrie, à l'ombre de la bannière communiste. Guitele a finalement achevé son existence en France, et David est mort au cours d'un voyage en Israël. Il fut inhumé conformément aux rites du judaïsme.

Stéfa, la sœur de Jean, et Marcel Skurnik son mari, vivent à Paris. Ils ont également une entreprise commerciale. Leur fille Paulette est mariée à un cinéaste. Ils ont aussi un fils médecin, passionné d'histoire.

Serge Lemberger, qui a connu durant quatre ans le régime des camps de concentration et de mort, a épousé, au lendemain de la guerre, Louise Zysman, la jeune fille qui avait prévenu David et Guitele de l'imminence de leur arrestation. Ayant de sérieux ennuis de santé, il se contente de travailler avec son frère Jean.

Le commissaire Barrachin qui tortura Jean dans les locaux de la préfecture de police à Paris, fut fusillé en 1946, à l'issue d'un procès auquel Jean fut appelé à témoigner.

L'un des bourreaux de Jean Lemberger à Struthof, Franz Ehrmanntraut, que tout le monde appelait Fernandel, après avoir fait quinze ans de prison, a fini ses jours dans sa province natale, entouré de l'affection des siens, comme l'atteste l'avis de décès ci-dessous, publié dans un journal local :

*Jésus, je vis pour Toi
Jésus, je meurs pour Toi,*

*Jésus, je suis à Toi
dans la vie et dans la mort*

Nous sommes en deuil pour notre cher époux et beau-fils, notre
cher frère :

Monsieur Franz Ehrmanntraut
21.9. 1910-10.7. 1973

De la part de :

Madame Louise Ehrmanntraut née Heusinger

Madame Élise Heusinger (belle-mère)

Famille Walter Ehrmanntraut

Famille Rosa Ehrmanntraut

Famille Oswald Ehrmanntraut

Famille Eisenbuis-Ehrmanntraut

Famille Vollmer-Ehrmanntraut

et des familles apparentées.

*St. Ingbert, ancien Chemin de Blieskastel, 15
Worschweiler et Lambsborn.*

L'enterrement aura lieu le vendredi 13 juillet 1973 à 13 h 30, à
l'ancien cimetière.

Les fleurs destinées aimablement à la mémoire du défunt sont à
adresser à :

Funérailles Paul Kroll,
St. Ingbert, chemin de Neukirchen.

Chronologie

Juillet 1940 : Premières mesures prises par le gouvernement de Vichy : les juifs français nés de parents étrangers sont exclus de la fonction publique.

Septembre 1940 : Le gouvernement de Vichy décide de réviser les naturalisations obtenues depuis 1927. En zone occupée, les Allemands font procéder au recensement des juifs.

Octobre 1940 : Promulgation du statut des juifs par le gouvernement de Vichy : les autorités peuvent décider l'internement administratif « *des ressortissants étrangers de race juive* ».

Les juifs français ou étrangers sont exclus des professions libérales et des activités commerciales.

Les juifs français d'Algérie sont privés de leur citoyenneté française.

Mars 1941 : Création par le gouvernement de Vichy du « *Commissariat général aux Questions juives* » qui reçoit pour mission de contrôler la bonne application des mesures antijuives.

14 mai 1941 : Arrestation à Paris de cinq mille juifs de nationalité polonaise ou tchèque et des apatrides. Ils sont dirigés sur des camps de concentration du Loiret : Pithiviers et Beaune-la-Rolande.

20 août 1941 : Rafle dans le onzième arrondissement. Arrestation de cinquante-deux avocats juifs français. Les 3 477 juifs arrêtés, quelle que soit leur nationalité, sont internés au camp de Drancy.

12 décembre 1941 : Arrestation de sept cent quarante-trois notables (avocats, professeurs, fonctionnaires, médecins, hommes de sciences), tous de citoyenneté française. Ils sont internés au camp de concentration de Compiègne.

Janvier 1942 : En zone nord, différentes mesures sont prises : le couvre-feu après 20 heures est imposé aux juifs. Il leur est interdit de changer de domicile, de fréquenter les théâtres, les cinémas, les cafés, les musées, les piscines. Il leur est interdit d'avoir le téléphone et de rouler à bicyclette.

29 mai 1942 : En zone nord, le port de l'étoile jaune (avec la

mention juif) est imposée aux juifs des deux sexes âgés de plus de six ans.

Juin 1942 : Les premiers convois quittent la France pour Auschwitz.

16-17 juillet 1942 : Grande rafle à Paris des juifs étrangers quel que soit leur sexe ou leur âge. L'opération est exécutée par la police parisienne. Treize mille personnes, hommes, femmes, enfants, vieillards, sont internés dans les différents camps de concentration, notamment à Drancy.

26-27 août 1942 : La même opération a lieu en zone non occupée, notamment à Marseille, Lyon, Toulouse, les neuf mille juifs arrêtés sont transférés en zone nord.

Juillet 1943 : Après l'occupation de la zone sud, les Allemands décident d'arrêter tous les juifs qu'ils peuvent trouver sans distinction aucune. Ils les déportent à Auschwitz.

Septembre 1943 : À la suite de la capitulation de l'Italie les Allemands occupent le Var, les Alpes-Maritimes et la Savoie notamment. Ils arrêtent les juifs qui s'étaient réfugiés an zone d'occupation italienne.

1944 : Les déportations à Auschwitz se poursuivent à un rythme accéléré.

Mai 1945 : On pense qu'au moins 85 000 juifs ont été déportés de France au titre de la politique raciale. En 1939, il y avait un peu moins de 300 000 juifs en France dont la moitié était d'origine étrangère. Par rapport à ce dernier chiffre, on estime qu'un juif de France sur quatre est mort en déportation.